BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXVI
D
43
NAPOLI

Digitized by Google

MEMOIRES

DU

DUC DE VILLARS

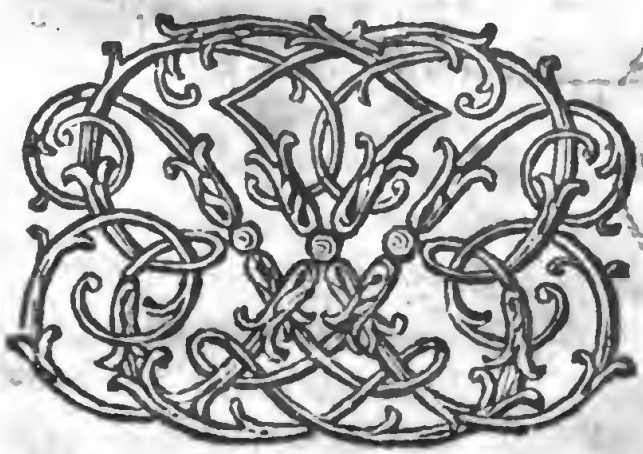
PAIR DE FRANCE,

MARÉCHAL-GÉNÉRAL

DES ARMÉES

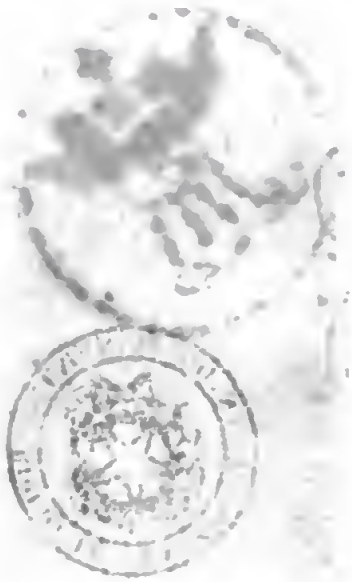
DE SA MAJESTÉ

TRES-CHRETIENNE, &c.



A LA HAYE,

Chez PIERRE GOSSE. 1734.



MÉMOIRES
DU
DUC DE VILLARS,
MARE'CHAL-GE'NE'RAL
ET PAIR DE FRANCE.

LOUIS-Hector Duc de Villars, Pair & Maréchal de France, Prince de Martigues, Vicomte de Melun, Marquis de la Nocle, Comte de la Rochemillet, Commandeur des Ordres du Roi, Grand d'Eſpagne de la premiére Claſſe, Chevalier de la Toiſon d'or, Gouverneur

des Villes, Forts, & Château de Fribourg, & du Brisgow, des Villes, Citadelle, & Pays de Metz, & de Verdun, Gouverneur Général de Provence, Marſeille, Arles, & Terres adjacentes, Généraliſſime des Armées du Roi, ſon Plénipotentiaire, & Ambaſſadeur Extraordinaire pour les traités de paix à Raſtatt, & Chef de l'Ambaſſade pour la ſignature de la paix générale à Baden, enſuite Préſident du Conſeil de guerre, & du Conſeil de Régence, Miniſtre d'Etat après la mort du Duc d'Orléans, & depuis peu Maréchal-Général, eſt celui dont on donne ici les Mémoires.

Il eut pour Pére. Pierre de Villars, Baron de Maclas & de Sara, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur de ſes Ordres, Gouverneur de Damvilliers & de Bezançon, Conſeiller d'Etat d'Epée, & Ambaſſadeur Extraordinaire en Eſpagne, en Piémont, & en Dannemarck. Il avoit épouſé Marie de Bellefonds.

La Maiſon de Villars eſt très ancienne, & l'on voit qu'en 1320. elle étoit plus puiſſante qu'elle ne l'a été depuis.

Les

Les titres & contrats de mariage font foi que, du moins depuis cette époque, elle n'a point eu de mesalliance; on a même des conjectures qu'avant ce tems elle a eu des alliances illuſtres, mais on n'avance que ce qui peut être prouvé.

Dans les derniers ſiécles cette Maiſon a produit cinq Archevêques de Vienne, des Evêques de Mirepoix, & d'Agen. Elle n'a eu que des biens médiocres, mais on y compte pluſieurs ſervices de guerre, quoique peu continués, & celui qui s'attacha le plus à ſuivre ſa fortune, fut Pierre de Villars pére du Duc. Il avoit une de ces phiſionomies nobles & élevées, qui s'attirent naturellement le reſpect, & qui annoncent de la vertu. Perſonne de ſon tems ne porta la valeur à un plus haut point. Il reçut à la guerre des grandes bleſſures, & eut le malheur, alors presque inévitable, de ſe trouver engagé dans pluſieurs combats particuliers, & enfin dans le fameux combat des Ducs de Nemours & de Beaufort. Il tua le ſecond du Duc de Beaufort, & fut obligé de s'éloigner. Cet événement,

& les troubles que les guerres civiles apportérent dans le Royaume, dérangérent les commencemens de ſa fortune.

Lorsque le Prince de Conti eut le commandement des Armées, Pierre Marquis de Villars ſervit en qualité de Lieutenant-Général dans celles d'Italie & de Catalogne. Il eut le gouvernement de Damvilliers l'une des places de ſureté que l'on avoit données aux Princes du ſang pendant la guerre civile.

La paix des Pyrenées lui ôta ce gouvernement, & le laiſſoit ſans établiſſement & ſans fortune, lorſqu'au commencement de la guerre de Flandres, Louis XIV. voulant avoir auprès de ſa perſonne des Officiers expérimentés, prit pour ſes Aides de Camp des Lieutenans Généraux, & entre autres le Marquis de Villars. Son air de héros qui ſoutenu de ſes actions lui avoit fait donner le nom d'Orondate plut au Roi, & de ce moment ſa fortune paroiſſoit devoir prendre une face plus brillante; mais ſon alliance avec le Maréchal de Bellefonds, ennemi déclaré de tous les Miniſtres de ſon tems, lui attira leur haine, & ſur tout celle de Mr. de Louvois.

Le

Le Roi qui connoiſſoit par lui-même quels ſervices il en pouvoit attendre, lui avoit deſtiné les mêmes commandemens que le Maréchal de Schomberg avoit eus en Portugal, & lui avoit donné ordre de s'y rendre. C'étoit une commiſſion qui ſembloit lui promettre la dignité de Maréchal de France. Mais il fut traverſé dans ſes eſpérances par Mr. de Louvois. Le Roi lui donna enſuite le gouvernement de Bezançon, qu'il fut obligé de quitter pour un démêlé qu'il eut avec le Marquis de Gadagne gouverneur de Dole, & protégé par le même Miniſtre. Le gouvernement de Douai lui avoit été donné, & l'inimitié du Sécretaire d'Etat de la guerre le lui fit perdre encore. Cependant après la paix d'Aix la Chapelle le Roi voulant faire un traité avec l'Eſpagne, y envoya le Marquis de Villars, & lui déclara en le faiſant partir qu'il lui deſtinoit à ſon retour le commandement de l'Alſace. Le Marquis de Villars réuſſit en Eſpagne, & même il empêcha, malgré les vives ſollicitations des Hollandois & de l'Empereur, que l'Eſpagne ne ſe joignît aux Hollandois pendant les

deux premiéres années de la guerre de 1672. Mais à ſon retour il trouva le Marquis de Vaubrun établi en Alſace.

Enfin l'obſtacle invincible qui ſe préſentoit toujours à lui de la part de M. de Louvois, l'obligea à changer de route, & à ſuivre celle des Ambaſſades que lui ouvrit l'amitié de Mr. de Lionne, Miniſtre des affaires étrangéres. Il alla donc Ambaſſadeur Extraordinaire en Piémont, en Dannemarck, & deux fois en Eſpagne, ſervit très utilement, & après avoir vendu & conſommé les Baronies de Maclas & de Sara qu'il avoit héritées de ſes Péres, il ne recueillit pour tout fruit de ſes longs & importans ſervices que d'être Commandeur des Ordres du Roi, & Conſeiller d'Etat d'Epée, ſans pouvoir laiſſer d'autre héritage à Louis-Hector Marquis de Villars ſon fils, que l'exemple, décourageant pour tout autre, de beaucoup de mérite peu récompenſé.

Louis XIV. fit alors un établiſſement pour l'éducation de la premiére Nobleſſe de ſon Royaume, ſous le nom de page à la grande Ecurie. Le Duc de Noailles aſſez en faveur y mit un de

ſes

ſes enfans. *Louis-Hector de Villars* y entra, & avec une figure avantageuſe, une phiſionomie noble, & de la vivacité qui relevoit encore un extérieur prévenant par lui même, il ſe fit bientot connoitre & diſtinguer du Roi parmi ſes camarades. 1670.

Un jour dans ſa plus tendre jeuneſſe entendant ſon Pére & ſa Mére ſe plaindre de leur mauvaiſe fortune, il leur dit, *pour moi j'en ferai une grande.* Surpris de ce diſcours, ils lui demandérent ſur quoi il fondoit ſes eſpérances, & comment il s'y prendroit. *C'eſt déja,* leur dit-il, *un avantage pour moi que d'être ſorti de vous, & d'ailleurs je ſuis réſolu à chercher tellement les occaſions, qu'aſſurément je périrai, ou je parviendrai.* A l'inſtant même il leur expoſa toutes ſes vues, & le fit ſi bien que le Pére & la Mére crurent dès lors pouvoir ſe flatter d'une prédiction, que garentiſſoient preſque les diſpoſitions naturelles du jeune homme.

Dans un voyage que la Cour fit en Flandres, le Marquis *de Villars*, Page encore, demanda permiſſion de la quitter, & d'aller faire un tour en Hollan-

1670. de. Il devoit enſuite ſe rendre à Calais, & faire le voyage d'Angleterre avec le Maréchal *de Bellefonds*, qui y fut envoyé pour calmer l'eſprit du Roi & celui de la Nation, que des bruits de poiſon ſur la mort de *Madame* ſœur du Roi d'Angleterre avoient fort irrités, mais il manqua le Maréchal. A ſon retour de Hollande il ſortit de Page, & accompagna le Comte *de Saint Geran* ſon couſin, envoyé auprès de l'Electeur de Brandebourg pour tâcher de l'engager dans la guerre qu'on méditoit contre la Hollande. Il en fut rappellé par une lettre du Maréchal *de Bellefonds*, pour ſe rendre auprès du Duc *de Luxembourg* qui commandoit les troupes de Cologne & de Munſter, & qui préparoit tout pour l'ouverture de la campagne ſur les bords du Rhin. Ce Duc voulut lui donner une Compagnie de Cavalerie dans les troupes de Cologne qu'il commandoit, mais le Maréchal *de Bellefonds*, qui ſentoit d'avance le mérite de ſon jeune parent, envia aux autres ſon éducation dans la guerre, & le fit revenir du pays de Cologne.

Le

Le Marquis *de Villars* arriva à Verſailles peu de jours avant le départ du Roi, & ſe préparoit à ſuivre le Maréchal *de Bellefonds*. Mais, comme il ſe mettoit en chemin, toutes ſes meſures furent rompues par la disgrace de ce Maréchal, que Mr. *de Louvois* ſacrifia à ſa réconciliation avec le Vicomte *de Turenne* qui n'aimoit pas non plus le Maréchal *de Bellefonds*, & qui devoit commander ſous le Roi la principale Armée. Voici quel fut le ſujet de cette diſgrace. 1670.

C'étoit l'uſage alors dans toutes les dignités de la guerre de *rouler*, c'eſt à dire de commander alternativement un jour l'un & le lendemain l'autre : les Maréchaux de France l'obſervoient même entre eux. Le Vicomte *de Turenne* déclara qu'il ne pouvoit rouler avec trois Maréchaux de France qu'il avoit vus dans les plus petites charges de la guerre, pendant qu'il commandoit des Armées. Il parloit des Maréchaux *de Bellefonds*, de *Crequi*, & d'*Humiéres*. Le Roi qui ne vouloit pas le faire Connétable, créa pour lui la charge de Maréchal de Camp Général, & voulut

1670. attacher à cette dignité le commandement ſur les Maréchaux de France. Ceux que nous venons de nommer refuſérent de ſe ſoumettre. Ils devoient commander une Armée ſous le Prince *de Condé*, & ils furent exilés tous trois deux jours avant celui qui étoit marqué pour leur départ. Le Marquis *de Villars* déja parti ſe trouva donc ſeul, (car ſon Pére Ambaſſadeur en Eſpagne y étoit alors.) C'eſt à dire qu'il ſe vit ſans aucun ſecours étranger, & ſans autres reſſources pour ſa fortune que celles qu'il avoit en lui même: reſſources auxquelles il fut toujours réduit, & que la ſuite entiére de ſa vie a fait voir qui lui ſuffiſoient. Il ſe détermina bientôt à ne point aller dans l'Armée où le Maréchal *de Bellefonds* avoit dû ſervir, & à ſe tenir le plus près du Roi qu'il lui ſeroit poſſible.

Il ſuivit Sa Majeſté qui paſſoit avec ſon Armée aſſez près de Maſtrict. *Briſſac*, alors Lieutenant des Gardes du Corps, fut déraché avec trois cens chevaux. Le Marquis *de Villars* y alla, & pouſſa un parti des ennemis juſques dans les barriéres de Maſtrict, où le Mar-

Marquis *de Sauvebeuf* tomba dangereuſement bleſſé. 1672.

Enſuite le Roi rejoignit à ſon Armée celle que menoit le Prince *de Condé* auprès d'Orſoy. Il partagea ſes troupes pour faire attaquer en même tems quatre places des Hollandois. L'Armée du Roi s'attacha à Orſoy, celle du Prince *de Condé* à Wezel, & celle du Vicomte *de Turenne* à Burich. Orſoy fut pris en deux jours. Il y eut une fauſſe attaque dont le Comte de *Saint Geran* fut chargé, & le Marquis *de Villars* y alla.

Au Siége de Doesbourg, ſe trouvant à la tête de la tranchée dans le tems que les aſſiégés vouloient faire une ſortie, il ſe jetta hors du boyau, & marcha le premier aux ennemis.

Au commencement des conquêtes du Roi les Etats-Généraux lui envoyérent quatre Députés près d'Utrecht pour lui demander la paix, en lui offrant Maſtricht avec une ſomme de dix millions pour le rachat des places qu'il avoit priſes. L'offre ne fut point acceptée, Sa Majeſté voulant avoir le Brabant Hollandois avec Orſoy, Weſel,

1672. Emeric, Rees & Reinberg. Ainſi la négociation fut rompue, & la guerre continuée.

Peu de tems après *Monſieur*, frére du Roi, fit le Siége de Doesbourg. L'Armée du Roi étant alors oiſive, elle ne put être plus longtems le ſéjour d'un homme auſſi avide d'occaſions, & que rien d'ailleurs n'y retenoit. Le Marquis *de Villars* la quitta, & courut à ce Siége, où étant à la tête de la tranchée lorſque les ennemis firent une ſortie, il parut à la tête de ceux qui les repouſſérent. Auſſi *Monſieur* crut ne pouvoir ſe diſpenſer de ſe ſouvenir de lui, dans les lettres qu'il écrivoit à Sa Majeſté.

Il ſe trouva au fameux paſſage du Rhin, action unique par ſon audace, & preſque téméraire. Le détail en eſt ſu de tout le monde. Le Marquis *de Villars* ſe jetta des premiers dans le fleuve.

Enſuite, car le péril l'attiroit toujours, il ſe rendit auprès du Vicomte *de Turenne* qui faiſoit le Siége de Crevecœur.

Nous avons tant de choſes à dire dans

dans ces Mémoires, que nous ſommes obligés de paſſer légérement ſur ces premiers événemens de la jeuneſſe du Marquis *de Villars*. 1672.

Le Chevalier *de la Rochefoucaut*, qui avoit la charge de Cornette des Chevaux-Legers de Bourgogne, ayant été tué, le Marquis *de Villars* pria le Comte de *Saint-Geran* de la demander pour lui au Roi. Ce Comte le ſeul parent qu'il eût à portée de parler pour lui, refuſa de le faire ſur ce qu'il ſavoit, diſoit-il, que cette charge étoit deſtinée à des gens diſtingués par de longs ſervices, & aidés de puiſſantes protections. Le Marquis *de Villars*, qui malgré ces raiſons & les conſeils de ſon parent ſe ſentoit digne de l'obtenir, la demanda lui même au Roi qui la lui accorda dans le moment. Le lendemain la Gendarmerie, dans laquelle il venoit d'entrer, fut détachée pour aller joindre ſur le Rhin l'Armée du Vicomte *de Turenne*. On attaqua pluſieurs petits poſtes ſur la Mozelle, & il y eut divers partis, un entre autres où *la Fitte* un des meilleurs partiſans attaqua trois cens chevaux des troupes de Brande-

1672. bourg. Le Marquis *de Villars* s'y trouva. Il tâchoit tous les jours à mériter de plus en plus les graces mêmes qu'il avoit reçues.

La campagne finie, il alla voir établir les quartiers d'hiver de la Gendarmerie ſur la Saare, & revint à la Cour. En ce tems là *le Roi d'Eſpagne* ayant été à l'extrêmité de la petite vérole, *le Roi* envoya le Marquis *de Villars* lui faire compliment ſur ſa convaleſcence. Cette commiſſion ne pouvoit lui être que très agréable, d'autant plus que ſon pére étoit Ambaſſadeur auprès de ce Prince, & fort conſidéré de la Reine-mére. Il y alla, fut très bien reçu, & le préſent dont l'honnora *le Roi d'Eſpagne* à ſon départ, fut magnifique.

Dans ce tems là le Duc *de Lauzun* fut arrêté, & comme c'étoit un caractére aſſez extraordinaire, on croit devoir le faire connoitre. Il étoit homme de courage, & avoit une ſorte d'eſprit plus propre pour la Cour que pour les affaires. Il étoit petit, & n'avoit rien dans ſa figure qui dût lui attirer autant de bonnes fortunes en galanterie, que l'on vouloit lui en croire.

Il

Il étoit parent du Maréchal *de Grammont*, & logeoit chez lui. Il fut des premiers amans de la Princeſſe *de Monaco*. Le feu Roi outre ſes deux grandes paſſions, qui furent Mademoiſelle *de la Valliére* & Madame *de Monteſpan*, avoit accordé ſes bonnes graces à pluſieurs des Dames qui les recherchoient, entre autres à Madame *de Monaco*. Celle ci dans le tems que Mr. *de Lauzun* étoit en commerce avec elle, regardoit *le Roi* avec grande attention, étant aſſiſe à terre ſur des carreaux. *Lauzun*, dont cette attention excitoit la jalouſie, recula ſans paroitre regarder derriére lui, & mit le talon ſur la main de Madame *de Monaco* dans le tems qu'elle étoit le plus occupée à regarder *le Roi*: la douleur & les cris furent violens. *Le Roi* vit bien que *Lauzun* l'avoit fait exprès, & ce courtiſan tint des diſcours aſſez inſolens pour obliger Sa Majeſté à l'envoyer à la Baſtille, où il parla avec une liberté ſur le Roi même ſi ſurprenante, qu'elle devoit le perdre. Elle fit un effet tout contraire, & le Roi ſe piquant de généroſité, non ſeulement lui pardonna, mais touché de 1672.

1672. la fierté & de la grandeur d'ame que montroit *Lauzun*, il lui fit dans la ſuite des graces conſidérables.

Il reprit l'air de faveur, fit l'amour à Mademoiſelle *de Montpenſier* fille ainée de Mr. *le Duc d'Orléans*, le plus grand parti de l'Europe. Elle avoit eſpéré d'épouſer *le Roi*, & avoit refuſé Mr. *le Prince*, même *le Roi d'Angleterre*. Quoiqu'elle fût âgée, l'amour d'un favori la toucha, & elle prit une ſi violente paſſion pour *Lauzun*, qu'elle réſolut de l'épouſer. Le petit homme de ſon côté irritoit ſa paſſion pour lui par des froideurs, qu'il fondoit ſur la crainte de voir la Princeſſe qu'il feignoit d'adorer, faire une auſſi grande folie que celle de l'épouſer.

Plus il apportoit d'obſtacles à ce mariage, plus *Mademoiſelle* faiſoit d'efforts pour les ſurmonter. Enfin il fit confidence au *Roi* de cette inclination, lui diſant qu'il n'avoit néanmoins de paſſion que pour Sa Majeſté même, & *Mademoiſelle* déterminée à quelque prix que ce fût à faire le mariage, *le Roi* ſe rendit, & parut l'approuver.

La vanité de *Lauzun* le porta à vouloir

loir épouſer *Mademoiſelle* avec toutes les cérémonies ; il eut trois jours libres pour cela. Tous ſes ennemis, mais ſur-tout *Monſieur* frére du Roi & *le Prince de Condé*, profitérent de ce retardement, & firent agir Madame *de Monteſpan*. On obligea même *la Reine* à en dire un mot, & le conſentement que *le Roi* avoit donné fut révoqué. On offrit à *Lauzun*, comme pour le dédommager, les dignités de Pair & de Maréchal de France avec les grandes entrées. De toutes les graces qui lui étoient offertes, il n'accepta que la derniére. Se conduiſant en courtiſan il préféra ce qui l'approchoit du *Roi* à toute autre choſe, dans l'eſpoir de regagner le conſentement de Sa Majeſté, *Mademoiſelle* perſiſtant d'ailleurs dans la plus violente paſſion. Mais *Lauzun* ne pardonna pas à Madame *de Monteſpan*, & après avoir tenté de la perdre auprès du *Roi*, il la traitta ſi mal, qu'elle porta *le Roi* à le faire arrêter par le Marquis *de Rochefort* Capitaine des Gardes. Il fut conduit dans le Château de Pignerol, où il fut en priſon dix ans ; il n'en ſortit que par la ceſſion 1672.

que

1672. que *Mademoiſelle* fit de la Principauté de Dombes & du Comté d'Eu au *Duc du Maine* l'ainé des enfans du *Roi* & de Madame *de Monteſpan*. Le mariage de cette Princeſſe avec *Lauzun* ne fut pas déclaré, elle lui donna le Duché de St. Fargeau, & d'autres terres. La reconnoiſſance fut médiocre dans le Duc *de Lauzun*, qui ne lui cachoit pas la très parfaite averſion qu'il avoit pour elle, deſorte qu'étant grande & forte, & lui petit, elle l'auroit ſouvent battu s'il n'avoit évité les coups de mains. Il ſe trouva en Angleterre dans le tems que le Roi *Jacques* en ſortit. Il avoit gagné la confiance de ce Prince, en ſorte qu'il fut chargé d'amener le *Prince de Galles* à Paris.

L'année d'après il alla commander l'Armée du Roi *Jacques*, où la conduite de l'un & de l'autre fut ſi mauvaiſe, qu'ils perdirent l'Irlande en peu de mois.

Le reſte de ſa vie en France ſe paſſa en petites intrigues de Cour, dont il ne tira aucune utilité. Il épouſa la fille du Maréchal *de Lorges*, de laquelle n'ayant point d'Enfans, ſes biens allérent

à

à ſa femme & au Marquis *de Biron*. On a cru devoir mettre ici de ſuite tout ce qui regarde la vie & le caractére d'un homme auſſi extraordinaire, que l'a été Mr. *de Lauzun*. 1672.

La crainte de perdre un jour de la campagne qui alloit recommencer, hâta le retour du Marquis *de Villars*, qui, comme nous l'avons dit, étoit en Eſpagne. Il rejoignit auprès de Bruxelles *le Roi* qui étoit à la tête de ſon Armée, qui alla faire le Siége de Maſtricht. Cette place étoit deffendue par le *Rhingrave*, un des meilleurs Généraux des Hollandois, avec neuf mille hommes de troupes choiſies.

Le Roi par bonté pour la Nobleſſe, qui ſous ſes yeux s'empreſſoit à s'expoſer, deffendit aux Volontaires d'aller aux attaques ſans ſa permiſſion, & les diſtribua pour monter les gardes de tranchée les uns après les autres. Le Marquis *de Villars*, qui n'eût demandé la permiſſion d'y aller qu'à deſſein de l'obtenir, voyant bien qu'étant Officier dans la Gendarmerie on la lui refuſeroit, prit le parti d'attendre que les diſpoſitions fuſſent faites pour attaquer

1672. quer en même tems le chemin couvert & une demi-lune, & la nuit il entra dans la tranchée deux heures avant l'attaque. Il mena avec lui ſix Gendarmes de ſa Compagnie, volontaires auſſi, ſe plaça avec le premier détachement de Grenadiers qui devoit ſortir, & au ſignal qui fut de ſix bombes il marcha à la tête de l'attaque. On lui avoit donné une cuiraſſe, dont la peſanteur ne lui laiſſant pas la liberté d'agir, il la jetta en ſortant, & entra des premiers dans la demi-lune. Il y fut à peine, qu'un fourneau joua ſous lui, & l'enterra à demi. Dès qu'il fut dégagé de la terre qui le couvroit, il marcha à la gorge de la demi-lune, pour s'oppoſer aux ennemis qui vouloient y rentrer. Il perdit la plupart de ſes Gendarmes, & le feu des ennemis fut ſi grand, que tous les Officiers furent tués, ou mis hors de combat. Lui ſeul, avec un nommé *Vignory* ancien Officier, mais volontaire dans cette action, demeura en état de ſoutenir un mauvais logement. Il reçut pluſieurs bleſſures, mais légéres, la plupart cauſées par des éclats de grenades.

Le

Le Roi voyoit l'attaque, & envoyoit 1673.
ſouvent demander ce qui ſe paſſoit dans la demi-lune. On lui rapportoit toujours que *Villars* tenoit la tête. Enfin à la pointe du jour il quitta la demi-lune, & *le Roi* voyant ſortir de la tranchée deux ou trois hommes qui paroiſſoient des Officiers, envoya *Lignery*, Exemt de ſes Gardes, ſavoir qui c'étoit. *Lignery* ayant reconnu le Marquis *de Villars*, lui apprit qu'on avoit parlé de lui au *Roi* pluſieurs fois pendant la nuit, & alla dire au *Roi* qu'il étoit là. Le Marquis *de Rochefort*, qui fut depuis Maréchal de France, vint lui ordonner de la part du Roi d'approcher, & lui dit en riant *vous allez être bien grondé.* Dès que Sa Majeſté l'apperçut, elle prit un air un peu ſévére, & lui dit: *mais ne ſavez vous pas que j'ai deffendu même aux Volontaires d'aller aux attaques ſans ma permiſſion, à plus forte raiſon à des Officiers qui ne doivent pas quitter leurs troupes, & moins encore des troupes de Cavalerie? J'ai cru*, lui répondit le Marquis *de Villars, que Votre Majeſté me pardonneroit de vouloir apprendre le métier de l'Infanterie, ſur tout*

1673. *tout quand la Cavalerie n'a rien à faire.* Cette excuſe ne pouvoit manquer d'avoir ſon effet, elle réuſſit, & la réprimande ſe termina de la part du *Roi* par des louanges très flatteuſes pour le Marquis *de Villars*, que la fortune ſervit à ſon gré quelques jours après, par une nouvelle occaſion de s'expoſer qu'elle lui fournit. Il ſe promenoit aux gardes du Camp, lorſque *Croiſille*, Capitaine aux Gardes & frére de *Catinat* qui depuis fut Maréchal de France, vint le prier de faire marcher une garde de la Gendarmerie commandée par un Maréchal de Logis, pour ſoutenir un poſte du Régiment des Gardes. Celui qui commandoit une garde de la Maiſon du *Roi*, ayant refuſé de quitter ſon poſte, le Marquis *de Villars* courut à celle de Gendarmerie, & pria le Commandant de lui donner vingt Gendarmes à la tête deſquels il ſe mit, & pouſſa les ennemis juſques dans les barriéres de la contreſcarpe.

L'eſcarmouche devenoit vive, *le Roi* y arriva, & demanda ce que c'étoit. *Croiſille* lui en rendit compte, & lui en apprit le détail. *Il ſemble*, dit *le Roi*,

Roi, en parlant du Marquis *de Villars*, 1673.
dès que l'on tire en quelque endroit, que ce petit garçon ſorte de terre pour s'y rouver.

Maſtricht ſe rendit après treize jours le tranchée ouverte, & la Gendarmerie eut ordre d'aller ſur le Rhin fortifier l'Armée du Vicomte *de Turenne*, & s'oppoſer à celle de l'Empereur & le l'Empire, qui s'aſſembloit en Boéme ſous les ordres du Général *Montecuculli*. L'Armée de l'Empereur pouroit avoir pour objet, ou de marcher vers Philisbourg, ou de tomber ſur Bonne, & le Vicomte *de Turenne* dans 'impoſſibilité où il étoit de deffendre 'une & l'autre, n'avoit d'autre parti à rendre que de chercher une action, & our cela d'aller le plus loin qu'il pouroit au devant de l'Armée de l'Empeeur. Il s'avança avec celle du *Roi* dans Franconie.

Dans ces entrefaites le Maréchal *de Bellefonds* ne pouvant ſervir par ſon rédit le Marquis *de Villars*, voulut u moins l'aider de ſes conſeils. Il lui crivit une longue lettre pleine d'inſtructions ſur la guerre, où il lui recom-

1673. commandoit entr'autres choſes d'apprendre le métier de partiſan, & d'aller ſouvent Volontaire avec ceux qui paſſoient pour l'entendre le mieux, lui repréſentant que les Officiers Généraux qui ne s'en étoient pas inſtruits, quelque courage qu'ils euſſent, ſe trouvoient ſouvent fort embaraſſés, quand ils commandoient des Corps détachés dans le voiſinage d'une Armée ennemie.

Le Marquis *de Villars* comprit ſi bien l'importance de ce conſeil, que ce qu'il n'avoit fait juſques là que par le ſeul intérêt de trouver des occaſions, il continua à le pratiquer avec une nouvelle ardeur par le motif de s'inſtruire. Il paſſoit ſouvent trois & quatre jours de ſuite dans les partis, avec les plus eſtimés dans cet art. C'étoient alors les deux fréres de *Saint-Clars*, dont l'un qui étoit Brigadier fut une fois ſix jours hors de l'Armée toujours à la portée du canon de celle des Ennemis, pouſſant leurs gardes à tout moment à la faveur d'un grand bois dans lequel il ſe retiroit, faiſant des priſonniers, & donnant à toute heure au Vicomte *de*

Tu-

urenne des nouvelles des mouvemens 1673.
:s ennemis. Et certainement rien n'eſt
us propre à former un véritable
)mme de guerre, qu'un métier qui
prend à attaquer hardiment, à ſe re-
:r avec ordre & avec ſageſſe, & en-
ı qui accoutume à voir ſouvent l'En-
mi de fort près.

Le Vicomte *de Turenne* marcha à la
:e du Tober au dela de Wirtsbourg.
'ontecuculli s'avança, paroiſſant vou-
r combattre, & il y eut des eſcar-
)uches très vives, une entr'autres où
Comte *de Guiche* Lieutenant-Géné-
de l'Armée du *Roi* fit avancer ſon
: , & riſquoit d'engager la bataille
:c un grand desavantage. Mais le
comte *de Turenne* qui s'en apperçut,
ıt à toutes jambes faire retirer les
ıpeaux de bataillons, & n'expoſa que
Volontaires, parmi leſquels, ou
ıtot à la tête deſquels on voit bien
'on doit trouver le Marquis *de Vil-*
:. Il y étoit en effet avec un de ſes
ens nommé *Sebeville*, qui y reçut
: bleſſure conſidérable. Le Vicomte
Turenne, quoique ennemi du Maré-
l *de Bellefonds*, voulut bien remar-

1673. quer ce qu'il voyoit ; il careſſa fort le Marquis *de Villars*, & en parla dans ſes dépêches au *Roi*, comme d'un jeune homme qu'il falloit avancer.

L'Armée du *Roi*, comme nous l'avons dit, occupoit les plaines qui ſont à la tête du Tober, comptant ſur une bataille, & l'on voyoit déja les troupes de l'Empereur s'approcher, lorsque l'Evêque de Wirtsbourg gagné par les Impériaux leur facilite le paſſage du Mein. Ils paſſent cette riviére, coupent nos convois par les places de l'Evêché de Wirtsbourg qui étoient derriére nous, & nous obligent à nous retirer & à laiſſer l'Armée Impériale marcher en liberté à la hauteur de Francfort & de Mayence, & à portée de deſcendre ſur Bonne, ſans qu'il fût poſſible au Vicomte *de Turenne* de l'empêcher. Il ne lui reſta rien de mieux à faire qu'à s'établir dans les terres de l'Electeur de Mayence & dans le bas Palatinat, pour donner des quartiers de rafraichiſſement à l'Armée du *Roi*, & pour marquer en même tems un juſte reſſentiment aux Princes de l'Empire, qui malgré les eſpérances qu'ils nous avoient

roient données d'une neutralité par- 1673.
ite s'étoient déclarés contre nous.

L'Amée Impériale fit le Siége de onne, prit en peu de jours cette mau- iſe place, & s'étendit enſuite le long ı Rhin & de la Mozelle. Le Vi- mte *de Turenne* voulut occuper des ſtes le long de cette riviére, & mar- a à Bern-Caſtel, petite ville dont le âteau étoit aſſez bon : mais les Im- riaux favoriſés par les Princes de Empire le prévinrent, & la marche t inutile. Il n'y eut plus moyen de re autre choſe, que de mettre l'Ar- ée en quartier d'hiver le long de Saare & dans la Baſſe Alſace ; & ıdant ce tems là Bonne priſe cou- ıt tout notre commerce avec la Hol- de, on fut obligé d'abandonner les ndes conquêtes, à la reſerve de ave.

Il y eut cette année trois batailles na- es entre la Flotte d'Angleterre & de nce, ſous le Prince *Robert* & le mte *d'Etrées*, & celle de Hollande s *Tromp* & *Ruyter*. Le deſſein des ux Couronnes étoit de débarquer s la Province de Zélande, que *le*

1673. *Prince d'Orange* avoit été contraint de dégarnir abſolument pour renforcer ſon Armée. Mais ces divers combats, quoique vifs & opiniâtres, furent de part & d'autres ſans ſuccès marqué.

Le Maréchal *de Bellefonds*, qui, auſſi bien que ſes confréres les Maréchaux d'*Humieres* & de *Crequi*, s'étoit enfin ſoumis à ce qu'on exigeoit d'eux par rapport au Vicomte *de Turenne*, & qui avoit été remis avec lui dans le ſervice, vouloit conſerver Nimegue, & s'opiniâtra dans ce deſſein malgré les ordres de la Cour. M. *de Louvois* qui le haïſſoit toujours ne manqua pas cette occaſion de le perdre, & le fit exiler pour la ſeconde fois en moins de deux ans. C'eſt ainſi que ſe paſſa la campagne de 1673.

1674. Celle de 1674. s'ouvrit par la conquête de la Franche-Comté, que le Roi fit en perſonne dans le plus fort de l'hiver, pendant lequel le Vicomte *de Turenne* réuſſit à empêcher que le vieux Duc *de Lorraine* ne paſſat le Rhin, ſon deſſein étant de ſoutenir la Comté avec un Corps de troupes aſſez conſidérable, compoſé des ſiennes & de

cel-

:elles de l'Empereur. Les places de la Comté priſes, *le Roi* revint à Verſailles, & l'on fit une nouvelle diſpoſition pour ormer les Armées, & pour s'oppoſer ux forces de la plus grande partie de 'Europe. L'Eſpagne s'étoit déclarée :ontre nous à la fin de l'année précélente, preſque tout l'Empire en fit auant, l'Angleterre fut forcée à retirer es troupes qu'elles nous avoit donıées. 1674.

Ce fut au commencement de cette ınnée que l'Empereur fit enlever à Cologne le Prince *Guillaume de Furſtemberg*, Miniſtre & Plénipotentiaire de 'Electeur de Cologne aux Conférenes qui s'y tenoient pour la paix dès le nilieu de l'année 1673.

Cet attentat, qui violoit le Droit des Gens, obligea *le Roi* à faire rompre 'aſſemblée, & à rappeller ſes Ambaſadeurs, qui ſortirent de Cologne le 15. d'Avril. Cette affaire eut de grandes ſuites, & ne ſe termina qu'à la paix de Nimegue.

Dans ces circonſtances, on ſe prépara à deffendre les frontiéres de la Flandres & de l'Empire. Le Vicomte

1674. *de Turenne* fut chargé de la guerre du Rhin, mais avec des forces ſi médiocres, qu'il paroiſſoit bien que l'on comptoit uniquement ſur ſa grande capacité. En effet on étoit ſi convaincu qu'il pouvoit tout, que ſouvent on le réduiſoit preſque à ne pouvoir rien, & que réellement il n'auroit rien pu s'il n'avoit eu en lui même des reſſources encore ſupérieures à celles qu'on lui connoiſſoit. La haine du Marquis *de Lonvois* pour ce Général ne contribuoit pas peu aux médiocres moyens que l'on lui donnoit de ſoutenir une guerre difficile.

La Gendarmerie qui avoit commencé la campagne en Allemagne, fut envoyée en Flandres. Le Marquis *de Beringhen* Colonel du Régiment Dauphin fut tué au Siége de Bezançon, & le Marquis *de Villars* eut cette obligation au Vicomte *de Turenne*, que ce Général perſiſtant dans ſa bonne volonté pour lui, dit hautement qu'il falloit le faire Colonel le plutot qu'il ſe pourroit, & lui donner ce Régiment.

L'Armée s'aſſembla aux environs de Charleroi, ſous les ordres du *Prince de Condé*;

ndé ; & celle des Alliés, qui mar- 1674.
ıoit ſous ceux du *Prince d'Orange*, fut
rtifiée d'une partie conſidérable des
)upes de l'Empereur, commandées
r le Général *Souche*, qui s'étoit ac-
ıis de l'eſtime à la tête des mêmes
)upes contre les Turcs. Ce Général
un âge fort avancé paſſoit pour le
eilleur homme de guerre qu'il y eût
ns l'Armée du *Prince d'Orange*, dont
: malheurs dans la guerre lui ſont ve-
ıs en partie de n'avoir jamais eu dans
métier d'aſſez bons maitres, pour
ıltiver les diſpoſitions que beaucoup
eſprit & une très grande valeur natu-
le avoient miſes en lui. C'eſt pour
la que, malgré ces divers mérites, il
ı peut-être jamais rien fait qui ait pu
i donner la réputation de Général.

Les environs de Maſtricht & de
iege furent le rendés-vous de l'Armée
nfédérée, forte de plus de ſoixante
ille hommes. Celle du *Roi* n'en avoit
ut au plus que quarante mille, mais
étoit des François, & le *Prince de*
ndé les commandoit.

Ce Prince ſe poſta de maniére, que
)yant arriver l'ennemi, il pouvoit ju-

1674. ger de ſes deſſeins, & profiter de ſes mouvemens. Les Confédérés s'avançoient lentement, & pendant leur approche il y eut divers partis dans pluſieurs deſquels ſe trouva le Marquis *de Villars*. Il y en eut un entr'autres, où cent vingt fantaſſins des ennemis qui s'étoient fortifiés dans un cimetiére, furent attaqués par *la Fitte*, Lieutenant des Gardes du Corps. On fit mettre pied à terre aux Dragons. Le Marquis *de Villars* à leur tête entra dans ce cimetiére, tout y fut tué ou pris, & il rejoignit l'Armée la veille du jour que celle des Ennemis ſe campa à la vue de celle du *Roi*.

Le *Prince de Condé* l'avoit placée dans la plaine de Treſignies, enfermée du petit ruiſſeau du Pieton. Ce poſte excellent par lui même nous donnoit le moyen d'attendre tranquillement le parti que prendroient les Confédérés, dont l'Armée nombreuſe qui ne cherchoit qu'une action, croyant pouvoir faire ſes marches ſans craindre nos mouvemens, en fit une pour s'approcher de nous qui donna lieu au *Prince de Condé* d'attaquer l'arriére-garde, dans le tems qu'elle paſſoit le petit ruiſſeau de

e Senef. Dès le point du jour ce 1674.
rince obſervoit l'Ennemi, il avoit fait
ıarcher la Maiſon du *Roi*, la Gendar-
ierie, & quelques bataillons. Dès
u'il vit les derniers eſcadrons des en-
emis un peu ſéparés du gros de leur
rmée, il paſſa le ruiſſeau du Pieton,
: marcha à eux. Le Marquis *de Vil-*
rs étoit volontaire auprès de lui.

Au moment qu'on étoit prêt à char-
er, la plupart des Officiers-Généraux
oyant un grand mouvement dans les
nemis crurent qu'ils fuyoient. Le
Iarquis *de Villars* dit tout haut : *ils*
: fuyent pas, ils changent ſeulement leur
dre. Et à quoi le connoiſſez vous? lui
it le *Prince de Condé*, en ſe retournant
ers lui. *C'eſt*, reprit le Marquis *de*
illars, à ce que dans le même tems que
uſieurs eſcadrons paroiſſent ſe retirer,
uſieurs autres s'avancent dans les inter-
alles, & appuyent leur droite au ruiſſeau
nt ils voyent que vous prenez la tête,
fin que vous les trouviez en bataille. Le
rince de Condé lui dit : *Jeune homme,*
ui vous en a tant appris? & regardant
eux qui étoient auprès de lui, *ce jeune*
mme là voit clair, leur dit-il. Dans

1674. le moment il ordonna à *Montal* d'attaquer le village de Senef avec l'Infanterie, pendant qu'avec les Gardes du Corps il prit la tête du ruiſſeau, & trouva qu'une partie des ennemis le bordoit, & que l'autre ſe mettoit en bataille pour recevoir les troupes du Roi, qui prenoient au deſſus de la ſource.

Alors le *Prince de Condé* ſe mit à la tête des premiers eſcadrons, & tira ſon épée. Le Marquis *de Villars*, frappé d'un ſpectacle ſi propre à animer, dit tout haut : *Voilà la choſe du monde que j'avois le plus deſiré de voir, le grand Condé l'épée à la main.* Ce diſcours parut ne point déplaire au *Prince de Condé*, & l'on marcha aux ennemis.

Le Marquis de *Villars* ſe mit à la tête de l'eſcadron de *Buſcas* des Gardes du Corps. Il reconnut le *Prince de Vaudemont* qui commandoit cette arriére-garde des ennemis, & l'appella. On chargea en même tems, & ſe jettant dans l'eſcadron ennemi qui lui étoit oppoſé, le Marquis *de Villars* reçut un coup d'épée, qui s'arrêta au gros os

de

de la cuiſſe. Cette arriére-garde fut bientot deffaite, & le *Prince de Condé* voyant bien que l'affaire ſeroit plus conſidérable, envoya des ordres pour faire marcher toute l'Armée. *Montal* emporta le village de Senef où l'on prit quatre bataillons qui s'étoient retranchés dans le cimetiére, & il eut la jambe laſſée d'un coup de mouſquet. Le *Prince de Condé* reforma les troupes, qui avoient déja chargé, & l'on ſe prépara à attaquer la hauteur du Fay ſur laquelle s'étoient placés les ennemis, qui de leur côté rappellérent la tête de leur Armée déja avancée dans les plaines de Mons, & tout s'aprêta pour une affaire générale. 1674.

Les diſpoſitions étant faites pour attaquer la hauteur du Fay, *Fourille*, Lieutenant-Général des Armées du Roi & Général de la Cavalerie, ſe mit à la tête des premiers eſcadrons des Gardes du Corps. Le Marquis *de Villars*, après avoir fait mettre un appareil à ſa bleſſure & bander ſa cuiſſe, marcha à côté de *Fourille*.

Les hayes des deux côtés de la hauteur étoient bordées de cinq bataillons,

1674. qui ſans tirer un coup laiſſérent former les deux premiers eſcadrons qui étoient obligés de défiler au bas de la hauteur. Mais à peine furent-ils formés & à la portée du piſtolet des ennemis, qu'il en partit un feu ſi vif que les eſcadrons furent renverſés. *Fourille* reçut un coup mortel, & de ces eſcadrons il n'y eut preſque ni homme ni cheval qui ne fût bleſſé. Celui du Marquis *de Villars* fut percé de pluſieurs coups. Mais les ennemis voyant les préparatifs d'une ſeconde attaque, ſe retirérent avec le gros de leurs troupes dans le village du Fay ; toute leur Armée ſe plaça à la droite & à la gauche du village, & ſe mit en bataille derriére. Il y avoit déja trois heures que le Marquis *de Villars* avoit été bleſſé, & que par le mouvement & la chaleur de l'action il n'avoit preſque pas ſenti de douleurs. Mais enfin elles devinrent ſi vives, qu'il en tomba évanoui ; il ne fit que prendre un verre d'eau de vie, & ſuivit par tout le *Prince de Condé*, qui avoit eu un cheval tué ſous lui dans les premiéres charges. Le Marquis *de Rochefort* y avoit été bleſſé.

Jus-

Juſques là les troupes du Roi avoient 1674.
remporté un avantage conſidérable. Le *Prince de Condé*, dont le corps accablé de goutes ſembloit n'être animé que par ſon courage, voulut pourſuivre une action ſi heureuſement commencée, & attaquer le village du Fay. Pour cela il fallut s'étendre, & peut-être que malgré la ſupériorité du nombre l'Armée confédérée eût été battue, ſi l'on eût attendu que toute celle du Roi fût arrivée. Mais la confiance qu'inſpirent les premiers ſuccès, la crainte de laiſſer à l'ennemi le tems de ſe reconnoître, peut-être auſſi l'impétuoſité naturelle du chef irritée encore par les difficultés, tout cela l'emporta. On ſe hâta d'attaquer, mais les attaques, quoique vives en pluſieurs endroits, ne réuſſirent qu'imparfaitement. Les avantages ne furent point déciſifs, & l'on combattit juſqu'à l'entrée de la nuit, ſans que l'Armée du Roi pût y gagner beaucoup de terrain. Le Marquis *de Villars* ne pouvant plus ſe tenir à cheval, quitta à onze heures de nuit. Peu après il ſe fit une grande décharge, & l'Armée ennemie ſe retira. Celle du

1674. Roi qui avoit perdu beaucoup de monde, en fit autant au point du jour. Il y eut grand nombre d'Officiers principaux & ſubalternes de tués. Le Marquis *d'Aſſentar*, Général de la Cavalerie d'Eſpagne, fut trouvé parmi les morts. Le *Prince d'Orange*, le Marquis *de Monterey* Gouverneur des Pays-Bas, & *Souche* Général de l'Empereur, placérent l'Armée confédérée dans les plaines de Mons. Le *Prince de Condé* rentra dans ſon camp du Pieton, les ennemis cherchérent à former une entrepriſe, & le *Prince de Condé* à la traverſer.

Ce Prince dans ſes dépêches à la Cour, & *Fourille* dans une lettre qu'il écrivit au Roi en mourant, parlérent avec diſtinction du Marquis *de Villars*, à qui Sa Majeſté donna le Régiment de Cavalerie de *Courcelles* tué dans la derniére action.

Les deux Armées furent près de quinze jours ſans faire de mouvement; après quoi celle des Alliés alla inveſtir Oudenarde, & celle du Roi marcha pour faire lever le ſiége.

Le *Prince de Condé* s'approcha de l'en-

l'ennemi à la portée du canon, & voyant qu'il n'occupoit pas une hauteur très importante il s'en saisit. Le jour d'après l'Armée ennemie leva ses quartiers, & le Général *Souche* ayant placé avantageusement celle de l'Empereur, le *Prince de Condé* qui avoit fait lever un siége ne voulut pas engager une action. 1674.

Ainsi finit la campagne de 1674. pendant laquelle le Vicomte *de Turenne* soutint glorieusement la guerre d'Allemagne. Par l'heureux succès du combat de Zintzheim, & par une conduite également sage & audacieuse, il fit repasser le Rhin à plus de soixante mille hommes qui s'étoient établis en Alsace. Il est certain que l'Electeur *de Brandebourg*, le vieux Duc *de Lorraine*, & tous les Princes & les Généraux qui menoient cette grande Armée, firent des fautes grossiéres. Le Roi n'avoit aucune place en Alsace, & le Vicomte *de Turenne* qui avoit été obligé de l'abandonner aux ennemis, ne pouvoit y entrer que par Befort petit château dénué alors des fortifications que le Roi y a fait ajouter depuis.

Stras-

1674. Strasbourg étoit aux ennemis ; & leur Armée qui pouvoit s'établir en deça du Rhin, & y prendre des quartiers d'hiver, faiſoit perdre au Roi Briſac & Philisbourg, ſi elle eût été conduite avec plus d'intelligence, & ſi le Vicomte *de Turenne* n'eût bien ſu tirer avantage contre ſes ennemis de toutes leurs fautes.

Vers la fin de cette année le Chevalier *de Rohan* eut la tête tranchée devant la Baſtille. Il avoit promis aux Hollandois de leur livrer Quillebeuf, & de faire ſoulever la Normandie. *La Truaumont* étoit chef de la conſpiration, & c'étoit ſur ces deux hommes que les ennemis fondoient le ſuccès de leur Armée navale. L'un étoit cadet d'une des plus grandes & des plus anciennes Maiſons du Royaume; l'autre Gentilhomme de Normandie, ancien Officier, homme de courage, & qui avoit autant d'eſprit que l'autre en avoit peu. La débauche les avoit unis tous deux, & la miſére les avoit jettés dans cette malheureuſe intrigue. Le Roi qui en fut inſtruit envoya arrêter *la Truaumont*, qui fut tué en ſe deffendant contre

:e *Briſſac* Major des Gardes du Corps, 1674.
:quel mal à propos ordonna qu'on
rat.

Le Chevalier *de Rohan* fut arrêté ans le même tems. Il n'y avoit aucue preuve contre lui, point de témoins, oint d'écrit ſigné de ſa main, les ommiſſaires ne ſavoient quel parti rendre, lorſqu'un de ceux qui l'inrrogérent laiſſa entendre au Chevalier *Rohan* qu'il feroit mieux de recour à la clémence du Roi, que de perſter à nier un fait dont il y avoit ille preuves. Le Chevalier ſe rendit ce conſeil, & donna contre lui plus e lumiéres qu'il n'en falloit pour le ondamner, ſans entendre que *Pommeux* lui dit pluſieurs fois, *feu la Truaumont*.

Le Roi auroit été diſpoſé à lui donr ſa grace, la veille même de ſon ipplice le Duc *de Crequi* avoit fait reréſenter la Tragédie de Cinna, perıadé que l'exemple de la clémence 'Auguſte toucheroit le Roi.

La priſe de Limbourg en Flandres 1675.
uvrit la campagne de 1675. Après
ette conquête le Roi ramena l'Armée,
&

1675. & la laiſſa ſous les ordres du *Prince de Condé* dans les plaines d'Ath, où il étoit campé lorſqu'on apprit par un courier la mort du Vicomte *de Turenne*, le retour de l'Armée du Roi en deça du Rhin après un grand combat, & l'entrée de celle de l'Empereur en Alſace.

Cette malheureuſe conjoncture obligea le Roi à faire paſſer le *Prince de Condé* en Allemagne, avec un détachement de l'Armée de Flandres, qui demeura ſous les ordres du Duc *de Luxembourg*, qu'on fit Maréchal de France avec Mrs. de *Navailles*, de *Duras*, de *Rochefort*, de *Schomberg*, & *la Feuillade*.

Le Maréchal *de Luxembourg* ne ſongeant qu'à éviter une affaire générale, & cependant à empêcher les entrepriſes de l'ennemi, ſe tenoit le plus près qu'il étoit poſſible du *Prince d'Orange*, & choiſiſſoit ſi bien ſes poſtes, qu'il couvroit toujours les places du Roi ſans ſe commettre. Il y eut divers partis, & le Marquis *de Villars* fut commandé avec quatre cens chevaux pour aller ſur les ennemis, tomber ſur leurs fou-

ra-

geurs, enlever leurs gardes, en- 1675.
i pour ce qu'il voudroit entrepren-
e.

Il choiſit ſes Capitaines, & ſuivi de aucoup d'Officiers volontaires, la iit il trouva tête pour tête un parti Cavalerie des ennemis qui fut char- , & renverſé d'abord. Quelques is furent tués ou pris, & presque ut ſe ſauva à la faveur de l'obſcurité. e Marquis *de Villars* avança vers Armée ennemie qui étoit campée à Abbaye de Waure, & couverte par s bois. Il s'approcha à la pointe du ur de leurs gardes, qu'il trouva très ciles à enlever. Il ſe préparoit à les aquer, lorſqu'il vit qu'un fort gros orps de Cavalerie des ennemis mar- ioit de la gauche, & gagnoit du côté i ruiſſeau de Genap pour s'oppoſer à retraite. Il ne douta point que ce irti qu'il avoit rencontré & battu la iit, n'eût donné avis de ſa marche; nſi au lieu de ſe retirer à l'Armée de ance, il marcha diligemment au tra- ers des bois vers le côté de Nivelles. près avoir fait deux lieues, voyant u'il n'étoit pas ſuivi il s'arrêta, & fâ-

ché

1675. ché d'avoir manqué ces gardes, il penſa que les ennemis ayant écarté un parti, la tranquilité ſeroit plus grande à la tête de leur camp : deſorte qu'après avoir fait repaitre, il retourna par les mêmes bois, s'approcha des mêmes gardes qu'il avoit apperçues le matin, & les trouva placées à peu près de même, ſi ce n'eſt que celles où il y avoit des étendards s'étoient un peu rapprochées du camp. Il diſpoſa ſes troupes pour attaquer, & ſe mit ſeul à la tête de la premiére, derriére laquelle il plaça trente Officiers volontaires, ou Cavaliers des mieux montés, avec ordre dès que le premier coup de piſtolet ſeroit tiré, de pouſſer à la premiére ligne des ennemis, d'enlever des étendards s'il étoit poſſible, enfin de prendre ou tuer ce qu'ils trouveroient en ſuivant la ligne environ deux cens pas, & de s'en retourner au grand galop à la tête du bois d'où l'on débuſquoit. Pour lui marchant le premier, il alla droit à la vedette des ennemis qui lui cria *qui vive* : il lui répondit *Vive Eſpagne*, & que c'étoit un parti de Hollande qui revenoit de la guerre. Il avança facile-

nent, ne mit le piſtolet à la main 1675.
l'à deux pas de la vedette, & enleva
ıs peine les gardes de Cavalerie. Les
ɔlontaires exécutérent fort bien leurs
dres, & tuérent ou prirent des Capi-
ınes de Cavalerie qui ſe promenoient
long du camp. Cette expédition
ite, le Marquis *de Villars* rentra dans
bois, & comme il vit toute l'aile
ıuche des ennemis monter à cheval, il
gagna en diligence le ruiſſeau de Ge-
ıp, le paſſa, & enſuite forma ſes
oupes. La tête de la Cavalerie des
ınemis parut incontinent après ſur le
ɔrd du ruiſſeau, mais le Marquis *de*
illars jugeant bien qu'étant obligés de
ıivre à la file ils n'oſeroient paſſer de-
ınt lui ce ruiſſeau, qui n'étoit éloi-
ıé de l'Armée de France que d'une
ɛmie lieue, il demeura en bataille, &
uis ſe retira tranquillement avec les
riſonniers.

Lorſque de retour à l'Armée il alla
ɛndre compte de ſon parti au Maré-
ıal *de Luxembourg*, les dépêches de
ɛ Général étoient déja faites, mais il
oulut écrire de ſa main cette avanture
ı Roi, qui eut la bonté de la donner

1675. à lire à ſon lever au pére du Marquis *de Villars.*

Pendant le reſte de cette campagne, on ne fit en Flandres que ſe tenir ſur la deffenſive. Il ne fut queſtion que de quelques partis, dont le plus remarquable fut celui du Marquis *de Villars* que nous venons de détailler. Une Compagnie de Cavalerie ayant vaqué dans ſon Régiment, il la fit donner au frére de Mr. l'Abbé *Fleury*, lequel dès les commencemens de ſa vie étoit fort lié avec toute la Maiſon *de Villars.*

En Allemagne la mort du Vicomte *de Turenne* donna la ſupériorité aux ennemis. Nous avons dit que notre Armée fut obligée de repaſſer le Rhin après un combat aſſez ſanglant, où le Marquis *de Vaubrun* l'un de nos Lieutenans-Généraux fut tué. Les difficultés qui ſurvinrent pour le commandement entre le Comte *de Lorge* & lui, firent alors ceſſer l'uſage établi parmi les Officiers Généraux de *rouler* entre eux, ſans égard à l'ancienneté. Le Roi décida que le plus ancien commanderoit toujours, ce qui eſt certainement

ient plus conforme au bien du ſer- 1675.
vice.

Montecuculli ayant Strasbourg pour lui, paſſa le Rhin, & le Maréchal *de Duras* à qui le commandement de l'Armée fut donné après la mort du Vicomte *de Turenne*, ſe retrancha entre Scheleſtat & Chaſtenois, poſte très bon, & dans lequel *Montecuculli* n'oſa l'attaquer.

Dans le même tems une Armée commandée par le Duc *de Zell* & quelques Généraux de l'Empereur forma le ſiége de Tréves, grande ville mal fortifiée qui ne pouvoit faire une longue réſiſtance. *Vignory* y commandoit, mais il ſe tua la nuit par une chute.

Le Maréchal *de Crequi* avoit compoſé une Armée de 12. à 15000. hommes. Un deſir de gloire le détermina à chercher les moyens de ſecourir cette place, quoiqu'avec des forces très inférieures à celles des ennemis. Il s'approcha de la Saare ſans cependant avoir pris la réſolution de paſſer cette rivière, & ſeulement pour être à portée de profiter, ou d'une mauvaiſe diſpoſition des ennemis, ou des fautes qu'ils pourroient

1675. roient faire en s'approchant de lui. Mais ils la paſſérent eux mêmes ſi promtement, que le Maréchal n'eut que le tems de ſe mettre en bataille. Il fut attaqué, & battu en partie par la faute des Généraux, qui ne ſe placérent pas aſſez diligemment pour deffendre le paſſage de la Saare. Les ennemis y perdirent aſſez de gens.

Dans ſon malheur il prit le parti le plus glorieux, il ſavoit que le Gouverneur de Tréves étoit mort, il ſe jetta dans la place, releva le courage de la garniſon, & ſoutint le ſiége pendant pluſieurs jours avec beaucoup de fermeté. Il ſe flattoit même que ſoit par l'opiniâtreté & la vigueur de ſa deffenſe, ſoit par les grandes pertes que les ennemis avoient faites dans la bataille, ou dans pluſieurs attaques de la place que ſon courage leur avoit rendu très ſanglantes, il viendroit à bout de la ſauver; mais la garniſon perſuadée qu'il vouloit la ſacrifier à ſon deſeſpoir, & excitée par les diſcours ſéditieux d'un Capitaine nommé *Beaujourdan*, livra la bréche & le Général aux ennemis, & tout fut priſonnier

de

e guerre. Ce Capitaine paya de ſa 1675.
ète ſa perfide lâcheté, il fut exécuté
x ſemaines après. Ainſi cette campa-
ne fut malheureuſe ſur la Mozelle,
uſſi bien qu'en Allemagne par la priſe
le Haguenau, & par le blocus de Phi-
isbourg; mais plus fatale encore par la
nort du Maréchal *de Turenne*, dont le
génie ſupérieur, la fermeté, & les ra-
res talens pour la guerre avoient non
ſeulement ſoutenu nos frontiéres, mais
pouſſé la guerre bien avant dans l'Em-
pire, & avec une Armée médiocre &
dépourvue de tout, un peu par la mau-
vaiſe volonté de Mr. de *Louvois* ſon
ennemi déclaré, lequel n'avoit point
pardonné à ce Général la maniére dont
il en avoit été traité l'hiver qui précéda
ſa mort.

Nous reprendrons ce trait d'hiſtoi-
re, en rapellant ce qui ſe paſſa à la
Cour l'hiver de 1674. à 1675. Nous
avons vu que M. *de Turenne* avoit mar-
ché pour combattre *Montecuculli* dans
les plaines de Franconie, après avoir
mandé pluſieurs fois à la Cour qu'il ne
pouvoit en même tems couvrir le haut
& le bas Rhin. Les projets qu'il en-

1675. voya à la Cour étoient beaux & ſolides, mais au lieu d'y être ſuivis, il en reçut des ordres peu convenables & au ſervice du Roi & au mérite d'un tel Général. Le Miniſtre, déclaré contre lui, lui ſuſcitoit même des ennemis dans l'Armée. Un des premiers Lieutenans-Généraux oſa lui reprocher tout haut des fautes dont ce grand homme n'étoit pas capable, Mr. *de Turenne* lui répondit avec plus de ſageſſe qu'un autre n'en auroit peut-être eu en ſa place, *écrivez à la Cour, Monſieur; vos raiſons quoique mauvaiſes ne laiſſeront pas d'être écoutées.* Le Maréchal *de Turenne* revenu à Verſailles convint, à ce que l'on prétend, avec le *Prince de Condé* de perdre un Miniſtre de la guerre, qui ne les ménageoit guéres tous deux. On crut que Mr. le *Prince* avoit promis de ſeconder Mr. *de Turenne*, mais que l'Evêque d'Autun dévoué à *Louvois* & à *Tellier* ſon pére regagna Mr. le *Prince* ſur lequel il avoit grand crédit, lui faiſant voir que Mr. *de Turenne* éloigné par deux Miniſtres habiles & fort accrédités, lui Prince de Condé ſeroit ſeul le maitre de la guerre, & que ces deux

deux hommes lui devant leur conſerva- 1675.
tion lui ſeroient éternellement dévoués.

Il eſt certain que Mr. *de Turenne* ſuivit ſa réſolution & ſon juſte reſſentiment, qu'à ſon retour il fit voir au Roi les fautes de Mr. *de Louvois*, & le peu de ſolidité des ordres qu'il en avoit reçus. Il convenoit qu'à la vérité ce Miniſtre avoit beaucoup d'eſprit, & qu'il étoit excellent pour les détails; mais il ſoutenoit que la connoiſſance & l'expérience néceſſaires pour gouverner la guerre de campagne lui manquoient entiérement, & qu'au fond il n'avoit jamais été à portée de l'apprendre. Le Roi écouta avec ſon diſcernement ordinaire les ſolides raiſons de Mr. *de Turenne*, & s'il avoit été ſecondé par Mr. *le Prince*, *Louvois* étoit en péril. Mais ce dernier ne le pouſſant pas avec la même ardeur, certaines fautes ne parurent pas capitales, & le Roi lui même étoit bien aiſe de ne les pas trouver telles.

Louvois eut ſeulement ordre d'aller demander pardon à Mr. *de Turenne*. Ce Général le reçut avec la hauteur convenable à ſa dignité, & au ſujet qu'il

1675. avoit de ſe plaindre. Il lui reprocha ſa conduite par raport à celle de la guerre, & lui dit que pour ſon amitié, quand il auroit fait autant de choſes pour la mériter qu'il en avoit fait pour la perdre, il verroit ce qu'il auroit à faire. C'eſt ainſi que ſe paſſa cette ſcéne de Cour. *Louvois* continua dans ſon crédit & dans ſon deſſein de nuire à Mr. *de Turenne*, deſſein qu'il ſuivit ſi ſoigneuſement, que la campagne qui nous couta ce grand homme pouvoit nous attirer d'autres malheurs, ſi le grand âge de *Montecuculli* & ſa prudence outrée ne l'avoient porté à ſe contenter de médiocres avantages, après la mort de Monſr. de *Turenne*.

1676. Avant que de parler de ce qui ſe paſſa dans les Armées de terre, il convient de dire un mot de deux grandes expéditions navales qui ſe firent au commencement de cette année.

Les Eſpagnols qui vouloient délivrer Meſſine & ſauver la Sicile, avoient ſollicité les Etats-Généraux de leur envoyer un ſecours commandé par leur Amiral *Ruyter*, pour obliger les François à lever le blocus de la Ville aſſiégée.

gée. Les Etats leur accordérent une flotte de 30. voiles, & *Ruyter* qui la commandoit vint mouiller vers la fin de Décembre 1675. à la rade de Melazzo vis à vis de Meſſine. Quinze jours après il alla chercher les François, auxquels il préſenta le combat, qui ſe donna le 8. de Janvier entre les Iſles de Salines & de Stromboli, & qui dura depuis dix heures du matin juſqu'à la nuit. 1676.

La Flotte Françoiſe étoit commandée par *du Queſne*, auſſi expérimenté & auſſi brave que *Ruyter*. *Du Queſne* ayant gagné le vent fondit ſur les Hollandois avec tant de violence, que *Ruyter* avoua que de ſa vie il n'avoit vu un combat ſi furieux. On ſe canonna, on vint à l'abordage, & on ſe battit corps à corps de Vaiſſeaux avec le plus grand courage. Le Marquis *de Preuilly*, qui commandoit l'avant-garde des François, fit plier celle des Hollandois. Le Corps de bataille où étoit *du Queſne* fit reculer *Ruyter*, & l'arriére-garde des Hollandois en vint aux mains avec celle des François qui avoit *Gabaret* à ſa tête. Toute la manœuvre

1676. des Hollandois n'eût pu empêcher la victoire des François, ſi le calme qui ſurvint ne les eût arrêtés.

Trois mois après il y eut un ſecond combat au Nord-Eſt du mont Gibel entre *du Queſne* & *Ruyter*. Celui-ci qui aſſiégeoit Agouſta par mer, ayant appris que la Flotte Françoiſe venoit le chercher, alla auſſitot au devant d'elle. L'action commença ſur les quatre heures après midi. Après une demie heure de combat un boulet de canon frappa *Ruyter*, lui emporta la moitié du pied gauche, & lui briſa la jambe droite. Cependant les ordres de ſon premier Capitaine furent ſi bien exécutés, qu'on ne s'aperçut pas du malheur arrivé au Général, & qui tout bleſſé à mort qu'il étoit ne laiſſoit pas de donner les ordres de ſon lit ſur les raports qu'on venoit lui faire. Ainſi le combat ſe ſoutint tout le jour avec la même chaleur, ſans que la victoire voulût ſe déclarer. A la fin les Hollandois cédérent, & les François contens d'avoir fait lever le ſiége d'Agouſta, les Flottes ſe retirérent à Siracuſe, où les Hollandois conduiſirent leur Ami-

Amiral qui y mourut de ſes bleſ- 1676.
ſures.

Cependant les Hollandois ne ſe trouvant pas en ſureté à Siracuſe, en partirent pour aller à Palerme. Ils furent pourſuivis par le Duc *de Vivonne* qui étoit venu ſur la Flotte Françoiſe, compoſée de 28. vaiſſeaux & de 25. Galéres. Le 3. de Juin commença le combat. Le Marquis *de Preuilly* s'approcha des Hollandois, dont il eſſuya le feu ſans tirer un ſeul coup. Quand il fut à portée d'eux, il lâcha ſes bordées, & en même tems fit avancer ſes brulots que l'avant-garde des ennemis ne put éviter qu'en coupant ſes cables pour aller échouer ſur les terres les plus proches, laiſſant néanmoins derriére trois vaiſſeaux Eſpagnols qui furent brulés. Auſſitot le reſte de l'Armée Françoiſe fondit ſur l'arriére-garde & ſur le Corps de bataille, qui la reçut courageuſement. Mais l'Amiral Eſpagnol ayant pris feu avec quelques Galéres & trois vaiſſeaux Hollandois, le Contre Amiral de Hollande & ſes Capitaines acheverent de couper les cables, & prirent la fuite. De tout ce qui reſta des deux

1676. Flottes Eſpagnolle & Hollandoiſe, une partie échoua ſous Palerme, & l'autre entra dans le port, après que le Vice-Amiral d'Eſpagne & le Contre-Amiral de Hollande eurent ſauté en l'air.

Cette journée fut l'une des plus malheureuſes que les ennemis ayent éprouvées ſur mer, & des plus glorieuſes à la France dont la Marine prenoit tous les jours de nouvelles forces.

La campagne de 1676. commença par le ſiége de Condé, que le Roi fit en perſonne, & le Marquis *de Villars* continua de ſervir à ſa maniére, c'eſt à dire, quoique Colonel de Cavalerie de chercher aux ſiéges les actions de l'Infanterie. Le Roi même lui tint ſur ce ſujet des diſcours très obligeans. Sa Majeſté fit faire enſuite le ſiége de Bouchain par *Monſieur*, & elle ſe plaça avec l'Armée d'obſervation pour aſſurer cette entrepriſe.

Le *Prince d'Orange* s'étant avancé au ſecours de Bouchain, paſſa l'Eſcaut à Valenciennes, & parut vouloir attaquer l'Armée du Roi, qui fut miſe en bataille derriére la cenſe d'Urtebiſe. Sa Majeſté donna au Marquis *de Villars* le com-

commandement d'une reſerve de Cava- 1676.
lerie entre les deux lignes d'Infanterie.
On propoſa d'attaquer le *Prince d'Orange*, & le Roi le vouloit, mais il déféra à l'avis du Maréchal *de Schomberg*, qui à l'inſtigation des Miniſtres & de quelques courtiſans répondit, lorsqu'on le conſulta, que quand on faiſoit un ſiége la gloire étoit uniquement d'aſſurer l'entrepriſe. Par ce conſeil d'une prudence adroite & politique il ſauva le *Prince d'Orange*, dont l'Armée mal placée & trop reſſerrée pour faire ſes mouvemens étoit perdue ſans reſſource, ou du moins en grand péril, ſi elle eût été attaquée. Bouchain fut pris. Le *Prince d'Orange* mena ſon Armée ſous Mons, & projetta le ſiége de Maſtricht. Le Roi s'en retournant à Verſailles ordonna les diſpoſitions pour le ſiége d'Aire, que ſon Armée inveſtit ſous les ordres du Maréchal *d'Humieres*, le Maréchal *de Schomberg* commandant l'Armée d'obſervation.

Mr. *de Louvois* qui voulut être préſent à ce ſiége vint en Flandre. C'étoit proprement en lui qu'étoit toute l'autorité, puiſque interpréte des volontés

1676. & des ordres du Roi il régloit les marches & les diſpoſitions des Armées, écrivant ſouvent aux Généraux; *l'intention du Roi eſt que ſon Armée commandée par un* tel, *faſſe* tel *mouvement*. L'artillerie étant plus à ſes ordres qu'à ceux du Grand-Maitre, fut ſervie avec une grande vivacité.

Le Marquis *de Villars* eut le commandement d'une brigade de onze eſcadrons à l'Armée du ſiége, qui finit bien plutot qu'on ne l'avoit eſpéré par la grande vivacité avec laquelle l'artillerie fut ſervie par *du Metz* qui la commandoit. La fortune même favoriſa les aſſiégeans, car une bombe étant tombée dans un magazin de poudre l'effet en fut ſi violent, qu'un baſtion fut entiérement ouvert, & que le Gouverneur capitula.

Cependant l'entrepriſe du *Prince d'Orange* ſur Maſtricht tiroit fort en longueur, par le peu de ſuccès de ſes attaques. Cette lenteur nous engagea inſenſiblement non à ſecourir cette place, mais du moins à nous en approcher, en raſſemblant cependant toutes les forces qui pouvoient donner de la terreur

aux

aux ennemis. L'ordre qu'avoit reçu le Maréchal *d'Humieres* après la priſe d'Aire de s'emparer du fort de Linck, qui pouvoit très aiſément ſe deffendre dix ou douze jours, étoit une marque bien viſible du peu d'ardeur que l'on avoit pour conſerver Maſtricht tout conſidérable qu'il eſt ; mais la raiſon de cette indifférence étoit la néceſſité plus preſſante où l'on ſe trouvoit de ſecourir Philisbourg, place d'une bien plus grande importance pour nous, & dont la perte nous ôtoit les moyens non ſeulement de ſoutenir aucun des Etats ou des Princes de l'Empire qui étoient dans les intérêts de la France, & donnoit lieu à l'Empereur de les réunir aux ſiens, mais nous privoit du ſecours de l'Electeur *de Baviére*, qui s'étant maintenu neutre avoit ſur pied douze à quinze mille hommes que la France payoit. 1676.

Après des efforts inutiles du Maréchal *de Rochefort* pour jetter du ſecours dans cette place qui avoit été bloquée dès l'hiver, le Maréchal *de Luxembourg* avec une puiſſante Armée eut des ordres précis de tout tenter pour la ſe-

1676. courir. Dans ce deſſein général il s'en approcha, mais il trouva une entiére impoſſibilité d'y réuſſir, & le Roi, ne voulant pas perdre encore Maſtricht que *Calvau* deffendoit toujours avec beaucoup de courage, ordonna enfin au Maréchal *de Schomberg* de marcher à l'Armée du *Prince d'Orange* qui avoit déja perdu beaucoup de monde dans pluſieurs aſſauts à des baſtions détachés, (nouvelle maniére de fortification inventée par *Vauban*, & très bonne pour de grandes places qui peuvent contenir une nombreuſe garniſon.) Dans le dernier des aſſauts qu'eut à ſoutenir le baſtion nommé Dauphin, ouvrage bien revétu, placé derriére un avant-chemin couvert, & dont la priſe couta ſi cher au *Prince d'Orange*, le *Rhingrave* avoit été bleſſé à mort.

L'Armée du Roi étoit campée à Bonef, & le Comte *de Montal* ancien Lieutenant-Général fut détaché avec quatre mille chevaux pour aller reconnoitre quels mouvemens feroient les ennemis à l'approche de notre Armée. Le Marquis *de Villeroi*, qui fut depuis Maréchal de France, y alla comme Ma-

Maréchal de Camp, & le Marquis *de Villars* eut le commandement de mille chevaux. 1676.

A peine découvroit-on les tentes des ennemis, qu'on vit venir un trompette du *Prince d'Orange*, qui demandoit paſſeport pour le *Rhingrave* mortellement bleſſé ; ce qui fit juger que l'intention de ce Prince n'étoit pas de nous attendre, car il n'eût pas eu beſoin de paſſeport s'il n'eût pas ſongé à marcher.

Le détachement de *Montal* étant fort près de l'Armée des ennemis, on envoya au Maréchal *de Schomberg* pour le preſſer de faire avancer l'Armée, & l'on s'approcha toujours dans les plaines le long de la grande chauſſée. L'ardeur du Marquis *de Villars*, & le deſir de connoitre des premiers les diſpoſitions des ennemis pour découvrir s'il y auroit quelque choſe à entreprendre, le portérent à s'avancer de hauteur en hauteur avec 8. ou 10. Officiers fort bien montés, & voyant parmi les ennemis un mouvement qui avoit tout l'air d'une retraite, il revint trouver le Comte *de Montal* qui envoya encore au Maré-

1676. chal *de Schomberg* pour preſſer la marche. Mais ce Général, qui ſans doute avoit ſes raiſons, & peut-être même des ordres précis de ne donner qu'un ſimple ſecours ſans action, n'arriva que ſur le ſoir à vue des ennemis, lorſqu'on ne pouvoit plus douter de leur retraite. Le jour d'après de grand matin, comme on étoit aſſez près de leur arriére-garde pour engager une action, le Comte *d'Auvergne*, Colonel-Général de la Cavalerie, preſſa le Maréchal de l'entreprendre. Le Marquis *de Villars* s'approchant de divers eſcadrons des ennemis eut ſon chapeau percé d'un coup de piſtolet, & voyant du deſordre dans leurs diſpoſitions, il alla au Maréchal *de Schomberg*, & lui repréſenta avec reſpect mais pourtant par de bonnes raiſons qu'il y auroit de l'avantage à les attaquer. Ce Général qui n'avoit pas ce deſſein ne put s'empêcher, malgré l'amitié qu'il avoit d'ailleurs pour lui, de lui répondre avec une certaine aigreur qu'excitent aſſez naturellement les bonnes raiſons quand on ne veut pas s'y rendre. Le Marquis *de Villars* n'ayant pu obtenir qu'on attaquat l'arriére-

re-garde entiére, auroit du moins bien 1676.
fouhaité qu'on fût tombé ſur les der-
niéres troupes des ennemis, il s'en ap-
procha, & eut ſon cheval tué ſous lui.
Il revint auprès du Maréchal *de Schom-
berg* qui l'appella, & lui dit avec ami-
tié: *quand une place comme Maſtricht eſt
ſecourue ſans bataille, le Général doit
être content, & pour ſatisfaire un jeune
Colonel avide d'actions, il faut lui donner
un parti de cinq cens chevaux. Faites les
commander, prenez les Officiers que vous
voudrez, & en ſuivant l'Armée ennemie
pendant trois ou quatre jours, vous ver-
rez ce qu'elle deviendra, & ce que vous
pourrez faire ſans vous commettre.*

Le Marquis *de Villars* ſuivit ſon or-
dre, & le lendemain ſur le ſoir ayant
trouvé à une demie lieue de l'Armée
ennemie des eſcortes médiocres qui
couvroient des fourageurs, il les atta-
qua, & ramena près de 150. priſon-
niers à l'Armée du Maréchal *de Schom-
berg* qu'il trouva en marche.

Il rendit compte de ſa commiſſion au
Maréchal, qui oubliant la vivacité avec
laquelle le Marquis avoit oſé le preſſer
la veille d'attaquer l'ennemi, lui dit:

Nous

1676. *Nous aurions été brouillés enſemble, ſi je ne vous avois pas donné un détachement pour ſuivre vos amis que vous ne ſauriez perdre de vue.*

Le Marquis *de Villars* avoit paſſé cinq ou ſix nuits ſans dormir. Accablé de ſommeil & de laſſitude il ſe coucha ſur le revers d'un foſſé, & ordonna à ſes gens de l'éveiller quand l'arriére-garde paſſeroit. Pendant ſon ſommeil il y eut un grand orage, enſorte que le foſſé ſur le revers duquel il étoit couché fut rempli d'eau. Ses gens auſſi endormis que lui ne l'éveillérent qu'après qu'il eut été dans l'eau un quart d'heure; il monta à cheval ſaiſi de froid, & dès la nuit il fut attaqué d'une diſſenterie ſi violente, qu'on le porta très dangereuſement malade à Charleroi. Mais ſa jeuneſſe, & la bonté de ſon tempéramment le ſauvérent.

A peine ſa ſanté fut-elle rétablie, que ſon Régiment eut ordre d'aller joindre le Maréchal *de Crequi*. Ce Général raſſembloit une Armée ſur la Saare pour faire lever le ſiége de Deux Ponts, petite ville mal fortifiée, & attaquée par

par le Duc *de Zell*, dont les troupes ſe retirérent à l'arrivée de celles du Roi. Ainſi finit en Flandres la campagne glorieuſe pour la France par la priſe de Condé, de Bouchain, d'Aire, & par le ſecours de Maſtricht. Elle ne fut pas à beaucoup près ſi heureuſe en Allemagne, où nous perdimes Philisbourg. Le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé en garniſon à Calais. 1676.

La campagne de 1677. fut remarquable entre les autres par l'importance des conquêtes. Le Roi prit des meſures pour attaquer les trois plus grandes & plus conſidérables places des Pays-Bas, Valenciennes, Cambrai, & Saint-Omer, dont la priſe d'une ſeule pouvoit illuſtrer une campagne. 1677.

Dès la fin de Février toutes les troupes ſe mirent en mouvement. Mr. *de Louvois* qui poſſédoit éminemment l'eſprit d'ordre, de prévoyance, & de détail, fit ſi bien que les ſubſiſtances, les vivres, les fourages, & toutes les commodités néceſſaires ſe trouvérent en abondance. Le Roi commença par Valenciennes, & en même tems comman-

da

1677. da au Maréchal *de Luxembourg* de faire inveſtir Saint-Omer. Le Régiment du Marquis *de Villars* partit de Calais le 26. de Février, & occupa l'Abbaye de Watte. On reſſerra cette place dont la garniſon étoit médiocre; le vieux Prince *de Robec*, de la Maiſon de Montmorenci, en étoit gouverneur.

La fortune ſervit le Roi dans le ſiége de Valenciennes, qu'on attaquoit certainement par l'endroit le plus fort; mais les difficultés des chemins dans une ſaiſon fort rude avoient obligé à ſe ſervir de la chauſſée de Valenciennes à Saint Amand, par conſéquent à faire les dépôts du ſiége du côté de St. Amand, & à commencer l'attaque par l'ouvrage couronné. L'Eſcaut faiſoit le foſſé de la place, & les ennemis par leurs écluſes pouvoient en faire un torrent; mais dès que l'ouvrage couronné eut été attaqué & emporté, le deſordre ſe mit dans toutes les troupes qui le deffendoient, & l'ardeur de celles du Roi les porta à ſuivre celles des ennemis avec tant de viteſſe, qu'elles entrérent pêle-mêle avec elles dans le pâté, & de là par une poterne qui ſe trouva ouver-

verte nos premiers Grenadiers parurent sur le baſtion. La terreur des ennemis fut ſi grande, que 1200. chevaux qui étoient en bataille dans les places de la ville n'oſérent jamais monter ſur les remparts, pour en chaſſer des gens qui n'alloient qu'un à un & par un petit degré fort étroit. On contint les troupes ſur les remparts, leur petit nombre fit leur ſageſſe dans les commencemens. La ville ne fut pas pillée, & tout fut fait priſonnier de guerre. Après un auſſi heureux événement, le Roi envoya *Monſieur* avec le Maréchal *d'Humieres* & avec une augmentation de troupes aſſez conſidérable pour faire le ſiége de St. Omer. On reſſerra les quartiers qui juſques là n'avoient été diſpoſés par le Maréchal *de Luxembourg*, que pour empêcher qu'on ne jettat des troupes dans la place. 1677.

On fit deux attaques, l'une qu'on croyoit d'abord n'être qu'une fauſſe attaque par le fort des vaches, pays bas & très marécageux, & l'autre par les terres les plus élevées.

Dès le premier jour les ennemis firent une ſortie ſur l'attaque du fort des va-

1677. vaches. Le Marquis *de Villars*, auquel il ſembloit que par une deſtinée particuliére aucune occaſion ne dût échaper, avoit ſon quartier de ce côté là, & ſe promenoit à pied du côté de l'attaque. Dès qu'il vit l'ennemi, il y courut avec preſque tous les Officiers de ſon Régiment qui ſe trouvérent auprès de lui, & le rechaſſa dans le chemin couvert. Le Marquis *de Languetot*, qui étoit Capitaine dans ſon Régiment, y fut bleſſé.

Cependant le *Prince d'Orange* ſe diſpoſoit à ſecourir St. Omer, & aſſembloit toutes ſes forces derriére Ypres.

Il marcha avec ſon Armée, & campa au deſſous de Mont-caſſel. *Monſieur* ne balança pas à lever ſes quartiers, il laiſſa au Marquis *de la Trouſſe* le commandement de la tranchée, & marcha à l'Armée du *Prince d'Orange*, qui avoit devant elle le petit ruiſſeau de l'Abbaye de Piennes. Les ennemis le paſſérent en divers endroits, & il y eut dans le centre un aſſez rude combat d'Infanterie, où le Régiment des Gardes du Roi perdit beaucoup de monde. Alors le Maréchal *d'Humieres* pouſſa la

gau-

gauche des ennemis, & dans le même tems le Maréchal *de Luxembourg* attaqua l'Abbaye de Piennes. Il avoit donné au Marquis *de Villars* une reſerve de cinq eſcadrons, qu avoient la gauche de tout, & qui par conſéquent débordoient la droite des ennemis. 1677.

Le Marquis *de Villars* fit réparer un pont ſur le ruiſſeau de Piennes, & commençoit à le paſſer pour prendre en flanc la droite des ennemis occupée des troupes qu'elle avoit devant elle, lorſque *Chamlay* vint de la part de *Monſieur* lui donner ordre de marcher au centre, où les troupes avoient perdu quelque terrain. *S'il eſt arrivé quelque deſordre dans le centre*, lui dit le Marquis *de Villars, j'arriverai trop tard pour le réparer; mais je vois la droite des ennemis ébranlée, & je crois qu'il vaut mieux achever de mettre le deſordre dans cette aile, ſi la bataille eſt en danger où vous dites, nous allons infailliblement la gagner de ce côté ci, ainſi je marche.* *Chamlay* voyant que le Marquis *de Villars* ſuivoit toujours ſon premier deſſein, alla parler à Mr. *de Soubize* qui commandoit la gauche de la Cavalerie, & qui vint

1677. vint empêcher le Marquis *de Villars* de paſſer. Voyant bien cependant qu'il avoit raiſon, il lui dit que ſi c'étoit un autre Aide de Camp que *Chamlay*, il ſe diſpenſeroit de ſuivre l'ordre qu'il apportoit, mais que celui là étoit l'homme de confiance du Roi. Le Marquis *de Villars* obéit, & quelque tems après le Maréchal *de Luxembourg* ayant emporté l'Abbaye de Piennes, & voyant la droite des ennemis ſe retirer ſans perte, dit au Marquis *de Villars*; *Je voudrois que le cheval de Chamlay eût eu les jambes caſſées, quand il vous a porté ce maudit ordre.* Il eſt certain que l'Armée ennemie pouvoit être entiérement deffaite, mais elle perdit ſeulement le champ de bataille & ſon canon, & fut en état ſix ſemaines après de tenir la campagne. Cependant cette victoire aſſura le ſiége de St. Omer. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé à la tranchée dans le tems que la chamade battit, fut envoyé dans la place pour régler la capitulation. Le Prince *de Robec* convint de tout, & demandoit avec empreſſement deux piéces de canon; on ne voulut pas les mettre dans les

les articles, mais *Monſieur* les accorda à la priére du Marquis *de Villars*, qui les lui demanda en lui rendant compte de la capitulation. 1677.

Cambrai fut pris après une aſſez foible réſiſtance. Ainſi avant la fin de Mai Valenciennes, St. Omer, & Cambrai furent ſoumis à la puiſſance du Roi.

Après quelques ſemaines de rafraichiſſement néceſſaires à des troupes qui avoient paſſé preſque tout l'hiver en campagne, le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé ſur la Meuze, où étoit le Maréchal *de Schomberg* avec un médiocre Corps deſtiné à fortifier l'Armée de Flandres ou celle d'Allemagne, ſuivant les mouvemens des ennemis.

Le Duc *de Lorraine* qui commandoit les Armées de l'Empereur & de l'Empire, vint d'abord ſur la Meuze avec des forces très conſidérables, & y attira le Maréchal *de Crequi* avec toutes les ſiennes. Il cherchoit une action, & ce Maréchal ne l'évitoit qu'en prenant les poſtes les plus avantageux, & ſe tenant toujours du même côté de la Meu-

1677. Meuze que les ennemis. Enfin les Armées ſe trouvérent en préſence près de l'Abbaye de Châtillon. La droite & la gauche du Maréchal *de Crequi* étoient bien couvertes, mais il avoit ſi peu de fonds pour ſes deux lignes ſerrées par les bois, que les ennemis auroient aſſurement trouvé quelque avantage pour combattre.

Pendant qu'il ſe mettoit en bataille, il chargea le Marquis *de Villars* d'obſerver l'Armée ennemie qui s'approchoit, & le pria enſuite de ſe tenir auprès de lui; une ancienne bleſſure qui s'étoit rouverte ne lui permettant d'être à cheval qu'avec beaucoup de peine & de douleur. Les Armées furent deux jours en préſence, & enſuite celle de l'Empereur alla paſſer la Mozelle près de Thionville, & marcha ſous Metz, ſans autre exploit que la priſe du château de Sarrebourg. Le Maréchal *de Crequi* la côtoyant toujours, les deux Armées rentrérent en Alſace; celle de l'Empereur par le bas du pays, & celle du Roi par le côté de Saverne.

Il arriva alors au Marquis *de Villars* un petit desagrément, qui pourtant ſer-

ſervit dans la ſuite à le perſuader tout à fait de ſa bonne fortune, & qui le guérit pour toujours de demander, ni même, à ce qu'il a dit depuis, de deſirer d'être plutot dans un Corps ou dans une Armée que dans une autre. Il ſe trouvoit dans la Brigade de *la Valette* avec qui il n'étoit pas bien, & il pria inſtamment le Maréchal *de Crequi* de l'en ôter. Ce Maréchal, quoiqu'il lui marquat beaucoup d'amitié & même de confiance, ne fit pourtant point ce qu'il deſiroit, & cela fut heureux pour le Marquis *de Villars*; car d'être demeuré dans cette Brigade lui valut d'avoir la meilleure part à quatre actions conſidérables qui ſe paſſérent dans le reſte de cette campagne. 1677.

Le Maréchal *de Crequi*, ſuivant toujours ſon même deſſein qui étoit de diſputer le terrain à l'Armée Impériale près de Strasbourg, vint camper à Marle; ſa droite touchoit cette petite ville, & ſa gauche le château de Cokersberg. La Brigade de *la Valette* ne campoit pas dans la ligne, elle ſervoit de reſerve, & fut placée au pied du château de Cokersberg.

1677. Le Duc *de Lorraine* marcha à Guguenein avec l'Armée Impériale, & fit avancer le Général *Schultus* avec 2000. chevaux ſur les gardes de Cavalerie de l'Armée du Roi, à la tête deſquelles ſe trouvérent le Comte *de Schomberg* Maréchal de Camp de jour & le Marquis *de Villars*; 200. chevaux de piquet les ſoutenoient, & étant trop avancés on jugea à propos de les raprocher du château de Cokersberg. Les ennemis firent pouſſer par 500. chevaux de leurs troupes ce petit Corps de Cavalerie, qui s'étoit mis en bataille. Le Comte *de Schomberg* & le Marquis *de Villars*, voyant ces 500. chevaux un peu éloignés des 2000. qui les avoient détachés, marchérent à eux, les renverſérent, & puis ſe raprochérent du château de Cokersberg.

Le Maréchal *de Crequi* ayant vu le commencement de l'action avoit fait monter à cheval la Brigade de *la Valette* & la Maiſon du Roi, & trouvant que les ennemis n'étoient pas ſoutenus de leur Armée, il ordonna qu'on marchat à eux. Le Comte *de Schomberg* & le Marquis *de Villars* à la tête chargérent une

une ſeconde fois avec le même ſuccès les premiers Corps qui les avoient ſuivis, & qui s'étoient encore trop éloignés de leur gros. Le Marquis *de Villars* eut deux chevaux tués ſous lui. Dès le commencement de l'action on l'avoit preſſé de prendre une cuiraſſe, mais il dit tout haut en préſence des Officiers & des Cavaliers qu'il ne tenoit pas ſa vie plus précieuſe que celle de ces braves gens, à la tête deſquels il combattoit. 1677.

Après cette ſeconde charge, la Brigade de *la Valette* étant arrivée, elle fut miſe en bataille derriére les premiéres troupes qui avoient déja chargé, & les deux cens chevaux qui les ſoutenoient, mais qui étoient affoiblis par les deux charges qu'ils avoient faites, leſquels rentrérent dans les eſcadrons de cette Brigade.

Le Marquis *de Villars* ſe mit à la tête de ſon Régiment avec près de quarante Officiers volontaires de l'Armée, qui dès le commencement de l'action avoient combattu avec lui. Cette Brigade, compoſée de ſept eſcadrons & de près de trois cens chevaux qui reſtoient

1677. toient de toutes les gardes & du détament, étoit en bataille devant les ennemis qui s'étoient encore approchés à la portée du mouſqueton, mais bien en ligne, & préſentant un front d'environ douze eſcadrons. Alors l'Armée Impériale toute entiére ſe mit en marche, pour ſoutenir les deux mille chevaux, & engager une affaire générale. Mais le Maréchal *de Crequi* ne voulant pas en venir là dans le poſte où il étoit, donna ordre aux neuf eſcadrons de nos troupes qui étoient devant les ennemis, de ſe retirer au travers des intervalles de la Maiſon du Roi, qui ſe formoit derriére cette premiére ligne.

Une pareille retraite étoit fort dangereuſe, car on étoit ſi près des ennemis, que l'on ne pouvoit faire la caracole d'un eſcadron, ſans approcher à cinquante pas de leur ligne. Le Marquis *de Villars* en connut bien le péril, & dit aux volontaires qui étoient avec lui hors de l'eſcadron, qu'ils pouvoient s'attendre qu'au moindre mouvement qu'ils feroient pour ſe retirer, ils ſeroient chargés auſſitot ; il

il les pria de demeurer derriére ces deux eſcadrons, & par quelques coups de piſtolet d'éloigner les ennemis autant qu'il ſeroit poſſible. Son intention fut très bien exécutée, & cela donna lieu à un très beau mouvement de Cavalerie qu'il fit le moment d'après. 1677.

Dès que notre ligne commença à tourner, celle des ennemis toute entiére s'ébranla & la ſuivit ; mais comme il y avoit quarante volontaires qui faiſoient inceſſamment feu ſur les troupes des ennemis, qui naturellement auroient dû tomber ſur les eſcadrons du Régiment *de Villars*, ces eſcadrons étant moins preſſés il vit ſur la droite cinq eſcadrons des ennemis qui ſuivoient ceux des notres qui ſe retiroient dans les intervalles. Alors voyant qu'en prenant en flanc cette ligne des ennemis, il pouvoit la charger avec avantage, au lieu de rentrer dans l'intervalle il fit marcher la gauche de ſes deux eſcadrons, renverſa ſans peine la ligne des ennemis, & la mena battant juſqu'à la tête de leur Armée : en ſorte qu'avec la tête de

1677. ſes Officiers il ſe trouva près du canon des ennemis, dont la colonne d'artillerie marchoit au milieu de toutes les autres, ſuivant l'ordre d'une Armée qui veut ſe mettre en bataille. Il fut tenté d'emmener trois ou quatre petites piéces de canon, & propoſa la choſe à ceux qui l'avoient ſuivi. Elle n'étoit pas impoſſible, mais venant à regarder derriére lui, il ſe vit avec ſes deux ſeuls eſcadrons qui ſe reformoient, & connut bien qu'il ſeroit encore trop heureux de ſe retirer, ce que même il n'auroit pu faire ſans être vivement pouſſé, ſi par bonheur il ne ſe fût trouvé ſur les colonnes d'Infanterie & de canon des ennemis, & par conſéquent un peu éloigné de celles de leur Cavalerie. Il ſe retira donc ſans accident, ſi ce n'eſt que le canon des ennemis s'arrêta, & tira ſur lui. Le notre même par une méprise honnorable pour le Marquis *de Villars* en fit autant. Car comment s'imaginer que deux eſcadrons qu'on voyoit ſortir du centre des ennemis, ne fuſſent pas de leurs troupes ? Il eſſuya ſept ou huit volées de canon, mais

mais il n'y eut que quelques chevaux de ſon Régiment de tués, & à ſon retour le Maréchal *de Crequi* vit un Cavalier du Régiment *de Villars* qui ayant reçu un coup d'épée au travers du corps ſe retiroit mourant. Il demandoit ſon Colonel, & l'ayant trouvé, *êtes vous content de nous mon Colonel ?* lui dit-il, *je ne voulois que la conſolation de vous voir avant que de mourir.* 1677.

Le Maréchal *de Crequi* lui même, charmé de l'action du Marquis *de Villars*, lui dit qu'il avoit eu quelque peine que le commandement de l'Armée l'eût privé de la gloire d'avoir part à de ſi belles charges.

On a cru que des gens de guerre ne ſeroient pas ennuyés du récit d'une action particuliére, & d'un mouvement de Cavalerie aſſez ſingulier pour mériter d'être rapporté avec quelque détail ; puiſqu'il ne ſeroit pas inutile d'être inſtruit par des pareilles manœuvres des partis qu'on a pris avec ſuccès, & que l'on pourroit prendre dans de pareilles occaſions.

Pendant que les Armées de France,

1677. & de l'Empereur ſe diſputoient ainſi le terrain aux environs de Strasbourg, le Prince de *Saxe-Eiſenac* qui commandoit un Corps ſur le haut Rhin, avoit fait faire un pont près du Village d'Huningue, & s'étoit emparé d'une redoute qui étoit plutot une borne de nos terres & de celles de Bâle qu'une fortification que l'on eût deſſein de ſoutenir. Cependant le Baron *de Montclar* Lieutenant-Général des Armées du Roi fut détaché avec un petit Corps pour s'oppoſer au Prince *de Saxe*, qui ne pouvant s'y établir repaſſa le Rhin. Le Duc *de Lorraine* s'étant éloigné, l'Armée du Roi alla paſſer le Rhin à Briſac, à peu près dans le même tems que le Prince *de Saxe Eiſenac* s'approchoit du fort de Khell, ſous lequel il ſe plaça avec ſes troupes.

Le Maréchal *de Crequi* réſolut de l'attaquer, on fit une marche forcée, la Brigade de *la Valette* ayant la tête de la marche, & à l'entrée de la nuit on arriva ſur le bord de la Kintze. Le Marquis *de Villars* fut détaché avec 300. chevaux pour la paſſer le premier,

mier, & voir ce que l'on pourroit en- 1677.
treprendre. Après avoir passé, & s'être mis en bataille avec le peu de troupes qu'il avoit, il s'approcha des ennemis, trouva une barriére gardée par de l'Infanterie qui fit feu, & suivit une espéce de digue bordée d'un fossé qui alloit de la Kintze au Rhin. La nuit étoit fort noire, & au bruit que faisoient les ennemis, il jugea qu'ils étoient en bataille derriére cette digue. Il crut qu'en attendant qu'il eût assez de troupes pour les attaquer, il ne pouvoit mieux faire que de les obliger à s'étendre en les inquiettant de plusieurs côtés. Pour cela il envoya six ou sept détachemens de sept ou huit Maitres chacun, avec ordre de tirer en divers endroits, & de faire un grand bruit le long de la digue, puis il retourna à cette barriére qu'il trouva abandonnée. En même tems il y fit entrer un Lieutenant de son Régiment, très hardi, avec vingt Maitres. Ce Lieutenant trouva la Cavalerie des ennemis en bataille à 200. pas de la digue, & vint en rendre compte au Marquis *de Villars*.

1677. Celui-ci envoya une ſeconde fois ſon Lieutenant, qui à l'heure même lui rapporta que les ennemis s'ébranloient pour ſe retirer ; & que quelques eſcadrons avoient déja commencé à tourner. Le Marquis *de Villars* ayant plus de quinze trompettes, tant de ſon détachement, que des trompettes qui avoient ſuivi les Capitaines qui étoient volontaires avec lui, il les partagea, fit ſonner la charge à tous, & avec ſes quatre troupes ſe jetta ſur les ennemis, dont le Corps étoit de plus de deux mille chevaux, mais déja ébranlés pour ſe retirer. Ils tirérent en tournant, & tout fut renverſé.

On les preſſoit vivement, lorſque les Gardes du Maréchal *de Crequi* faiſant un eſcadron qui marchoit à la tête de l'Armée, chargérent par derriére la troupe du Marquis *de Villars* qu'ils ne reconnoiſſoient pas, & tuérent ſon Maréchal des Logis, & quelques Cavaliers du dernier rang. Le Marquis *de Villars* qui pouvoit ſe croire envelopé des ennemis par le grand nombre où ils étoient, & par le peu de gens qu'il avoit, retourna ſur ceux qui

qui le preſſoient par derriére; pluſieurs des Gardes du Maréchal *de Crequi* furent tués, & l'on ne ſe reconnut qu'au feu des armes, & au mot de ralliement qui étoit *Villars*. Cet accident empêcha qu'on ne ſuivît les ennemis auſſi vivement qu'on l'eût fait, & dont cependant la plupart ſe jettérent dans le Rhin, & abandonnérent tous leurs équipages. 1677.

Le Maréchal *de Crequi* voyant le Duc *de Lorraine* éloigné, & le Prince *de Saxe-Eiſenac* retiré ſous Strasbourg, fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour perſuader qu'il alloit repaſſer le Rhin, & prendre des quartiers d'hiver. On envoya les ordres pour les routes de l'Armée, & le mois de Novembre étant même avancé, le Duc *de Lorraine* ne pouvoit guéres s'attendre que le Maréchal *de Crequi* ſongeat à faire le ſiége de Fribourg. Cette Ville n'étoit fortifiée que d'une double enceinte d'aſſez bonnes murailles avec des vieilles tours, & d'un Château ſur la croupe d'une montagne aſſez bon, mais fort petit.

Pour ôter les fourages aux ennemis

1677. qu'on jugeoit bien qui viendroient au ſecours de Fribourg, dès qu'ils ſeroient informés du deſſein qu'on avoit de l'attaquer, le Maréchal *de Crequi* fit bruler tout le pays qui eſt entre les montagnes & le Rhin en remontant vers Briſac. Mais le Marquis *de Villars* qui avoit l'arriére-garde de l'Armée avec 300. chevaux, & qui naturellement humain eut toujours en horreur tout ce qui n'eſt que cruauté, ſauva malgré les ordres du Général une partie des petites Villes où l'on mettoit le feu en paſſant.

On prit des quartiers autour de Fribourg, & la Brigade de *la Valette* fut logée dans l'Abbaye de Kenderſtat.

Le Duc *de Lorraine* n'eut pas plutot appris que le Maréchal *de Crequi*, aulieu de repaſſer le Rhin, formoit le ſiége de Fribourg, qu'il raſſembla ſes forces pour marcher au ſecours, & envoya d'abord par la gorge de Valkirck un Corps de Cavalerie, de Dragons, & de mille hommes de pied choiſis, pour ſe jetter par les montagnes dans la place.

On avoit ordonné un fourage dans la

la vallée de Valkirck. Le Marquis *de Villars*, qui commandoit trois cens chevaux d'eſcorte, ayant été averti de la marche du ſecours, s'avança dans la vallée, & les ennemis voyant qu'on leur avoit coupé le chemin, ne ſongérent qu'à ſe retirer. Le Marquis *de Villars* connut bientot à leurs mouvemens qu'ils étoient plus occupés du ſoin d'aſſurer leur retraite, que de celui d'attaquer. Il preſſa le Général *Genlis*, qui commandoit ce fourage, de lui donner des troupes, & de le laiſſer agir. Auſſitot il attaqua & renverſa les premiéres troupes des ennemis, auſſi bien que trois cens Dragons des leurs, qui avoient mis pied à terre pour faire ferme à un paſſage étroit. Mais à peine les eut-il forcés, qu'il ſe trouva ſans troupes, le Général *Genlis* ne voulant rien engager. Ainſi ce Corps des ennemis, qui pouvoit être entiérement deffait, ne perdit que deux cens Cavaliers ou Dragons. Le Maréchal *de Crequi* vint en diligence, & ayant appris qu'on n'avoit pas ſuivi le deſſein ni ſecondé les premiers ſuccès du Marquis *de Villars*, 1677.

1677. il en fut très irrité, & le marqua très vivement à ceux qui s'y étoient opposés.

Le siége de Fribourg avançoit. On donna l'assaut à la premiére enveloppe de murailles, & le Marquis *de Villars* y monta à la tête des Grenadiers. Dès le lendemain le Gouverneur capitula pour la ville & pour le château, qui certainement ne devoit pas être pris dans une saison si avancée.

Le Duc *de Lorraine* avoit envoyé des ordres de tous côtés, pour jetter du secours dans Fribourg. Les Gouverneurs de Constance, de Reinfels, & des Villes forestiéres avoient rassemblé toutes leurs garnisons, & 3. ou 4000. Schenapans. (C'est ainsi qu'on nommoit les Payſans des montagnes gens assez aguéris.) Tout ce Corps marchoit par le haut des montagnes, & n'avoit aucun avis de la capitulation du Gouverneur de Fribourg; de sorte qu'il attaqua l'Abbaye de Kenderstat quartier de la Brigade de *la Valette*, dans le même tems qu'on voyoit sortir de Fribourg la garnison.

Le Marquis *de Villars* étoit auprès du

du Maréchal *de Crequi*, & entendant vers ſon quartier un grand bruit de mouſqueterie, il s'y rendit à toutes jambes, & trouva l'Abbaye inveſtie & vivement attaquée par les ennemis, qui en avoient barré les avenues. Un Capitaine de ſon Régiment deffendoit une bréche avec vingt Cavaliers à pied, tout étoit en deſordre, pluſieurs même ſe tenoient cachés, & ne ſongeoient plus à ſe deffendre. A ſon arrivée tout reprit courage, & comme il vit qu'on ne pouvoit ſauver cette Brigade qu'en forçant l'ennemi, il ſe mit à la tête de cinquante Maitres, & paſſa au travers de tout le feu de l'Infanterie ennemie, qui voyant arriver du ſecours du côté des autres quartiers, ne ſongea qu'à ſe retirer. C'eſt ainſi que d'être demeuré de la Brigade de *la Valette* valut au Marquis *de Villars* d'avoir eu la premiére part au combat de Cokersberg, à la deffaite du Prince *de Saxe-Eiſenac*, & aux deux affaires de Valkirck & de Kenderſtat. 1677.

A l'égard des autres actions qu'il vit comme volontaire dans le cours de cet-

1677. cette campagne, ce ne fut qu'en les cherchant avec ardeur, & avec une véritable envie de les trouver, qu'il y parvint ; & ce n'eſt en effet que par là qu'on peut parvenir à en voir plus qu'un autre. Il y a tel Officier qui à la rigueur a fait ſon devoir, & qui en pluſieurs années de ſervice ne s'eſt pas trouvé à une ſeule action.

Le Marquis *de Villars* revint paſſer l'hiver à la Cour. Le Roi avoit quelque bonté pour lui ; mais une paſſion violente, qui pourtant ne déroba jamais un ſeul de ſes jours aux occupations de la guerre, en enlevoit un très grand nombre aux ſoins de ſa fortune.

L'inimitié de Mr. *de Louvois* pour lui ſe déclaroit en tout. Le Régiment *de Villars* n'avoit jamais que de mauvais quartiers, ainſi il ne pouvoit guéres briller par la magnificence. Mais en récompenſe la valeur du Chef, & de ceux dont il étoit compoſé, répandoit ſur lui une autre ſorte d'éclat que la magnificence ne donne ni ne ſuplée point, & qui même ſe paſſe

ſe fiérement de tout celui par lequel elle voudroit en impoſer. Cependant le Marquis *de Villars*, peu attentif à faire ſa cour, & mal avec le Miniſtre de la guerre par la haine qu'il avoit pour le Pére du Marquis *de Villars* & pour le Maréchal de Bellefonds, eſſuya encore cet hiver le ſenſible dégout de voir de ſes cadets faits Brigadiers, tandis qu'il n'avançoit pas. A la campagne précédente il avoit déja vu paſſer devant lui le Marquis *du Bordage* neveu du Vicomte *de Turenne*, mais il ſembloit que cette derniére campagne ſi heureuſe pour lui en actions, devoit le garentir d'un ſemblable malheur. Il prit la liberté d'en marquer ſa vive douleur au Roi, & de le preſſer dans des termes reſpectueux, mais aſſez forts. Sa Majeſté y répondit deux fois avec bonté, & même avec des éloges de ſes actions, mais à la troiſiéme ce fut avec quelque aigreur, & le Marquis *de Villars* ſe retira. Réduit à la néceſſité de ſe faire un mérite qui forçat la fortune en ſa faveur, & d'être pour ainſi dire lui-même ſa créature, ſon 1677.

cœur

1677. cœur lui ſuggéra le ſeul parti que la raiſon elle-même lui laiſſoit à prendre, de ſervir, & de ſurmonter les obſtacles, ou de périr.

Sur la fin de cette année le *Prince d'Orange* épouſa la Princeſſe *Marie* l'ainée des filles du *Duc d'Yorck*. Elle étoit regardée comme l'héritiére préſomptive des trois Royaumes de la Grande-Bretagne, le Roi *Charles* n'ayant point d'enfans légitimes, ni le Duc d'Yorck d'enfans mâles.

1678. Pendant la campagne de 1678. le Régiment du Marquis *de Villars* fut deſtiné à l'Armée du Maréchal *de Créqui*, où il ſe rendit dans la fin de Mai.

Il joignit l'Armée campée dans la plaine de Neubourg. Celle du Duc *de Lorraine* s'en approcha, & le Prince *Louis de Bade* vint à la tête de mille chevaux pour attaquer nos gardes. Dans ce tems là les grandes gardes étoient d'eſcadrons à étendards, & l'on appelloit gardes ordinaires des détachemens de 50. Maitres que l'on diſtribuoit dans le front de l'Armée. Depuis on a ſuprimé les gardes d'eſcadrons,

drons, & l'on ne s'eſt ſervi que de gardes ordinaires. Le Marquis *de Villars* qui avoit la grande garde de la gauche de l'Armée, voyant un Corps conſidérable de Cavalerie des ennemis marcher à nos gardes de la droite, qui étoient placées dans des lieux couverts d'arbres, au lieu que le côté qu'il gardoit étoit une plaine d'une grande étendue, laiſſa à la gauche, pour laquelle il n'y avoit rien à craindre, deux petites gardes de dix Maitres, & marcha au grand trot avec ſon eſcadron & trois gardes ordinaires au ſecours de trois cens chevaux commandés par *Olier*, Colonel de Cavalerie, que le Prince *Louis de Bade* preſſoit extrêmement. Il arriva aſſez à tems ſur le bord du petit ruiſſeau de Neubourg qui couvroit la tête du camp, pour ſauver ces trois cens chevaux qui ſe retiroient au galop. *Olier* fut tué, mais le Marquis *de Villars* rallia le reſte de ce détachement, & arrêta le Prince *de Bade*. 1678.

Dans le même tems que le Marquis *de Villars* avoit quitté ſon poſte pour s'oppoſer aux ennemis, l'eſcadron

1678. dron des Gardes du Corps qui étoit à la droite, avoit pris un parti fort différent. Il ſe retiroit à meſure que les ennemis approchoient. Le Maréchal *de Crequi* arriva dans le moment, le Marquis *de Villars* qui ſavoit que pluſieurs Officiers Généraux l'avoient blâmé ſur ce que les gardes du camp, diſoient-ils, n'étoient deſtinées qu'à avertir & point du tout à combattre, & qu'elles ne devoient jamais quitter leur poſte, dit au Maréchal, en préſence de ceux qui l'avoient deſaprouvé. *Je ſuis jeune, & par conſéquent j'ai encore beaucoup à apprendre, c'eſt pourquoi je prens la liberté de demander à mon Général, ſi étant de garde dans un pays fort découvert, & dès là fort en ſureté, j'ai bien ou mal fait de laiſſer à ce poſte deux petites gardes ſeulement, & d'avoir marché à un ennemi qui pouſſoit nos troupes, & vouloit entrer dans le camp.* La réponſe du Maréchal *de Crequi* fut dure pour ces Officiers Généraux. Il ne les connoiſſoit point, mais il ne ménagea point les termes, & dit nettement *qu'il n'y avoit que des poltrons & des pédans qui puſ-*

puſſent ne pas approuver la conduite du Marquis de Villars, qu'il l'en remercioit, & le prioit d'aller ſe repoſer quelques heures, & enſuite de ſe mettre à la tête d'un parti de 500. chevaux qu'il lui deſtinoit. 1678.

Le Marquis *de Villars* marcha avec ce parti ſur l'Armée ennemie, pouſſa des gardes, & ramena quelques priſonniers. Le Maréchal *de Crequi*, informé que les ennemis avoient un Corps ſous Reinfels petite place ſur le Rhin à trois lieues au-deſſus de Bâle, marcha la nuit & ſurprit ces troupes, dont la plus grande partie ſe retira par le pont de Reinfels. Le Marquis *de Teſſé* Colonel de Dragons les ſuivit avec beaucoup de vivacité à la tête de ſon Régiment, il y fut bleſſé, & les pouſſa juſques ſur le pont. Nos Dragons en tuérent un très grand nombre, mais le Marquis *de Ranes*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Colonel-Général des Dragons, y fut tué.

Le Maréchal *de Crequi* ayant par cette action jetté la plus grande partie de l'Armée Impériale vers Reinsfels, crut

1678. crut que par une marche forcée il pouroit arriver ſur Offembourg petite Ville ſur la Kintze à hauteur de Strasbourg, avant que le Duc *de Loraine* pût y faire entrer du ſecours, & qu'en peu de jours il s'en rendroit maitre; d'autant plus qu'elle étoit mal fortifiée, & n'avoit qu'une foible garniſon. Il fit vingt ſept lieues en quatre jours avec Cavalerie, Infanterie, & canon, les gros bagages ſuivant plus lentement.

Le Duc *de Lorraine* voyant Reinfels en ſureté, pénétra les deſſeins du Maréchal *de Crequi*, & dans le même tems que l'Armée de France s'ébranloit pour marcher ſur Offembourg, celle de l'Empereur ſe mit en mouvement derriére les montagnes pour ſauver cette place : enſorte que les deux têtes d'Armées ſe trouvérent comme à un rendez-vous marqué aux pied du Château d'Artembourg ſur la Kintze à la ſortie des montagnes. Le Marquis *de Villars* étoit à la tête des premiéres troupes ; on attaqua la tête de celles de l'Empereur, dont les cinq ou ſix premiers eſcadrons furent renverſés.

sés. Le Marquis *de Villars* prit le Co- 1678.
lonel *Renfin*, Lorrain, & l'on pouſ-
ſa les ennemis juſques ſous les murail-
les de la petite Ville de Gegembach
qu'ils occupoient. Leur diligence ſau-
va Offembourg; mais le Maréchal *de*
Crequi ſongea à attaquer le fort de
Kell, alors très mauvaiſe petite forti-
fication de terre, qui couvroit la tête
du pont de Strasbourg.

On ouvrit une tranchée, pour ſe placer de maniére qu'on pût le lende-main donner un aſſaut à ce mauvais ouvrage, ſans partir de trop loin. Dix Compagnies de Grenadiers & trois cens Dragons, ſoutenus de quatre batail-lons, furent commandés, & l'on y marcha en plein jour. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé dans ce moment à la tranchée, ſe mit à la tête du pre-mier détachement. Il avoit un habit en broderie d'or, & le Maréchal *de Crequi* le voyant le premier ſur la bré-che, deffendue pendant quelque tems à coups de pique, prédit ſon éléva-tion infaillible à ceux qui étoient au-près de lui, & lui dit à ſon retour : *Jeune homme, ſi Dieu te laiſſe vivre,*

tu

1978. *tu auras ma place plutot que perſonne.*

Le Fort de Khell emporté, le Maréchal *de Crequi* en fit razer les fortifications, & bruler les habitations, puis repaſſa le Rhin pour deſcendre vers Landau. Le Duc *de Lorraine* alla paſſer ce fleuve au deſſus de Philisbourg, au village de Limerſin.

Il n'y eut plus d'actions conſidérables dans le reſte de cette campagne, ſi ce n'eſt pour le Marquis *de Villars* qui les cherchoit avec trop d'ardeur pour n'en pas faire naitre. Ayant donc ſuivi le Marquis *de Bouflers* à un fourage dont il étoit chargé, il gagna avec lui la tête des eſcortes. Après qu'on eut aſſis les fourageurs, il en trouva un grand nombre qui avoient percé dans une vallée, où ils n'étoient couverts que par cent Dragons ſéparés en deux troupes. A peine avoit-on reconnu le péril, que quatre cens chevaux des ennemis débuſquérent ſur les cent Dragons. Le Marquis *de Bouflers* courut au fourageurs pour raſſembler ceux qui avoient des armes, & le Marquis *de Villars* à la tête de quelques Dragons de la Reine, fit ferme

me à un défilé fort étroit. Comme il voulut arrêter un Dragon qui fuyoit, il saisit la bride du cheval qui se cabra, l'homme & le cheval furent tués, & le Marquis *de Villars* derriére ce cheval tué fit ferme dans le chemin. Cinq ou six Officiers volontaires, entre autres un Capitaine du Régiment Colonel-Général de la Cavalerie, nommé *Virmon*, s'arrêtérent auprès de lui, & le peu de momens qu'ils donnérent au Marquis *de Boufflers* pour rassembler des troupes, suffit pour empêcher l'ennemi de dissiper nos fourageurs, & de nous en prendre un fort grand nombre. Cette action du Marquis *de Villars* lui attira du grand Prince *de Condé*, juge né de la valeur, une lettre pleine de louanges. 1678.

Ainsi finit la campagne de 1678. Toute l'Europe, lassée de la guerre, souhaitoit ardemment la paix. Les traités, interrompus à Cologne, & renoués à Nimegue, avançoient. Celui d'Espagne, d'Angleterre, de la Hollande, & de l'Empereur étoit conclu; mais l'Electeur de Brandebourg ne pouvoit se résoudre à rendre beau-

1679. coup de pays, & de places prises sur la Suéde. Cependant comme le Roi sacrifioit une partie de ses conquêtes en Flandres à l'intérêt du Roi de Suéde son Allié, ceux de l'Electeur de Brandebourg l'abandonnérent. Le Maréchal *de Crequi*, à la tête de l'Armée du Roi, passa le Vezer, deffit quelques troupes de l'Electeur, & ce Prince se soumit aux conditions du traité de Nimegue.

Dans le même tems le Maréchal d'*Humieres* marcha pour prendre Hombourg, petite place au dela de la Saare, qui appartenoit au vieux Duc *de Lorraine*, & que l'Electeur de Mayence gardoit depuis plusieurs années. Le Marquis *de Villars* étoit de cette Armée. Le Gouverneur de la place la rendit après quelques volées de canon, & dans le milieu de l'année 1679. la paix fut établie dans toute l'Europe. Le Marquis *de Villars* malgré tous ses services se trouva sans aucun avancement, mais une grande passion dont il étoit rempli ne lui laissoit pas de sensibilité pour les rigueurs de la fortune; une autre affaire de Dames lui

lui attira quelques disgraces de la Cour, dont il eut ordre de s'éloigner pour quelque tems. 1679.

Le mariage de la Princesse *Marie-Louise d'Orléans*, fille ainée de *Monsieur*, se fit avec le Roi d'Espagne, auprès de qui le Pére du Marquis *de Villars* étoit Ambassadeur ; & l'année d'après, celui de la Princesse *de Baviére* se fit avec Monseigneur le Dauphin.

L'année 1681. & celle de 1682. ne sont, comme on le sait, marquées d'aucun événement considérable, si ce n'est qu'en 1681. Strasbourg se soumit à la France. La capitulation fut signée d'un côté par le Marquis *de Louvois* & le Baron *de Monclar* Commandant en Alsace, de l'autre par huit députés de la ville de laquelle on conserva tous les priviléges.

Théodore-Alexiowits Grand-Duc de Moscovie mourut en 1682. & sa mort causa beaucoup de desordre. Il ne laissa que deux fréres & une sœur, tous fort jeunes. Le Prince *Galiczin* fut chargé de leur tutelle. *Jean* qui étoit l'ainé s'associa au gouvernement

1682. *Pierre* ſon frére puiné. Mais le Prince *Galiczin* & la Princeſſe *Sophie* conſpirérent contre ce dernier. On a prétendu que le deſſein de cette Princeſſe étoit d'épouſer le fils de *Galiczin* & de mettre ſon mari ſur le Trône. *Pierre* découvrit la conjuration, fit enfermer *Sophie* dans un Monaſtére, exila *Galiczin*, & fit périr la plupart des Créatures de *Jean*, qui garda néanmoins le titre de Czar, mais avec ſi peu d'autorité qu'on n'a preſque jamais entendu parler de lui. Pour *Pierre-Alexiowits*, il a eu tant de part à un grand nombre d'événemens conſidérables dans les derniers tems, qu'il a rendu ſon nom plus célébre qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

Après quelques années de paix la
1683. guerre recommença en 1683. par la priſe de Courtrai & de Luxembourg, & finit par la priſe de cette derniére place. Mais ce peu de guerre penſa être fatal au Marquis *de Villars*. Il fut détaché avec le Comte *de Montal*, qui avec un Corps de Cavalerie s'approcha de Charleroi. Le Marquis *de Villars* voyant ceux de la ville braquer quel-

quelques piéces de canon ſur douze ou quinze Officiers qui étoient auprès de lui, leur dit, en leur en montrant une, *celle-là nous approchera fort*, & dans le même tems comme il voulut donner ſon manteau à un valet de chambre, le mouvement qu'il fit lui ſauva le coup dont le valet de chambre fut emporté. 1683.

La guerre commençant alors entre l'Empereur & le Turc, le Marquis *de Villars* ne put ſe refuſer cette occaſion de ſortir d'un repos, qui n'en étoit pas un pour lui. Il chercha avec empreſſement toutes ſortes de voyes pour aller ſervir dans les Armées de l'Empereur, mais il n'oſoit en demander la permiſſion que le Roi avoit refuſée au Prince *de Conti*. Une ſage prévoyance ayant fait craindre à Sa Majeſté que, ſi elle la lui accordoit, une très nombreuſe Nobleſſe n'allat ſe ſacrifier dans ces guerres étrangéres.

Il falloit donc trouver un moyen de ſortir du Royaume avec l'agrément du Roi; pour cela le Marquis *de Villars* demanda pluſieurs commiſſions dans les Cours étrangéres. Enfin celle d'al-

1683. ler faire un compliment de condoléance à l'Empereur ſur la mort de l'Impératrice ſa mére lui fut donnée. Il étoit entiérement brouillé avec Mr *de Louvois*, & vivement touché de toutes les injuſtices que ce Miniſtre lui avoit faites. Cependant il alla prendre congé de lui, & les ſeules paroles qu'il en tira, furent des aſſurances de ne s'oppoſer pas aux graces que le Roi voudroit lui faire. Un diſcours ſi ſec obligea le Marquis *de Villars* à lui répondre : *avec de tels engagemens, je puis m'attendre à la continuation de vos ſentimens*, & il ſortit de la chambre ſans le ſaluer.

La réputation du Marquis *de Villars* l'avoit devancé à la Cour de l'Empereur. Pluſieurs Généraux l'avoient entendu nommer dans les actions qui s'étoient paſſées pendant les derniéres guerres, & on voulut bien être mécontent pour lui en ce pays-là du peu de récompenſe qu'il avoit eu en France. Il fut reçu très agréablement dans cette Cour ; le Comte *de Stratman* Miniſtre, & qui avoit le plus de part à la confiance de l'Empereur, lui mar-

marquoit beaucoup d'amitié, & essaya même de le retenir, sur l'espoir qu'on lui rendroit là plus de justice. 1683.

Les premiéres lettres que le Marquis *de Villars* écrivit de Vienne au Roi sur la Cour de l'Empereur, sur les intrigues qui divisoient les Ministres & les Généraux, sur tout le Duc *de Lorraine* & le Prince *Hermand de Bade*, attirérent l'attention de Sa Majesté. Elle ne connoissoit le Marquis *de Villars* que par le courage, elle vit qu'elle ne l'avoit pas connu tout entier, que l'esprit & le talent de la négociation lui appartenoient encore, & elle sentit dès-lors que, quoique né pour la guerre, il pouvoit être utile pendant la paix.

L'Electeur *de Baviére* vint à Vienne, & marqua beaucoup de bonté au Marquis *de Villars*. Il l'admit même dans sa confidence, & le Roi qui vouloit regagner un Prince absolument dévoué au service de l'Empereur malgré les anciennes liaisons de son pére avec la France, & l'alliance de sa sœur la Dauphine, ordonna au Marquis *de Villars* de suivre l'Electeur à Munic, sans affectation cependant, & sans qu'il y parût

1683. d'autre deſſein que celui de faire ſa Cour à un Prince, qui lui avoit fait beaucoup d'amitié.

Nous allons voir commencer une négociation, qui fut aſſez vive, & qui engagea le Marquis *de Villars* à voir les guerres de Hongrie; ce qu'il avoit toujours très ardemment deſiré.

L'Electeur étoit amoureux depuis longtems de la Comteſſe *de Kaunits*, femme de beaucoup d'eſprit. Son mari, homme très habile, & qui fut depuis un des premiers Miniſtres de l'Empereur, ſouffroit volontiers une galanterie qui contribuoit à l'accroiſſement de ſa fortune, & par les biens qu'il recevoit de l'Electeur, & par la conſidération que lui donnoit auprès de l'Empereur le ſacrifice entier que l'Electeur faiſoit de ſes troupes & de ſon argent à la Cour de Vienne. La paſſion de ce Prince pour la Comteſſe *de Kaunits* le portoit à faire tout ce qu'elle deſiroit, de plus il voulut faire toutes les campagnes de Hongrie; ainſi en très peu d'années il avoit conſommé tous les tréſors, qu'avoit amaſſés l'Electeur ſon pére. Le Marquis *de Villars* connut bientot que, pour

pour le retirer de la dépendance de l'Empereur, il falloit commencer par l'affranchir de celle de la Comteſſe *de Kaunits*. 1683.

Cette premiére paſſion étoit ſur ſes fins auſſi bien que la beauté de la Dame, mais le mari & la femme s'étoient emparés de la Cour de l'Electeur, & tout leur étoit dévoué.

Le Marquis *de Villars* commença par inſpirer à l'Electeur l'envie d'attirer à Munic une jeune Comteſſe *de Velen*, Dame de l'Impératrice, avec laquelle l'Electeur étoit entré en commerce avant ſon dernier voyage à Vienne. Cette jeune perſonne arriva en grand ſecret, on lui avoit préparé un petit appartement caché dans le Palais, mais elle avoit ſi peu d'eſprit, que le Marquis *de Villars* vit bientot qu'elle lui ſeroit inutile, ſi ce n'eſt qu'elle avoit ſervi à tirer l'Electeur de ſes premiéres chaines.

Une jeune Italienne, nommée *Canoſſa*, prit ſa place. Cette fille étoit parfaitement belle, & même beaucoup plus qu'elle n'avoit beſoin de l'être avec autant d'eſprit qu'elle en avoit. Comme

1683. elle avoit étudié en galanterie à Veniſe, elle en donna des leçons très habilement à Munic. Tout le reſte de l'hiver ſe paſſa en plaiſirs. L'Electeur étoit fort tenté d'aller à Veniſe paſſer encore un carnaval, mais le Marquis *de Villars* vint à bout de le retenir, en lui repréſentant qu'il y avoit plus de dignité, & même de plaiſir à demeurer dans ſa Cour qu'à courir le monde, & qu'il n'y avoit que des raiſons de gloire qui duſſent arracher un grand Prince de ſes Etats. Enfin on partit pour la Hongrie.

Lorſque le Marquis *de Villars* vit que l'Electeur, dégouté de ſa premiére Maitreſſe, commençoit à ſentir la tirannie des Miniſtres de Vienne, il lui conſeilla fort de diſſimuler ; ſur tout devant repaſſer par Vienne, & commander conjointement avec le Duc *de Lorraine* les Armées de l'Empereur. Il lui dit ſeulement qu'il pouvoit ſonger à paroitre un peu plus lié avec le Duc *de Lorraine*, & plus occupé de ſa dignité & du deſir de ſortir d'une eſpéce de tutelle, où juſques là il avoit été très ſévérement retenu.

Le

Le Marquis *de Villars* manda au Roi qu'assuré, comme il l'étoit, que toutes ses lettres seroient ouvertes, il n'écriroit plus de Vienne ni de l'Armée que ce qu'il voudroit bien qui fût connu des Ministres de l'Empereur, & que du reste il serviroit dans l'Armée Impériale comme s'il étoit né Autrichien. 1683.

Il remplit en effet les devoirs du plus fidéle serviteur de l'Empereur, & fut assez heureux pour rendre d'importans services, dont nous verrons dans la suite que l'Empereur le fit remercier hautement par le Comte *Stratman* alors son Premier-Ministre.

L'Electeur partit pour la campagne avec un équipage des plus magnifiques. Il y avoit plus de 150. grands bateaux, que l'on trouva prêts à Alten-Eting, dévotion fameuse en Baviére. On arriva en quatre jours à Vienne, où l'Electeur fit peu de séjour. Il étoit exprès parti fort tard de Munic.

La campagne étoit déja ouverte en Hongrie. Le Duc *de Lorraine*, dont le véritable dessein étoit de marcher à Esseck comme à la plus importante con-

1684. quête que l'on pût faire, & parcequ'il eſt d'ailleurs très difficile à une Armée conſidérable de faire la guerre loin du Danube qui apporte toutes les proviſions & les munitions de guerre & de bouche, eſſaya de partager les forces des Turcs en les inquiettant pour la droite & pour la gauche du Danube, & prit d'abord la route vers Segedin, avec une partie de l'Armée comme s'il eût voulu entrer en Tranſilvanie, ou attaquer le Grand-Varadin.

Mais les Turcs ne prirent pas le change, ils demeurérent retranchés ſous Eſſeck, dont le poſte leur parut aſſez bon pour leur faire négliger de s'oppoſer au paſſage de la Drave, ſi difficile par lui même que dans l'endroit où paſſa l'Armée de l'Empereur, il fallut faire vingt cinq ponts ſur des bateaux. Il y avoit pluſieurs bras de cette riviére plus larges que la Marne.

Lorſque l'Armée fut paſſée, il fut queſtion de marcher à celle des Turcs. On laiſſa ſur la gauche le château de Valpo, gardé par quatre à cinq cens Turcs, & l'on traverſa trois ou quatre lieues de bois pour arriver à Eſſeck. La mar-

marche ſe fit avec toutes les précautions néceſſaires, l'Infanterie mêlée avec la Cavalerie, c'eſt à dire une tête de mille chevaux qui pouſſoient environ deux mille Spahis, qui ſe retiroient trois cens pas devant eux, & ramenoient les coureurs de l'Armée Impériale juſques dans les premiers eſcadrons, à la tête deſquels étoit le Duc *de Lorraine*. Le Marquis *de Villars*, pour ne rien perdre ni de l'action ni des ordres des Généraux, ſe tenoit auſſi près de lui que la diſcrétion le pouvoit permettre à un volontaire. Ce Prince marchoit ſeul. Après lui ſuivoit *Caprara*, le Comte *Taff*, & deux autres des premiers Généraux, les autres étant diſtribués dans les diviſions; car le Duc *de Lorraine* avoit pour maxime de tenir toujours auprès de lui trois ou quatre des principaux Généraux qui n'avoient pas de poſte dans l'Armée, mais qui dans des conjonctures importantes alloient porter & faire exécuter ſes ordres plus déciſivement que n'auroient pu faire des Aides de Camp: ce que le Marquis *de Villars* a pratiqué depuis dans les grandes Armées qu'il a commandées. 1684.

1684. La marche étoit lente, ſelon que les bois ſe trouvoient plus clairs ou plus fourrés, on étendoit cinq ou ſix bataillons, autant d'eſcadrons, & on ne perdoit pas l'occaſion de ſe former autant que le terrain le pouvoit permettre.

Enfin après une marche d'une journée entiére & d'une partie de la nuit, on ſortit des bois au point du jour, & on découvrit l'Armée des Turcs retranchée ſur la crête d'une hauteur, ayant ſa droite à la Drave, ſa gauche au Danube, & la ville d'Eſſeck derriére elle & dans ſon centre.

Tout le front de la ligne paroiſſoit bordé de drapeaux & d'étendards, & plus de 150. piéces de canon étoient diſpoſées dans les intervalles des troupes. Deux mille Spahis, ou environ, ſe montroient hors des retranchemens, une partie ſe détachoit de tems en tems, pour eſcarmoucher avec ceux des Impériaux qui s'éloignoient de quelques pas de leur ligne, ce que les Généraux empêchoient avec beaucoup de ſoin.

Le Duc *de Lorraine* s'étendoit avec de grandes précautions, & formoit ſa ligne

ligne peu à peu, l'Infanterie couverte de ſes chevaux de frize gagnant terrain & s'étendant le long des bois, quelques eſcadrons marchant au milieu des bataillons, parmi leſquels étoient mêlées des brigades d'Artillerie, pendant que celle des ennemis tiroit continuellement. Enfin une journée entiére, depuis trois heures du matin juſques à dix heures du ſoir, fut employée à ſe mettre en bataille; on rectifia pendant la nuit tout ce qui pouvoit être défectueux dans l'ordre de bataille, & il étoit neuf heures du matin avant que l'Armée fût en état de marcher aux ennemis. 1685.

L'ordre de bataille bien diſpoſé, les Généraux s'approchérent juſqu'à la portée du mouſquet des retranchemens pour les reconnoître. On y fit rentrer à coups de canon tout ce qu'il y avoit de Turcs au dehors, & après avoir été examinés pendant 6. ou 7. heures, ils furent trouvés inattaquables. Sur le champ la réſolution fut priſe de ſe retirer dans le même ordre, & avec les mêmes précautions avec leſquelles on avoit marché. Comme la droite avoit eu l'avant-garde, la gauche fit la retrai-

1685. traite, & le Prince *Louis de Bade*, qui la commandoit ſous l'Electeur *de Baviére*, la régla avec beaucoup d'ordre, & diſpoſa pour cela vingt bataillons. D'abord ils étoient ſur deux lignes, enſuite la ſeconde partagée en deux fit une maniére de bataillon quarré, dont les deux branches touchoient les bois & fermoient le milieu, dans lequel on mit ſix eſcadrons des plus anciens Régimens. Ainſi à meſure que les deux branches s'enfonçoient dans le bois, la premiére ligne s'en approchoit en bataille, & le front de cette ligne ſe rétréciſſoit inſenſiblement. Deſorte que tout rentra, ſans que les flancs fuſſent découverts.

Les Turcs contens de la retraite ne ſongérent point à la troubler, on ne ſongea point non plus à attaquer le château de Valpo qu'on avoit laiſſé inveſti pendant la marche à Eſſeck, & l'Armée de l'Empereur repaſſa la Drave avec la même facilité qu'elle l'avoit paſſé, ſans que les Turcs fiſſent aucun mouvement vers la tête des ponts, ſoit pour l'en empêcher, ſoit pour attaquer l'arriére-garde, ce qui leur étoit également aiſé.

Le

Le Marquis *de Villars*, fort attentif à s'inſtruire des détails d'une guerre ſi différente des notres, étoit perpétuellement occupé de tout ce qui y avoit rapport, tantot interrogeant les principaux priſonniers des Turcs, tantot ceux de l'Armée de l'Empereur qui avoient été eſclaves parmi eux, entr'autres le Chevalier *Sentiny* qui avoit ſervi trois ans un Vizir. Rien de tout ce qui concerne la guerre ne lui pouvoit être indifférent, & il y a des Mémoires de lui très inſtructifs, ſur tous les ordres & les différences de troupes des Orientaux. 1685.

L'Armée de l'Empereur ayant repaſſé la Drave, croyoit la campagne perdue, & elle l'étoit effectivement, ſi l'ignorance & la témérité des Turcs ne les euſſent portés à des mouvemens dépourvus de toute raiſon politique : car la paix ſe traitoit en ſecret, & le Sultan, auſſi bien que l'Empereur preſſé par tous les avantages que la France avoit pris depuis le commencement de la guerre des Turcs, la deſiroient également. Le Roi s'étoit emparé de Strasbourg, le Duc *de Mantoue* nous avoit vendu

1685. Cazal par un traité commencé en Flandres & continué ſur les lieux, (ainſi que nous le voyons par les lettres du Marquis *de Louvois* & par celles de l'Abbé *Morel*) enſuite rompu, & puis renoué. On avoit aſſiégé & pris Luxembourg, la plus importante place des Eſpagnols, pour aſſurer le commerce de l'Empire avec la Flandre, & les Eſpagnols hors d'état de ſe deffendre avoient conſenti à tout ce qu'on avoit exigé d'eux. Le Roi faiſoit fortifier Mont-Royal, Traerback, Landaw, Longwy, Sarre-Louis, & toutes les places qui nous ouvroient les terres de l'Empire qui ſont au deça du Rhin. Ainſi l'Empire menacé, l'Italie ébranlée par la perte de Cazal, & tous les Etats voiſins de la France intimidés par ſa puiſſance, ne permettoient plus à l'Empereur de différer ſa paix avec le Turc. Le Duc *de Lorraine* même pour excuſer les difficultés qu'il avoit apportées à la bataille que l'on gagna quelques jours après, n'héſita pas à dire enſuite au Marquis *de Villars*, qui avoit contribué plus qu'un autre à la faire donner, que quand une paix auſſi im-

importante étoit prête à ſe conclure, on ne donnoit pas une bataille pour divertir les Volontaires. Les ſentimens de ce Volontaire pouvoient être comptés pour quelque choſe, par le crédit qu'on lui connoiſſoit ſur l'eſprit de l'Electeur *de Baviére*. 1685.

L'Armée Impériale demeura quelques jours campée auprès de Baranviwar, & pendant ce tems là un Vizir qui avoit été pris la campagne précédente, & qui étoit au Général *Duneval*, fut retiré par les Turcs moyennant 40. mille écus, & pour environ 10000. de fourures & de pierreries.

Les Turcs envoyérent un Aga & 12. ou 15. Spahis, pour apporter l'argent, & pendant que l'on le comptoit, le Marquis *de Villars*, qui montoit un cheval d'Eſpagne fort adroit, caracolloit avec cet Aga très bien monté & fort adroit auſſi. La fin de leur manége finit par des honnêtetés, & cet Aga voyant des piſtolets fort beaux qu'avoit le Marquis *de Villars*, celui-ci les lui offrit, ce que le Général *Duneval* desapprouva & empêcha, diſant qu'il ne fal-

1685. falloit pas donner des armes à ſes ennemis.

Cependant l'Armée Turque avoit paſſé la Drave ſur le pont d'Eſſeck, ouvrage très magnifique, qui ſur une infinité de pilotis traverſoit la Drave & tous les bras & marais qui l'environnent, depuis Eſſeck juſqu'à la terre ferme du côté de Baranviwar. Il étoit ſi large, qu'un bataillon pouvoit y marcher de front, & les Turcs s'en ſervoient pour mener leurs Armées vers Bude, Albe-Royale, & toutes les places qu'ils avoient en avant.

L'Armée Impériale avoit été obligée d'envoyer le long de la haute Drave, pour en deffendre le paſſage, tout ce qu'on appelle les Nationaux, qui ſont les Houſſars, les Cravates, & autres troupes légéres, dont les Impériaux ne faiſoient pas grand cas, mais dont l'éloignement donnoit un tel air de ſupériorité à celles des Turcs, que leur Cavalerie inſultoit tous les jours l'Armée Impériale, prenant un très grand nombre de fourageurs & obligeant leurs gardes de Cavalerie de ſe tenir ſi près du front de bandiére, que pour peu qu'elles

les s'en éloignaſſent elles y étoient ramenées par la Cavalerie Turque. 1685.

La légéreté de leurs chevaux donnoit encore à leurs gens, aſſez hardis d'ailleurs, un ſi grand avantage ſur les Cuiraſſiers de l'Empereur, que ceux-ci n'oſoient s'éloigner de la ligne.

La ſageſſe de nos troupes, & l'imprudence des Turcs attira enfin la bataille, & le Grand-Vizir qui s'étoit étendu dans des terrains couverts en deça de la Drave, ſe contentant de nous reſſerrer & de nous prendre un grand nombre de fourageurs, fut enfin forcé par l'eſprit téméraire & mutin de ſes troupes à ſe mettre en plaine devant nous.

L'Armée Ottomane étoit formée en deça d'Eſſeck dans des bois & des prairies, qui s'étendent depuis la tête du pont d'Eſſeck juſqu'à une demie lieue du pied de la montagne d'Erſans. On ne découvroit de leur Armée que quelques têtes de Cavalerie, qui ſe montroient ſouvent dans les plaines qui vont à la Drave vers Siclos & Cinq-Egliſes, & jamais ſans prendre un grand nombre de fourageurs. L'Armée Impé-

1685. périale avoit ſa gauche appuyée au petit ruiſſeau du côté de Baranviwar, & ſa droite s'étendoit vers Siclos. Le Duc *de Lorraine*, n'ayant pu attaquer l'Armée Ottomane, n'avoit plus d'autre objet que de tomber ſur Erla, petite forteresſe au dela du Danube entre Segedin & Neuhauſel.

Avant de s'éloigner, il vouloit tirer de Siclos & de Cinq-Egliſes les garniſons que l'on y avoit établies, & enſuite les razer. C'étoit pour cela que le 11. d'Aout l'Armée Impériale s'avança dans la plaine de Siclos, lorſque les Turcs, qui devoient être plus que ſatisfaits d'avoir rendu vains pendant cette campagne tous les projets & tous les efforts de leurs ennemis, forcérent le Grand-Vizir à ſortir des bois qu'il avoit occupés en deça de la Drave, toujours couvert & ſe contentant de prendre beaucoup de fourageurs & de reſſerrer l'Armée des Allemans; & non ſeulement ils le forcérent à ſe mettre en plaine devant l'Armée Impériale, mais même à l'attaquer dans ſa marche.

A peine l'aile gauche de cette Armée appuyée à un petit ruiſſeau s'en éloignoit elle

elle pour ſuivre la droite, qu'on vit ſortir de toutes les trouées des bois de grands Corps de Spahis. Le Duc *de Lorraine* étoit à la tête de la droite, & l'Electeur *de Baviére* avec le Prince *Louis de Bade* commandoit l'aile gauche. 1685.

L'Electeur *de Baviére* dit au Marquis *de Villars* de monter le plus diligemment qu'il pourroit ſur la montagne d'Erſans, pour découvrir les mouvemens des Turcs. Mais il n'étoit pas à la moitié, qu'il vit tous ces divers Corps de Spahis s'étendre dans la plaine, ſoutenus de gros bataillons de Janiſſaires, & ayant leur artillerie diſpoſée dans les intervalles, & enfin tous les apprêts d'une bataille certaine. La droite des Turcs s'avançoit même pour envelopper la gauche des Impériaux. Le Marquis *de Villars* revint à toutes jambes, & dit au Général *Picolomini*, qu'il rencontra & qui commandoit la ſeconde ligne de Cavalerie, de faire au plutot une potence de ſa ligne à la montagne, pour ſe barrer de ce côté là; & après cet avis, dont *Picolomini* profita ſur le champ, il pouſſa à l'Electeur & au Prin-

1685. Prince *de Bade*, & leur annonça qu'ils n'avoient que le tems de former leurs bataillons & leurs eſcadrons, & qu'ils alloient être attaqués. Tout ce qui étoit en colonne ſe mit en bataille, l'Infanterie plaça ſes chevaux de frize, & le Prince *de Bade* ſuivi du Marquis *de Villars* courut à la ſeconde ligne de Cavalerie. Ils trouvérent cette potence formée, & faiſant tête aux Turcs qui avoient déja paſſé le petit ruiſſeau où l'aile gauche de l'Armée Impériale étoit appuyée d'abord, & qui avec un Corps de 7. à 8000. Spahis vouloient prendre le derriére de l'Armée entre la ſeconde ligne & la montagne. Le Prince *de Bade* fit entrer tous les Officiers dans les eſcadrons, ſe mit à la tête de cette ligne & hors de la ligne de 4. ou 5. pas, & voulut que le Marquis *de Villars* demeurat ſeul à côté de lui.

A peine les Turcs firent-ils quelque léger mouvement comme pour s'approcher des eſcadrons Impériaux, qu'ils s'arrêtérent. Un bataillon de Janiſſaires ſe mit à la gauche de leur Cavalerie ſur le bord d'un rideau, tira quelques coups de mouſquet, & ce grand Corps, qui

qui n'avoit qu'une ſimple ligne de Cavalerie à enfoncer pour prendre le derriére de l'Armée Impériale, ne fit pas un pas en avant. 1685.

Leur incertitude détermina le Prince *de Bade* à faire avancer quelques pas, & dans le moment, comme s'ils n'euſſent attendu pour ſe retirer que ce premier mouvement, on vit les Spahis & les Janiſſaires ſe replier. On avançoit à meſure qu'ils s'éloignoient, & inſenſiblement la gauche des Impériaux ſe remit à ce même ruiſſeau où elle étoit appuyée le matin, & l'Armée, après avoir chaſſé tout ce qui avoit gagné ſes derriéres & la débordoit, ſe forma en bataille ſur une ligne droite devant l'Armée des Turcs.

Nous avons cru devoir rapporter ces mouvemens, parcequ'ils ne ſe pratiquent pas dans nos guerres, & qu'on n'eſt pas accoutumé à voir huit ou dix mille chevaux partir enſemble à toutes jambes comme des fourageurs, & prendre le derriére d'une Armée : mouvement qui, exécuté vivement & avec vigueur, pourroit parfaitement réuſſir ; ſa ſingularité ſeule ſeroit preſ-

1685. que un avantage. Revenons à la ſuite de la bataille. Toute l'Armée de l'Empereur marcha en avant, & celle des Turcs ne fit autre choſe que ſe retirer.

Il étoit difficile que le deſordre ne ſe mît bientot dans cette retraite, auſſi vit-on tout d'un coup les Spahis, ſans être chargés, s'ébranler & abandonner tous les Janiſſaires. Il eſt vrai qu'il y eut dans la ligne quelques Corps qui les preſſérent plus vivement, mais celui à la tête duquel marchoient le Prince *de Bade*, les Princes *Eugéne*, & *de Commerci*, le Marquis *de Villars*, le Marquis *de Crequi*, & les autres Volontaires, ne s'ébranla que quand on vit fuir la Cavalerie Turque; & en un moment ils ſe trouvérent au milieu de ce prodigieux Corps de Janiſſaires, *qui fuyoit ſans terreur*. En effet s'ils euſſent eu parmi eux quelque Général, il leur eût été très aiſé de tenir ferme dans les bois. Il eſt vraiſemblable que le Grand-Vizir n'avoit pas un deſſein formé de combattre, car il avoit commencé à la tête des bois quelques retranchemens qui n'étoient qu'en li-

ligne droite, encore parut-il qu'ils jet- 1685.
toient la terre devant eux, comme quand on ouvre une tranchée, & que le foſſé étoit de leur côté. La Cavalerie Impériale franchit ſans peine ces retranchemens, & tua preſque tous les Janiſſaires, dont les derniers ſe deffendoient avec beaucoup de valeur. Le Marquis *de Villars* eut ſon buffle coupé de deux coups de ſabre. Le Prince *de Commerci* fut bleſſé d'un coup de lance, que les Turcs appellent *Copie*. Le Comte *de Sintzendorff* y fut tué, & *Ligneville* bleſſé, auſſi bien que l'Ecuyer du Marquis *de Villars*. Il y eut peu d'Officiers de tués, & cette victoire, la plus complette que les Impériaux ayent remportée dans toutes ces guerres, leur couta à peine quatre à cinq cens hommes.

Le Général *Duneval* eut ordre de marcher en diligence du côté de Darda, pour couper entre le pont d'Eſſeck & le gros de l'Armée des Turcs, mais il ſe perdit dans les bois.

Les Marquis *de Villars* & *de Crequi*, & le Prince *de Courlande*, à la tête de huit ou dix eſcadrons ſeulement,

1685. ſuivirent aſſez vivement toute cette Cavalerie Turque, qui s'éloignoit avec autant de viteſſe, que le terrain étroit le lui pouvoit permettre : mais ils ne les ſuivirent pourtant que d'auſſi près qu'il le falloit pour empêcher des troupes épouvantées de regarder derriére elles, & de démêler le peu de gens devant qui ils fuyoient. Ils entrérent les premiers dans les tentes du Grand-Vizir. Le Marquis *de Villars* & le Marquis *de Crequi*, ayant paſſé la nuit ſur le champ de bataille, & revenant au point du jour aux équipages chercher de quoi manger, rencontrérent le Duc *de Mantoue* à pied qui les reconnut, & vint leur demander des nouvelles.

Le butin fut immenſe par la quantité d'or & d'argent qui reſta, par la magnificence des armes & celle des tentes, & peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici une deſcription de celles du Grand-Vizir. La voici copiée d'après une lettre du Marquis *de Villars*.

Il dit que devant la grande avenue de ces tentes étoit une eſpéce d'allée de

de 50. pas de longueur, formée des deux côtés par deux rangs de coffres assez beaux & en une quantité prodigieuse, posés les uns sur les autres avec beaucoup d'ordre. Les prisonniers lui dirent que c'étoit là le trésor de l'Armée. Outre l'argent, il y avoit dans ces coffres les robes de distinction qui se donnent après quelque action remarquable, soit aux Janissaires, soit aux autres que l'on juge les avoir méritées. Tout le gros des tentes du Grand-Vizir étoit entouré de deux enceintes de murailles; dans la premiére, faite d'un toile rouge d'environ huit pieds de haut, & séparée par des colonnes vertes de même toile, étoient un grand nombre de tentes fort belles pour les principaux Officiers du Grand-Vizir. 1685.

Une autre enceinte de murailles de toile verte, de même hauteur que la premiére, & séparée par des colonnes de toile rouge, enfermoit les tentes destinées pour la personne du Grand-Vizir. D'abord on voyoit la grande tente d'audiance du Grand-Vizir, qui présentoit un frontispice tel que celui

1685. d'une Egliſe, ſoutenu par huit gros pilliers briſés par le milieu, & les briſures étoient de bronze doré. Ces huit pilliers ſoutenoient une avance de tente, par laquelle on arrivoit à la grande tente d'audiance, ſoutenue par un ſeul mât gros comme celui d'un médiocre navire. A l'entrée de la tente s'offroit comme deux troncs d'arbres avec cinq ou ſix branches, ſur leſquelles étoient perchés les oiſeaux de chaſſe du Grand-Vizir. Elle étoit ſéparée par deux grands rideaux de brocard d'or & cramoiſi, relevés par les côtés. Une eſtrade d'environ trois toiſes en quarré & d'un demi pied de haut, couverte d'un drap de couleur de feu, étoit appuyée au grand mât, auprès duquel, ſur cette eſtrade, étoit un carreau de brocard d'or & cramoiſi, accompagné de deux autres ſemblables, poſés à quatre pieds de diſtance de celui là. Enfin la tente dans laquelle couchoit le Grand-Vizir, étoit ſoutenue par des pilliers de trois en trois pieds de diſtance, enfermés dans les murailles de la tente, dont le deſſus avoit la forme d'un pa-

ra-

raſol, ainſi il n'y avoit point de mât dans le milieu. Cette tente & celle des audiances étoient toutes brodées en dedans d'un broderie très fine : le haut étoit d'étoffes d'or & d'argent, découpées & brodées de maniére, que de l'endroit le plus élevé il ſortoit un éclat qui s'affoibliſſoit à meſure que la broderie deſcendoit, parcequelle n'étoit que de ſoye. 1685.

Preſque toutes les tentes des Turcs ont ce que nous appellons *des Marquiſes*, c'eſt à dire, une double tente pour garentir de la pluye & de la chaleur. Tout avoit été tendu le matin même, ce qui marque le prodigieux nombre d'eſclaves qui ſervent à leurs équipages. Le Marquis *de Villars* rapporte encore dans la même lettre que rien n'étoit dérangé dans leur camp, & qu'à cette occaſion le Duc *de Lorraine* lui avoit dit qu'il avoit remarqué dans les guerres contre les Turcs, qu'après le gain d'une bataille on trouvoit toujours leur camp tout tendu, ce qui n'arrive pas dans les guerres entre les Chrétiens : qu'au lieu encore que dans nos batailles on diſcerne

1685. ſouvent les Généraux qui ſont ſuivis d'un certain nombre de gens qui vont à la tête des troupes & paroiſſent donner des ordres, chez les Turcs au contraire perſonne ne ſe montre hors de leurs lignes, & qu'il eſt impoſſible d'y démêler un Officier-Général, ce qui marque, ainſi que toute leur conduite, une parfaite ignorance dans l'art de la guerre.

Le Prince *de Savoye* fut envoyé à l'Empereur lui porter cette grande nouvelle, & recevoir ſes ordres pour des projets tout différens de ceux que l'on avoit formés d'abord. Avant la bataille on ne ſongeoit qu'à retirer les garniſons de Siclos & de Cinq-Egliſes, à raſer ces petites villes & tous les poſtes que l'on avoit le long de la Drave, & l'on laiſſoit aux Turcs la liberté de ravitailler Caniſe & Siget, places très importantes.

Mais le gain de la bataille donna bien d'autres vues. L'Electeur *de Baviere*, conformement à celles du Prince *de Bade* qui deſiroit la ſéparation des Armées, en avoit de très oppoſées à celles du Duc *de Lorraine*. Il vou-

vouloit aller avec une Armée ſéparée faire le ſiége d'Erla. Pour le Duc *de Lorraine*, il avoit des deſſeins plus grands, & même plus convenables. Il ne doutoit pas qu'après de tels ſuccès on ne dût marcher en Tranſilvanie faire prendre Eſſeck, perſuadé qu'enſuite Erla auſſi bien que Caniſe & Siget tomberoient d'elles mêmes. 1685.

Le Prince *de Bade*, ennemi déclaré du Duc *de Lorraine*, entroit dans les ſentimens du Prince *Hermand de Bade* ſon oncle, Préſident du Conſeil de guerre, que le parti du Duc *de Lorraine* accuſoit d'avoir fait manquer le premier ſiége de Bude.

L'Empereur ſe remettoit de tout au Duc *de Lorraine*, & il étoit bien aiſé de juger qu'après le gain d'une bataille, dont on donnoit toute la gloire à l'Electeur, il le prieroit d'aller ſe repoſer le reſte de la campagne à l'ombre de ſes lauriers, & de laiſſer à la conduite du Duc *de Lorraine* le peu qui reſtoit à faire : car c'eſt ainſi que l'Empereur s'expliquoit, dans les lettres qu'il écrivoit à l'Electeur. Il marquoit même que le Prince *de Bade*

1685. commanderoit un Corps d'Armée vers la Drave. Comme le Marquis *de Villars* paroiſſoit avoir aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de l'Electeur, le Duc *de Lorraine* voulut l'engager à combattre ce deſir d'aller faire le ſiége d'Erla; le Prince *de Bade* lui confia auſſi ſes chagrins contre le Duc *de Lorraine* qui ne voulut le ménager en rien, & qui muni d'ordres ſecrets refuſa de donner à ce Prince aucun commandement ſéparé, & chargea même le Général *Duneval* qui n'étoit pas Feldt-Maréchal du commandement qui paroiſſoit deſtiné au Prince *de Bade* revétu de cette dignité. L'Electeur preſſa vivement ſur ce ſujet, mais inutilement, le Duc *de Lorraine*, & partit aſſez content de retourner à Vienne & dans ſes Etats jouir de ſa gloire au milieu des plaiſirs, & plus touché du deſir de faire parler de lui, que ſoigneux d'acquérir un ſavoir bien profond dans la guerre.

Le Prince *de Bade* quitta l'Armée, ſans vouloir prendre congé du Duc *de Lorraine*, & ramena dans ſa caléche de poſte les Marquis *de Villars* &

de

de Crequi. Le Duc *de Lorraine*, ſeul maitre de l'Armée, alla ſoumettre la Tranſilvanie, & fit prendre Eſſeck par le Général *Duneval.* 1685.

Si l'on raſſemble les lettres du Marquis *de Villars*, on y trouvera des mémoires ſur la guerre des Turcs, & ſur les divers caractéres des Officiers-Généraux de l'Empereur qui méritent de l'attention.

Le Marquis *de Villars* arriva à Vienne avec le Prince *de Bade*, & à la premiére audiance qu'il eut de l'Empereur, ce Prince voulut bien lui dire que ſes Généraux l'avoient informé de ſon ardeur, de ſon zéle, & des ſervices qu'il lui avoit rendus.

Le Comte *de Stratman*, à proprement parler Premier-Miniſtre de l'Empereur par la grande confiance que ce Prince avoit en lui quoiqu'il n'en eût pas le titre, étoit un homme de beaucoup d'eſprit, élevé dans la Cour de l'Electeur *Palatin*, ci-devant Duc de Neubourg, pére de l'Impératrice Eléonor. Cette Princeſſe, dont le crédit étoit fort grand, l'avoit établi auprès de l'Empereur. Le Marquis *de*

1685. *Villars* l'avoit connu à Berlin dans un voyage qu'il y fit étant encore fort jeune, & nous avons parlé des tentatives inutiles de ce Miniſtre pour l'attacher, & pour ainſi dire afin de le gagner à l'Empereur ſon maitre. Au retour de la campagne de Hongrie, comme on buvoit à un diné chez lui les ſantés des Généraux & des Miniſtres de l'Empereur, il en porta une fort haut au Marquis *de Villars* en ces termes, „ A la ſanté des Généraux „ & des bons Miniſtres de l'Empe„ reur, & de M. le Marquis *de Vil*„ *lars* qui, n'étant ni l'un ni l'autre, „ n'a pas laiſſé de le ſervir très utile„ ment & du bras & de la tête cette „ derniére campagne. L'Empereur le „ ſait, il vous en tient compte, & „ m'a commandé d'en rendre un té„ moignage public ". Attention glorieuſe pour le Marquis *de Villars*, & plus encore pour le Prince.

L'Electeur partit bientot de Vienne, & il aſſura le Marquis *de Villars* que dans l'intention où il étoit de prendre avec le Roi des engagemens ſolides, il avoit abrégé ſon ſéjour pour évi-

éviter les vives ſollicitations que l'Em- 1685.
pereur lui faiſoit de renouveller les ſiens avec lui. Le Marquis *de Villars* reçut à Vienne des ordres pour ſuivre l'Electeur, & prendre auprès de ce Prince la qualité d'Envoyé Extraordinaire de la Cour de France. L'Envoyé de l'Empereur étoit le Comte *de Thaun*, frére de l'Archevêque de Salsbourg, un des plus puiſſans Princes de l'Empire.

L'Electeur continua à traiter le Marquis *de Villars* avec beaucoup de diſtinction, & à lui donner tous les agrémens poſſibles; il le mettoit de toutes ſes parties, & de tous les ſoupés particuliers avec les Dames. Ce Prince porté à tous les plaiſirs, aimoit la muſique & la chaſſe, étoit galant, adroit à tous les exercices, & ce n'étoit tous les jours que carouſels, opéras, comédies de Dames de ſa Cour, comédies Italiennes, courſes de traineaux pendant l'hiver. Il s'attacha à une des Filles d'honneur de l'Electrice, nommée Mademoiſelle *de Sintzendorff*, d'une beauté & d'un eſprit médiocres, mais retenue par aſſez de ver-

1685. tu pour ne pas accorder les derniéres faveurs ; ce qui piqua l'Electeur, & le rendit plus amoureux. Cet engagement n'excluoit pas néanmoins quelques commerces paſſagers & plus vifs, quoique moins touchans, avec les Camereras ou femmes de chambre de la Cour. Le Marquis *de Villars*, & par ſon gout & pour l'intérêt même du ſervice du Roi, ſe maintenoit dans la plus étroite liaiſon qu'il lui étoit poſſible avec l'Electeur, & ſavoit mettre à profit juſqu'à ſes plaiſirs pour le ſuccès des négociations. Il étoit donc de tout, & menoit une vie fort agréable.

La Cour de Vienne, informée de ſes progrès & du peu de crédit qu'avoit en comparaiſon de lui le Comte *de Thaun*, envoya à Munic le Comte *de Kaunits*, homme très habile & qui depuis a été un des Premiers-Miniſtres de l'Empereur. Comme il avoit vécu autrefois dans la plus grande familiarité avec l'Electeur, il fut de tous les ſoupés. Il y en eut un où ce Prince, animé par quelques lettres qu'il avoit reçues de ſon Miniſtre à Ro-

Rome, s'emporta un peu contre le Pape, qui au lieu de lui accorder quelque grace légére qu'il demandoit, avoit chargé ſon Miniſtre de lui parler ſur ſes galanteries qui mettoient l'Electrice au deſeſpoir, & ſur les dépenſes exceſſives qu'il faiſoit pour ſes plaiſirs, enfin de lui faire de ſa part une eſpéce de reprimande. Sur cela l'Electeur dit, *de quoi ſe mêle le Saint Pére, il offre des Chapeaux de Cardinal aux enfans du Duc de Lorraine, & il s'aviſe de me faire des reproches ſur ma conduite, pendant que de ma perſonne & de mon bien je ſers l'Egliſe & l'Empire contre les Turcs.* Le Comte *de Kaunits* repliqua, que s'il le deſiroit le Saint Pére offriroit de même un Chapeau pour ſon frére, mais que devant être Electeur de Cologne, il ſeroit au deſſus de cette dignité. Le Marquis *de Villars*, qui n'étoit pas fâché de piquer un peu l'Electeur contre le Comte *de Kaunits*, prit la parole, & dit que c'étoit faire tort à l'Electeur de penſer qu'il ne pût deſirer cette dignité que pour le Prince *Clément* ſon frére, & qu'il n'eût pas des 1685.

amis

1685. amis & des ſerviteurs auxquels il ſeroit bien aiſe de la procurer, que l'Empereur venoit d'en faire honnorer le Chevalier *de Waleſtein*, ſon Capitaine des Gardes, & que puiſque le Pape l'offroit au Duc *de Lorraine*, il étoit bien juſte qu'il en uſat de même avec l'Electeur, & qu'il lui laiſſat le choix du ſujet. Le Comte *de Kaunits*, pour ne pas adreſſer la parole à l'Electeur qui s'échauffoit & dont les reparties commençoient à s'aigrir, dit au Marquis *de Villars*, *A qui voulez vous donc, Monſieur, que S. A. E. donne ce Chapeau? A moi*, dit le Marquis *de Villars, qui le ſervirois très bien dans le Sacré Collége.* La vivacité s'augmentoit de la part de l'Electeur; le Comte *de Kaunits* ſe tourna vers le Marquis *de Villars*, & lui dit en riant, *Voila, Monſieur, où votre ambition d'être Cardinal méne les choſes.* Le Marquis *de Villars* lui répondit en ſouriant auſſi, *commencez par me faire Cardinal, & tout cela s'accommodera.*

Cependant il ſuivoit toujours le deſſein qu'il avoit d'abréger le ſéjour du Comte *de Kaunits* auprès de l'Electeur,

teur, & il y réuſſit ſi bien, qu'au bout de quinze jours ce Miniſtre fut obligé de retourner à Vienne, où il rapporta qu'il y avoit beaucoup d'apparence que l'Electeur vouloit reprendre les anciennes liaiſons de ſa Maiſon avec la France, & que le Marquis *de Villars* y travailloit vivement. 1685.

Il y avoit encore deux autres négociations, dont le Marquis *de Villars* étoit chargé. L'une étoit le mariage de la Princeſſe *de Baviere* avec le Prince fils ainé du Grand-Duc de Toſcane, mariage traverſé par l'offre du Roi de Hongrie, qui étoit un parti tellement au deſſus de l'autre qu'il n'étoit pas aiſé d'obtenir la préférence en faveur de ſon concurrent. Le Marquis *de Villars* en vint pourtant à bout, comme on le verra dans la ſuite.

La ſeconde négociation regardoit les deſſeins du Cardinal *de Furſtemberg* ſur l'Electorat de Cologne, & il s'agiſſoit d'y faire conſentir l'Electeur de *de Baviére*, qui vouloit l'Electorat pour ſon frére le Prince *Clément*. Le Roi n'avoit pas encore de traité avec l'Electeur, il étoit engagé au Cardinal

1685. nal *de Furſtemberg* qui vouloit être élu Coadjuteur, mais qui n'étoit pas encore aſſuré des voix dont il lui falloit les deux tiers, attendu qu'il ne pouvoit être élu que par poſtulation.

Le Marquis *de Villars* employoit auprès de l'Electeur toutes les meilleures raiſons dont il put s'aviſer, mais les meilleures étoient foibles. Ainſi il ſuffiſoit de faire entendre au Cardinal *de Furſtemberg*, qui étoit aſſuré de la protection de la France, qu'il n'avoit qu'à ſe ménager le nombre de voix néceſſaire pour ſon élection. Le Cardinal, étant donc aſſuré du Chapitre, fut élu Coadjuteur canoniquement.

Peu de mois après l'Electeur *de Cologne* mourut, la Coadjutorerie du Cardinal *de Furſtemberg* le faiſoit Electeur ſans difficulté, mais le Pape peu favorable alors à ce que le Roi deſiroit refuſa un Bref à ce Cardinal, qui crut pouvoir ſe ſoumettre ſans crainte à une nouvelle élection malgré les avis du Marquis *de Villars*, qui étoit bien averti que pluſieurs des Chanoines qui lui avoient donné leurs voix pour le faire Coadjuteur, étant mécontens de

la

la Comteſſe *de Furſtemberg* qui ne leur avoit pas tenu les paroles qu'elle leur avoit données, manqueroient abſolument au Cardinal s'il vouloit procéder à une nouvelle élection. En effet pluſieurs de ceux ſur leſquels il comptoit le plus, l'abandonnérent, & le Prince *Clément* fut élu. 1685.

Cependant ce qui regardoit la réunion de l'Electeur & du Roi, avançoit toujours. L'Electeur écrivit au Roi pluſieurs lettres de ſa main, lui promettant de ſe lier avec lui par un traité, & à la Diette de Ratisbonne il fit toutes les démarches que Sa Majeſté pouvoit deſirer.

Le Marquis *de Villars* remit dans la confidence ſecrette de l'Electeur le Chancelier *Schmit*, que les Miniſtres de la Maiſon d'Autriche avoient chaſſé. Ce Prince alloit ſouvent la nuit travailler avec lui, ce n'étoit que la nuit que le Marquis *de Villars* voyoit ce Miniſtre, & toutes les meſures ſe prenoient aſſez conformement aux intentions du Roi.

La Cour de Vienne envoya à Munic la vieille Comteſſe *de Paar*, femme

1685. me de beaucoup d'esprit, très intriguante, & qui avoit été fort avant dans la confidence de l'Electeur. Elle savoit la galanterie que ce Prince avoit eue, mais qui ne dura pas longtems avec Mademoiselle *de Welen*, qui étoit encore cachée dans le Palais, d'où elle sortit aussi secrettement qu'elle y étoit entrée. Cette Comtesse la maria avec un Gentilhomme de Bohéme, moyennant cent mille écus argent comptant que l'Electeur donna, & qui furent partagés également entre la vieille, la maitresse, & le mari; ensorte qu'il ne fut plus question que de Mademoiselle *de Sinzendorff*, & de quelques unes de ces Camereras dont nous avons parlé, & pour lesquelles on n'avoit pas une grande considération.

1686. L'hiver se passa, la paix avec le Turc ne se conclut point, & la Cour de Vienne commença ses menées pour engager l'Electeur à retourner en Hongrie. Mais il le refusa hautement, & dit qu'il avoit fait déja assez de campagnes, pour ne pouvoir plus y aller avec honneur, s'il ne commandoit l'Ar-

l'Armée en chef ; & même ajoutoit-il par le conſeil du Marquis *de Villars*, qui n'y mettoit pas ſans deſſein une condition preſque impoſſible, ſans que le Duc *de Lorraine* fût à l'Armée. Or il n'étoit pas vraiſemblable que l'Empereur ſe privat des ſervices d'un Général ſi reſpectable, qui avoit eu de ſi grands ſuccès, & qui d'ailleurs étoit ſon beau-frére. 1686.

Le Prince *Hermand de Bade* & le Prince *Louis* ſon neveu appuyoient la demande de l'Electeur, mais leur cabale à la Cour de Vienne étoit détruite par celle du Duc *de Lorraine*, & dès l'hiver, pour éloigner le Prince *Hermand*, on l'envoya à la Diette de Ratisbonne en qualité de principal Commiſſaire de l'Empereur. *Carafa*, qui commandoit en Tranſilvanie & dans la haute Hongrie, lui ſuſcita des dénonciateurs qui n'alloient pas moins qu'à rendre ſa fidélité ſuſpecte.

Cependant la Cour de Vienne, qui craignoit avec raiſon les meſures que l'Electeur pouvoit prendre avec le Marquis *de Villars*, n'oublioit rien pour le retenir par des avantages conſidé-

1686. ſidérables. Elle lui offroit, conjointement avec le Roi d'Eſpagne, la Flandre en Souveraineté comme dot de l'Electrice ſa femme, héritiére préſomptive de la Monarchie d'Eſpagne, & s'engageoit de l'en mettre actuellement en poſſeſſion. Le Marquis *de Villars*, informé de ces offres par l'Electeur lui même, tâcha de les lui faire regarder comme funeſtes, & de lui faire entendre que puiſque toute la Monarchie d'Eſpagne ne pouvoit ſoutenir la Flandre contre les moindres forces du Roi, toutes les ſiennes l'entreprendroient en vain, & qu'il ſeroit obligé de laiſſer ſes Provinces à la merci de l'Empereur, qui après l'avoir ruiné dans les guerres de Hongrie ne demandoit pas mieux que de le voir s'abimer pour des Etats qui ſont bien éloignés de pouvoir ſe deffendre d'eux mêmes.

A cela l'Electeur répondit, *mais le Roi ne m'aſſure rien de préſent & de réel. Juſqu'à préſent*, lui répliquoit le Marquis *de Villars*, *vous n'avez demandé au Roi que de vous ſoutenir dans vos légitimes prétentions ſur Ausbourg*,

bourg, Ratisbonne, Nuremberg, & autres Etats de Suabe, il vous l'a promis dès que vous trouveriez vous même le tems propre à faire valoir vos droits. A l'égard des Etats de la Monarchie d'Espagnie, le Roi n'est pas à présent le maitre de vous mettre en possession d'aucun. 1686.

Cependant le Marquis *de Villars* écrivit à Sa Majesté, & elle lui donna ordre de déclarer à l'Electeur, qu'en cas de mort du Roi d'Espagne, elle & Monseigneur *le Dauphin* s'engeoient à lui céder les Royaumes de Naples & de Sicile. Il demanda encore des éclaircissemens, & voulut savoir si ce seroit sans retour, au cas qu'il n'eût pas d'enfans de l'Electrice, ce qui paroissoit fort à craindre, tant par la mauvaise conformation de cette Princesse, qu'à cause du peu de commerce qu'il avoit avec elle. Le Roi y consentit, & par là les engagemens de l'Electeur augmentérent encore.

Le mariage de la Princesse *de Baviere* avec le fils ainé du Grand-Duc étoit traversé, comme nous l'avons dit,

1686. dit, par l'offre du Roi de Hongrie, le plus grand parti de l'Europe. Mais le Marquis *de Villars*, fort lié d'inclination avec une très belle perſonne qui avoit le plus de part à la confiance de la Princeſſe *de Baviere*, engagea cette Princeſſe à déclarer qu'elle ne vouloit pas du Roi de Hongrie.

Le Grand-Duc avoit envoyé l'Auditeur *Sinetty* un de ſes Premiers-Miniſtres, & le Pére *Benfaty* ſon intime confident, pour traiter ce mariage. Il leur étoit preſcrit ſurtout de ſe conduire par les conſeils du Marquis *de Villars*. Le moine avoit de l'eſprit, mais étoit glorieux & impudent, & ſur quelques conteſtations qu'il eut avec l'Auditeur, qui étoit le repréſentant, il diſoit qu'à ſon retour à Florence il le feroit envoyer aux galéres. Enfin toutes les conditions de ce mariage furent remplies, & le Marquis *de Corſiny*, un des premiers de Florence & parent du Grand-Duc, fut nommé Ambaſſadeur Extraordinaire pour venir épouſer, on fit la cérémonie, & la Princeſſe partit.

Le

Le refus que l'Electeur avoit fait 1686.
du Roi de Hongrie pour la Princeſſe *de Baviere*, marquoit en lui un deſſein formé de ſe détacher de la Maiſon d'Autriche. En vain s'excuſa-t-il ſur la répugnance qu'il avoit trouvée dans l'eſprit de la Princeſſe ſa ſœur, un ſi foible obſtacle pour les mariages, ſur tout pour ceux des Souverains, ne fut regardé par la Cour de Vienne que comme un prétexte. Elle ne douta plus qu'elle ne fût ſur le point de perdre tout à fait l'Electeur, & elle fit les derniers efforts pour tirer ce Prince de Munic. Le Comte *de Kaunits* y avoit déja fait cinq voyages, ſoit pour propoſer à l'Electeur des avantages de la part de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne, ſoit pour empêcher le mariage de la Princeſſe avec le fils ainé du Grand-Duc, ſoit pour les diverſes élections qui ſe faiſoient à Cologne, ſoit pour engager l'Electeur à faire la campagne de Hongrie. Le Marquis *de Villars* avoit été aſſez heureux pour rompre toutes les meſures du Comte *de Kaunits*, & pour traverſer tous ſes

 deſ-

1686. deſſeins : mais enfin l'Empereur ſe crut obligé d'y envoyer le Comte *de Stratman.*

Le lendemain de ſon arrivée à Munic il vint diner chez le Marquis *de Villars*, & lui dit, „ il n'eſt plus „ queſtion de vous offrir l'amitié ni „ les graces de l'Empereur, auſſi „ n'ai-je plus à vous aſſurer que de „ ſon eſtime. Mon attachement vous „ eſt connu, mais il ne m'empêche- „ ra pas de vous déclarer que, quoi- „ que l'Empereur ſe ſoit fort bien „ trouvé de vos ſervices en Hongrie, „ s'il en eſt le maitre, & ſi j'y puis „ réuſſir, nous ne vous y verrons „ pas cette campagne, ſi l'Electeur „ veut bien la faire ".

Le Marquis *de Villars* avoit cru y mettre un obſtacle invincible, par les conditions qu'il avoit obligé l'Electeur d'exiger. La Cour de Vienne accorda tout, & les Armées furent aſſemblées ſous les ordres de l'Electeur *de Baviere*, avec tout l'appareil néceſſaire pour faire le ſiége de Bellegrade. Sur cela l'Electeur dit au Marquis *de Villars* : „ non ſeu- „ le-

„ lement c'eſt me deshonnorer que de 1686.
„ refuſer un tel emploi, c'eſt preſ-
„ que déclarer la guerre à l'Empe-
„ reur, & vous ſavez que je ne ſuis
„ pas encore en état de rompre avec
„ lui. Il me faut plus de tems,
„ mais j'écris au Roi que mes ſenti-
„ mens ſont toujours les mêmes ".

Ce fut à peu près en ce tems là que Mr. *de Louvois*, las apparemment de haïr le Marquis *de Villars*, qui n'avoit contre ſoi que d'être d'une famille qu'il n'aimoit pas, ou peut-être, car on peut le préſumer d'un grand homme, ce Miniſtre amené à force d'eſtime juſqu'à des ſentimens d'amitié, écrivit au Marquis *de Villars* une lettre aſſez polie; à quoi le Marquis *de Villars* répondit avec une froideur reſpectueuſe. Mr. *de Louvois* lui en écrivit une ſeconde, pour le prier de lui apprendre ce que c'étoit que les chevaux de frize dont l'Infanterie Impériale ſe ſervoit, au lieu de piques qu'elle avoit abandonnées. Il vint enfin juſqu'à une quatriéme lettre qui contenoit en trois lignes; „ je ne ſais pourquoi nous a-

1686. „ vons été mal enſemble, je deſire „ que cela finiſſe, mettez moi à quel- „ que épreuve, & je vous ferai con- „ noitre que je ſuis votre ſerviteur ". Le Marquis *de Villars* lui répondit qu'il étoit également ſurpris & touché de ſa derniére lettre, & d'autant plus perſuadé que ſes bontés étoient ſincéres, que c'étoit pour la premiére fois qu'il lui permettoit de s'en flatter, qu'il commençat donc par leur donner lieu d'agir en ſa faveur, que le moyen de lui faire regagner dans l'état de la guerre des rangs qu'il oſoit dire avoir mérités par ſes ſervices, étoit de lui faire obtenir du Roi la charge de Commiſſaire-Général de la Cavalerie, qui pouvoit le remettre devant bien des gens qui n'avoient pas dû paſſer devant lui; mais que pour faire voir à Mr. *de Louvois* qu'il vouloit lui en avoir toute l'obligation, ſa ſeule démarche pour y parvenir ſeroit ce qu'il avoit l'honneur de lui en dire. Ce Miniſtre, pour ſavoir ſi le Marquis *de Villars* n'en avoit rien mandé à ſa famille, ſonda ſur cela le pére du Marquis *de Villars* & le Maréchal *de Bel-*

Bellefonds, il les trouva également peu instruits, & dès lors il prit des mesures pour lui faire avoir cette charge, comme nous le verrons dans la suite. Retournons à ce qui se passoit en Baviére. 1686.

Le Comte *de Stratman* pressoit extrêmement l'Electeur de faire la campagne de Hongrie, & le Marquis *de Villars* ne crut pas s'y devoir opposer. Il le lui conseilla même, pourvû, lui dit-il, qu'il la fît avec dignité; ajoutant que le Roi ne lui feroit jamais donner de conseils qui ne fussent conformes à sa gloire, & que d'ailleurs Sa Majesté ne douroit point que l'Electeur ne connût assez ses véritables intérêts pour desirer sincérement de s'attacher à elle.

Divers bruits s'étant répandus de la mauvaise santé du Duc *de Lorraine*, l'Electeur envoya exprès pour en être informé. Le Marquis *de Villars* lui disoit qu'il ne devoit nullement se fier à ces bruits, qu'on publieroit que le Duc *de Lorraine* seroit à l'extrêmité jusqu'à ce que l'Electeur fût à l'Armée, qu'alors ce Prince s'y rendroit

1686. en poſte, & que l'Electeur s'y trouveroit au même état qu'à toutes les campagnes précédentes, c'eſt à dire avec une aparence de commandement & ſubalterne en effet. Mais le Comte *de Stratman*, pour ôter tout prétexte de défiance à l'Electeur, lui déclara qu'en quelque état que fût la ſanté du Duc *de Lorraine*, & lui permît-elle de faire la campagne, il ne mettroit pas le pied à l'Armée, & que l'Electeur ſeroit l'unique Général.

Il ne fut plus poſſible à ce Prince de ne pas accepter un emploi auſſi grand & auſſi important. La gloire de faire le ſiége de Bellegrade, & de terminer la guerre par une auſſi brillante conquête, étoit trop flateuſe pour la refuſer. Il conſentit donc à partir, mais le lendemain dans une ſeconde audiance que prit le Comte *de Stratman*, après avoir fait valoir à l'Electeur la confiance avec laquelle l'Empereur ſe remettoit à lui du ſoin de ſon propre ſalut & de celui de l'Empire, il lui repréſenta qu'il n'étoit pas poſſible que l'Empereur conſentît à voir auprès de ce Prince un Miniſtre de France, que l'é-

l'éloignement que marquoit l'Electeur 1686.
pour un beau-pére, qui l'avoit toujours aimé si tendrement, ne lui pouvoit être inspiré que par les ennemis de la Maison d'Autriche, qu'enfin il pouvoit sentir l'impossibilité de garder dans les Armées Impériales le Marquis *de Villars*, dont le crédit auprès de lui le rendoit très redoutable aux intérêts de l'Empereur, qui le feroit prier de ne pas mettre le pied dans ses Etats.

„ C'est pourtant à ce même Marquis „ *de Villars*, *repliqua l'Electeur*, que „ l'on doit en partie, non seulement „ d'avoir porté à donner cette bataille, „ dont le succès a été si important & „ si glorieux, mais encore dans l'action „ même d'avoir conseillé des mouvemens de troupes qui se sont trouvés „ très utiles. J'en conviens, *reprit le* „ *Comte de Stratman*, & moi même „ j'ai eu ordre à son retour à Vienne „ de lui en marquer la reconnoissance „ de l'Empereur, mais depuis tout a „ bien changé ".

Enfin l'Electeur partit. Le Marquis 1687.
de Villars le suivit jusqu'à Passaw, où ce Prince lui dit d'attendre, qu'il fe-

1687. roit toutes les tentatives poſſibles auprès de l'Empereur pour le faire venir ; & que ſi elles étoient inutiles il lui enverroit un courier. Elles ne pouvoient guéres réuſſir, le courier arriva, & le Marquis *de Villars* profita de la permiſſion que le Roi lui avoit donnée de revenir en France pour le tems que dureroit la campagne de Hongrie, s'il ne lui étoit pas poſſible de la faire. Il paſſa par Ratisbonne, où il vit le Prince *Hermand de Bade*, proprement disgracié, mais revétu du titre de principal Commiſſaire de l'Empereur à la Diette. Il trouva ce Prince rebuté par tous les dégouts qu'il recevoit continuellement de la Cour de Vienne, réſolu à quitter tout ſervice, & il mourut peu de tems après.

Le Marquis *de Villars* arriva à la Cour, où le Roi le reçut avec beaucoup de bonté, & lui fit l'honneur de lui dire qu'il l'avoit toujours connu pour un très brave homme, mais qu'il ne l'avoit pas cru ſi grand négociateur.

Madame *de Maintenon* lui fit auſſi un accueil très obligeant, & le jour même de

de ſon arrivée elle le mena à une comé- 1687.
die que l'on repréſentoit à St. Cyr devant le Roi, & où très peu de gens furent admis.

C'étoit alors une faveur très particuliére que d'être nommé pour les voyages de Marli. Le Roi dans les commencemens y menoit fort peu de monde, & le Marquis *de Villars* n'avoit pas encore oſé demander d'en être. Il étoit établi que tous ceux qui pouvoient eſpérer d'être nommés le demanderoient, même tous les Grands Officiers de la Maiſon du Roi, & ceux qui par leurs charges étoient preſque indiſpenſablement obligés de s'y trouver. *Bontemps*, premier Valet de chambre & homme de confiance de Sa Majeſté, vint trouver le Marquis *de Villars* dans la galerie de Verſailles, & lui dit: *vous avez demandé d'aller à Marli?* Le Marquis *de Villars* lui répondit qu'il étoit bien éloigné d'oſer prendre cette liberté. Et moi je vous ſoutiens que vous l'avez demandé, lui repliqua *Bontemps*. *Puiſque vous m'en aſſurez*, reprit le Marquis *de Villars*, qui connut bien au ton dont parloit *Bontemps*

1687. que c'étoit une grace que le Roi vouloit lui faire, *j'ai demandé.* Auſſitot *Bontemps* rentra dans le cabinet du Roi, & le moment d'après parut la liſte où le Marquis *de Villars* étoit nommé.

Depuis que Mr. *de Louvois* avoit pris pour lui des diſpoſitions favorables, ce Miniſtre avoit toujours conduit en ſecret tout ce qui regardoit l'acquiſition de la charge de Commiſſaire-Général de la Cavalerie. On donna au Régiment de Cavalerie qu'avoit le Marquis *de Villars* le nom d'Anjou, au moyen de quoi le Marquis *de Blanchefort* l'acheta 90. mille livres. La charge de Commiſſaire-Général de la Cavalerie fut taxée à 50. mille écus, & le Marquis *de Villars* y fut établi.

Peu de jours après deux grandes nouvelles agitérent toute la Cour. L'une étoit le deſſein du *Prince d'Orange* ſur l'Angleterre, mené avec beaucoup d'adreſſe & de ſecret, mais cependant pénétré par quelques uns des Miniſtres du Roi dans les Cours étrangéres. *Barillon* Ambaſſadeur en Angleterre y fut trompé, auſſi bien que le Roi *Jacques* lui-

lui même, mais ce pauvre Prince le fut en tout ; le Comte *d'Avaux* Ambaſſadeur à la Haye eut de meilleurs avis. 1687.

L'autre nouvelle étoit celle de l'Ambaſſade Turque pour conclure la paix avec l'Empereur. Cette Ambaſſade arriva à Bellegrade, le jour d'après que ce fameux rempart des Turcs contre les Chrétiens eut été emporté d'aſſaut. *Mauro Cordato*, un des plus habiles Miniſtres que pût employer la Cour Ottomane, étoit chef de l'Ambaſſade. On le fit entrer par la bréche encore toute couverte de corps de Janiſſaires que l'avoient vaillamment deffendue, car les Turcs très ignorans en tout ces qui regarde la ſcience de la guerre, ne deffendoient leurs places que par leur ſeule valeur. Ils ne faiſoient aucun cas des chemins couverts, ni de tout ces dehors qu'à fournis à nos Ingénieurs un art, qui en revanche ſemble parmi nous avoir voulu ſe charger preſque ſeul de la deffence des places, juſques là même que le courage a paru quelquefois s'en abattre, & que quelques uns de nos Gouverneurs n'ont pas eu honte de tâcher d'établir que le che-

1687. min couvert pris, il n'y avoit qu'à se rendre prisonnier de guerre. Les Turcs dans ces premiéres guerres ne comptoient que sur le rempart, & le deffendoient le sabre à la main & à coups de pierres jusqu'à la derniére extrêmité, accablant les Assaillans de sacs de poudre & de grenades. C'est ainsi qu'ils soutinrent plusieurs assauts aux deux siéges de Bude, qu'ils firent lever le premier, & qu'ils auroient peut-être eu le même bonheur au second, si le Vizir qui y commandoit n'eût été tué sur la bréche. La Cour étoit donc fort incertaine du parti qu'il y avoit à prendre, ou de soutenir le Roi *Jacques* prêt à être attaqué, ou d'empêcher la paix des Turcs qu'on voyoit sur le point d'être conclue, & qui le moment d'après nous attiroit sur les bras toutes les forces de l'Empereur & de l'Empire.

Mr. *de Louvois*, à son retour de Forges où il avoit été quelques jours pour prendre des eaux, décida pour le dernier parti. En effet rien n'étoit plus important pour nous que de nous ménager une aussi puissante diversion que celle

celle du Turc, & d'ailleurs quelle apparence qu'une auſſi grande révolution pût arriver en Angleterre ſans beaucoup de troubles & de diviſions ; ce qui nous convenoit bien mieux qu'une forme de gouvernement paiſible ſous l'autorité même du Roi *Jacques* : d'autant plus que nous avions déja vû cette même Angleterre tranquille, & réunie ſous l'autorité du Roi *Charles II.*, qui nous étoit fort attaché, forcer ce Prince à nous déclarer la guerre. Le ſiége de Philisbourg fut donc réſolu, & l'on fit tous les préparatifs de la plus rude guerre dans l'Empire. On envoya des corvettes & des bâtimens légers à Conſtantinople informer la Porte de notre réſolution, on mit tout en uſage pour la faire ſavoir à *Mauro Cordato*, enfin on réuſſit au point que la paix bien avancée ſe rompit, & que la guerre des Turcs a duré encore onze ans depuis, & plus que celle que nous avons ſoutenue contre l'Empire. 1687.

Le Général *Montclar*, qui commandoit en Alſace, eut ordre d'entrer dans l'Empire, & de pouſſer des partis tout le plus avant qu'il pourroit. Le Roi con-

1688. confia au Marquis *de Villars* le deſſein qu'il avoit de faire attaquer Philisbourg par Monſeigneur *le Dauphin*, & d'occuper toutes les places du haut Rhin depuis Bâle juſques à Mayence, & en même tems Sa Majeſté lui ordonna de ſe rendre à Munic, pour continuer la négociation commencée avec l'Electeur, qui avoit promis de rentrer dans les mêmes liaiſons de l'Electeur ſon pére avec la France. Comme le Marquis *de Villars* ne pouvoit plus aller à Munic par la route ordinaire, il fut obligé de prendre celle d'Italie, & de ſe déguiſer en ſortant de France. Il traverſa l'Italie & l'Allemagne avec de très grandes difficultés, & fut arrêté trois heures la nuit à Inſpruck, où le Duc *de Lorraine* étoit alors, bien réſolu à s'en aller ſeul, ſi ſes gens étoient retenus. Il ſortit de la maiſon de la poſte menant ſon cheval par la bride, pendant qu'un Valet Allemand, qui paſſoit pour le maitre, diſputoit pour avoir la liberté de ſortir. Enfin à deux heures après minuit ſes gens rejoignirent à la derniére maiſon du faubourg, où il leur avoit dit qu'il les attendroit;

&

& après avoir fait tout le chemin depuis Borgoforte ſur le Po juſqu'au premier village de Baviére ſans s'arrêter que pour manger, il ſe rendit à Munic. 1688.

Le Marquis *de Villars* s'attendoit bien à trouver de grands changemens dans l'eſprit & dans la Cour de l'Electeur. Ce Prince avoit été cinq mois, ſoit à la tête des Armées de l'Empereur & de l'Empire, ſoit à Vienne, il avoit eu le commandement général des Armées de l'Empire pour le ſiége de Bellegrade, quoiqu'il ſoit certain que le Duc *de Lorraine* ſans coucher dans l'Armée, comme il en étoit convenu, n'en étoit pourtant qu'à cinq ou ſix lieues. Son dévouement aux intérêts de l'Empereur l'avoit fait conſentir à tout ce qui pouvoit flatter l'Electeur. Ainſi ce Prince devoit la gloire de la conquête de Bellegrade au choix que l'Empereur avoit fait de lui. Voila bien des motifs de reconnoiſſance & de réunion. De plus le Prince *Clement* ſon frére avoit été élu Electeur de Cologne, malgré toutes les brigues du Cardi-

1688. dinal de *Furſtemberg*, quoique maitre de Bonne, & protégé du Roi.

Mais d'un autre côté les Armées du Roi étoient au milieu de l'Empire, & les troupes de l'Electeur étoient en Hongrie au milieu de celles de l'Empereur : les Electeurs *de Saxe* & *de Brandebourg*, les Ducs *d'Hanover* & *de Wirtemberg* venoient de faire un traité pour prendre des quartiers en Franconie & en Suabe, & enfermer les Etats de l'Electeur. Ainſi ce Prince ſe voyoit forcé à prendre un parti, ſans avoir eu le tems de ſe préparer à aucun. Agité de toutes les craintes que ſa ſituation lui devoit cauſer, il diſoit au Marquis *de Villars*, *j'ai les mêmes ſentimens, dont j'ai aſſuré le Roi à votre départ, mais quel moyen de les ſuivre? Le Roi m'offenſe directement dans la perſonne de mon frére, reconnu Electeur par le Pape, par l'Empereur, & par l'Empire, il attaque tous les Etats de l'Empire, je ſuis Electeur.*

Le Marquis *de Villars* lui répondit, *le Roi fait la guerre, il eſt vrai, mais c'eſt uniquement pour aſſurer la paix, puiſque à cette condition il offre de rendre tout*

ce

re qu'il aura pris; après quoi Sa Majesté laisse l'Empereur en pleine liberté de continuer une guerre, qui peut le rendre maître de tous les Etats du Turc en Europe. Soyez le médiateur de cette paix, sauvez l'Empire, & ajoutez à la gloire que vous venez d'acquerir contre l'Empire Ottoman, celle d'avoir pacifié l'Europe. 1688.

Malgré ces raisons l'Electeur balançoit encore. Ses Etats enclavés dans ceux des Princes unis contre la France, ne lui permettoient pas de rien hazarder, lorsqu'il apprit la prise de Philisbourg, & que notre Armée s'avançoit vers le Danube. Alors une autre crainte le saisit, il dit même au Marquis *de Villars: Si j'avois mes troupes, & que nous pussions les joindre aux votres, peut-être ferions nous peur à ceux qui nous en font.* Sur cela le Marquis *de Villars* pressa le Roi de faire marcher les siennes vers Ulm, & en attendant, il entretint toujours l'incertitude de l'Electeur, qu'il empêcha le plus longtems qu'il put de se déclarer. Il fit même plus; car sur le bruit qui s'étoit répandu à Munic que l'Armée du Roi s'approchoit d'Ulm, l'Electeur ébranlé dit au Marquis

1688. quis *de Villars*, *ſi mes troupes n'étoient pas en Hongrie où l'Empereur me les retient encore, nous occuperions la Souabe, & nous empêcherions bien celles de Saxe, de Brandebourg, & des Cercles de nous donner la loi.*

Le Marquis *de Villars*, qui connut bien que ce ſentiment venoit de la crainte que donnoit à l'Electeur l'Armée du Roi, comme avoit déja fait celle de l'Empereur, dépêcha un courier à Sa Majeſté, pour déterminer la marche des troupes vers Ulm. Mais le parti étoit déja pris de s'emparer du Rhin, & *Monſeigneur* s'étoit rendu maitre de Manheim, Frankendal, Worms, Spire, Mayence, & de toutes les petites places qui ſont en deça de ce fleuve. Ainſi l'Electeur, en repos de ce côté ne craignant plus les troupes de France, ſe lia avec l'Empereur, & les troupes Bavaroiſes revinrent vers Donavert, préciſément dans le tems que le Marquis *de Feuquieres* avec un parti de 7. à 8. cens chevaux faiſoit trembler toute la Franconie, & envoyoit des détachemens juſqu'aux portes de Nuremberg.

L'Electeur preſſé par le Comte *de Kaü-*

Kaünits donna ordre à ſes troupes de tâcher de couper celles du Marquis *de Feuquieres*, & croyant étonner le Marquis *de Villars* & lui donner de l'inquiétude, il le lui dit quelques heures après, alléguant les plaintes & les murmures de tous les peuples de voir 7. à 8. cens chevaux mettre à contribution tout l'Empire, pendant que 3000. Bavarois les regardoient faire ſans s'y oppoſer. Le Marquis *de Villars* ſans donner nulle marque d'émotion répondit en ſouriant à l'Electeur, *Les Impériaux ne ſe mettent pas fort en peine de votre Cavalerie, ils ne demandent qu'à vous faire déclarer. Mais*, dit l'Electeur, *je ne ſuis pas non plus en peine du péril que* 800. *chevaux peuvent faire courir à ma Cavalerie. Mais ces Mrs.*, repliqua hardiment le Marquis *de Villars*, *ne vous ont-ils rien dit de trois mille chevaux des troupes du Roi, & d'un détachement de Grenadiers qui ſont trois lieues derriére? Et croyez vous nos Généraux aſſez mal habiles pour pouſſer en avant* 800. *chevaux ſans les faire ſoutenir par quatre fois autant de troupes? Voila bien ce que j'ai repréſenté au Comte de Kaunits,* 1688.

1688. nits, dit auſſitot l'Electeur. *Le Comte de Kaunits*, reprit le Marquis *de Villars, ſe ſoucie fort peu de vos* 3000. *chevaux, il ne veut que vous embarquer.* Ce diſcours du Marquis *de Villars* qu'il avoit fait au hazard, & ſans avoir de nouvelles que le Marquis *de Feuquieres* fût ſoutenu, comme en effet il ne l'étoit pas, produiſit ce qu'il en avoit attendu, le contre ordre fut envoyé aux troupes Bavaroiſes, ce qui ſauva celles du Roi, & retarda la déclaration de l'Electeur que les Impériaux preſſoient vivement.

Le Marquis *de Villars* avertit *Feuquieres*, & le Baron *de Montclar* qui commandoit les troupes du Roi dans le Virtemberg, de prendre mieux leurs précautions, & qu'il ne répondoit plus de retenir les Bavarois, qu'il l'avoit fait une fois par adreſſe, mais qu'il ne ſe flattoit pas de réuſſir de même une ſeconde.

Cependant l'Electeur, quoique engagé avec l'Empereur, avoit peine à rompre tout à fait avec le Roi, & le Prince *Louis de Bade* fut obligé de venir lui même à Munic: mais il ne laiſſa

pas

pas d'avouer au Marquis *de Villars* qu'il n'y étoit venu que pour l'en faire ſortir. Le jour de ſon arrivée, il y eut une fête à Schleiſſem, & une courſe de trainaux. Le Marquis *de Villars* avoit coutume d'être de toutes ces parties, mais il ne fut point invité à celle là, & au retour il trouva l'Electeur un peu embaraſſé. Le lendemain l'un de ſes principaux Miniſtres nommé *Ledel* vint trouver le Marquis *de Villars*, & lui dit que les François mettant l'Empire à feu & à ſang, il n'étoit plus permis à un Electeur de ne s'y pas oppoſer, ni même de garder à ſa Cour un Miniſtre de France, que l'Electeur le prioit donc de ſe retirer, & même dans trois jours. *Vous venez plutot*, lui repliqua le Marquis *de Villars*, *de la part du Prince de Bade, & des Miniſtres de l'Empereur auxquels vous avez toujours été dévoué, que de celle de votre Maitre, j'aurai l'honneur de le voir, & j'ai peine à croire qu'il vous avoue de votre commiſſion.* Juſques là les Miniſtres de Baviére, par l'amitié que leur maitre avoit pour le Marquis *de Villars*, lui marquoient une grande conſidération, 1688.

tion,

1688. tion, & celui-ci même trembloit en lui parlant. Il retourna promtement vers l'Electeur, le Marquis *de Villars* y alla en même tems, & fit ſi bien qu'il arriva le premier.

L'Electeur, étonné de le voir, & craignant une converſation aſſez embaraſſante, paſſa ſur le champ dans un cabinet; mais le Marquis *de Villars* l'y ſuivit, en ferma la porte ſur lui, & demeura ſeul avec l'Electeur.

Ce Prince ne ſavoit preſque où ſe mettre, car il y a une ſorte de timidité qui n'a rien à démêler avec le courage, & contre laquelle toute la valeur poſſible ſe trouve en deffaut. Le Marquis *de Villars* la remarqua, & lui dit, *hé bien, Monſeigneur, vous voila donc entiérement ſubjugué par les Impériaux, & lié plus que jamais par des chaines que vous m'avez fait l'honneur de me dire fort ſouvent être bien peſantes. L'Electeur votre pére vous avoit laiſſé* 15. *à* 16. *millions d'argent comptant, vous les avez conſommés, & vous en devez preſque autant, mais l'Empereur va vous donner moyen d'acquiter vos dettes. Il eſt inutile de vous retracer tous les avantages que*

V.

V. A. avoit ſi bien reconnus elle même, & qui l'avoient porté à donner au Roi, & par ſes lettres à Sa Majeſté, & par celles à Madame la Dauphine, des paroles bien poſitives de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts. Je ne vous ai pas demandé de vous déclarer contre l'Empereur, mais cette neutralité qui avoit été ſi utile à la Maiſon de Baviére, comment ne la gardez-vous pas, du moins juſqu'à ce que vous ayez parfaitement reconnu qu'elle vous ſeroit onéreuſe? 1688.

Les réponſes de l'Electeur étoient très embaraſſées & très obſcures, mais comme il ne révoquoit point le départ du Marquis *de Villars*, celui ci partit de Munic en traineaux ſur la neige, & joignit à huit lieues de là le Comte *de Luzignan* qui revenoit de Vienne, où il avoit été Envoyé du Roi auprès de l'Empereur. Il avoit un garde de l'Empereur outre tous les paſſeports néceſſaires, le Marquis *de Villars* avec les mêmes paſſeports avoit un trompette de l'Electeur : un très grand nombre de François les ſuivoient, & en comptant leurs domeſtiques, ils avoient avec eux plus de trois cens perſonnes.

Les

1688. Les troupes que le Roi avoit envoyées dans la Suabe ſe retiroient auſſi alors. Pluſieurs partis avoient tiré des contributions militaires, & brulé des villages bien avant dans les terres de l'Empire, & la fureur étoit dans les eſprits de tous les peuples au travers deſquels il falloit paſſer. Le Marquis *de Villars* fut d'avis d'éviter les grandes villes, où perſonne ne peut répondre d'une populace en furie, & même aſſez autoriſée à des violences par les deſordres que les François y avoient commis, & que le bruit public groſſiſſoit encore. Il crut qu'il valloit mieux ne loger que dans des villages, où ils ſeroient toujours les plus forts, & où on ne pourroit leur faire d'inſulte, à moins qu'on n'envoyat des troupes, ou qu'on n'ameutat les peuples. Mais les paſſeports, le garde, & le trompette que lui & le Comte *de Luzignan* avoient de l'Empereur & de l'Electeur, ne leur permettoient pas d'appréhender que les Commandans des ennemis oſaſſent violer envers eux le Droit des Gens. Ils marchérent ainſi juſques à Bregentz, où ils arrivérent à deux heures après midi.

midi. Le Marquis *de Villars* vouloit absolument paſſer le Rhin le même jour, & gagner la Suiſſe ; ils étoient même avertis qu'un Officier du Duc *de Virtemberg* qui les avoit joints en poſte, étoit allé parler au Commandant de Bregentz, & tout les engageoit à ſe mettre au plutot en ſureté. D'ailleurs rien ne les empêchoit ; le Gouverneur de Bregentz ne pouvoit faire ſortir de ſon château que vingt hommes, il n'y avoit pas dans ce village 15. habitans qui euſſent des armes, & le Comte *de Luzignan* & le Marquis *de Villars* avoient plus de 300. hommes : mais le Comte *de Luzignan* s'obſtina tellement à reſter, que le Marquis *de Villars* après une aſſez forte oppoſition de ſa part y conſentit. 1688.

Sur les 4. heures du ſoir, le Marquis *de Villars* regardant par les fenêtres vit venir des villages voiſins des gens armés, entendit battre dans la campagne de méchans tambours de payſans : c'étoient 6. ou 7. cens payſans armés, qui s'étoient raſſemblés dans le village de Bregentz en moins de deux heures. Alors le Commandant du château, qui

1688. ſe vit le plus fort, envoya demander les paſſeports pour les examiner. Ils étoient très bons, & le ſoir il chercha querelle, ſes Officiers dirent qu'il vouloit controller toute la troupe, & ſavoir les noms de tous ceux qui ſe retiroient.

On étoit à table lorſque des Soldats armés entrérent d'un air inſolent dans le lieu où l'on mangeoit, le Marquis *de Villars* dit alors en riant au Comte *de Luzignan*, *nous commençons à voir la dignité des Ambaſſadeurs un peu attaquée, Dieu nous garde de pis.* Au point du jour comme on préparoit les chevaux pour partir, ces Soldats les firent rentrer dans l'écurie. Le Marquis *de Villars* ſe voyant arrêté envoya avec ſon Sécretaire le Marquis *de Chaſſonville*, jeune François qui avoit été page de l'Electeur de Baviére, au Commandant de Bregentz lui repréſenter que c'étoit marquer un mépris viſible pour l'Electeur de Baviére, que d'arrêter un Miniſtre qui ſe retiroit de ſa Cour avec un trompette & de bons paſſeports de ce Prince. En même tems il ordonna de ne pas épargner l'argent au Sécretaire

taire du Commandant & à ſes domeſti- 1688.
ques, moyennant quoi ceux qu'il avoit
envoyés rapportérent à 9. heures du
matin un ordre du Commandant de
laiſſer partir le Marquis *de Villars* avec
toute ſa ſuite. Mais le Comte *de Lu-*
zignan & tous ſes gens furent arrêtés,
& il fut retenu huit mois priſonnier
dans un château en Tirol.

Le Marquis *de Villars*, pour ainſi
dire, échapé des priſons de l'Empe-
reur, & dans un commencement de
guerre, (quelle circonſtance pour lui!)
ſe trouvoit trop heureux. Il paſſa dans
le moment ſur les terres des Suiſſes,
arriva à St. Gal ſur les cinq heures du
ſoir, & ſe préparoit à réparer par une
bonne nuit toutes les mauvaiſes qu'il
avoit paſſées depuis ſon départ du Mu-
nic, loſque les Magiſtrats arrivérent
pour le complimenter. La harangue
reçue ſembloit lui répondre de ſon ſom-
meil, mais ces Mrs. s'aſſirent, & lié-
rent converſation. Quelque tems après
on vint lui dire qu'il venoit de tous
côtés des proviſions pour le plus ma-
gnifique repas. Il eut beau leur repré-
ſenter ſa laſſitude extrême, l'accable-

1688. ment où le mettoit un très grand beſoin de dormir, & les ſupplier de le diſpenſer du repas qu'ils faiſoient préparer, tout fut inutile, ſa priére ne fut pas ſeulement écoutée, & le plus grand repas qu'on puiſſe imaginer fut ſervi à minuit. On y voyoit une quantité prodigieuſe de faiſans, de chapons de Milan aux becs dorés, toutes les confitures de Génes; car ces Mrs. étoient en train de ne rien épargner. Une multitude de peuple entra, & les Magiſtrats diſtribuérent à leurs parens & amis tout ce qui étoit ſur la table. Enfin à trois heures après minuit ils ſe retirérent, & le Marquis *de Villars* n'entendit plus parler que de l'hôte qui lui préſenta une grande feuille, & lui fit payer exceſſivement cher le repas que les Magiſtrats venoient de donner à leur famille & à leurs amis.

Il partit de St. Gal fort peu content de ſa nuit, & traverſa la Suiſſe à grands frais, car tout demande dans ce pays là. Deplus la licence des peuples y eſt ſans bornes, & ſouvent on eſt accoſté de payſans qui viennent deman-

mander pour boire, d'un air à ne laiſſer guéres aux gens le mérite de leur libéralité. Le Marquis *de Villars* qui vouloit aller coucher à Huningue chez le Marquis *de Puyſieux*, fit toute la diligence poſſible, & malgré cela ne put arriver aux portes de Bâle que préciſément dans l'inſtant qu'on les fermoit. 1688.

Le Marquis *de Villars* avoit envoyé devant pour trouver les portes de Bâle ouvertes, mais ou la malhabileté de celui qui étoit chargé de cette commiſſion, ou l'eſprit difficile des Suiſſes, penſa couter la vie au Marquis *de Villars*. La nuit étoit noire, il faiſoit un tems horrible, c'étoit le 6. de Janvier, ſes gens s'impatientant de ce qu'on n'ouvroit pas les portes, ſe prirent de paroles avec les Sentinelles Suiſſes, qui étoient ſur le rempart; le Marquis *de Villars* voulant s'avancer pour les faire taire, ſe trouva tout d'un coup en l'air, & tomba dans le foſſé de la place revétu & fort profond. La chute fut très dangereuſe. Il voulut répondre à ceux de ſes gens qui crioient, il lui fut impoſſible de proférer une parole, ils le crurent

1688. mort, & lui même craignit d'avoir l'eſtomac crevé ; une demie heure après il parla, & répondit à ceux qui n'eſpéroient plus qu'il fût encore en vie.

Heureuſement pour lui il avoit changé de bottes à la dinée, & au lieu de celles de Hongrie qu'il portoit ordinairement, le grand froid l'avoit obligé à prendre de groſſes bottes de chaſſe avec pluſieurs paires de bas, il avoit outre cela une robe fourée & un manteau par deſſus. Comme il tomba droit ſur ſes pieds, les bottes l'empêchérent de ſe rompre les jambes, il vouloit ſe relever dans le foſſé, mais il ſentit de ſi violentes douleurs qu'il retomba, enfin on prit la corde avec laquelle on fait paſſer les lettres ; & deux hommes s'étant laiſſé couler dans le foſſé l'attachérent par deſſous les bras pour l'en tirer ; mais en le tirant, la corde où l'on n'avoit fait qu'un nœud-coulant l'étouffoit ſi bien, qu'il cria que l'on le laiſſat retomber, lorſque ceux qui étoient au haut du foſſé ſe baiſſant le prirent par un bras, & achevérent de le retirer. On le mit

à

à couvert dans une guérite, où à force d'eau de vie on l'empêchoit de s'évanouir de douleur, & après avoir été ſix heures dans cet état ſans pouvoir faire ouvrir les portes, on l'étendit ſur deux aix, & on le porta dans un cabaret nommé le Sauvage dans la ville. 1688.

Les Médecins & Chirurgiens s'y trouvérent en grand nombre, on l'étendit ſur une table pour voir s'il n'y avoit rien de rompu, les meurtriſſures étoient fort grandes, mais il ne ſe trouva pas de fraction, on le porta dans un batteau à Huningue chez le Marquis *de Puyſieux* Gouverneur, où la fiévre le retint huit jours, & étant encore très foible on le mit ſur deux vedelins joints enſemble pour deſcendre le Rhin à Strasbourg. Il fut obligé de s'y repoſer trois ou quatre jours, & s'en alla en poſte à Metz, où le Marquis *de Bouflers* qui commandoit ſur ces frontiéres le retint encore. Il fut obligé d'y faire quelques remédes, ayant toujours des reſſentimens de fiévre. Enfin il ſe rendit auprès du Roi, qui lui fit l'hon-

1688. neur de lui dire qu'il avoit trop bonne opinion de l'étoile du Marquis *de Villars*, pour croire qu'il eût pu périr d'une chute dans les foſſés de Bâle. Il fut deſtiné à commander la Cavalerie dans l'Armée de Flandre, dont le Maréchal *d'Humieres* étoit nommé Général, le Maréchal *de Luxembourg* n'étant pas encore bien revenu des mauvaiſes impreſſions, qui étoient demeurées dans l'eſprit du Roi, par l'affaire qui l'avoit fait mettre à la Baſtille. Ce Général, dont le caractére & l'eſprit a brillé à la tête des Armées & qui a gagné pluſieurs batailles, avoit été arrêté par des cabales de Cour, mis à la Baſtille, gargé très étroitement, & interrogé comme criminel ſur pluſieurs faits.

Ce qui y avoit donné le premier lieu, étoit un écrit ſigné de lui, par lequel il donnoit pouvoir à des miſérables, qui promettoient de faire voir le Diable, de faire des conjurations en ſon nom. On a dit que cette ſignature avoit été ſurpriſe au Maréchal *de Luxembourg*, & à la vérité on a peine à comprendre qu'un homme

me à la tête des Armées pût s'amu- 1688.
ſer à de ſi vaines ſuperſtitions, capables ſeulement de ſurprendre des eſprits foibles de femme. Mais cependant l'on ne peut nier que le Maréchal *de Luxembourg* n'eût donné quelque lieu à lui croire ces foibleſſes. Il étoit ennemi déclaré du Marquis *de Louvois*, lequel l'avoit mélé dans les affaires qui firent ſortir la Comteſſe *de Soiſſons* du Royaume, auſſi bien que la Ducheſſe *de Bouillon*, la Marquiſe *d'Halluye*, & pluſieurs autres. On vouloit les ſoupçonner de poiſon, & de ſortiléges. Une femme nommée *la Voiſin* fameuſe par pluſieurs ſortiléges fut arrêtée, Mr. *de Luxembourg* & toutes ces Dames avoient été chez elle. On prétend même que le Duc *de Nevers* avoit fait voir quelques années auparavant à ſa ſœur le Comte *de Soiſſons* mourant. Enfin on créa une Chambre de Juſtice, & ſur ces bruits de poiſon l'on ne pouvoit qu'approuver la plus grande ſévérité, pour ne laiſſer pas établir en France des crimes qui n'y étoient guéres connus. On fit arrêter à Liége cette

1688. cruelle *Brainvilliers*, qui avoit fait périr une partie de ſa famille : enfin quelques vérités, & beaucoup de menſonges, envelopérent pluſieurs innocens avec un très petit nombre de coupables.

Après cette digreſſion ſur les raiſons qui avoient éloigné le Maréchal *de Luxembourg*, (ſans difficulté le plus capable du commandement des Armées) nous dirons que celle de Flandres fut deſtinée au Maréchal *d'Humieres*, homme certainement d'un grand courage, de beaucoup d'eſprit dans la converſation, d'un commerce agréable, mais qui avoit été plus occupé du métier de courtiſan que des ſoins d'apprendre la guerre. Auſſi n'étoit-il pas de la force des premiers Généraux, & quelques fautes qu'il fit pendant la campagne furent beaucoup relevées par ſes ennemis. Sous les ordres du Général *Valdeck* l'Armée ennemie s'aſſembla derriére Mons, & les divers mouvemens regardoient plutot les ſubſiſtances qu'aucun deſſein d'action ; cependant les ennemis paſſérent la Sambre, & le Marquis *d'Humieres*

mieres s'approcha d'eux, ce qui donna occaſion à l'affaire de Valcour. Nous reprendrons la ſuite de cette campagne, après avoir dit un mot des caractéres des Généraux de ce tems là. 1688.

Nous avons parlé des raiſons qui avoient éloigné le Maréchal *de Luxembourg* du commandement des Armées. Le Maréchal *de Schomberg*, eſtimé capable de les commander, étoit ſorti du Royaume par les raiſons de la Religion reformée, dont le Roi ne vouloit plus ſouffrir aucun exercice dans ſes Etats. On avoit fait plus à la deſtruction des temples des Proteſtans, à la révocation de l'Edit de Nantes, on avoit joint des perſécutions qui firent ſortir un très grand nombre de familles; playe qui ſaignera longtems dans l'Etat, pour l'avoir affoibli d'une infinité de ſujets, parmi leſquels pluſieurs étoient recommandables par leur fidélité, leurs richeſſes, & leur induſtrie qu'ils ont portée dans les pays étrangers au grand préjudice de la France.

Le Maréchal *de Schomberg* alla d'abord

1688. bord en Portugal, enſuite en Brandebourg, de là il ſe donna au ſervice du Roi *Guillaume*, & fut tué au paſſage de la Doine en Irlande.

Le Maréchal *de Luxembourg*, brouillé à la Cour, mais ſurtout avec le Marquis *de Louvois* qui avoit le plus contribué à ſa diſgrace, ne fut pas employé.

L'Armée de Flandres fut deſtinée au Maréchal *d'Humieres*, & celle d'Allemagne au Maréchal *de Duras*. Le Maréchal *de Bellefonds*, plus capable, mais de tout tems ennemi de Mr. *de Louvois*, voyant les principales Armées deſtinées, alla trouver ce Miniſtre, & lui déclara qu'il deſiroit de ne pas ſervir. Il fut écouté avec plaiſir; on envoya le Maréchal *de Navailles* en Rouſſillon, & le Maréchal *de Lorge* ſans grande néceſſité & ſans troupes en Guyenne.

Pour dire donc quelque choſe des divers caractéres de ces Généraux, le Maréchal *de Luxembourg*, ſans contredit le plus capable, & diſtingué par un grand nombre d'actions très heureuſes, avec beaucoup d'eſprit & de

de courage n'avoit pas toute l'applica- 1688.
tion indiſpenſablement néceſſaire à la conduite d'affaires auſſi importantes que celle de mener des Armées. Il avoit le coup d'œil excellent, dans une action il jugeoit parfaitement des mouvemens d'un ennemi, & ordonnoit avec juſteſſe, préciſion, & promtitude ceux que devoient faire ſes troupes. Ces qualités excellentes en lui ont brillé dans pluſieurs actions, mais comme les projets de guerre l'occupoient médiocrement, on prétendoit que l'utilité qu'on pouvoit retirer d'un grand ſuccès, ne lui donnoit pas une aſſez vive attention. Ces grandes qualités & ce deffaut ont paru preſque dans toutes les occaſions où il a commandé.

Le Maréchal *de Schomberg* s'étoit fort diſtingué dans les guerres de Portugal, nous ne l'avons vu dans celles de France que dans un âge fort avancé, ainſi il peut être que les années avoient ajouté à une lenteur qui lui paroiſſoit naturelle. Il étoit homme de bon ſens, ferme, opiniâtre dans ſes réſolutions, ſévére dans le commande-

1688. ment. Sa prudence parut outrée dans les conſeils qu'il donna de ne pas attaquer le *Prince d'Orange* près de Valenciennes, & dans ſon inaction, lorſque le *Prince d'Orange* ſe retiroit devant lui, abandonnant le ſiége de Maſtricht.

Le Maréchal *de Belleſonds* a ſi peu ſervi, que l'on ne peut parler de ſes talens pour la guerre. Il avoit été diſtingué dans les emplois de Lieutenant-Général, on ne pouvoit lui diſputer beaucoup d'eſprit, il avoit du courage, parloit fort bien de guerre, mais préſumant de la faveur & des bontés de ſon maitre, il mépriſa les Miniſtres qui le perdirent de concert, & il leur en donna pluſieurs occaſions, dont ils profitérent avidement.

Le Marquis *de Villars* n'a jamais vu ſervir ni commander le Maréchal *de Duras*. Lui & le Maréchal *de Lorge* ſon frére étoient neveux de Mr. *de Turenne*, qui avoit toujours été fort occupé des avantages de ſa famille. Il n'oublia rien pour leur procurer tous ceux qu'ils pouvoient eſpérer, & ces deux fréres furent re-

vé-

vétus d'honneurs, de dignités, & des plus grandes charges, ſans avoir rendu des ſervices qui paruſſent exiger de ſi grandes récompenſes. Le Maréchal *de Lorge* étant ſubalterne avoit grande réputation de courage. Après la mort de Mr. *de Turenne*, il ſe trouva Commandant de l'Armée avec le Marquis *de Vaubrun*, homme très hardi, & qui avoit de l'eſprit. Il étoit l'homme du Miniſtre dans une Armée fort dévouée à Mr. *de Turenne*, qui en étoit ennemi déclaré. Ainſi Vaubrun étoit haï, & le Maréchal *de Lorge* aimé; & l'on donna à ce dernier tout l'honneur du combat d'Altheneim. Le Marquis *de Vaubrun* avoit reçu quelques jours auparavant une fort grande bleſſure, qui ne l'empêcha pas de ſe trouver dans l'action, & d'y demeurer juſqu'à ce qu'il fut tué. 1688.

L'Armée du Roi ayant repaſſé le Rhin, tout parloit pour le Comte *de Lorge*. La Cour, qui ne vouloit pas le faire Maréchal de France, envoya le Maréchal *de Duras*, qui étoit en Franche-Comté, prendre le commande-

ment

1688. ment de l'Armée, & le Comte *de Lorge* ne fut élevé à la dignité de Maréchal de France que l'hiver d'après.

Mais à peine fut-il à la tête des Armées, que le mérite qu'il avoit acquis ſubalterne, fut étouffé par le poids du commandement en chef, véritablement au deſſus de ſon génie. Tous ces nouveaux Généraux avoient le malheur de ſuccéder aux deux plus grands hommes de leur ſiécle, le grand *Condé* & le Vicomte *de Turenne*, & ceux qui les avoient vu ſervir y trouvoient une ſi grande différence, que l'eſprit ſe ſoumettoit avec peine à la conſidération qu'exigeoient leurs commandemens & leur dignité. On doit cependant diſtinguer le Maréchal *de Luxembourg*, dont les grandes qualités ne pouvoient être obſcurcies par le peu d'application que l'on vouloit lui croire, par ſa foibleſſe pour ſes favoris, & par une eſpéce de légéreté peu convenable à un grand homme.

Ce peu que nous diſons des Généraux qui ont commandé dans la guer-

re

re qui commença en 1688. & ne finit qu'en 1697. ſuffit pour les faire connoitre. Et certainement la France devoit retirer de plus grands avantages, ſur tout en Allemagne, par l'heureuſe diſpoſition de nos frontiéres, ayant cinq ponts ſur le Rhin, autant de places qui nous ouvroient l'Empire uniquement couvert d'une très mauvaiſe Armée, & ſouvent mal commandée; la guerre des Turcs occupant d'ailleurs les meilleures troupes, & les plus habiles Généraux de l'Empereur. 1688.

Revenons à la campagne de 1689. & ce qui regarde le Marquis *de Villars*, dont principalement on a deſſein d'écrire la vie & les mémoires. 1689.

Le Maréchal *d'Humieres* n'avoit d'autre vue que de couvrir la frontiére, & il parut que les deſſeins de la Cour étoient uniquement de laiſſer conſommer nos ennemis par les efforts qu'ils faiſoient pour le ſiége de Mayence. Pendant ce tems-là le Maréchal *de Duras* achevoit un ouvrage, que l'on pouvoit dire oppoſé à la gloire de la Nation, & même à celle d'un très

1689. très bon & très grand Roi.

On avoit perſuadé au Roi, dont certainement la bonté n'a jamais été aſſez connue, que le ſalut de l'Etat conſiſtoit à mettre des deſerts entre notre frontiére, & les Armées de nos ennemis. Pour cela, contre nos propres intérêts, & même contre les raiſons de guerre, on avoit brulé les grandes villes de Treves, de Worms, de Spire, d'Heidelberg, une infinité d'autres moins conſidérables, & les plus riches & les meilleurs pays du monde. On avoit pouſſé cette vue pernicieuſe juſqu'à deffendre de ſemer à quatre lieues en deça & en delà du cours de la Meuſe.

On n'a jamais pu imaginer par quelle fatalité ces horribles conſeils ont pu être donnés. Le Marquis *de Louvois*, homme de beaucoup d'eſprit, ne s'y oppoſa pas, & les perſuada au Roi malgré ſa bonté, laquelle, pour le répéter, étoit au plus haut point. Ces ordres furent donnés, ſuivis, & exécutés avec une rigueur, qui ſera toujours reprochée à la plus valeureuſe Nation de l'univers.

Le

Le Maréchal *de Duras* étoit occupé à tout bruler & rebruler, car on détruiſoit même les caves, on ne pardonnoit à aucune égliſe, la juſtice & la piété du Roi en firent depuis rebâtir quelques unes, mais le mal étoit irréparable. 1689.

La campagne ſe paſſa donc en Allemagne à voir prendre Mayence, & en Flandres à de très médiocres mouvemens. Le Marquis *de Villars*, peiné de commander une ſi brillante Cavallerie ſans action, propoſa pluſieurs partis, ils n'étoient pas du gout du Maréchal *d'Humieres*; on chercha même à le brouiller avec ce Général, & ſa bonne volonté fut inutile. Les ennemis firent un fourage hazardé, le Marquis *de Villars* alloit en attaquer les eſcortes, lorſque le Chevalier *de Tilladet* Lieutenant-Général de jour l'en empêcha d'autorité. Dans un autre que faiſoient nos troupes, un parti ſe jetta ſur nos fourageurs; le Marquis *de Villars* l'attaqua, & le prit, & un coup de fuſil bleſſa le jeune Prince *de Rohan* qui le ſuivoit, jeune homme d'une très grande valeur, qui mou-

1689. mourut quelque tems après de ſa bleſſure. Enfin les ennemis étant venus camper près de Valcour, petite ville dont les murailles étoient bonnes, un peu éloignée de la tête de leur camp, le Maréchal *d'Humieres* crut pouvoir leur emporter ce poſte, & le fit attaquer ſans l'avoir bien reconnu. Nous y perdimes le Chevalier *Colbert* Brigadier & Colonel de Champagne, trois Capitaines aux Gardes. Le Marquis *de St. Gelais* y fut tué auſſi d'un coup de canon, & cette mauvaiſe avanture fit tort au Maréchal d'*Humieres*.

Quelques jours après on crut pouvoir canonner le camp des ennemis, on en montra le deſſein, & à la pointe du jour notre canon placé, on trouva que celui des ennemis l'étoit beaucoup plus avantageuſement, que la partie de leur camp qui étoit expoſée la veille avoit été retirée la nuit, & ils nous firent une ſalve de 30. piéces de canon avant que le notre eût commencé à tirer.

Cette campagne, comme l'on voit, ne fut pas bien glorieuſe. Le *Duc du Maine* n'en rendit pas un compte avan-

vantageux au Roi, & l'Armée fut 1689.
deſtinée pour la campagne ſuivante au
Maréchal *de Luxembourg.*

Le Marquis *de Villars* fut occupé l'hiver à viſiter la Cavalerie, & avec une grande confiance du Roi & du Miniſtre, les Inſpecteurs ayant ordre de le ſuivre chacun dans l'étendue de ſon inſpection. Il étoit chargé de changer les Majors qu'il trouveroit n'être pas propres à ces emplois, de propoſer des Capitaines en leur place, d'examiner dans tous les Corps les méchans Officiers, & d'en purger la Cavalerie.

Le Roi le fit Maréchal-de-Camp à la fin de 1689, & il fut deſtiné à ſervir dans l'Armée que devoit commander le Marquis *de Bouflers* avec le Comte *de Tallard*, & les Marquis *d'Harcourt*, & *de Teſſé*, auſſi Maréchaux-de-Camp.

Cette campagne ſe paſſa ſans événement, & le Corps d'Armée du Marquis *de Bouflers* deſtiné à tenir le milieu des frontiéres entre les Armées d'Allemagne ſous les ordres de Monſeigneur *le Dauphin*, & celle de Flandres

1689. dres commandée par le Maréchal *de Luxembourg*, ne vit aucune action. Cette inutilité affligeoit le Marquis *de Villars* au point, qu'il voulut partir pour aller volontaire pendant quelques jours, & dans un tems où il paroiſſoit par les mouvemens des Armées d'Allemagne que l'on y verroit une bataille. Le Marquis *de Bouflers* l'en empêcha, lui repréſentant à quelles réprimandes il s'expoſeroit du côté de la Cour, s'il quittoit ſans permiſſion le poſte où il étoit, pour aller dans une autre Armée. Enfin, ſoit par chagrin, ſoit par un effet naturel, il tomba malade dans les Ardennes, & ſi dangereuſement, que l'on deſeſpéroit de ſa vie. Le Marquis *de Bouflers* même étant obligé de quitter le camp d'Obersdorff, dans le tems que le Marquis *de Villars* étoit à la derniére extrêmité, laiſſa deux Régimens de Dragrons pour le garder. L'émétique & la bonté de ſon tempéramment le ſauvérent, & on le porta à Arlon, de là à Sedan, où il reçut des ordres de la Cour pour aller commander en Flandres pendant l'hiver, ſous les ordres du

du Marquis *de Bouflers*. Le bruit de l'extrêmité où il étoit, porta le Marquis *de la Valette* à demander ſon commandement, & il l'obtint. Mais ſa ſanté rétablie lui ayant permis de ſervir, le Marquis *de la Valette* fut envoyé ſur la frontiére de Picardie. 1689.

Dans le commencement de l'année 1690. la Cour envoya des ordres au Marquis *de Bouflers* de marcher avec un Corps d'Armée, derriére Bruxelles, le laiſſant ſur la gauche. Le Marquis *de Villars* eut ordre de paſſer la Dendre avec ſept à huit mille hommes, & de marcher droit à Bruxelles. Il raſſembla toutes ſes troupes avec grand ſecret ſous Tournai, & partit par un tems fort rude, ayant même une aſſez groſſe fiévre dont il ne parla point, de peur que les gens qui lui étoient liés d'amitié ne s'oppoſaſſent à la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas confier ce commandement à un autre. Bien qu'il y eût véritablement du péril pour lui à faire cette courſe par un tems très fâcheux & avec la fiévre, il alla camper à Grammont. Cette fiévre cauſée par un rhume violent 1690.

1690. lent ceſſa avec le rhume, qui fut diſſipé par beaucoup d'eau de vie brulée, & par un ſommeil de trois heures.

Le Marquis *de Villars* eut avis que le Comte *de Verſaſſine* avoit raſſemblé 2500. chevaux à deux lieues de Grammont, il marcha à lui, & le joignit à trois lieues de Bruxelles. Le Comte *de Verſaſſine* ſe mit en bataille derriére un ruiſſeau, & le Marquis *de Villars* ayant ordonné aux Srs. *de Vendeuil* Maréchal-de-Camp & *Dacby* Brigadier de faire ſonder le paſſage, pendant qu'il remontoit le ruiſſeau pour prendre le flanc des ennemis, ſon ordre fut mal exécuté, & *Verſaſſine* voyant qu'il alloit être coupé par le Marquis *de Villars*, laiſſa trois troupes ſur le bord du ruiſſeau, & ſe retira, ſans que ceux qui avoient ordre de le ſerrer de près, fiſſent un pas pour le ſuivre. Ainſi ce Corps qui pouvoit être deffait, ne perdit que les trois troupes qu'il avoit ſacrifiées pour ſa retraite. Quelques jours après, la gelée étant très forte, on réſolut d'aller paſſer les canaux au deſſus

ſus de Gand, & d'entrer dans le pays de Vaas. On marcha avec dix huit à vingt mille hommes par deux endroits. Le Marquis *de Villars* avec les troupes qui partoient de Tournai, de Valenciennes, de Douai, & de Lille, laiſſa la Lis ſur ſa gauche qu'il alla paſſer à Deinſe, & le Marquis *de Bouflers* avec toutes les troupes qui venoient de Dunkerque, d'Ipres, & d'autres places, alla droit ſur le canal de Gand à Bruges. Les glaces étant fortes, on paſſa le canal, & le Marquis *de Villars* entra dans le pays de Vaas. Cette marche valut au Roi quatre millions de contribution, & l'on ne perdit perſonne. Les troupes rentrérent dans leurs garniſons, & il ne fut queſtion que de les laiſſer repoſer juſqu'à l'entrée de la campagne. 1690.

On ne doit pas oublier ici la bataille de Staffarde, qui ſe donna le 18. d'Aout. Après un ſanglant combat, & qui dura ſix heures, le *Duc de Savoye* fut obligé de céder le champ de bataille, couvert de trois mille morts, outre un grand nombre de priſonniers.

1690. Peu après Mr. *de Catinat* ſe préſenta devant Saluces, qui ne fit qu'une foible réſiſtance. Les autres petites places à ſon exemple ouvrirent leurs portes au vainqueur, qui bientot après vint faire le ſiége de Suſe, dont la conquête ne lui couta pas plus que celle de Saluces.

Dans le même tems que le Piémont ſe ſoumettoit à l'Armée de Mr. *de Catinat*, la Savoye étoit ravagée par celle que commandoit *St. Ruth*, plus odieux par ſes ſévérités que célébre par ſes victoires. Ainſi le *Duc de Savoye* ſe voyoit dépouillé de ſes Etats, ſans autre reſſource que quelques Citadelles qui tenoient ferme, & ſous les ruines deſquelles ce Prince étoit réſolu de s'enſevelir plutot que de ſe ſoumettre.

Un des grands événemens de cette année, eſt la bataille de la Boyne. On y vit deux Rois aux priſes, dont l'un étoit le beau-pére, l'autre le gendre; comme on vit autrefois Pompée & Cezar dans les plaines de Pharſale. Le *Prince d'Orange* battit entiérement l'Armée du Roi de la Grande Bretagne.

Le

Le Maréchal *de Schomberg*, qui étoit sorti de France après la révocation de l'Edit de Nantes, & qui commandoit sous le Prince *Guillaume*, fut tué dans cette occasion. Dublin ouvrit peu après ses portes au vainqueur. 1690.

Dans les commencemens de 1691. le Roi prit toutes les mesures, & avec un grand secret, pour faire le siége de Mons. Cette place étoit très forte, très importante, & deffendue par une garnison nombreuse. Le Prince *de Gremberg* en étoit Gouverneur, & *Fagel* Lieutenant-Général y commandoit les troupes Hollandoises. Le Maréchal *de Boufflers* & le Marquis *de Villars* furent seuls chargés de l'investiture, & du secret. Il falloit cacher ce dessein aux ennemis, & leur donner de l'inquiétude pour tant de places différentes, qu'il leur fût difficile de démêler le véritable objet. 1691.

Les troupes commençoient à s'ébranler dès le premier d'Avril sur la Meuse, dans le Hainault, dans la Flandre, & du côté de la mer, & les ennemis incertains laissérent dans toutes les places menacées les garni-

1691. ſons ordinaires. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'inveſtir Mons du côté le plus dangereux, qui étoit celui de Bruxelles & d'Ath, le ſeul par lequel il fût poſſible à l'ennemi d'y jetter du ſecours. Il partit de Condé, laiſſant la riviére d'Aiſne ſur la droite. Le Marquis *de Crequi* commandoit ſous ſes ordres les troupes qui devoient former cette inveſtiture; mais il ſe perdit de maniére qu'à l'entrée de la nuit le Marquis *de Villars* ne ſe trouva que cinq eſcadrons, & n'eut pas d'autre parti à prendre que de ſe mettre avec ce peu de troupes à 150. pas de la porte de Mons à Bruxelles, pour empêcher, du moins autant qu'il ſeroit en ſon pouvoir, qu'il n'entrat perſonne la nuit dans Mons. A la pointe du jour, le Marquis *de Crequi* arriva avec les troupes, & le Marquis *de Villars* occupa le village de Nimy, l'Abbaye de St. Denis, & toutes les principales avenues de la place, fit couper & barrer tous les chemins, & commencer à tracer la ligne de circonvallation. Les pionniers arrivérent le troiſiéme jour. Il parut auparavant

des

des partis conſidérables de Cavalerie, 1691.
des détachemens de Grenadiers des ennemis; mais aucun n'oſa tenter de forcer les avenues occupées, & avant le quatriéme jour les poſtes étoient pris, & retranchés de maniére qu'il falloit une Armée entiére pour pouvoir les attaquer.

Le *Prince d'Orange* ſe rendit en diligence à Bruxelles, où il donna rendez-vous à toutes les forces de la ligue. Le Roi arriva au ſiége, & toutes les diſpoſitions étant bien faites par les ſoins du Marquis *de Louvois*, très capable de n'en oublier aucun, ſoit pour aſſembler une Armée nombreuſe, ſoit pour aſſurer toutes les ſubſiſtances, & tous les convois de vivres & de munitions de guerre, l'on ouvrit la tranchée le neuviéme jour de l'inveſtiture. *Le Prince d'Orange* s'approcha avec une Armée conſidérable, & le Roi raiſonnant avec pluſieurs Officiers Généraux & le Marquis *de Louvois* ſur le parti que pourroit prendre le *Prince d'Orange*, le ſentiment de pluſieurs fut qu'il tenteroit une action générale. Le Marquis *de Villars* dit, *je crois qu'il n'en fera rien.* Le

1691. Roi lui demanda pourquoi. *Villars* répondit, *parcequ'il vaut mieux ne rien faire que de faire mal, & que les meſures de Votre Majeſté ſont ſi bien priſes, les poſtes ſi bien occupés & ſi bien retranchés, le nombre de ſes troupes ſi ſupérieur à celui des ennemis, qu'il n'y a qu'à deſirer que le Prince d'Orange veuille les attaquer.*

Le Marquis *de Louvois* fut bien aiſe de voir avancer & ſoutenir cette opinion; car le courtiſan vouloit porter le Roi à penſer que ce Miniſtre avoit hazardé ſa gloire & ſa perſonne; & la vérité eſt que jamais entrepriſe n'avoit été formée avec plus de raiſon, & de moyens d'en rendre le ſuccès infaillible.

La deffenſe des ennemis fut très molle : une ſeule attaque ne réuſſit point. L'ouvrage à corne fut attaqué, & pris. Mais, ſoit que les matériaux pour s'y retrancher n'euſſent pas été aſſez promtement apportés, ou par quelque négligence d'un détachement des Gardes duquel on ſe plaignit, les ennemis y rentrérent. Mais il fut repris quelques heures après très facilement, & le Marquis

quis *de Villars* y étant entré des premiers, trouva *Conſtant* Capitaine des Grenadiers du Régiment des Vaiſſeaux encore en vie avec une bleſſure très dangereuſe, les ennemis l'ayant laiſſé comme mort. Cette action fut la ſeule de tout le ſiége de Mons. Il en couta peu au Roi, qui retourna à Verſailles, & qui eut la bonté de marquer au Marquis *de Villars* beaucoup de ſatisfaction de ſes ſervices. 1691.

Les troupes furent renvoyées dans les garniſons, & en quartiers de fourage dans toutes les places de Flandres, de la Meuze, de la Picardie, de la Champagne, des Evêchés, & aſſez de proche en proche pour raſſembler l'Armée, & entrer en campagne, dès que les mouvemens des ennemis y obligeroient.

Ils renvoyérent leurs troupes auſſi dans des quartiers aſſez éloignés, & l'on réſolut de bombarder la ville de Liége, & d'y tirer des boulets rouges. Le Marquis *de Bouflers* fut chargé de cette expédition, & le Marquis *de Villars* deſtiné à ſervir dans cette Armée, qui fut placée ſur les hauteurs du côté de

1691. la Chartreuſe. On tira quantité de boulets rouges, qui firent un médiocre effet; le fort de Chenai, éloigné de la ville de près d'une demie lieue, étant gardé par 500. hommes. Le Marquis *de Villars* qui ſe promenoit aux gardes les plus avancées, remarqua quelque mouvement dans les troupes qui étoient dans ce fort, & ayant jugé que cette garniſon vouloit l'abandonner & ſortoit avec précipitation, il prit les premiers piquets de Cavalerie & d'Infanterie qui ſe trouvérent à la tête du camp, & ayant couru très diligemment ſur leur route, les 500. hommes furent tous pris ou tués. C'eſt ce qu'il y eut de plus conſidérable dans cette expédition.

L'on ordonna de bruler les faubourgs en ſe retirant, cependant le Marquis *de Villars* étant chargé de l'arriére-garde ſuivit ſon humanité naturelle, les ſauva, & empêcha leur deſtruction, à la réſerve de 14. ou 15. maiſons qu'il ne put garentir. Le Marquis *de Bouflers* eut ordre de ramener ſon Armée près de Dinant, ce qu'il fit en quatre jours de marche. On repaſſa aſſez près de Huy qui étoit occupé par les ennemis, & com-

comme l'Armée entroit dans ſon camp marqué, il arriva quelques avis au Marquis *de Bouflers* que les ennemis, que l'on prétendoit forts de l'autre côté de la Meuze, vouloient la paſſer à Huy, & l'attaquer dans la marche, ce qui étoit preſque impoſſible à cauſe du long chemin que le *Prince d'Orange*, que l'on diſoit près de Louvain auroit eu à faire. Outre qu'une Armée ne paſſe pas une riviére comme la Meuze ſur un ſeul pont, ni en ſi peu de tems. Cependant ſur cet avis, le Marquis *de Bouflers* voulut empêcher les troupes d'entrer dans le camp, & les faire marcher. 1691.

La réputation du Marquis *de Bouflers* étoit bien établie ſur la valeur, il étoit attaqué ſur l'inquiétude, & l'on voit aſſez ſouvent des hommes d'une intrépidité perſonnelle être timides quand ils ſont chargés du Généralat.

Le Marquis *de Villars* repréſenta au Marquis *de Bouflers* que cette marche, forcée & ſans néceſſité, ne ſeroit pas approuvée. Il ſe rendit à ſes raiſons, il fut réſolu que l'Armée camperoit, & le Marquis *de Villars* garentit ſon ami

1691. d'une précipitation qui auroit été blâmée.

On ordonna que l'on ſe mettroit en marche avant le jour, & l'on fit une journée plus grande. Comme on avoit des partis ſur Huy, on régla ſes mouvemens ſur des avis certains, ſans montrer une crainte inutile. Le Marquis *de Bouflers* fut obligé au Marquis *de Villars* du bon conſeil qu'il lui avoit donné.

On arriva à Dinant, où l'Armée ſe repoſa pendant trois ou quatre jours. La campagne précédente le Marquis *de Calvo*, ancien Lieutenant-Général, qui mourut pendant l'hiver, avoit commandé la ſeconde Armée de Flandre, laquelle auparavant étoit ſous les ordres du Maréchal *d'Humiéres*. Le Roi la donna au Marquis *de Villars*. Il reçut les ordres & les inſtructions pour la commander, au camp près de Dinant. Ainſi il avoit le commandement de toutes les troupes qui étoient dans les places depuis Tournai juſqu'à la mer, & outre cela quinze bataillons & trente eſcadrons avec un équipage d'Artillerie. Il étoit chargé de la deffenſe des lignes, qui couvroient

vroient tout le pays depuis l'Eſcault jusqu'à Dunkerque. En général il étoit aux ordres du Maréchal *de Luxembourg*, mais dans certains cas, il avoit ceux du Roi pour agir indépendamment. 1691.

Il ſe rendit à Tournai, & raſſembla ſa petite Armée entre Cambrin & le Pont des pierres. Il écrivit alors au Maréchal *de Luxembourg*, & lui expliqua par pluſieurs bonnes raiſons de guerre, que l'unique moyen de pouvoir ſe flatter de deffendre des lignes, c'eſt de prendre, ſi l'on peut, un bon poſte & retranché en avant de la ligne, pour obliger l'ennemi qui ſonge à attaquer des lignes, à déterminer ſon attaque ſur la droite ou ſur la gauche, puiſque le desavantage en tenant une grande étendue de pays eſt de ne ſavoir jamais quelle peut être la véritable attaque, & que l'ennemi en donnant des inquiétudes en divers lieux oblige celui qui ſe deffend à s'étendre, & par conſéquent l'affoiblit par tout. La diſpoſition du Marquis *de Villars* fut approuvée par Mr. *de Luxembourg*, & empêcha le Marquis *de Caſtanaga* de rien

1691. entreprendre, quoiqu'il marchat à lui avec des forces ſupérieures.

Le Marquis *de Villars* retira même de grands avantages de ſa diſpoſition, car ſon pays étant couvert, & par conſéquent ne payant aucunes contributions, il obligea celui des ennemis de lui fournir toutes ſes ſubſiſtances. En ſorte que le Marquis *de Caſtanaga* avoit la douleur de voir tous les jours les chariots des terres d'Eſpagne traverſer ſon camp, pour apporter des foins & des avoines dans celui du Marquis *de Villars*.

L'Armée du Roi, commandée par Mr. *de Luxembourg*, ne fit qu'obſerver celle du *Prince d'Orange*.

Vers les premiers jours de Septembre le Maréchal *de Luxembourg* crut pouvoir aller prendre des quartiers de fourage du côté de Ninove, & plaça ſon Armée dans un pays très abondant.

Pour y aſſurer ſa ſubſiſtance & ſes convois, il manda au Marquis *de Villars* de ſe placer avec la plus grande partie de ſes troupes du côté de Renai, afin que tout ce qui venoit de Tournai pût paſſer en ſureté à l'Armée de Mr. *de Luxembourg*. Les ennemis jettérent

2500.

2500. chevaux dans Oudenarde, & un jour qu'il paſſoit un convoi de près de 4000. charettes, le Marquis *de Villars* ſe poſta le mieux qu'il fut poſſible pour le couvrir; mais la file étoit ſi longue, & tenoit une ſi grande étendue de pays, qu'il étoit bien difficile de mettre tout en ſureté. 1691.

Les ennemis ſortirent d'Oudenarde, attaquérent le convoi en deux endroits, & dételérent quelques caiſſons. Mais le Marquis *de Villars* y accourut avec une telle diligence, que les ennemis furent repouſſés par tout, & que le convoi paſſa heureuſement.

Le Maréchal *de Luxembourg* manda au Marquis *de Villars* de ſe rendre auprès de lui, pour prendre les meſures les plus juſtes pour aſſurer ſes ſubſiſtances.

L'Armée du Maréchal *de Luxembourg* étoit, comme on dit, bien campée, grains & fourages en abondance, toutes les troupes barraquées, le Général placé pour faire la meilleure chére du monde, les poulardes de Campine, veaux de Gand, petites huitres d'Angleterre, rien ne lui manquoit. L'on

1691. parle de ces bagatelles, parceque les ennemis du Maréchal *de Luxembourg* vouloient quelquefois dire qu'elles ne laiſſoient pas d'influer ſur ſes réſolutions.

Le Marquis *de Villars* le trouvant très content de ſa ſituation, prit la liberté de lui dire; „ mais le *Prince d'O-* „ *range* ne pourroit-il pas venir cam- „ per près d'Ath & de Ligne, & par „ conſéquent vous faire ſortir dans le „ moment de ce camp délicieux "? Le Maréchal *de Luxembourg* ſoutenoit ce parti impoſſible par bien des raiſons; quand *Tracy*, qui étoit à la guerre avec 300. chevaux, manda qu'il croyoit voir paroitre la tête des colonnes de l'Armée des ennemis. L'on voulut ſe flatter que c'étoit un fourage, cependant ſur une ſeconde nouvelle de *Tracy* qui fortifioit les premiéres, l'on monta à cheval, & des premiéres hauteurs on découvrit que réellement l'Armée ennemie marchoit du côté d'Ath, & avant deux heures après midi on la vit s'étendre le long du petit ruiſſeau de Ligne. Le Marquis *de Villars* s'en retourna très diligemment à ſon camp, qu'il tint fort alerte toute la nuit, & à la pointe du

jour

jour il se raprocha de l'Escault. Le Maréchal *de Luxembourg* fut obligé à faire la même chose, & à quitter un camp où l'on n'avoit été occupé pendant cinq ou six jours qu'à se mettre dans une abondance générale, & l'on fut obligé de mener l'Armée du Roi sous Tournai. 1691.

Le Maréchal *de Luxembourg* fut piqué de s'être trompé dans ses mesures, & ce petit chagrin donna lieu à une très grande action qui se passa deux jours après. Le Maréchal *de Luxembourg* fut informé que le *Prince d'Orange* avoit laissé l'Armée sous les ordres du Comte *de Valdec*, & qu'elle devoit marcher le 20. de Septembre, pour aller camper dans la plaine de Cambron. Il crut pouvoir attaquer l'arriére-garde, & envoya ordre au Marquis *de Villars* de marcher dans l'instant avec quatre bataillons, les Régimens de *Merinville*, & les Dragons *de Tessé*, pour le joindre sous Tournai. Le Marquis *de Villars* le trouva dans une Abbaye près de Tournai, passant la nuit sur la paille, & faisant monter à cheval soixante escadrons. Il conta au Marquis *de Villars* qu'il

1691. qu'il avoit autrefois battu une arriére-garde, que tout le monde aſſuroit qu'il ne joindroit jamais ; mais que ſachant bien que les ennemis ne prenoient pas toujours toutes les précautions, & qu'en faiſant la diligence poſſible l'on joignoit ceux qui ſe croyoient hors de toute portée, il chargea le Marquis *de Villars* de prendre la tête de tout avec les ſix eſcadrons & les quatre bataillons. Il lui ajouta qu'il trouveroit ſur le chemin de Leuze *Marcilly* enſeigne des Gardes du Corps avec 400. chevaux, & lui dit de ſe ſervir de lui pour tenir les ennemis le plus près qu'il pourroit, le chargeant ſur tout de lui mander dès qu'il les découvriroit, tout ce qu'il remarqueroit de leurs diſpoſitions.

Le Marquis *de Villars* donna ordre au Brigadier *Boiſſelot* de mener les quatre bataillons auſſi diligemment que l'Infanterie le peut faire, & il s'avança avec ſix eſcadrons ſur le chemin que tenoit *Marcilly*. A huit heures du matin, il apperçut *Marcilly* à une lieue de lui, & chargea le Marquis *d'Aubijoux* Brigadier de ſuivre avec les ſix eſcadrons ; & de ſa perſonne il pouſſa

à

à toute jambe à *Marcilly*, qu'il trouva en bataille avec ſes 400. chevaux, obſervant la marche de l'Armée ennemie, dont la plus grande partie avoit déja paſſé le ruiſſeau de Leuze. Il dit à *Marcilly* le deſſein de M. *de Luxembourg*, & que pour cela il falloit tâcher d'amuſer les ennemis. *Marcilly* en étoit à une demie lieue, & ne ſachant rien du deſſein du Maréchal *de Luxembourg*, il ſe tenoit à portée de les obſerver, ſans ſe commettre. 1691.

Le Marquis *de Villars* le fit avancer, & ordonna aux ſix eſcadrons qu'il menoit de ſuivre à une diſtance de mille pas. Il mena les 400. chevaux de *Marcilly* à 500. pas des ennemis, qui s'arrêtérent en voyant un ſi petit Corps de Cavalerie s'approcher. Le Marquis *de Villars* les voyant arrêtés dédoubla ces petits eſcadrons, & fit paroitre huit troupes. Sur cela les ennemis crurent que ce qui alloit les approcher étoit partie d'un Corps de 2000. chevaux, que M. *de Beſons* commandoit du côté de St. Guilain, & s'étendirent comme pour l'attaquer avec avantage.

Le Marquis *de Villars* envoya ordre au

1691. au Marquis *de Toiras*, qui commandoit ces ſix eſcadrons, d'approcher, & de les mettre ſur une ligne. Les ennemis continuérent à ſe former, & dans ce tems là Mr. *du Luxembourg* arriva à toutes jambes, ayant ordonné à la Brigade de la Maiſon du Roi de ſuivre au grand trot, & joignit le Marquis *de Villars* qui lui dit : „ vous voulez une „ arriére-garde à combattre, je vous ai „ préparé celle-ci, il y a trois quarts „ d'heure que je les arrête, & vous „ pouvez à préſent choiſir ce qui vous „ conviendra le mieux ". Mr. *de Luxembourg* répondit, „ je ſuis venu „ pour combattre. Pendant que votre „ premiére ligne ſe forme, *repliqua* „ *le Marquis de Villars* je vais un peu „ reconnoitre la droite des ennemis ". *Doger* parla le premier au Maréchal, & lui dit, „ les ennemis groſſiſſent, ſi „ vous voulez attaquer, que ce ſoit „ dans le moment ". *Villars* parla de même, & Mr. *de Luxembourg* dit ſeulement, *attaquons*, *attaquons*, & envoya *Doger* à la droite. Le Marquis *de Villars* retourna à toutes jambes à la gauche, & en paſſant devant les Chevaux-

vaux-Légers de la Garde, il dit à *Vatteville*, qui étoit à leur tête, „ je „ ſuis débordé par trois ou quatre eſ- „ cadrons des ennemis, ne pourriez „ vous pas vous étendre "? On étoit déja ſi près des ennemis, qu'il n'y avoit plus qu'à attaquer ce qui étoit devant ſoi. Le Marquis *de Villars* dit aux eſcadrons de *Merinville* en peu de paroles, „ mes amis, vous les avez „ bien battus l'année derniére, vous les „ battrez bien encore ". Tous les Cavaliers répondirent avec fierté : *nous les battrons.* Le Marquis *de Villars* ſe mit à la tête du premier eſcadron, le Marquis *de Toiras* à la tête du ſecond, & le Comte *de Merinville* au troiſiéme. L'on marcha aux ennemis, & la charge fut peut-être la plus violente que l'on ait vue à la guerre. Il eſt rare que des eſcadrons ſoient auſſi longtems mêlés ſans ſe faire plier, il fallut preſque, pour les renverſer, tuer le premier rang à coups d'épée, & le ſecond. Cette ligne fut emportée, & celle qui la ſoutenoit ſe renverſa d'elle même ; mais les trois eſcadrons de *Merinville*, qui ne faiſoient tout au plus que 360. Maitres, 1691.

en

1691. en eurent 190. hors de combat, & de 32. Officiers 26. Le Marquis *de Toiras* fut tué de pluſieurs coups. Le Marquis *de Villars* avoit pour toutes armes defenſives un double buffle, & ſon mouchoir dans ſon chapeau, ce qui lui ſauva la vie; car ſon buffle, ou ſon chapeau, & ſes habits reçurent 17. coups ſans bleſſures, ſon cheval le tira de cette charge, & tomba après.

Pour revenir à l'affaire générale, les eſcadrons de la Maiſon du Roi, renverſant auſſi ce qui étoit devant eux, ſouffrirent beaucoup. *Doger* Lieutenant-Général, *Neuchelles* qui commandoit la Maiſon du Roi, *la Troche*, le Marquis *de Rotelin*, & une infinité de bas Officiers furent tués. Le Marquis *d'Alegre* fut bleſſé, & grand nombre d'autres avec lui.

Le Marquis *de Villars* ramenant ſon aile, la fit rentrer dans les intervalles d'une ſeconde ligne, qui arrivoit au grand galop: car on avoit attaqué deux lignes avec une ſeule. Les premiers eſcadrons que *Villars* rencontra, furent ceux de *Quadt*. Le Colonel vouloit en arrivant charger ceux des ennemis, qui

qui étoient le plus près de lui; le Mar- 1691.
quis *de Villars* le fit attendre. Peu
après arrivérent les eſcadrons du Maine,
de Rohan, de Praſlin, avec pluſieurs
autres, & l'on forma une ligne qui
alors débordoit celle des ennemis : auſſi
ſoutinrent-ils très foiblement la charge,
& on les pouſſa juſqu'au ruiſſeau. On
revint ſur ſes pas, & le Maréchal *de*
Luxembourg, qui ſe vit ſur l'Armée
des ennemis, laquelle revenoit très dili-
gemment, & à trois grandes lieues de
la ſienne avec 70. eſcadrons ſeulement,
n'eut d'autre parti à prendre que celui
de la retraite. Tel fut le combat de
Leuze, fort glorieux pour les troupes
du Roi, puiſque 18. eſcadrons en bat-
tirent près de cinquante des ennemis.
La perte y fut pourtant aſſez égale, &
la gloire fut la ſeule utilité qu'en retira
le vainqueur.

On arriva à Tournai ſur les ſix heu-
res du ſoir, & le Maréchal *de Luxem-*
bourg avec les principaux Officiers alla
deſcendre à la comédie. Jamais Général
n'a été d'une humeur ſi agréable, il
aimoit la bonne chére, le jeu, & tous
les plaiſirs. Mais il ſouffroit que ſes
fa-

1691. favoris priſſent ſur lui un empire deſpotique, & l'abus qu'ils en faiſoient lui attiroit ſouvent des ennemis, quoiqu'il fût d'un caractére officieux & bienfaiſant. L'on n'a pas parlé de Mr. le *Duc de Chartres*, qui étoit volontaire dans cette action, & que ſa valeur naturelle faiſoit beaucoup ſouffrir de n'être pas dans le plus grand péril. Mais il ne fut pas maitre alors de s'abandonner à toute ſon ardeur, & il ſe diſtingua avec beaucoup de gloire les campagnes ſuivantes à Steinkerque, à Nervinde, & dans les autres occaſions où ſon courage a pu paroitre. Le Marquis *de Villars* lui eut l'obligation d'avoir beaucoup parlé de lui, ſur ce qui s'étoit paſſé à Leuze. Et en effet ce fut lui qui avec addreſſe arrêta l'arriére-garde des ennemis, & qui mena toujours l'aile gauche à la charge avec grand avantage ſur la droite des ennemis, qui la débordoit de quatre ou cinq eſcadrons. De ſon côté Mr. *de Luxembourg* donna de grandes louanges à cette conduite: mais comme le Marquis *de Villars* n'étoit pas bien avec les favoris de ce Général, qui avoient beaucoup de part aux relations, celles

celles du Maréchal *de Luxembourg* n'avoient pas expliqué qu'il lui devoit l'occaſion du combat, & la principale part au bon ſuccès. 1691.

L'Armée fut placée pour prendre des fourages juſqu'au 20. d'Octobre, tems ordinaire des ſéparations, quand on n'eſt pas retenu par quelque projet.

Les armes du Roi ne furent pas ſi heureuſes en Irlande, où *Jacques II.* avoit encore un parti conſidérable, & des places importantes, entre autres celle de Limmerick. Le Roi qui appuyoit les efforts de ce Prince pour rentrer dans ſes Etats, lui accorda douze vaiſſeaux de guerre, & trois mille ſoldats avec toutes les proviſions néceſſaires, tant à ces troupes, qu'à celles d'Irlande. Le débarquement ſe fit à Limmerick, ſous la conduite du Chevalier *de Neſmond.* Cependant le *Prince d'Orange* réſolut d'en faire le ſiége: la tranchée fut ouverte le 5. de Septembre. Après une vigoureuſe deffenſe, les aſſiégés demandérent le 3. d'Octobre une ceſſation d'armes, qui leur fut accordée pour trois jours, afin de conférer de la capitulation, dont les articles

1691. cles ne furent arrêtes que le 13., & le 14. la ville deffendue par *Boiſſelot* fut livrée aux Anglois.

Le Comte *de Châteaurenaud* ramena ſur les vaiſſeaux de France tous les François, avec les quinze mille Irlandois de la garniſon de Limmerick, conformement à la capitulation, dont les articles ſont ſi ſinguliers qu'il n'y en a peut-être point d'exemple dans l'hiſtoire. Ils paroiſſent moins des conditions accordées par le vainqueur à une ville qui ſe rend, que celles qu'elle ſe preſcrit à elle même, & qu'elle force l'ennemi d'accepter.

Le Marquis *de Villars*, qui depuis quelques années étoit éloigné de la Cour, demanda la permiſſion d'y aller paſſer quinze jours : le Roi le reçut avec bonté, & lui donna de grandes marques de la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices.

Un de ſes premiers ſoins fut de s'aſſurer l'amitié du Marquis *de Barbeſieux*, qui, quoique très jeune, étoit ſeul Miniſtre de la guerre, & par conſéquent pouvoit beaucoup ſervir, ou nuire. Le Marquis *de Villars* ſe trouva d'abord dans

dans une intelligence parfaite avec lui, mais peu de mois après par l'inſpiration de deux ou trois de ſes favoris jaloux du Marquis *de Villars*, cette amitié ſe changea en une haine ſi violente, qu'il s'en fallut peu que ce jeune Miniſtre ne le perdît. 1691.

Durant le peu de ſéjour que le Marquis *de Villars* fit à la Cour, il apprit la mort de l'Abbé *de Villars* ſon frére, qui ſortoit de l'Agence générale du Clergé. Il mourut à Florence : jeune homme d'un mérite diſtingué dans ſa profeſſion, & qui par ſes talens y eût bientot mérité les premiéres places. L'amitié étoit très vive entre ces deux fréres, & cette perte n'a jamais ceſſé d'être ſenſible au Marquis *de Villars*.

Il retourna en Flandres, d'où le Marquis *de Boufflers* partit peu de jours après, & lui laiſſa en ſon abſence le commandement général de la frontiére, que le Marquis *de Villars* alla viſiter. Il reçut à Tournai le Prince Royal de Dannemarck, qui fut Roi dans la ſuite : il voyageoit en ce tems là, & le Marquis *de Villars* le traitta magnifiquement.

1691. Le Marquis *de Villars* s'établit à Ypres, où le Marquis *de Bouflers* à ſon retour de la Cour vint le joindre, & y reçut un courier dont les lettres lui cauſérent de vives inquiétudes. On le chargeoit de ſurprendre Oſtende ; c'étoit un projet formé par quelques Ingénieurs, & remis au Maréchal *de Luxembourg*, qui ne fut pas fâché de donner une commiſſion très hazardeuſe au Marquis *de Bouflers*, qu'il n'aimoit pas. Il le jettoit par là dans la fâcheuſe incertitude, ou de refuſer une commiſſion que le Roi lui donnoit, ou de faire une entrepriſe du ſuccès le plus douteux & le plus difficile. Dans cet embaras, il conſulta le Marquis *de Villars*. On examina tous les plans & projets de ce deſſein, & on n'oublia aucun des expédiens qui pouvoient le rendre pratiquable. Il y avoit deux bras de mer à paſſer, & il falloit que l'heure des baſſes marées ſe trouvat quadrer d'abord avec l'obſcurité de la nuit, indiſpenſablement néceſſaire pour arriver ſans être aperçu, & encore avec l'heure à laquelle on devoit traverſer une Dune fort étroite, qui arrivoit au pied

pied du baſtion ſur lequel il falloit grimper, & que les donneurs d'avis ſoutenoient très mal gardé. Ce double obſtacle s'oppoſoit trop à la réuſſite de l'entrepriſe, & elle fut eſtimée impoſſible, par la longueur du chemin, & par la difficulté des paſſages. Le Marquis *de Bouflers* en fit voir bien nettement toutes les raiſons, & le Roi les approuva. 1691.

Les contributions avoient été bien établies l'hiver précédent, ainſi il n'y eut qu'à ſe repoſer celui-ci. Le Maréchal *de Luxembourg*, qui après la mort du Marquis *de Louvois* ſon ennemi reprit crédit auprès du Roi, compoſa l'Armée de Flandres pour les Officiers Généraux. Il avoit tenté la campagne précédente d'ôter au Marquis *de Villars* le commandement qu'il avoit en Flandres, mais le Roi n'avoit point voulu agréer ce changement. Le Maréchal chercha donc une autre voye pour réuſſir, & ſaiſit le prétexte du commandement de la Cavalerie de l'Armée d'Allemagne.

Le *Comte d'Auvergne*, Colonel Général de la Cavalerie, ayant demandé à

1691. venir commander celle de Flandres, étant d'ailleurs ami du Maréchal *de Luxembourg*, réuni avec tous ceux qui étoient ennemis du Marquis *de Louvois*; dès le mois d'Avril le Marquis *de Villars* eut ordre de ſe diſpoſer à aller ſervir en Allemagne. Il paſſa trois ſemaines à Paris, ou à la Cour, puis il ſe rendit au camp de Flonheim près de Mayence, où le Maréchal *de Lorge* avoit aſſemblé ſon Armée.

Cette même année mourut le Marquis *de Louvois*, dont nous avons remis à parler ici. Depuis aſſez longtems il étoit très mal avec Madame *de Maintenon* qui avoit la confiance entiére du Roi. Mr. *de Louvois* étoit très mauvais courtiſan, & combattoit ſouvent ſans ménagement les ſentimens & les protections qu'accordoit Madame *de Maintenon*; enſorte qu'il s'appercevoit dans ſon travail avec le Roi, qui ſe faiſoit toujours dans la chambre de Madame *de Maintenon*, de beaucoup d'aigreur de la part de Sa Majeſté, ce qui lui étoit d'autant plus inſuportable qu'il croyoit rendre de grands ſervices.

Un

Un jour le Roi lui parla ſi durement, 1691.
que *Louvois* ſe leva avec précipitation, & jetta quelques papiers en diſant, *l'on ne ſauroit vous ſervir.* Le Roi ſe leva auſſi, & s'approcha de la cheminée où d'ordinaire il mettoit ſon chapeau & ſa canne. Madame *de Maintenon*, qui crut qu'en s'approchant de ſa canne il pourroit s'en ſervir, courut à lui. Cette précaution n'étoit pas néceſſaire auprès d'un Prince, dont la modération, & la ſageſſe étoient bien connues. *Louvois* ſortit, réſolu à ſe retirer. Madame *de Maintenon* lui écrivit le matin, & lui manda de revenir le ſoir à la même heure qu'il avoit accoutumé de travailler, de ne faire au Roi ni plaintes ni excuſes, & en un mot de ne rien laiſſer paroître dans ſa conduite qui pût rappeller ce qui s'étoit paſſé. Cependant *Louvois* étoit outré de la plus vive douleur. Il prenoit des eaux de Forges, & étant allé travailler à trois heures après midi chez le Roi, il ſe trouva mal, revint dans le moment chez lui, s'aſſit en arrivant, dit *je me trouve mal*, & mourut. *Fagon*, qui fut depuis Premier-Médecin du Roi,

1691 voulut croire que *Louvois* avoit été empoiſonné, cependant cette opinion ne fut point établie. Le Roi laiſſa le jeune *Barbezieux*, qui n'avoit que 17. à 18. ans, Miniſtre de la guerre. Mr. *de Torci*, qui n'étoit guéres plus âgé, l'étoit en même tems des affaires étrangéres, ce qui fit dire au *Prince d'Orange* qu'il étoit étonné que le Roi eût de vieilles amies & de ſi jeunes Miniſtres. On ne dit rien ici du caractére ni des talens de Mr. *de Louvois*, parceque dans le cours de ces Mémoires on en a beaucoup parlé.

1692. Dans les premiers jours de la campagne ſuivante en Allemagne, il arriva une avanture de deſerteurs aſſez particuliére. Un Brigadier du Régiment de Souternon deſerta, & avertit les ennemis qu'un convoi aſſez conſidérable partoit d'Alſey, pour venir à l'Armée. Sur l'avis d'un deſerteur, les ennemis firent ſortir mille chevaux de Mayence, pour attaquer le convoi. Dans le même tems un Houſſard des ennemis deſerta, & nous avertit de leur deſſein ſur notre convoi. On fit auſſitot un détachement, pour en aſſurer la marche.

che. La tête de notre détachement rencontra celle des ennemis, & renverſa la premiére troupe, où ſe trouva le Brigadier de Souternon. Il fut pris avec un petit nombre de Cavaliers ennemis, & fut roué vif le lendemain. Ainſi cette double deſertion avoit expoſé, & ſauvé notre convoi. 1692.

Quelques jours après, ſur les avis qu'une partie conſidérable de l'Armée ennemie, qui étoit de l'autre côté du Rhin, l'avoit paſſé à Mayence, le Maréchal *de Lorge*, qui avoit grande confiance en *Mélac* Maréchal-de-Camp, l'envoya avec 500. chevaux pour s'informer exactement ſi l'ennemi avoit paſſé à Mayence, comme on le diſoit. Rien n'étoit plus aiſé à ſavoir, puiſqu'un Corps d'Armée Infanterie, Cavalerie, & canon, ne peut ſe cacher après avoir paſſé le Rhin. Cependant *Melac* s'en étant rapporté à un Bailli du pays qui le trompa, revint aſſurer le Maréchal *de Lorge* que la nouvelle étoit fauſſe. Un quart d'heure après on ſut non ſeulement qu'elle étoit véritable, mais que ce Corps d'Armée marchoit à Wormes en grande diligence.

1692. ce. *Melac* fut honteux, & ſa fureur s'exhala par ces horribles ſermens, dont il avoit coutume d'effrayer les gens du commun.

Le caractére de cet Officier Général mérite, par ſa ſingularité, qu'on s'y arrête un moment. Il avoit de l'eſprit, de la valeur, & avoit très bien fait le métier de partiſan juſqu'à la dignité de Colonel. Mais ces qualités étoient obſcurcies par d'extrêmes défauts; entre autres il avoit celui de vouloir paſſer pour un Athée, & il ſoutenoit qu'il n'y avoit point de Diable, parcequ'il avoit, diſoit-il, fait toutes choſes au monde pour avoir commerce avec lui, ſans y avoir pu réuſſir. Le Maréchal *de Duras* l'avoit principalement employé dans ces horribles incendies, qui durérent pendant deux ans. Il avoit exécuté ces cruelles commiſſions avec la plus inflexible rigueur; tous les payſans Allemands le croyoient ſorcier, & ſon nom étoit devenu l'effroi des peuples. Satisfait de cette mauvaiſe réputation, il avoit un peu négligé ſur les fins celle d'être terrible aux troupes ennemies. Sa fantaiſie étoit de vouloir int-

intimider nos Intendans, de paroitre toujours furieux, & de coucher avec deux grands loups pour ſe mieux donner l'air de férocité. Enfin c'étoit un caractére bizarre, duquel ordinairement le maitre & le Général ne tirent pas grande utilité. 1692.

Le faux avis qu'il nous donna ſur la marche des ennemis, les ſauva ; car ce Corps d'Armée de huit à dix mille hommes prêta le flanc par une marche de dix lieues à l'Armée du Roi entiére, qui pouvant aller aux ennemis par les plus belles plaines, étoit en état d'accabler ces troupes, & de les faire périr dans leur marche. Il étoit même facile de les deffaire après qu'elles furent arrivées à Wormes, où leur objet étoit d'aſſurer une tête de pont, lequel ne fut achevé que le jour d'après, & par conſéquent ils furent un jour ſans communiquer avec le gros de leur Armée, qui marchoit de l'autre côté du Rhin à même hauteur. Leur objet étoit de nous tirer du bas Palatinat, & de nous faire raprocher de Philisbourg, & de Landau.

Nous avions un poſte avancé à

1692. Wormes dans une égliſe ruinée, où *Leſcoſſois*, Lieutenant-Colonel de Normandie, commandoit avec trois cens hommes. Les ennemis l'attaquérent, *Leſcoſſois* ſe deffendit courageuſement, tua cinq à ſix cens hommes des ennemis; mais à la fin le poſte fut emporté.

L'Armée du Roi partit de Flonheim, & marcha au travers des plaines. Si elle eût cherché les ennemis, elle pouvoit les attaquer avec grand avantage; car leur pont n'étoit pas fait, ni par conſéquent leur jonction avec le gros de leur Armée, qui étoit de l'autre côté du Rhin. Mais nous ne voulions pas d'action, & le jour d'après, ſans la vivacité & l'application du Marquis *de Villars*, trois mille chevaux commandés par le Comte *de Lippe* n'auroient pas payé ſi cher la faute qu'il fit d'approcher aſſez inconſidérément de l'Armée du Roi. Le Comte *de Lippe* croyant apparemment qu'elle s'étoit éloignée, paſſa avant le jour le ruiſſeau de Phedersheim qui nous ſéparoit des ennemis, & le Marquis *de Villars* allant aux gardes de Cavalerie les trouva

à

à 300. pas de ce corps des ennemis. 1692.
Nos Dragons avoient monté à cheval ——
ſans ordre, & nos gardes étoient ſoutenues de trois eſcadrons de Cavalerie. Ainſi le Marquis *de Villars* trouva quinze eſcadrons tout prêts, dans le tems même que les ennemis ayant reconnu que l'Armée du Roi étoit dans ſon camp, & par conſéquent qu'ils avoient fait une faute capitale de paſſer le ruiſſeau, ne ſongeoient qu'à le repaſſer diligemment.

Le Marquis *de Villars* profita de l'occaſion, & ſans perdre un moment il ordonna aux deux eſcadrons de Dragons de s'étendre ſur la gauche, & de ſortir d'un fond qui les couvroit, pour faire croire aux ennemis qu'il venoit des troupes de pluſieurs endroits, & que l'Armée du Roi s'ébranloit. Il marcha aux ennemis avec le reſte, les prit à moitié paſſés, en tua un fort grand nombre, & fit plus de 300. priſonniers, parmi leſquels étoient deux Colonels.

Deux jours après, le Maréchal *de Lorge* alla ſe promener ſur les hauteurs de Phedersheim, ſuivi de la plupart

1692. des Officiers Généraux. Il ſavoit que l'on avoit murmuré aſſez dans l'Armée, de ce qu'il n'avoit pas attaqué les ennemis, il voulut faire voir que cela n'étoit pas facile, & on ſe contenta de lui répondre avec le reſpect dû à un Général. Mais preſque dans le même tems les ennemis ſurprirent un de nos couriers; ils virent nos lettres, & renvoyérent au Maréchal *de Lorge* celle de l'Intendant *Lafont*, qui expliquoit aſſez naturellement ce que preſque toute l'Armée avoit penſé ſur la poſſibilité de deffaire ce Corps d'ennemis, qui repaſſa le Rhin, & qui peu de jours après le paſſa encore à Spire avec le reſte de l'Armée.

Celle du Roi fut jointe par un Corps aſſez conſidérable de nos Irlandois, que le Marquis *d'Huxelles* ramena de Briſac, & il y eut des eſcarmouches autour des ruines de Spire, que les ennemis occupoient. Mais, comme je l'ai déja dit, nous ne cherchions pas d'action. L'Armée Impériale, commandée par le *Landgrave de Heſſe*, & le *Marquis de Bareith*, auxquels elle avoit peu de confiance, & dont

dont tous les Généraux, ſurtout quel- 1692.
ques autres Princes de l'Empire, étoient aſſez mécontens, ne vouloit pas non plus combattre, & tout ſe paſſoit en mouvement ſans aucun objet principal. Les ſeuls Houſſards approchoient l'Armée du Roi, inquiétant nos gardes & nos fourages. Le Marquis *de Villars* ayant ſervi dans les Armées de l'Empereur, connoiſſoit mieux qu'un autre l'eſprit de guerre particulier à ces ſortes de troupes, qui eſt de n'attaquer preſque jamais celles qui ſe tiennent enſemble, mais de pouſſer vivement ce qui ſe débande. Cette connoiſſance lui fut utile dans la conjoncture préſente. Un jour ayant trouvé nos fourageurs preſſés par les Houſſards, il fit avancer deux troupes de Gendarmerie au milieu d'eux. *Charron*, Sous-Lieutenant des Ecoſſois, accourut lui dire qu'il alloit perdre leurs Gendarmes. *Monſieur*, lui répondit le Marquis *de Villars*, *quand je ne ſais que faire le matin, je ſuis bien aiſe de m'amuſer en faiſant tuer douze ou quinze Gendarmes. Apprenez*, continua-t-il, *comment il faut ſe*

1692. *conduire avec les Houſſards.* En même tems il ſe mit à la tête de ces deux troupes de Gendarmerie, leur fit mettre le mouſqueton haut, & leur dit: *que perſonne ne tire, excepté ceux que je marquerai moi même.* Enſuite il donna ordre à quelques uns de ceux qui étoient les plus ſurs de leur coup, d'ajuſter autant qu'ils pouvoient, avec un feu médiocre, ceux de Houſſards qui les approcheroient le plus. Par ce moyen il écarta les plus empreſſés des Houſſards, après quoi il envoya une des deux troupes de Gendarmerie ſe placer 200. pas derriére lui, & ſe retira lui-même avec la premiére, faiſant toujours tirer quelques coups, mais ſans que perſonne ſortît des rangs. Ainſi il regagna le gros de l'eſcorte, ſauva les fourageurs, & donna une leçon à la Cavalerie ſur la conduite néceſſaire devant un ennemi, qu'on ſait auſſi éloigné d'attaquer des troupes enſemble, que dangereux & promt à ſuivre ce qui ſe ſépare devant lui.

L'Armée du Roi paſſa le Rhin peu de jours après, celle des ennemis étant

tant ſéparée par quartiers derriére Phortſeim. Le ſeul *Duc de Wirtemberg* ſe tint avec 3000. chevaux deux lieues en deça de cette petite ville, ſe croyant aſſez bien poſté pour ſoutenir, ou du moins pour avoir le tems de ſe retirer. Le premier lui étoit impoſſible, le ſecond dépendoit de lui, puiſque nous marchames en plein jour l'Armée entiére. Le Marquis *de Villars*, perſuadé que les ennemis n'attendroient pas, demanda pour les amuſer 2000. chevaux au Maréchal *de Lorge*. On les lui refuſa, pour ne point uſer de ſurpriſe avec un ennemi plein de franchiſe, ou pour mieux dire d'imbécillité dans la guerre. Celle de M. l'Adminiſtrateur fut pouſſée au plus haut point, puiſqu'il ne ſongea à ſe retirer, que quand l'Armée du Roi, qui avoit marché très gravement ſur ſix colonnes, fut ſur le bord du ruiſſeau qui le ſéparoit de nous. Alors ſa retraite fut précipitée; le Marquis *de Villars*, les Comtes *de Tallard* & *de Coigni*, ſe mirent à la tête des premiéres troupes : on paſſa le ruiſſeau en divers endroits, & cette action ne fut pas un com-

1692.

1692. combat, mais une chaſſe de levriers. Plus de 500. des ennemis reſtérent ſur la place, on en prit un plus grand nombre, le *Duc de Wirtemberg* tomba entre les mains du Marquis *de Villars*, qui au retour des Armées de Hongrie avoit paſſé deux ans auparavant chez lui, & le connoiſſoit fort. Ce fut une conſolation pour ce Prince de ſe voir d'abord en ſureté, entre les mains de perſonnes de connoiſſance.

Il demeura ſept à huit jours dans l'Armée du Roi, après quoi on reçut ordre de l'envoyer à la Cour. Durant ce court intervalle, il entretenoit le Marquis *de Villars* de toutes les fautes qu'avoient faites les Généraux des ennemis. Entre autres circonſtances, il lui raconta que leur Armée ayant paſſé le Rhin à Spire, il y eut un grand débat entre le *Landgrave de Heſſe*, & le *Marquis de Bareith*. Tous deux ayant le premier commandement ſur l'aile droite & l'aile gauche, l'un & l'autre ſe diſputoient d'avoir la droite. Pour les accommoder, on trouva enfin l'expédient de dire deux Corps,

Corps, ſans jamais proférer, ni le mot de *droite*, ni le mot de *gauche*. Le *Duc de Wirtemberg* aſſura le Marquis *de Villars* qu'étant allé complimenter les deux Généraux ſur ce bel expédient qui finiſſoit la querelle, il leur avoit dit, *Meſſieurs, vous avez fait deux Corps, ne pourriez-vous pas trouver une tête?* 1692.

Après la deffaite du *Duc de Wirtemberg*, l'Armée des ennemis s'approcha du bas Neckre, & nous laiſſa la liberté de pouſſer les contributions auſſi loin que l'on voulut. On envoya des partis fort avant dans le pays, & comme ils rejoignoient l'Armée, on apprit que le *Landgrave de Heſſe* avoit inveſti Eberbourg. Le Maréchal *de Lorge* marcha au ſecours, & le Marquis *de Villars* lui demanda 2000 chevaux, pour approcher diligemment d'un ennemi, qui ſelon toute apparence léveroit le ſiége à l'arrivée de l'Armée du Roi, & qui n'étant point troublé ni arrêté dans ſes mouvemens par l'approche d'une tête d'Armée, auroit aſſez de loiſir pour ſe retirer tranquillement. Le Maréchal refuſa

1692. fuſa la propoſition, & l'on marcha avec toute l'Armée, la Cavalerie ayant l'avant-garde, & marchant ſur deux colonnes.

Dans cette marche de la Cavalerie, il arriva une choſe aſſez ſurprenante, & aſſez ſinguliére pour être racontée. La nuit étoit fort obſcure, après avoir paſſé le ruiſſeau de Phedersheim, on trouvoit une plaine de plus de quatre lieues, & les colonnes étoient de près de 50. eſcadrons chacune, marchant à même hauteur. Il arriva que celle de la droite ſe trouva toute entiére ſur la gauche, & celle de la gauche ſur la droite, ſans qu'aucun eſcadron ſe fût coupé, enſorte que la colonne de la droite entendant la marche d'un fort gros Corps, où il ne devoit y avoir rien, crut que les ennemis avoient paſſé à Mayence, & nous approchoient. On reconnut bientot que tout étoit ami, mais on ne pouvoit imaginer un mouvement ſi extraordinaire, ni comment 50. eſcadrons avoient paſſé de la droite à la gauche, ſans le remarquer eux mêmes. Il arriva ſans doute qu'une des colonnes

nes fit halte, & que l'autre prenant à droite imperceptiblement ſe trouva déplacée. 1692.

A la pointe du jour, nous apprimes que le ſiége d'Eberbourg étoit levé, & que le *Landgrave de Heſſe* ſe retiroit avec précipitation & en deſordre vers Benguen, où étoit ſon pont ſur le Rhin.

La campagne finit par ce dernier mouvement, & le Marquis *de Villars* deſtiné à aller commander en Flandres, paſſa par la Cour. Durant les trois ſemaines qu'il y demeura, le Roi eut la bonté de lui marquer combien il étoit ſatisfait de ſes ſervices.

L'année 1693. commença par le ſiége de Furnes, que le Marquis *de Boufflers* entreprit dans les premiers jours de l'année, & par un tems très fâcheux. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'obſerver les mouvemens des ennemis, pour couvrir les pays du Roi qui n'étoient pas ſoumis aux contributions, & pour aſſurer en même tems l'entrepriſe de Furnes. Pour cela il marcha vers Courtrai, ſe tenant entre l'Eſcaut & la Lis, juſqu'à ce qu'il vît le parti 1693.

1693. ti que les ennemis prendroient ſur les premiéres nouvelles de l'inveſtiture de Furnes.

Mr. *l'Electeur de Baviere* parut d'abord, par quelques mouvemens des garniſons de Bruxelles, de Namur, & de Gand, vouloir marcher à Courtrai; ce qui obligea le Marquis *de Villars* à ſe tenir près de cette place. Mais ſur la réſolution que prit l'Electeur de marcher à Nieuport, pour tenter le ſecours de Furnes, le Marquis *de Villars* s'avança très diligemment vers Dunkerque. Dans la marche, on lui confirma que *l'Electeur de Baviere* raſſembloit toutes ſes forces ſur Nieuport. Le Marquis *de Villars* ſe hâta d'arriver avec la tête de ſes troupes à Dunkerque, & alla de ſa perſonne à Furnes, dont il trouva les avenues ſi bien fermées aux ennemis, qu'il ne douta pas du ſuccès promt & aſſuré de l'entrepriſe. Auſſi la place ſe rendit-elle le 7. de Janvier. Le tems étoit horrible, & la garniſon Hollandoiſe avoit même peine à traverſer le camp, tout étant inondé, les tranchées pleines d'eau, ce qui devoit rendre les ennemis

mis un peu honteux de leur mauvaise deffenſe. 1693.

Pendant toute cette expédition, le Roi avoit donné au Marquis *de Villars* le commandement général de toutes les troupes que l'on pourroit tirer de la Meuſe & de toutes les places de Flandres, pour s'en ſervir, ſuivant les beſoins, pour aſſurer ſes lignes, Courtrai, & les frontiéres, & pour en fortifier auſſi l'Armée du Marquis *de Bouflers* aux ordres duquel il étoit.

Les ennemis ayant abandonné Dixmude, le Marquis *de Villars* le fit occuper d'abord par 500. hommes, & enſuite il y mit un aſſez grand nombre de troupes pour être en état de le ſoutenir. Après le ſiége de Furnes, le Marquis *de Bouflers* eut ordre de ſe rendre à la Cour, & le commandement de Flandres fut continué en ſon abſence au Marquis *de Villars*.

Il apprit alors que Sa Majeſté l'avoit fait Lieutenant-Général, & peu de jours après, qu'il étoit deſtiné à ſervir en cette qualité dans l'Armée d'Allemagne, & à y commander la Cavalerie.

Le

1693. Le Roi fit dans le même tems une promotion de ſept Maréchaux de France, qui étoient Mrs. de *Choiſeuil*, de *Joyeuſe*, de *Villeroi*, de *Tourville*, de *Noailles*, de *Bouflers*, & *de Catinat* : tous gens de mérite, mais dont aucun n'avoit gagné de bataille, ni même commandé à aucune grande action, ſi ce n'eſt Mrs. *de Tourville* & *de Catinat*. L'un étoit Vice-Amiral, & eſtimé un des meilleurs hommes de mer qu'il y eût en ſon tems ; l'autre avoit gagné la bataille de Staffarde ; homme ſimple, modeſte, ſe renfermant dans une humilité, qui avoit contribué de beaucoup à ſon élévation. Il refuſa même, étant Maréchal de France, d'être Chevalier de l'Ordre, avec bien moins de raiſons que n'en auroient eu pluſieurs, qui pourtant n'en avoient pas fait difficulté dans la dernière promotion.

Les Maréchaux *de Joyeuſe* & *de Choiſeuil*, gens de naiſſance illuſtre, & d'un grand courage, avoient paſſé juſqu'à l'âge de 65. à 66. ans dans les emplois de ſubalternes, où il eſt difficile quand on y reſte ſi longtems, d'ac-

d'acquerir l'élévation, le génie de commandement, & le courage d'eſprit, ſi néceſſaires pour tenir le timon avec dignité & avec ſuccès. Il arrive même très ſouvent que ceux qu'on a vu briller dans les ſecondes places, ſe trouvent accablés du poids de la déciſion à laquelle celui qui commande eſt obligé, & quelquefois contre les conſeils de la plupart des gens qui l'environnent. 1693.

Le Maréchal *de Villeroi* étoit né avec du courage, avec un air de hauteur qui impoſoit, & avec les talens d'un homme de Cour; mais il a eu peu de fortune dans la guerre, dont le Chevalier de Lorraine ſon allié l'avoit fort preſſé de ſe retirer. Le Roi avoit un grand gout pour lui, & d'autant plus fort qu'il avoit été élevé auprès de Sa Majeſté comme fils de ſon Gouverneur. Cette amitié conçue dès la premiére jeuneſſe étoit devenue comme naturelle; peut-être même auroit-elle effacé l'inclination du Roi pour Mr. le *Duc de la Rochefoucault*, ſi la grande aſſiduité de celui-ci, & les galanteries de l'autre qui ne

lui

1693 lui permettoient pas la même exactitude, n'avoient donné au *Duc de la Rochefoucault* un air de ſupériorité dans la faveur.

Le Maréchal *de Bouflers* étoit homme d'un très grand courage, & d'une application infinie. Son zéle pour le ſervice, ſon attachement pour les Généraux ſous leſquels il avoit ſervi, & ſon mérite reconnu dans un grand nombre d'occaſions particuliéres, lui avoient attiré leur eſtime. Il ne ſe fioit pas à ſes lumiéres, & vouloit ſurmonter, par un travail de corps & d'eſprit au deſſus de l'homme, ce qu'il croyoit que la vivacité & un génie ſupérieur pouvoit donner de préférence ſur lui à ſes confréres.

Le Maréchal *de Noailles*, élevé par ſon pére à une extrême aſſiduité auprès du Roi, avoit cependant voulu ſervir, & arriver au commandement des Armées. Mais ſes infirmités le lui firent quitter d'aſſez bonne heure, & ne lui permirent pas de continuer les fonctions de la dignité qu'il avoit obtenue.

Pour revenir au Marquis *de Villars*, dès

dès qu'il ſe vit deſtiné à ſervir dans l'Armée d'Allemagne, il quitta la Flandre, & alla paſſer trois ſemaines à la Cour. Il eut ordre de ſe rendre ſur le Rhin dans le 15. de Mai. 1693.

La campagne fut ouverte par le ſiége d'Heidelberg, dont il n'y eut que le Château qui put faire quelque réſiſtance. Elle fut même aſſez légére. Le Gouverneur, Commandeur de l'Ordre Teutonique, ſe rendit le ſeptiéme jour. En punition de s'être deffendu ſi mal, il fut mis au Conſeil de guerre par les ennemis, & condamné à être dégradé des armes : eſpéce d'infamie, plus affreuſe que la mort même à un homme d'honneur. Nos troupes pillérent & brulérent la ville d'Heidelberg, malgré tout ce que les Officiers purent faire pour la conſerver : mais, il le faut avouer, la licence étoit extrême dans cette Armée. Le Marquis *de Villars* parla à tous les Régimens de Cavalerie, & leur déclara que s'ils n'étoient plus ſages à l'avenir, les punitions ſeroient rigoureuſes.

L'Armée paſſa le Neckre, & avoit ordre de chercher les ennemis. On

1693. s'avança juſqu'à Suengemberg, & 2000. chevaux des ennemis qui étoient en bataille derriére le ruiſſeau qui porte ce nom, & paroiſſoient une arriére-garde ou un gros parti pour reconnoitre notre Armée, pouvoient être fort maltraités. Il n'y avoit qu'à ſaiſir le moment de l'arrivée de la tête de l'Armée du Roi, car dès qu'ils eurent reconnu le péril, leur retraite fut promte.

Dans ce tems là le Roi envoya *Monſeigneur* avec un détachement conſidérable de l'Armée de Flandres, pour venir commander l'Armée d'Allemagne, & pour la mettre en état, par une ſi grande augmentation de forces, de pouſſer celle de l'Empereur, & de donner des loix à l'Empire. On pouvoit eſpérer ces avantages de l'Armée du Roi, ſupérieure en nombre & en valeur à celle du Prince *de Bade*. Mais il eût fallu l'attaquer immédiatement après la jonction, & ne pas perdre huit à dix jours que ce Général employa très utilement à fortifier ſon camp près de Hailbron, & qui même donnérent à quelques Troupes qui étoient fort éloi-

loignées le loiſir & la liberté de le join- 1693.
dre.

Enfin à la pointe du jour l'Armée du Roi marcha à celle des ennemis, & ſe plaça de tous côtés à la portée du mouſquet de leurs lignes, cependant dans des fonds où elle ſouffroit peu du canon. Nous trouvames que leur droite étoit au village de Southaim près de Hailbron, le centre à Thailaim, & leur gauche retournant vers Hailbron, de maniére qu'ils étoient campés preſque en rond. Leurs retranchemens, qu'ils n'avoient commencés que depuis trois jours, étoient en fort bon état. Ils avoient ajouté à la bonté naturelle de leur poſte tout l'art poſſible, & manié leur terrain en gens de guerre; enſorte que perſonne ne crut pratiquable de les forcer, & l'Armée rentra dans ſon camp ſur les huit heures du ſoir.

On apprit par diverſes perſonnes que le plus grand nombre de leurs troupes ne les avoit joints que depuis quatre jours, & qu'ils n'avoient commencé à ſe retrancher que deux jours ſeulement avant l'arrivée de l'Armée

1693. du Roi. Preuve infaillible qu'ils n'auroient pas attendu, ſi l'on avoit marché à eux auſſitot qu'on le pouvoit.

Le Maréchal *de Lorge*, craignant qu'on ne lui imputat les cinq ou ſix jours que l'on avoit perdus, & qui employés à une marche plus vive n'auroient pas permis au *Prince de Bade* de nous attendre, propoſa pluſieurs expédiens pour reſſerrer les ennemis, & pour leur ôter les communications. Ces deſſeins, aſſez difficiles par eux mêmes, étonnérent la Cour de *Monſeigneur*. Le Maréchal *de Choiſeuil* fut le premier à dire tout haut qu'ils n'étoient pas pratiquables, le Marquis *d'Huxelles* fut du même ſentiment, les autres Lieutenans Généraux ne furent pas conſultés, & l'avis de preſque tout ce qui approchoit *Monſeigneur* fut une déciſion, où le deſir d'un promt retour à Verſailles eut la principale part. Le Marquis *de Bouflers* indécis ne voulut pas s'oppoſer à ce torrent, & l'on ne fut plus occupé que du ſoin de regagner le Rhin.

Cependant on apprit la nouvelle de la

la bataille de Nervinde, & que l'Armée du *Prince d'Orange* avoit été forcée dans ſes retranchemens par celle du Roi, qui pourtant n'étoit pas deſtinée à de ſi grands deſſeins que celle d'Allemagne, fortifiée de l'élite des troupes de Flandres, & qui devoit être animée par la préſence de *Monſeigneur*. Une action ſi glorieuſe aux troupes de Sa Majeſté & au Général, étoit bien propre à nous donner quelques regrets ſur notre inaction. Mais on étoit déterminé à ne rien faire, & de tels regrets ne la changérent point. 1693.

On vit ſous l'autorité de Monſeigneur *le Dauphin*, & ſous les yeux de trois Maréchaux de France, le plus grand deſordre & le plus licentieux libertinage qui ait jamais été. Toute l'Armée étoit en maraude, brulant les villages & les petites villes ; un nombre conſidérable de Soldats reſtoient enterrés dans les ruines de l'incendie. & les autres dans des caves remplies de vin. Les punitions étoient cependant fréquentes, & il arrivoit quelquefois de faire pendre juſqu'à vingt ſoldats dans un jour. Mais lorſque le Géné-

1693. ral n'établit pas une ſévére diſcipline dès les premiers jours, les plus grands exemples deviennent inutiles dans la ſuite.

La Gendarmerie ſuivit *Monſeigneur*, & eut ordre de marcher en toute diligence en Italie, pour fortifier l'Armée du Maréchal *de Catinat*, qu'elle joignit deux jours avant la bataille de la Marſaille.

Cependant l'Armée du Roi ſe plaça dans les environs de Briſack, en attendant les ordres pour la ſéparation. Le Marquis *de Villars* demanda une permiſſion d'aller pour quinze jours en Dauphiné, remercier un de ſes parens qui lui avoit fait une donation de tout ſon bien. Cette permiſſion demandée au Miniſtre de la guerre, en expoſant que c'étoit afin de ſe rendre plutot au commandement qu'il plairoit à Sa Majeſté de deſtiner au Marquis *de Villars* pendant l'hiver, marquoit en lui une eſpérance, un deſir, une certitude même d'être employé durant l'hiver, comme les années précédentes.

Le Marquis *de Barbeſieux* haïſſoit le

le Marquis *de Villars*, & vouloit ſervir le Comte *de Montrevel*, fort ami d'une maiſon, où ce Miniſtre de la guerre étoit fort amoureux. Il forma donc le deſſein de perdre le Marquis *de Villars*, & pour cela s'addreſſant à ſon pére à Fontainebleau où étoit la Cour, deux jours avant que le Roi fît les deſtinations pour l'hiver, il lui dit : *comment peut faire votre fils ? On le proméne tous les ans de Flandres en Allemagne avec tout ſon équipage, a-t-il de quoi le nourrir dans les cabarets ? Il n'a point de Gouvernement, il lui eſt impoſſible de ſervir de cette maniére là.* Le Pére du Marquis *de Villars* ne fit que convenir de ce diſcours, que Mr. *de Barbeſieux* rapporta ſur le champ très malicieuſement au Roi ; comme ſi dans le fonds le Marquis *de Villars* eût refuſé de ſervir à moins qu'on ne lui donnat un gouvernement. L'on ne gagnoit pas le Roi par de telles maniéres : le commandement de Flandres fut ôté au Marquis *de Villars*, & donné au Comte *de Montrevel*. La liſte des Généraux, employés pendant l'hiver, parut le jour d'après. Le Pére du Marquis 1691.

1693. *de Villars*, qui n'y vit point le nom de ſon fils, reconnut auſſitot la perfidie du Miniſtre, & alla parler au Roi, qui lui répondit très ſéchement, *qu'il avoit plus d'Officiers Généraux qu'il n'en pouvoit employer.*

Heureuſement pour le Marquis *de Villars*, ſon Pére reçut une lettre de lui le jour même, par lequel il lui mandoit, qu'eſpérant bien que le Roi lui feroit l'honneur de l'employer comme les hivers précédens, il avoit demandé un congé au Marquis *de Barbeſieux* pour prendre le tems des quartiers de fourage, & pouvoir ſe rendre en Flandres, où il comptoit ſervir dans les premiers jours de Novembre. Le Pére du Marquis *de Villars* pria *Niel*, premier Valet de chambre du Roi, de faire enſorte que Sa Majeſté jettat les yeux ſur cette lettre. En même tems il lui rapporta le diſcours que lui avoit tenu le Marquis *de Barſieux*, la réponſe qu'il lui avoit faite, & dont ce Miniſtre s'étoit ſervi comme ſi le Pére de *Villars* l'avoit tenue de ſon fils même. Le Sr. *Niel*, très homme d'honneur, & qui vit clairement

ment le manége du Marquis *de Barbe-* 1695.
ſieux, ſuivit les ſentimens de vertu qui lui étoient naturels, & fit lire la lettre du Marquis *de Villars* à Sa Majeſté. Le Roi la vit avec ſatisfaction, & dès le jour d'après déclara au Marquis *de Barbeſieux* qu'il donnoit le gouvernement de Fribourg & du Brisgaw au Marquis *de Villars*. Il eſt aiſé de s'imaginer combien le Miniſtre fut ſurpris de voir tomber une grace conſidérable, ſur un homme qu'il ſe réjouiſſoit d'avoir perdu. Le jour ſuivant le Roi dit encore à *Barbeſieux : je ne veux pas que* Villars *ſoit inutile, envoyez lui un courier en Dauphiné, où je ſais qu'il eſt, & mandez lui qu'il ſe rende dans mon Armée d'Italie.*

Il faut raconter de ſuite tout ce qui ſe paſſa ſur le ſujet du Marquis *de Villars*. Jamais le Miniſtre ne put conſentir à lui mander, même par le courier qu'il lui dépêchoit pour le faire paſſer en Italie, que le Roi lui avoit donné un gouvernement. Ainſi le Marquis *de Villars* n'en apprenant point la nouvelle par le Miniſtre de la guerre, organe naturel des volontés du Roi,

1693. il doutoit encore de ce que ſon pére lui avoit mandé, & n'oſoit remercier Sa Majeſté. Cependant toute la Cour lui faiſant des complimens, il addreſſa à ſon pére une lettre pour le Roi; mais il n'en reçut jamais un mot par le Marquis *de Barbeſieux*.

La campagne finit en Italie plutot que le Roi ne l'avoit eſpéré, & penſant toujours avec bonté à *Villars* qu'il ne vouloit pas laiſſer inutile pendant l'hiver, il ordonna à *Barbeſieux* de lui mander d'aller viſiter toute la Cavalerie depuis la Savoye juſqu'en Flandres, ſuivant par la Comté, par l'Alſace, & par la Lorraine.

Barbeſieux ne lui envoya pas cet ordre, ainſi le Marquis *de Villars* revint à la Cour, où ſon Pére, informé des ordres qu'il devoit avoir reçus, ne s'attendoit pas de le voir arriver. *Que venez vous faire ici*, lui dit-il? *Le Roi vous a deſtiné pour aller voir la Cavalerie.* Le Marquis *de Villars* lui répondit tout naturellement que, n'ayant oui parler de rien, il revenoit avec plaiſir paſſer l'hiver à Paris. Son Pére reconnut à ce diſcours une

une ſuite de la malignité du Miniſtre, qui après avoir gardé le ſilence ſur le gouvernement accordé à ſon fils, lui avoit encore caché l'ordre de viſiter la Cavalerie. Il conſeilla donc au Marquis *de Villars* de commencer par s'en expliquer au Roi. Il lui parla en effet, & dit à Sa Majeſté que, quelque impatience qu'il eût de venir la remercier lui même des graces dont elle l'avoit comblé, ſur tout des deux ordres différens pour ne le pas laiſſer inutile à ſon ſervice, bonheur qu'il préféroit à tout, l'impatience auroit cédé à ſon devoir, en ſuivant les ordres de voir la Cavalerie, s'il les avoit reçus. Le Roi lui répondit avec bonté qu'un petit voyage ne dérangeroit rien. *Non Sire*, lui répondit *Villars, je n'ai pas reçu l'ordre, il m'arrivera, & je ne l'ouvrirai qu'en préſence de témoins.* Le jour d'après *Villars*, étant dans la Salle des Gardes du Corps avec le vieux *Duc d'Aumont* & Mr. *de Vauban*, un de ſes gens apporta une lettre de Mr. *de Barbeſieux*. Dans le moment il prit ces Mrs. à témoin, les pria de bien examiner ſi la lettre a- 1693.

1693. voit été ouverte. Il en trouvérent les cachets bien entiers, enſuite il l'ouvrit devant eux, & y trouva l'ordre du Roi pour aller voir la Cavalerie pendant l'hiver. *Villars* entra dans le cabinet du Roi, prit la liberté de lui montrer la lettre, & lui dire en préſence de qui il l'avoit ouverte. Le Roi lui dit : *mais croyez vous que ces gens là*, en parlant du Marquis *de Barbeſieux*, *puiſſent perdre un homme que je connois comme vous? Sire*, répondit *Villars*, *ces gens là avoient bien avancé ce deſſein, puiſqu'ils m'avoient ôté du ſervice, & je prendrai la liberté de dire à Votre Majeſté qu'un Lieutenant-Général de ſes Armées, quelque zéle & quelque ardeur qu'il ait pour ſon ſervice, n'ayant l'honneur de lui parler qu'une fois ou deux par an, eſt en grand péril, quand ce Miniſtre qui vous parle tous les jours a entrepris de le perdre.*

Il eſt tems de revenir à ce qui ſe paſſa durant le peu de jours que le Marquis *de Villars* fut en Italie. Nous avons voulu conter de ſuite l'avanture de Cour, qui n'a pas été la ſeule de cette nature que *Villars* ait eu à eſſuyer pendant ſa vie. A-

Après l'heureux ſuccès de la bataille de la Marſaille, le Roi vouloit le ſiége de Cony, & que ſon Armée hivernat au delà des monts. Le Maréchal *de Catinat* trouvoit ce projet impoſſible, & envoya *Larrey* Lieutenant-Général à la Cour, pour en faire connoitre les obſtacles. Le Roi perſiſta néanmoins, & fit partir *Chamlai*, homme de confiance, pour examiner lui même ſi toutes les difficultés qu'apportoit le Maréchal *de Catinat* étoient bien fondées. *Chamlai* penſa comme le Maréchal, & le Marquis *de Villars* trouva en arrivant la réſolution priſe de repaſſer les monts. Cependant pour ſa propre ſatisfaction, & pour occuper utilement ſon loiſir, il alla ſe promener dans le pays, & voir les villes de Foſſan, Savilan, Raconi, Saluces, & autres lieux. Le pays étoit plein de fourages & de grains, l'Armée des ennemis étoit diſſipée, on avoit ravitaillé Pignerol d'un côté, groſſe place d'armes au delà des monts, très propre à ſoutenir des têtes avancées de quartiers d'hiver, Suſe d'une autre part, & toute la vallée. Le 1693.

1693. ſentiment du Marquis *de Villars* étoit de pouſſer des contributions bien avant dans des pays ouverts, mais le Général penſoit autrement. Le parti étoit déja pris, & les repréſentations de *Villars*, qui n'auroient pu qu'aigrir & très inutilement le Général, furent très modérées.

Il y eut de grands deſordres commis encore par les troupes, pluſieurs petites villes furent brulées. Celle de Revel, dans laquelle il y avoit une Abbaye de cinquante filles des meilleures Maiſons du Piémont, eſſuya toutes les horreurs du libertinage & de l'inſolence du ſoldat. Après ces honteuſes expéditions, & après avoir ruiné un pays dont on pouvoit faire un meilleur uſage, l'Armée repaſſa les monts, & le Marquis *de Villars* revint à la Cour.

En repaſſant par Vienne, il trouva ſon Oncle l'Archevêque aſſez mal. Cependant les Médecins l'ayant aſſuré que la maladie étoit ſans péril, il continua ſa route. Ce bon Oncle aimoit uniquement *Villars*, mais dans les derniers momens preſſé de faire ſon teſta-

tament, on ne put tirer de lui que ces paroles : *je donne tout à mon Neveu.* *Villars* n'étoit pas le ſeul, ainſi la ſucceſſion lui échapa toute entiére, & il étoit dit qu'il ſe devroit ſa fortune à lui ſeul. 1693.

Le ſéjour du Marquis *de Villars* à la Cour ne fut que de quinze jours, & il lui fallut éprouver de la part du Marquis *de Barbeſieux* de nouvelles marques d'averſion. Sur le prétexte que le Roi avoit deſtiné trop de Provinces au Marquis *de Villars*, pour y pouvoir viſiter durant l'hiver la Cavalerie qui y étoit répandue, il propoſa le Comte *de Marcin* pour partager l'ouvrage. Le Miniſtre ne pouvoit donner à *Villars* que de certains petits deſagrémens, pareils à celui là; car ayant un gros gouvernement, des penſions, & une charge conſidérable à la guerre, les eſprits les plus indiſpoſés contre lui ne pouvoient guéres lui nuire, qu'en diminuant le mérite de ſes ſervices.

Cette année finit par le bombardement de St. Malo. L'Angleterre ſe diſpoſoit depuis longtems à cette expédition,

1693. dition, & les préparatifs en étoient terribles. Le ſeul nom de *Machine Infernale*, qu'on donna à un bâtiment qui devoit tout embraſer, fit concevoir une idée affreuſe de cet armement. Mais le ſuccès ne répondit pas à l'eſpérance des ennemis, & tout ce grand appareil qui couta des ſommes prodigieuſes à l'Angleterre ne cauſa preſque aucun dommage à la France.

1694. La campagne de 1694. s'ouvrit les premiers jours de Juin. L'Armée paſſa le Rhin à Philisbourg, & Mr. le Maréchal *de Lorge* dit que les intentions du Roi étoient que l'on pouſſat celle des ennemis. Il eſt vrai qu'elle étoit commandée par un grand Général, qui étoit le *Prince de Bade*, mais elle étoit fort inférieure en nombre & en qualité à l'Armée du Roi. Cependant le *Prince de Bade* nous attendit près de Visloc, dans un poſte qu'il crut aſſez bon, pour ne pas craindre d'y être forcé.

Mr. le Maréchal *de Lorge* marcha le 25. de Juin dès la pointe du jour à St. Leen & Root. Le Marquis *de Villars* étoit Lieutenant-Général de jour, &

& s'avança aux gardes que poſtoit *St. Fremont* Maréchal-de-Camp. Les Houſſards des ennemis pouſſérent vivement la plus avancée, mais ſoutenue par trois autres, & par les Régimens de Cavalerie du Chaſtelet & du Bordage, on rechaſſa les ennemis à leur tour. Cependant nos Cavaliers s'étant débandés malgré les ordres, revinrent avec quelque confuſion ; les eſcadrons du Châtelet & du Bordage ſe placérent dans une petite plaine, & les ennemis repaſſérent le ruiſſeau de Visloc. Le Maréchal *de Lorge* étant arrivé dans ce tems là, voulut que l'on eſſayat de paſſer ce ruiſſeau. Le Marquis *de Villars*, Mrs. *de St. Fremont* & *Barbeſieres* marchérent à la tête des troupes. On trouva le ruiſſeau aſſez difficile, & les ennemis faiſant un fort gros feu, le Marquis *de Villars* vit bien qu'il falloit forcer le paſſage dans le moment, ou ſe retirer. 1694.

Le *Prince de Bade* étoit lui même à la tête de ſes troupes, & quoiqu'il n'eût pas réſolu d'engager une bataille, ſon Armée étant bien poſtée à un quart de

1694. de lieue delà, il étoit pourtant fort aiſe de nous arrêter.

Le Marquis *de Villars* ordonna à un des eſcadrons de Merinville, commandé par *la Valette* dont il connoiſſoit la valeur, de forcer le paſſage du pont, & à quelques Dragons de tâcher de paſſer le ruiſſeau plus bas. Lui même à la tête d'un autre eſcadron de Merinville, ſuivi de *St. Fremont*, & du Marquis *Daverne* qui commandoit les Dragons de l'Armée, il ſe jetta dans le ruiſſeau aſſez fâcheux par ſa hauteur & par des fonds marécageux, il enfonça les ennemis dont on tua un fort grand nombre, & les pouſſa juſques près de leur camp. Le Marquis *Daverne* fut tué dans le ruiſſeau même ; *Mercy* Général des ennemis fut pris, & ſe trouva ſous les pieds du cheval du Marquis *de Villars*. Il étoit légérement bleſſé.

Cette action ne laiſſa pas d'être glorieuſe aux troupes du Roi, celles des ennemis étant animées par la préſence du Prince *Louis de Bade*. D'ailleurs c'étoit le commencement de la campagne, & il eſt avantageux de bien débuter.

Ce-

Cependant après ce petit ſuccès on 1694.
réſolut de repaſſer le Rhin, ſans aucun objet principal ; & une des plus belles Armées du Roi ne fit le reſte de la campagne que conſommer des fourages, au lieu que ſe tenant au delà du Rhin elle y étoit plus glorieuſement, & pouſſant au moins des contributions au delà des montagnes noires. On pouvoit même tenter de faire prendre Philingen, qui nous eût donné la tête du Danube.

Le Marquis *de Villars* très occupé de l'intérêt du Roi, & de la gloire de ſes armes, plus vif peut-être qu'un autre ſur l'inutilité, ne craignoit point de repréſenter que celle où il voyoit les troupes étoit très préjudiciable. Ses remontrances ne plurent pas ; & une oppoſition de ſentimens lui ſuſcitoit ſouvent des ennemis. Enfin la campagne entiére ſe paſſa, comme on l'a dit, à conſommer des fourages, & les derniéres ſemaines furent même extrêmement dures pour la Cavalerie, par les longs ſéjours que l'on faiſoit d'ordinaire dans les mêmes camps.

Notre tranquillité fut troublée les der-

1694. derniers jours de Septembre, par les avis qui nous furent donnés que le Prince *Louis de Bade* avoit passé le Rhin à Hagenbach, & qu'il s'étoit saisi de cette petite ville. L'inquiétude ne fut pas légére, & il n'y eut d'autre parti à prendre que de marcher avec la plus grande diligence, pour arrêter les progrès des ennemis, & les empêcher de s'étendre dans le plat pays. Ils n'en avoient pourtant pas l'intention, & le Prince *Louis* nous voyant occupés à rien, voulut s'amuser à un peu plus que rien. C'est ainsi que je nomme un passage, dont il pouvoit faire un meilleur usage. A la vérité ses forces n'étoient pas assez considérables, pour tenir la Lutter devant nous, & nous fermer l'Alsace; c'eût été un trop grand objet. Mais du moins après avoir passé le Rhin, il pouvoit détacher 3. ou 4000. chevaux, qui pouvoient remonter toute l'Alsace, mettre tout à contribution, enlever une grande quantité de Baillifs & de gens considérables; après cela s'en retourner par Rinfelds. Les Louables Cantons n'auroient pas murmuré de voir passer ce Corps une lieue

lieue & demie ſur leurs terres, nous les avons accoutumés, & nous & les Impériaux, à de plus grandes libertés. 1694.

On arriva à Hagenbach, préciſément dans le tems que l'arriére-garde des ennemis repaſſoit les derniers ponts, & on leur prit quelques Cavaliers, & un aſſez grand nombre de Maraudeurs qui n'avoient pu rejoindre. Dans cette occaſion on vit une choſe aſſez ordinaire ſur les crues du Rhin, mais cependant aſſez ſurprenante; c'eſt qu'il baiſſa de ſix pieds en quatre heures de tems.

Cette petite avanture terminée, il ne reſtoit plus qu'à ſéparer l'Armée. On étendit quelques bataillons le long du Rhin, le Maréchal *de Joyeuſe* marcha vers la Moſelle avec la plupart de la Cavalerie, le Comte *de Tallard* ſur la Saare. Le Marquis *de Villars*, en attendant la derniére ſéparation de l'Armée, & le congé que l'on donne aux Généraux, alla voir ſon Gouvernement de Fribourg; où il examina par lui même ſi les avis qu'on avoit eus pendant la campagne qu'un Partiſan des ennemis, nommé *Peſſeman*, avoit eu

1694. eu intention de ſurprendre le château, pouvoient donner quelque juſte inquiétude. Ce voyage lui donna occaſion d'aller viſiter les entrées des montagnes noires. Il ne les trouva pas d'un accès ſi difficile que l'on le publioit, & dès ce tems là il prit des connoiſſances qui lui furent utiles dans la ſuite.

Les ordres pour la derniére ſéparation étant arrivés, le Marquis *de Villars* alla paſſer l'hiver à la Cour. Le Roi qui connoiſſoit ſon zéle, & qui avoit quelque bonne opinion de ſes vues, voulut lui faire l'honneur de l'entretenir dans ſon cabinet. La premiére fois il lui ordonna de faire quelques mémoires ſur les projets de guerre que l'on pouvoit former, & dans la ſeconde audiance le Marquis *de Villars* lui préſenta ceux qu'il avoit faits. Le Roi eut la bonté de l'aſſurer qu'il les voyoit avec plaiſir, qu'il en comprenoit les conſéquences & l'utilité. Mais comme celui qui penſoit n'étoit pas à portée d'être chargé de l'exécution, qu'il y avoit trois Maréchaux de France deſtinés au commandement de l'Armée d'Al-

d'Allemagne, & que d'ailleurs le Mi- 1694.
niſtre de la guerre étoit ennemi déclaré du Marquis *de Villars*, ſes idées ne furent point ſuivies. Elles lui furent cependant très utiles; elles avoient frappé le Roi, & le confirmoient dans le deſſein de l'élever, ce qui arriva quelques années après, & lorſque le Roi voyant les affaires de la guerre dans le plus grand deſordre en Flandres & en Allemagne, voulut donner le commandement de l'Armée d'Allemagne au Marquis *de Villars*, bien qu'il y eût un Maréchal de France à la tête, & ſix Lieutenans-Généraux plus anciens que lui.

Cet hiver n'eut donc rien de particulier pour le Marquis *de Villars*, que ces deux audiances particuliéres du Roi. Mais on lui fit alors pluſieurs propoſitions de mariage. Sa famille deſiroit avec paſſion qu'il y donnat les mains, & cette raiſon balançoit l'éloignement qu'il avoit pour cet engagement. Il s'y trouva des difficultés qu'il chercha foiblement à ſurmonter, & il partit pour la campagne de 1695. qu'il fit en Allemagne.

Elle

1695. Elle s'ouvrit à l'ordinaire par le paſſage du Rhin, & l'on alla camper entre Heidelberg & Philisbourg. Le Maréchal *de Lorge* tomba dangereuſement malade, il fut porté à Landau, & le commandement demeura au Maréchal *de Joyeuſe*.

L'on s'étendit d'abord, occupant divers poſtes vers Sensheim, & ſur la route que les ennemis pouvoient prendre pour s'approcher de nous.

Cependant on ne fut pas bien informé de leurs premiers mouvemens, & le Maréchal *de Joyeuſe* ayant eu avis ſur le midi que le *Prince de Bade* marchoit à nous, dit au Marquis *de Villars* de prendre ſur le champ deux mille chevaux, & d'aller retirer ſept à huit cens hommes de pied que nous avions répandus dans pluſieurs petites villes, châteaux, ou égliſes, toutes à deux heures de l'Armée, & ſur le chemin des ennemis.

Le Marquis *de Villars* trouva la tête de leur Armée conduite par le *Prince de Bade*. Il fit retirer les poſtes d'Infanterie; mais, comme pour aſſurer leur retraite il avoit fallu s'avancer avec les deux

deux mille chevaux, elle étoit difficile. Les Houſſars des ennemis commençant à pouſſer nos derniéres troupes, le Marquis *de Villars* fit ferme avec deux troupes de Gendarmerie à la tête d'un défilé, & arrêta ſans peine les premiers Houſſars. En même tems il ordonna au Marquis *de Marivaux* de s'éloigner de ce défilé, qui étoit un petit ruiſſeau aiſé à paſſer, & d'aller au grand trot ſe mettre en bataille à l'extrêmité d'une plaine qui avoit près d'une demie lieue d'étendue; enſorte que les ennemis, après avoir paſſé ce petit ruiſſeau, découvrirent un Corps de Cavalerie conſidérable qui les obligeoit à traverſer cette plaine avec ordre pour s'en approcher. 1695.

Après cette diſpoſition, les Houſſars ſerrant nos deux troupes, le Marquis *de Villars* ordonna à celle ci de pouſſer deux cens pas les Houſſars, & de revenir à toutes jambes. Le Marquis *de Villars* les attendit avec une troiſiéme troupe, les reçut, & traverſa la plaine tranquillement. A peine étoit-il dans le milieu, que les ennemis paſſérent en foule le premier ruiſſeau,

1695. & l'on vit bientot une premiére ligne ſe former. Mais comme elle voyoit un gros Corps dans l'extrêmité de la plaine, la premiére ligne voulut en attendre une ſeconde. Le Marquis *de Villars* fit repaſſer diligemment le ruiſſeau qui étoit derriére lui à ſa ſeconde ligne, & ſans que l'ennemi pût s'en appercevoir. Ce ruiſſeau étoit plus aiſé à ſoutenir que le premier, & la premiére ligne, à la reſerve de trois troupes, repaſſa auſſi, pendant que le *Prince de Bade* ſe mettoit en bataille dans la plaine. En même tems *Villars* ordonna que tout ce qu'il y avoit de tambours de Dragons battiſſent la marche de l'Infanterie, & que par un grand bruit on fît tout ce qui pouvoit perſuader aux ennemis que la tête de l'Armée de France arrivoit pour le ſoutenir.

Le *Prince de Bade* traverſa la plaine le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, & s'étendit le long du ruiſſeau qui lui parut deffendu par tout ce Corps de 2000. chevaux. Les eſcarmouches furent très vives: cependant il n'en couta que dix hommes au Marquis *de Villars*, pour faire une aſſez lon-

longue retraite devant une Armée enne- 1695.
mie, conduite par un Général vif & entreprenant. La nuit arriva, & le Maréchal *de Joyeuſe* vint au devant de *Villars* qu'il croyoit perdu.

Le jour d'après, le *Prince de Bade* s'approcha de l'Armée du Roi, paroiſſant vouloir combattre. S'il l'avoit bien deſiré, il n'étoit pas impoſſible d'engager une action. Notre gauche étoit ſoumiſe au canon, & l'on pouvoit, ou la dépoſter, ou l'incommoder fort. On ſe retrancha au plutot avec quelques épaulemens pour la Cavalerie : la canonade fut médiocre, on demeura aſſez longtems en préſence, après quoi faiſant divers retranchemens pour aſſurer notre retraite, elle ſe fit ſans être troublée. L'Armée du Roi repaſſa le Rhin, & alla ſe placer dans le camp favori des Généraux près d'Alſey, où l'abondance & la tranquillité regnoient également. Le Maréchal *de Lorge* étoit toujours conſidérablement malade à Landau, ſes forces furent même longtems à revenir, & il prit la réſolution de ne plus retourner à la guerre. Le reſte de

1695. la campagne ſe paſſa ſans aucune apparence d'action.

Le Maréchal *de Joyeuſe* envoya le Marquis *de Villars* plus bas que Mayence avec un gros Corps de Cavalerie, pour obliger tous ces pays à payer plus promtement les contributions en grains & en argent. Comme il ſe retiroit à la vue de Mayence, le Général Palfy s'avança avec un gros Corps de Houſſars, qui attirérent d'aſſez vives eſcarmouches. On pouſſa les Houſſars juſques dans les contreſcarpes, il y en eut une trentaine de tués, ou de pris, & le Général Palfy lui même fut bleſſé. Cette petite avanture finit la campagne, & le Marquis *de Villars* retourna paſſer l'hiver à la Cour, où ſa famille le preſſa encore de ſe marier. Il y eût même ſur cela des propoſitions aſſez avancées, mais ſon peu de penchant pour le mariage étoit toujours un obſtacle à la concluſion.

Il fut deſtiné à ſervir dans l'Armée d'Italie, où l'on raſſembla des forces bien plus conſidérables que les campagnes précédentes, pour déterminer le *Duc de Savoye* à un traité particulier, & le

le diſculper auprès de ſes alliés s'il cé- 1695.
doit à la force, ou pour faire des con-
quêtes ſi le traité ne ſe concluoit pas.

La campagne s'ouvrit dès les pre- 1696.
miers jours de Juin. L'Armée du Roi
ſe plaça ſur le Sangon, & dans le com-
mencement les ennemis qui s'avançoient
ſouvent avec des Corps de Cavalerie &
de Dragons, tentoient d'enlever nos
gardes, ou de tomber ſur nos fourа-
geurs. Tous leurs partis réuſſirent mal,
& ces petites tentatives leur coutérent
toujours du monde ſans nul ſuccès.

Cependant diverſes incommodités du
Comte *de Teſſé* qui l'empêchérent de
paroitre pendant quatre ou cinq jours,
commencérent à faire penſer qu'elles
pourroient bien n'être pas réelles, &
qu'il ne paſſoit pas le jour & la
nuit dans ſon lit. On vint même juſ-
qu'à ne plus douter dans l'Armée qu'il
n'eût des conférences ſecrettes avec
quelques Miniſtres de S. A. R. Tout
cela nous mena juſqu'au 10. de Juillet,
tems auquel une ſuſpenſion d'armes a-
vec M. le *Duc de Savoye* nous aſſura le
traité conclu, ou du moins fort avancé.

La ſuſpenſion d'armes n'avoit été ac-

1696. cordée par le Roi que pour vingt jours; cependant S. A. R. qui demandoit ſans ceſſe de nouveaux délais, la pouſſa juſqu'au premier de Septembre.

L'Empereur inquiet ſur cette négociation, envoya à Turin le Comte *de Mansfeld*, l'un de ſes Premiers Miniſtres, pour diſſuader le Duc de s'allier avec la France. L'Abbé *Grimani*, qui fut depuis Cardinal, y étoit auſſi chargé de la confiance de l'Empereur.

Dans le même tems le *Prince Eugéne* étoit à Turin, & le Marquis *de Leganés*, Gouverneur du Milanez, y faiſoit de fréquens voyages. Tous ces Généraux & Miniſtres avoient grand intérêt, s'ils n'empêchoient pas le traité, d'en retarder la concluſion, & de nous faire perdre notre campagne. Son Alteſſe Royale étoit bien fortement déterminée à conclure, car elle trouvoit de trop grands avantages dans tout ce qui lui étoit offert pour ne le pas accepter. Mais elle avoit peine à rompre ouvertement avec ſes anciens alliés, & ſurtout à quitter la tête de l'Armée Impériale, pour ſe mettre d'un moment à l'autre à la tête de celle de France, ainſi

ainſi que ſon traité l'y obligeoit. De 1696.
ſon côté le Roi achetoit cette paix trop cher, pour laiſſer une continuation de guerre en Italie, & il falloit que l'Empereur & l'Eſpagne ſignaſſent la neutralité, ou attaquer le Milanez. Tout ſe préparoit pour cela, & nous avions abondamment ce qui étoit néceſſaire pour y réuſſir.

L'Armée du Roi, compoſée de 62. bataillons & de quatre vingts eſcadrons, s'ébranla le 28. d'Aout, & prit ſa marche ſur Turin, pour paſſer la Doire près de cette ville. Nous fumes joints par dix bataillons & par 17. eſcadrons des troupes de M. *de Savoye*. La plupart des Généraux allérent ſaluer Leurs Alteſſes Royales. Le Marquis *de Villars* reçut des grandes marques d'eſtime de M. le *Duc de Savoye*, qui eut la bonté de lui parler comme informé de ſes ſervices. Le Marquis *de Villars* obſervoit ce Prince avec une grande attention, & dès les premiéres converſations publiques, ou particuliéres, il reconnut en lui un diſcernement profond & une grande juſteſſe dans les idées, quelque lenteur dans la parole,

1696. mais jointe à une extrême préciſion, & il étoit difficile de ne pas démêler d'abord que c'étoit un génie ſupérieur.

Les troupes de l'Empereur & des Eſpagnols, bien foibles en comparaiſon de celles du Roi, parurent vouloir prendre quelques poſtes près de Caſal; mais nous ſavions que ni l'art ni la nature ne pouvoient leur en donner d'aſſez avantageux, pour tenir devant des forces ſi ſupérieures.

L'Armée paſſa la Doria-Baltea, très difficile par ſa rapidité, & par la quantité de rochers qui embaraſſent le paſſage, & le rendent très difficile pour les chevaux. Il y avoit même des endroits où il falloit nager, ſi peu qu'on s'écartat du gué. Le Marquis *de Villars*, chargé du paſſage de la Cavalerie, fit mettre au deſſous de l'endroit où l'on traverſoit, une ligne de Cavalerie dans les lieux où les chevaux pouvoient ſe tenir, afin de ſauver par ce moyen ceux qui tomboient en paſſant, & qui étoient emportés par le courant de l'eau. Malgré ces précautions nous perdimes dix ou douze Cavaliers, & un Maréchal des Logis, que le courant entrai-

na,

na, & que les Cavaliers placés au deſſous ne purent ſauver. 1696.

La marche de l'Armée fut lente, & ſon Alteſſe Royale obtint encore que l'on n'entreroit en action que le 15., jour où elle étoit engagée de venir ſe mettre à la tête de l'Armée du Roi.

Notre guerre ne pouvoit regarder que le ſiége de Valence, par la néceſſité indiſpenſable où nous étions de nous ſervir du Po pour le tranſport de toutes nos munitions. Cette riviére étant même aſſez baſſe dans cette ſaiſon, ne permettoit que la demie charge aux bateaux.

M. le *Duc de Savoye* ne joignit l'Armée que le 17., & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on auroit faits au Roi.

Nous inveſtimes Valence le 20. Le Comte *de Teſſé* demeura de l'autre côté du Po, M. *de Larré* & Mr. le Grand-Prieur furent dans le quartier de S. A. R., lequel commençoit au Po au deſſus de Valence, & s'étendoit juſqu'à celui du Maréchal *de Catinat*, qui finiſſoit à une ravine, où étoit à peu près le centre de la ligne. Le quartier du

1696. Marquis *de Villars* occupoit les montagnes, qui regardent Alexandrie. Enſuite Mr. le Marquis *de Vins* tenoit la plaine, depuis le pied des montagnes juſques au Po, au deſſous de la place dont les dehors paroiſſoient en bon état. La garniſon qui la deffendoit étoit compoſée de deux bataillons de Lorraine, de deux de Virtemberg, troupes de l'Empereur, de deux de Steynau, troupes de Baviere, & de ſix bataillons des troupes de l'Etat de Milan. On jouiſſoit d'un tems très favorable; le canon & les munitions, quoique le Po fût très bas, arrivérent auſſi diligemment que l'on pouvoit le deſirer. Cependant Mr. *de Mansfeld* & Mr. le Marquis *de Leganés* envoyoient ſouvent des couriers, & faiſoient ſavoir qu'ils étoient prêts à accepter la neutralité: mais il étoit vraiſemblable qu'ils ne parloient ainſi, que pour nous amuſer, puiſqu'ils ne finiſſoient pas.

Ces négociations continuoient toujours, & outre les couriers du Marquis *de Leganés* & du Comte *de Mansfeld*, les voyages du Marquis *de St. Thomas* à Pavie marquoient également, &

& le desir de S. A. R. de finir sans action, & la crainte où étoient les ennemis de nous en voir commencer une. 1696.

Cependant on ouvrit la tranchée la nuit du 24. Mr. le *Duc de Savoye*, comptant de voir finir bientot l'opiniâtreté des ennemis, ne laissoit pas de s'exposer, & vouloit faire voir aux François, souvent sans nécessité, que les coups de mousquet ne l'embarrassoient pas : il marchoit à découvert sur le revers de la tranchée, & faisoit enfin ce que l'on pardonneroit à peine à un volontaire qui fait sa premiére campagne.

La ville de Valence nous parut une assez bonne place, tout se réduisant presque à une attaque. Le Gouverneur étoit ce même *Colmenero* dont on a tant parlé depuis, & qui a changé souvent de maitre, demeurant toujours Gouverneur du château de Milan.

Le siége avançoit : le Marquis *de Villars* commandoit la tranchée le 30. de Septembre, les ennemis firent une sortie considérable. Il marcha à eux avec la tête de la tranchée ; le Marquis *du*

1696. *Châtelet*, Colonel de Cavalerie, les pouſſa avec ſon eſcadron juſques dans le chemin couvert ; *Besbre* ſon Lieutenant-Colonel y reçut une bleſſure très dangereuſe.

Durant ce ſiége, la garniſon d'Alexandrie, qui étoit très forte en Cavalerie, cherchoit tous les jours nos fourageurs, & leurs partis de Cavalerie ſoutenus d'Infanterie, très aiſée à poſter dans un pays de ravines & fort coupé, réuſſiſſoient aſſez ſouvent. Ils en deffirent un de trois cens chevaux, commandés par le Chevalier *de la Ferronaye*, très brave homme qui fut pris, en faiſant tous les efforts imaginables pour retenir les Cavaliers ébranlés. Deux Capitaines de Cavalerie furent tués dans la même rencontre.

Quelques jours après le Sr. *de Mauroi*, faiſant la charge de Maréchal *des Logis* de la Cavalerie, fut battu.

Une ſeconde fois il marcha avec trois cens chevaux & trois cens hommes de pied, pour couvrir un fourage du côté d'Alexandrie. Mille chevaux des ennemis ſortirent de cette place, & pouſſérent encore M. *de Mauroy*. Le hazard

zard fit que le Marquis *de Villars* ſe promenant aux gardes de Cavalerie, apperçut ce deſordre. Auſſitot il fit avancer deux gardes de Cavalerie ſur deux petites hauteurs, dont les ennemis ne pouvoient découvrir les derriéres. Ces deux troupes arrêtérent leurs premiéres, & les Cavaliers pouſſés, mêlés d'un grand nombre de fourageurs, reconnoiſſant le Marquis *de Villars*, firent un grand cri. D'eux mêmes ils tournérent tête aux ennemis, & ceux ci ne doutant pas que ces Cavaliers n'euſſent apperçu un Corps conſidérable dans les vallons qui étoient derriére ces deux petites troupes, commencérent à ſe replier. Le Marquis *de Villars*, profitant de ce mouvement, fit marcher ces deux troupes deux cens pas en avant, & en fit former derriére lui des fourageurs qui s'étoient raſſemblés, & les ennemis repaſſérent promtement un ruiſſeau. Dans ce moment la tête des Régimens de Dragons de Wartigny & de Morſan arriva. Le Marquis *de Wartigny*, très brave Soldat, s'y rendit, quoiqu'il eût une groſſe fiévre ; & le Marquis *de Villars* 1696.

1696. voyant la compagnie ſe fortifier, marcha aux ennemis couverts d'un petit ruiſſeau, & cherchoit à le paſſer.

Le Maréchal *de Catinat* parut alors; mais tandis qu'il vouloit raſſembler un plus grand nombre de troupes pour attaquer ſurement, les ennemis qui n'avoient qu'une grande plaine à traverſer pour regagner Alexandrie, ne perdirent pas un moment à s'y rendre.

Cependant notre ſiége avançoit, mais l'on trouva plus de difficultés qu'on n'en avoit prévu. La garniſon qui étoit forte, comme on l'a dit, nous arrêtoit par de fréquentes ſorties, & le terrain ſouvent très marécageux rendoit nos batteries plus difficiles à établir, & à changer.

Le 7. on tenta le logement du chemin couvert, & en même tems on attaqua une demie lune, dans laquelle nos Grenadiers entrérent d'abord par la gorge; mais les travailleurs ne ſuivant pas aſſez promtement, & les meſures ayant été mal priſes, nous abandonnames la demie lune, & nous manquames le chemin couvert. Cette mauvaiſe avanture pouvoit retarder de quelques

jours

jours la prise de la place, mais le Mar- 1696.
quis *de S. Thomas* étant revenu le 8. ——
avec la neutralité acceptée, comme nous le desirions, il finit tout ensemble le siége & la guerre.

Par ce traité, avantageux dans la circonstance présente, la France chassoit d'Italie les Autrichiens, en les forçant d'en rappeller leurs troupes, & elle s'ouvroit une porte pour y entrer avec les siennes par le moyen du *Duc de Savoye*, qu'elle avoit détaché de leur alliance & mis dans la sienne. C'est pour cela que l'Empereur & le Roi Catholique eurent tant de peine à y consentir, & que pour les y contraindre il fallut les menacer de faire la conquête du Milanez.

La neutralité acceptée, M. *le Duc de Savoye* quitta l'Armée dès le lendemain matin pour se rendre à Turin, où M. *de Mansfeld* arriva le jour d'après. Par le traité les troupes de l'Empereur devoient commencer à marcher le 20. d'Octobre, mais les Généraux promirent verbalement qu'elles s'ébranleroient dès le 15. Elles passérent mille hommes à mille hommes par les Grisons, &

les

1696. les troupes du Roi devoient ſe retirer de même à proportion de leur nombre ; de maniére que quand les derniers mille hommes des Impériaux ſortiroient du Milanez, le dernier Corps des troupes du Roi en ſortiroit auſſi. On ſupputa pour cela le nombre de nos eſcadrons & de nos bataillons, & le nombre des leurs. On devoit en attendant fournir du foin dans le Milanez, & point de grain. Les Eſpagnols donnérent pour ôtages Mr. *de Trivulce* & de *Borgomaneiro* ; le Roi donna Mrs. *de Teſſé* & *de Bachevilliers*. Tout cela devoit ſe rendre à Turin.

Comme les troupes de part & d'autre étoient plus longtems à quitter l'Italie que l'on ne l'avoit prévu, le Marquis *de Villars* fut bien aiſe d'aller voir Milan, & mena avec lui le Comte *de Coigny* & le Marquis *de Monperoux*.

Mr. *de Leganés* fit parfaitement bien les honneurs de la Capitale, donna de grands repas, & chargea le Comte *de Colmenero* de conduire le Marquis *de Villars* à la Chartreuſe de Pa-

Pavie, qui eſt la plus grande curioſité de tout le Milanez. 1696.

Le Marquis *de Villars* voulut aller viſiter le champ de bataille, où François I. fut pris & deffait. Enſuite il retourna à Milan, où il trouva le Prince *Eugene de Savoye*, avec lequel il avoit renouvellé connoiſſance dans les guerres de Hongrie. Ce Prince le revit avec joye, & lui a toujours donné des marques ſinguliéres d'amitié, que les affaires de guerre qu'ils ont eues dans la ſuite n'ont jamais altérée.

Le voyage de Milan fut court, mais fort rempli de plaiſirs, & l'on alla, ſelon la coutume du pays, entendre une très belle muſique, chantée dans les Couvens par des Religieuſes également belles & galantes.

Le Marquis *de Villars* retourna à Turin, le Marquis *de Montperoux* reſta malade à Arona, & ſe remit cependant en peu de jours. En paſſant à Turin, S. A. R. marqua beaucoup de bonté & d'eſtime au Marquis *de Villars*, qui peu après reprit la route de la Cour.

Cet-

1696. Cette année fut remarquable par la mort de trois Souverains. Ce furent le Czar *Jean*, *Marie-Anne* d'Autritriche Reine Douairiére d'Eſpagne, & *Jean III.* Roi de de Pologne.

Le Marquis *de Villars* fut deſtiné en 1697. à ſervir dans l'Armée d'Allemagne, ſous les ordres du Maréchal *de Choiſeuil*. Ce Général, qui lui donnoit des marques de la plus grande confiance, l'aſſura qu'il ne vouloit pas faire de campagnes auſſi peu remplies d'événemens que toutes celles qui s'étoient paſſées, & qu'il s'en ouvroit à lui, afin que de concert ils travaillaſſent un peu pour la gloire : & tout cela fut mêlé de complimens, qu'il eſt facile d'imaginer. Le Marquis *de Villars*, en le remerciant de ſa confiance, lui dit qu'il avoit toujours pour premier objet le bien du ſervice, & qu'avant que de chercher les actions, il falloit être inſtruit des intentions de la Cour, qui quelquefois avoit intérêt de ne rien hazarder. Le Maréchal aſſura *Villars* que le Roi paroiſſoit deſirer une action, & *Villars* lui répondit : *ſur ce fondement je*

1697.

ne

ne prendrai la liberté de vous la conſeiller, qu'avec toutes les précautions poſſibles. 1697.

Il faut ſavoir que le Maréchal *de Choiſeuil* avoit un deffaut terrible pour un Général ; c'eſt que réellement il ne voyoit point. Une petite lunette lui aidoit à diſtinguer tant bien que mal un clocher, une tour, ou quelque autre objet pareil ; mais il lui étoit totalement impoſſible de diſcerner les mouvemens d'une Armée dans une plaine. Il étoit donc dans la néceſſité de ſe livrer au conſeil de quelqu'un, & le Marquis *de Villars* avoit les meilleures intentions pour le bien du ſervice, & pour un Général qui vouloit bien lui donner une confiance ſans reſerve.

L'Armée du Roi paſſa le Rhin, & alla camper dans les premiers jours de l'ouverture de la campagne, la gauche à Raſtat, & la droite à Kupeneim. C'eſt le plus beau poſte que l'on puiſſe occuper, ſoit pour voir arriver un ennemi & l'attendre ſans inquiétude, ſoit pour l'attaquer ſoi-même, ſi on croit pouvoir le faire avec

1697. vec avantage par la ſupériorité, & par la bonté des troupes : & c'eſt préciſément le cas où nous étions. L'Armée du Roi, qui avoit devant elle le ruiſſeau de Raſtat, & ſes ailes auſſi heureuſement placées, ne pouvoit craindre une Armée qui lui étoit inférieure d'un tiers.

Quelques jours après nous apprimes que l'ennemi étoit venu camper derriére Dourlac. Alors le Marquis *de Villars* dit au Maréchal *de Choiſeuil* : *c'eſt à vous à prendre votre parti. L'ennemi ne peut s'approcher de vous qu'en traverſant une plaine de trois à quatre lieues d'étendue. Si vous avez deſſein de combattre, il n'y a qu'à tenir de fréquens partis ſur lui, pour être informé quand il paſſera le ruiſſeau d'Etlingue. Celui que vous avez devant vous, dont le fond eſt très bon, ſe paſſe aiſément, & vous ſerez en état de joindre l'ennemi dans la plaine.*

La réſolution ſuivit de près le diſcours du Marquis *de Villars*, on prépara la marche ſans en parler, & l'on fit les diſpoſitions ſans que perſonne pût pénétrer le deſſein qu'on avoit.

Quel-

Quelques jours après *Coqfontaine* Lieutenant-Colonel de Cavalerie, & bon Officier, nous envoya avertir dès la pointe du jour que le *Prince de Bade* commençoit à paſſer le ruiſſeau d'Etlingue. Dans le moment le Marquis *de Villars*, qui étoit déja à cheval, courut chez le Maréchal *de Choiſeuil*, & lui dit : *Voila les ennemis où vous les voulez, je vais joindre Coqfontaine à toutes jambes, je prendrai 500. chevaux de la droite pour être en état de le ſoutenir, & pour démêler cependant ſi l'ennemi ſe contente de paſſer le ruiſſeau d'Etlingue, ou s'il veut marcher juſqu'à nous. Vos diſpoſitions ſont faites, vous pouvez en attendant faire paſſer le ruiſſeau de Raſtat à toute l'Armée, car il vous eſt égal d'aller attaquer l'ennemi un peu plus ou un peu moins loin dans la plaine.* Le Marquis *de Villars* ne trouva pas au Maréchal *de Choiſeuil* toute la vivacité d'un Général, qui après avoir deſiré une action la voit ſe préſenter. Il fut ſurpris au contraire de voir que le Maréchal vouloit le retenir auprès de lui. *Non*, lui répondit *Villars*, *je vous ſuis abſolument inu-* 1697.

1697. *inutile ici, & très néceſſaire à la tête de vos premiers partis, afin que vous ſoyez informé des mouvemens de l'ennemi, & que vous ayez tout le tems de vous étendre. Nous ſavons déja où nous appuyerons nos ailes, ainſi je vais joindre Coqfontaine à toutes jambes.* Il trouva que l'ennemi avoit à peine paſſé le ruiſſeau d'Etlingue, mais qu'il ſe livroit à une bataille. Il renvoya Officiers ſur Officiers au Maréchal, pour l'informer de ce qu'il voyoit, & pour le preſſer.

Cependant les Houſſars des ennemis commencérent à pouſſer *Coqfontaine*; mais *Villars* ayant fait paroître les 500. chevaux mille pas derriére pour rapprocher le petit Corps de *Coqfontaine*, & ne ſe commettre point, il regardoit toujours du côté de Raſtat, comptant que la tête de l'Armée du Roi paroîtroit bientot en deça du ruiſſeau. Au lieu de cela, le Maréchal *de Choiſeuil* vint à lui, ſuivi ſeulement de quatre eſcadrons de Gendarmerie. *Mais*, lui dit *Villars*, *nous ne battrons pas les ennemis avec ce que vous amenez. Et votre Armée paſſe-t-elle le ruiſ-*

ſeau?

ſeau ? Le Maréchal fut un peu hon- 1697.
teux d'avouer que l'on attendoit ſes ordres. *Cependant l'Armée ennemie eſt en marche*, lui repliqua *Villars*, *ſi elle arrive à une demie lieue de notre ruiſſeau avant que toute votre Armée ſoit paſſée, & bien poſtée, vous ne pourrez faire un ſeul pas en avant, & vous me permettrez de ne plus compter ſur la bataille.*

Réellement le Maréchal ne fit autre choſe que prendre ſa lunette, lorgner les ennemis tant bien que mal, & à une heure après midi nous retournames dans notre camp. De cette ardeur de combattre on paſſa d'abord au ſoin de ſe retrancher ſur les hauteurs de Kupeneim, à la tête du village de Raſtat, & le long du ruiſſeau.

Les ennemis ſe placérent à une portée du canon de nous, & après nous avoir préſenté durant quatre ou cinq jours une bataille, qu'ils voyoient clairement que nous ne voulions pas, ils ſe retranchérent auſſi.

Un jour le Maréchal *de Choiſeuil*, étant ſur les hauteurs de Kupeneim, & ne voyant pas le Marquis *de Villars*,

1697. *lars*, dit fort haut : *j'avois grande envie d'attaquer ces gens là quand ils ont traverſé la plaine.* Le Marquis *de Villars* s'avança & dit, *vous auriez très bien fait, Mr. le Maréchal, & cette envie étoit très aiſée à paſſer.* Le Maréchal fut fort embaraſſé à cette réponſe ; car il vouloit au moins partager l'inaction avec le Marquis *de Villars*, qui n'avoit garde de s'en charger dans le public, & qui fut bien aiſe que l'on ſût qu'il ne l'avoit pas conſeillée.

Les Armées demeurérent en préſence pendant ſix ſemaines, après quoi celle du Roi, qui avoit pluſieurs ponts ſur le bras du Rhin qui forme la grande Iſle du Fort Louis, s'y retira, & alla attendre la fin de la campagne dans les camps ordinaires de l'autre côté du Rhin.

Nous apprimes alors la concluſion de la paix générale ſignée à Riſwic, & il ne fut plus queſtion que de retourner à la Cour.

Le Marquis *de Villars* retrouva ſa famille plus empreſſée que jamais à le marier. On lui fit diverſes propoſitions, il demanda des conditions très rai-

raiſonnables, mais les difficultés qui s'y rencontrérent, plus encore ſon indifférence pour le mariage, le portérent à n'y plus penſer, & il ne s'occupa plus que des vues de négociation qu'on lui ouvroit à la Cour. 1697.

Le Roi Catholique étoit dans un état à ne permettre pas de compter qu'il pût vivre encore un an ou deux, & par ſa mort le retour de la guerre que l'on venoit de finir paroiſſoit inévitable. Comment accorder des prétendans ſi puiſſans, & ſi difficiles?

Un intérêt de cette importance agitoit toute l'Europe. Le Roi choiſit les Comtes *d'Harcourt*, *de Tallard*, & le Marquis *de Villars*, pour les envoyer en Eſpagne, en Angleterre, & auprès de l'Empereur, où ſe devoit traiter ce qu'il y avoit de plus important pour la négociation.

Peu de jours après que le Marquis *de Villars* eut été deſtiné à ſe rendre auprès de l'Empereur, il eut le malheur de perdre ſon pére. Cette perte lui fut très ſenſible. Il aimoit, & honnoroit un pére très reſpectable, auquel la fortune ſeule avoit manqué

1697. pour parvenir à la plus grande élévation. Le Marquis *de Villars* abandonna à ſa mére, à ſon frére, & à ſes ſœurs, le peu que lui laiſſoit la ſucceſſion, & paya de ſon bien les légitimes, afin de pouvoir retirer quelque choſe du patrimoine, dont il laiſſa la jouiſſance entiére à ſa mére, Dame d'un mérite diſtingué par ſon eſprit, par ſa vertu, & par ſa fermeté.

Il fut queſtion cette année de donner un Succeſſeur au Roi de Pologne, mort l'année précédente. Dom *Livio Odeſcalchi* neveu d'Innocent XI. ſe mit ſur les rangs, & offroit des ſommes immenſes à la République pour obtenir la Couronne, mais la médiocrité de ſon génie & de ſes talens le fit échouer. On parla du Prince *Alexandre*, ſecond fils du feu Roi, mais il n'avoit pas l'âge preſcrit par les loix, & ſa faction étoit ſi peu accréditée, qu'on obligea la Reine ſa mére à s'éloigner de Varſovie pendant la Diette. Tout ſembloit diſpoſé en faveur du *Prince de Conti*, lorſque le Nonce du Pape & l'Ambaſſadeur de l'Empereur agi-

agirent pour le *Duc de Saxe*. Cependant le *Prince de Conti* fut proclamé par le Cardinal *Radzicyouski* Primat du Royaume, & deux heures après *Frédéric-Auguſte* Duc de Saxe le fut par l'Evêque de Cujavie. Les deux factions dépêchérent chacune un courier aux Princes élus. L'Electeur arriva le premier, ſe rendit maitre de Cracovie, & s'y fit ſacrer par l'Evêque de Cujavie. Le *Prince de Conti* arriva peu après, mais inutilement. La plupart des Chefs de l'Armée de la République avoient été gagnés, & s'étoient attachés à celui qui leur avoit donné, ou plus promis d'argent. Ainſi le *Prince de Conti*, jugeant qu'il n'étoit pas de ſa dignité de s'opiniâtrer plus longtems, prit le parti de ſe rembarquer, & de repaſſer en France. 1697.

Pour revenir au Marquis *de Villars*, deſtiné pour négocier à Vienne, il y mena un équipage d'Ambaſſadeur, quoique les Miniſtres du Roi auprès de l'Empereur ne puſſent avoir que la qualité d'Envoyés Extraordinaires; parceque le titre d'Ambaſſadeur les 1698.

1698. mettroit en droit de paſſer devant l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui fait à Vienne une figure éclatante : l'union des deux branches donnant preſque toujours à un Ambaſſadeur d'Eſpagne la conſidération & le crédit d'un des principaux Miniſtres de l'Empereur. Enfin l'on a toujours compris en France qu'il ne falloit pas avoir auprès de l'Empereur un Miniſtre, qui, par ſa qualité d'Ambaſſadeur, fût dans des démêlés continuels avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

Le Marquis *de Villars* fit partir de Paris trois caroſſes à huit chevaux, & quatre chariots attelés de même, & cinq ou ſix charettes pour tranſporter les meubles qu'il envoyoit à Vienne, ſix Pages, quatre Gentilshommes, avec un grand nombre de Domeſtiques. Cependant comme il s'eſt toujours piqué d'un grand ordre & d'une ſage économie, au milieu des dépenſes convenables aux états dans leſquels il s'eſt trouvé ; il prit la liberté de raconter au Roi la maniére dont il en avoit uſé dans cette occaſion. Il demanda à Sa Majeſté ce qu'el-

qu'elle penſoit que pouvoit couter la conduite d'un tel équipage de Paris à Vienne. Ceux qui étoient auprès du Roi, ou pour faire plaiſir au Marquis *de Villars*, ou pour approcher de la vérité, eſtimoient que cette dépenſe pouvoit monter à 40. ou 50. mille livres; *Meſſieurs*, leur dit-il, *il ne m'en a pas couté une piſtole.* Le Roi ſurpris de la réponſe, lui en demanda l'explication. *Sire*, répondit *Villars*, *pour être magnifique, il faut être économe, & ſe ſervir de ſon eſprit.* Le Courtiſan ne ſavoit à quoi ce préliminaire alloit conduire, lorſque *Villars* ajouta : *Sire, lorſque mon équipage eſt parti, la réforme de votre Cavalerie ſe faiſoit. Votre Majeſté ſait que l'on donnoit les chevaux des Cavaliers à 25. livres, j'en fis acheter cent à Verdun, Monſon, Châlons, & autres lieux : ils ne me revenoient rendus à Paris qu'à 31. ou 32. livres. Ils n'y furent que quatre jours, & de Paris à Ulm vingt jours, ainſi aucun de ces chevaux avec la nourriture ne revenoit qu'à 60. livres. On les vendit l'un portant l'autre à Ulm 150. livres. Par* 1698.

1698. *conſéquent le gain ſur les chevaux def-*
fraya le reſte du voyage. Le Roi loua fort le bon eſprit & le bon ordre de *Villars*, & dit ſur cela que bien des gens ſoutenoient qu'ils ſe ruinoient à ſon ſervice, quoiqu'il donnat dix fois plus que ſes prédéceſſeurs n'avoient donné. Cette digreſſion ne ſera pas inutile pour faire comprendre l'eſprit d'économie du Marquis *de Villars*, qu'il a toujours ſu mettre en uſage pour le ſervice du Roi dans le commandement des grandes Armées, qui ont été à ſes ordres. En effet il eſt conſtant, comme on le verra dans la ſuite, qu'il épargna au Roi dans la campagne de Landau & de Fribourg plus de 25. millions.

Nous allons traiter d'une des plus importantes circonſtances de l'Hiſtoire du Marquis *de Villars*. Il va commencer une négociation conſidérable, dont voici l'occaſion.

Le Roi *Louis XIV.* & la Reine *Marie-Thereſe* avoient renoncé autentiquement à la ſucceſſion d'Eſpagne. L'Empereur *Léopold* avoit épouſé la Cadette de la Reine, & elle n'avoit

pas renoncé. Elle n'eut qu'une fille mariée à l'*Electeur de Baviére*, & quoique cette Princeſſe fût aſſez mal conformée, elle eut un fils après dix ans de mariage. 1698.

Le Roi d'Eſpagne & l'Empereur convinrent dans la ſuite de laiſſer à ce fils les Eſpagnes & les Indes ; mais le Roi d'un côté, & l'Empereur de l'autre, ne prétendoient pas qu'il ne leur revînt aucune portion de cette grande Monarchie. Le Roi ne vouloit pas s'en tenir aux renonciations, & Mylord *Portland* dans ſon Ambaſſade en France fut informé en partie des deſſeins de Sa Majeſté.

Le Marquis *d'Harcourt*, qui partit le premier pour l'Eſpagne, fit craindre à cette Monarchie une guerre dangereuſe, ſi Monſeigneur *le Dauphin* ou ſes enfans n'étoient pas reconnus les principaux héritiers.

On peut juger par là de la grande agitation, où étoit cette Cour. La Reine mére du Roi lui avoit fait faire un teſtament, & dans la ſuite la Reine ſa femme, de la Maiſon Palatine, voulut lui en faire faire un autre.

1698. Tout rouloit entre l'Archiduc *Charles* fils de l'Empereur, & le Prince Electoral de Baviére. Les Eſpagnols partagés, partageoient auſſi l'eſprit foible de leur Roi. La Reine n'étoit point aimée, & ſa confidente nommée la *Perlips*, avec un Religieux ſon confeſſeur qui la gouvernoit, lui attiroient beaucoup d'ennemis. Le Roi d'Eſpagne, preſſé & tourmenté pour nommer un Succeſſeur, déclara enfin, pour ſe ſouſtraire à tant d'importunités, qu'il ne prendroit cette réſolution qu'en recevant le Viatique à l'approche de la mort. Le Marquis *d'Harcourt* crut que dans cette conjoncture il falloit fortifier le parti qu'il formoit à Madrid, étonner la brigue oppoſée, & conſeiller de faire marcher des troupes. Effectivement l'on en fit avancer ſur les frontiéres.

Le Comte *de Tallard* de ſon côté négocioit avec le Roi *Guillaume*, qui traitoit pour la Hollande comme pour ſes Royaumes.

Le Sr. *Hoop* fut envoyé auprès de l'Empereur, chargé en même tems de tout ce qui concernoit les intérêts

rêts de l'Angleterre & de la Hollan- 1698.
de.

Jusques là on n'entroit de la part de la France en aucune négociation avec l'Empereur, qui de son côté, voulant persuader à tous ses alliés qu'il étoit étroitement lié avec eux, ne se hâtoit pas d'envoyer de Ministre auprès du Roi. Ce fut ce qui retarda le départ du Marquis *de Villars*, qui ne se mit en route que vers la fin de Juin.

Comme il avoit connu particuliérement le Prince *Louis de Bade* dans les Armées de l'Empereur en Hongrie, & que ce Prince lui avoit marqué beaucoup d'amitié, il se détourna pour aller le voir à Vilbade, où il prenoit des eaux & des bains, à cinq lieues de Bade. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, ce Prince lui parla assez librement sur l'état de la Cour de Vienne. Il étoit Lieutenant de l'Empereur, charge qui égale en quelque maniére celle de Connétable en France, puisqu'elle donne le droit de commander tous les Maréchaux. Mais son caractére de hauteur ne lui per-

1698. mettoit pas une grande liaiſon avec les Miniſtres. Il étoit même très brouillé avec le Comte *de Kinsky*, regardé pour lors comme le premier en crédit auprès de l'Empereur, & cette inimitié, jointe au peu d'intelligence où il étoit avec les autres, lui attiroit des dégouts dont il devoit être à couvert par ſon mérite & par ſa naiſſance, ſi ces titres pouvoient être un rempart contre la malignité des Courtiſans.

Le Marquis *de Villars* paſſa une journée entiére avec lui, & avec la Princeſſe de Bade, femme de beaucoup de vertu & de mérite joint à une grande beauté. Enſuite il joignit ſes gens près d'Ulm, où il avoit envoyé d'avance préparer trois grands bateaux, pour le porter avec tous ſes caroſſes & ſes équipages à Vienne.

Toutes les négociations étoient commencées à Londres, & à Madrid. Les premiéres regardoient le partage de la Monarchie d'Eſpagne, dont Monſeigneur *le Dauphin*, le *Prince Electoral*, & *l'Archiduc*, étoient regardés comme les principaux. Le Roi ſou-

tenoit les raiſons du *Dauphin* comme les meilleures, l'Empereur celles de *l'Archiduc*, & l'Angleterre avec la Hollande inclinoit pour le *Prince Electoral*. Dans cette ſituation, le Roi & l'Empereur, voulant gagner les prétendus arbitres, ne laiſſoient paroitre aucune apparence qu'ils vouluſſent s'entendre, ſans la participation des autres Puiſſances. 1698.

L'Empereur nomma le Comte *de Valſtein*, pour ſon Envoyé en France. Ces deux Princes étoient cependant fort attentifs à ne faire aucune démarche trop marquée, de peur que l'un ou l'autre ne rendît ſes avances dangereuſes, en les découvrant en Angleterre. C'eſt dans cette diſpoſition des eſprits, que le Marquis *de Villars* arriva à Vienne. Le Comte *de Valſtein*, fils unique du Grand-Chambellan, & nommé à l'emploi de France, le vint viſiter d'abord, & dès le premier jour voulut le mener à une fête dans les jardins de l'Empereur. Le Marquis *de Villars* s'en deffendit, ſur ce que n'ayant pas encore eu l'honneur de voir Sa Majeſté Impériale, il

1698. étoit contre la bienſéance de paroitre devant elle. Le Comte *de Valſtein* lui dit : *vous avez des places préparées, où vous verrez tout ſans être vu.* Il lui fit même entendre que loin de déplaire par là, il feroit ſa cour.

Villars ſe rendit à ces inſtances, il trouva la femme & la ſœur du Comte *de Valſtein*, accompagnées de trois autres Dames, qui le placérent au milieu d'elles. L'Empereur tourna la tête pour le voir, & le Roi des Romains fit la même choſe pluſieurs fois. Delà on le conduiſit à l'aſſemblée, où ſe trouve en Dames & en hommes tout ce qu'il y a de plus conſidérable à la Cour ; les Miniſtres, les Ambaſſadeurs y ſont toujours, & l'on y parle quelquefois des affaires les plus importantes.

C'eſt un uſage dans cette Cour, qui ne pouvoit être établi dans celle du Roi à Verſailles, & dont la privation eſt cependant un aſſez grand inconvénient pour ce qu'il y a d'étrangers conſidérables, & même pour les François ; puiſqu'à Paris même on ne ſe raſſemble dans aucune maiſon. A Vien-

Vienne au contraire tous les jours l'aſ- 1698.
ſemblée eſt dans quelque maiſon prin-
cipale, où tout eſt fort éclairé. On
trouve ſix à ſept chambres remplies
de tout ce qu'il y a de plus illuſtre
par la naiſſance & par les emplois, ce
qui eſt au deſſous de cet état ne s'y
mêle pas, & les perſonnes du ſecond
étage auxquelles il eſt arrivé de tenter
d'y être admis, y ont été ſi mal re-
çues, qu'elles ne ſe ſont plus expo-
ſées aux mêmes deſagrémens.

Pour entendre mieux ce qui va ſui-
vre, il importe de donner une idée
exacte de la Cour de Vienne. Com-
mençons d'abord par l'Empereur *Leo-
pold*. Ce Prince, avec un extérieur
très deſagréable, avoit de très grandes
qualités, beaucoup d'eſprit, un ſens
droit, de la probité, de la Religion,
& une continuelle application aux af-
faires. On ne pouvoit lui reprocher
que de n'être pas aſſez décidé; car
quoiqu'il penſat aſſez ſouvent plus juſ-
te que ſes Miniſtres, il ſe défioit un
peu trop de ſes lumiéres, & ne man-
quoit jamais par cette raiſon de défé-
rer à la pluralité des ſuffrages. Quoi-

1698. que ce Prince ait été chaſſé de ſa Capitale, & ſouvent réduit aux derniéres extrêmités, ſon regne a été des plus glorieux, & il a plus étendu les pays héréditaires, plus fait de conquêtes, que la plupart de ſes Prédéceſſeurs.

L'Impératrice *Eleonor*, fille de l'Electeur Palatin, étoit une Princeſſe très vertueuſe, uniquement occupée à ſervir Dieu, à plaire à l'Empereur, à donner aux Archiducheſſes une éducation digne de leur naiſſance, & à prendre ſoin des pauvres. Cependant elle vouloit avoir part aux affaires, elle avoit de la hauteur, & protégeoit avec fermeté ceux qui lui étoient attachés. Il falloit même que les Miniſtres comptaſſent avec elle, ce qui cauſoit quelquefois des changemens dans le Miniſtére.

Le *Roi des Romains* étoit un jeune Prince violent & emporté dans ſes plaiſirs. Il avoit de l'eſprit, mais il n'étoit pas encore fixé, & pouvoit être également porté au bien ou au mal. Il lui arriva à une chaſſe, & en préſence du Marquis *de Villars*, de montrer

trer un trait d'impatience qui fit de la peine à l'Empereur. Lorque l'on fit entrer les Ours dans les toiles, il sortit de la tente où étoit l'Empereur, & ce qu'il y avoit de plus considérable, pour aller les attaquer. Le Page qui tenoit son épieu, ne se trouvant pas assez près, en fut corrigé par un soufflet. L'Empereur en fit quelques reproches à ce Prince, après être rentré sous la tente, *& ce qui me fait le plus de peine*, ajouta-t-il, *c'est que les étrangers vous ont vu.* 1698.

L'Archiduc *Charles*, qui n'avoit alors que 17. ans, paroissoit d'un naturel bien différent. Il étoit extrêmement doux, & sur cela l'on disoit à la Cour que le Roi des Romains avoit la fierté de sa mére, & que l'Archiduc avoit la douceur & la bonté de la Maison d'Autriche.

Pour venir aux Ministres, le Prince *de Dietrichtein* étoit le premier par sa charge de Grand-Maitre, mais son âge avancé & son esprit un peu affoibli l'empêchoient de faire aucune fonction du Ministére. Il rendit presque mourant une visite au Marquis *de Villars*,

1698. *lars*, & ce fut la derniére qu'il fit.

Le Comte *de Kinski*, Chancelier de Bohéme, & le plus ancien Conſeillet d'Etat, forma un Conſeil, nommé la *Députation*, compoſé du Comte *de Staremberg* Préſident de la guerre; du Comte *de Kaunits* Vice Chancelier de l'Empire & chargé des affaires étrangéres, du Comte *Gondaker Staremberg* Vice-Préſident de la Chambre & par conſéquent à la tête des finances, parceque la charge de Préſident n'étoit pas remplie. Le Comte *de Kinski* étant le plus ancien Conſeiller d'Etat, cette Députation s'aſſembloit chez lui, il rendoit compte à l'Empereur des délibérations, & dès là il étoit regardé comme Premier-Miniſtre ſans en avoir le titre. Il étoit certainement très digne d'un pareil poſte, & par ſa grande expérience, ayant été premier Ambaſſadeur aux traités de Nimegue & de Cologne, & par ſon parfait deſintéreſſement, puiſqu'à ſa mort il ſe trouva moins riche de 500000. livres qu'il ne l'étoit en entrant dans les emplois.

Le Comte *de Staremberg*, le plus ancien des Felds-Maréchaux, & Préſi-

sident du Conseil de guerre, étoit dé- 1698.
ja fort âgé. C'étoit un essentielle- ——
ment honnête homme, mais ses vues étoient fort bornées. Il avoit été chargé autrefois de la deffense de Vienne, qu'il sauva moins par la fermeté des troupes de l'Empereur, que par la mauvaise conduite des Turcs.

Le Comte *de Kaunits*, auquel le Marquis *de Villars* avoit eu affaire dans les négociations de Baviére, où ils avoient été opposés pour gagner ou retenir l'Electeur, étoit homme de beaucoup d'esprit, & capable de grands projets. Ce fut lui aussi qui après la mort *de Kinsky* succéda à sa faveur.

Le Comte *Gondaker Staremberg* n'avoit pas encore une réputation formée, à cause de son peu d'expérience; mais on comptoit beaucoup sur ses talens, & il est toujours demeuré dans le Ministére.

Tous ces Ministres de l'Empereur donnoient des marques d'une grande politesse au Marquis *de Villars*, mais suivant l'esprit actuel de la Cour, & conformement aux ordres du Maitre, ils ne vouloient pas que le Sr. *Hoop*, char-

1698. chargé en même tems des affaires d'Angleterre & de Hollande, pût soupçonner qu'on voulût traiter avec le Marquis *de Villars*; & pour lui en ôter toute pensée, ils évitoient de le prier à manger chez eux, quoique tout le reste de la Cour, Dames, & hommes vinssent chez lui.

Après les premiéres audiances de l'Empereur, le Marquis *de Villars* suivant ses ordres offrit la médiation du Roi pour accélérer la paix avec le Turc, & en parla au Comte *de Kinsky*. Ce Ministre, après avoir reçu les ordres de son Maitre, marqua de sa part beaucoup de sensibilité & de reconnoissance pour la bonne volonté du Roi. Il ajouta que les offres de Sa Majesté seroient acceptées avec joye, si l'on commençoit un traité; mais que celui de la paix avec le Turc étant comme terminé, ce seroit plutot en retarder la conclusion que de l'avancer, s'il falloit attendre des réponses sur l'offre de cette médiation. Il y avoit peu d'apparence qu'elle pût être acceptée, puisque l'Empereur n'ayant pris encore aucune mesure

re avec le Roi ſur la ſucceſſion d'Eſ- 1698.
pagne, il étoit naturel que, le Roi d'Eſpagne mourant, la France ſouhaitat l'Empereur plutot occupé que libre.

Cependant les Miniſtres de l'Empereur & des autres Puiſſances, qui devoient aſſiſter au traité de la paix négociée avec le Turc, ne paroiſſoient pas près de partir. La Cour preſſoit depuis longtems le *Prince Eugene* de faire une entrepriſe, & on n'en pouvoit faire que ſur Bellegrade, ou ſur Temeswar. La premiére devint bientot impoſſible, par l'arrivée de l'Armée Turque ſous cette place; l'autre étoit remplie d'obſtacles, par l'éloignement & la difficulté des convois. D'ailleurs il auroit fallu traverſer différentes riviéres, ſouvent augmentées dans cette ſaiſon par la fonte des neiges, & l'on pouvoit juger ce deſſein impratiquable, puiſque le *Prince Eugene* n'en tentoit pas l'exécution. Cependant les Miniſtres, perſuadés que l'Armée Impériale agiſſant rendroit les Turcs plus traitables pour la paix, & comme il arrive d'ordinaire peu em-

bar-

1698. barraſſés des commiſſions difficiles qu'ils donnent à un Général, vouloient qu'il fût dit avant le Congrès que les Turcs pouvoient craindre de nouvelles pertes.

Enfin les Ambaſſadeurs partirent fort tard. Le Comte *Doëting* fut nommé Chef de l'Ambaſſade, & il fut réglé que la paix ſe traiteroit ſous des tentes à Carlowitz.

Durant ce tems là il arrivoit divers avis de Madrid que la ſanté du Roi d'Eſpagne s'affoibliſſoit de plus en plus, & à tel point qu'on pouvoit craindre qu'il ne mourût d'un moment à l'autre. Le Comte *d'Harach*, Ambaſſadeur de l'Empereur à Madrid, eſpéra enfin après diverſes allarmes que le Roi Catholique pouvoit languir encore près d'un an. Cet Ambaſſadeur avoit ſon congé, ſon fils ainé étoit nommé ſon ſucceſſeur, il le laiſſa en Eſpagne; & partit dès le commencement de Septembre.

Le Prince *de Schwartzemberg*, Grand-Maitre de l'Impératrice, fit au Marquis *de Villars* quelques ouvertures de liaiſon plus particuliéres avec le Roi ſur la

la ſucceſſion d'Eſpagne. L'Evêque de Paſſau, peu de tems après Cardinal, en uſa de même. Mais les ordres du Marquis *de Villars* étoient d'entendre, & de ſe charger ſeulement de rendre compte au Roi de ce qui lui étoit confié. 1698.

Quelque tems après le Comte *de Kinski*, véritablement Premier-Miniſtre, lui dit tous bas dans la Chambre de l'Empereur, *nous devrions être meilleurs amis*. Le Marquis *de Villars* répondit en deux mots : il *ne tiendra pas à moi*, & le Comte *de Kinski* ajouta ſeulement *attendez*. Ce mot de la part du Miniſtre étoit plus important, que les longs diſcours des Princes *de Schwartzemberg* & de Paſſau.

Cependant le mariage du *Roi des Romains* s'avançoit, & la Princeſſe *d'Hanovre* étoit préférée. Le Prince *de Salms* Grand-Maitre du Roi des Romains dont il avoit été Gouverneur, & par ſa femme parent très proche de cette Princeſſe, n'avoit rien oublié pour faire réuſſir cette alliance. Quelques Miniſtres avoient parlé au Marquis *de Villars* de *Mademoiſelle*, fille de

1698. de *Monſieur*, & dont le mariage avec le *Duc de Lorraine* étoit déja déclaré. Mais ces vues n'étoient pas celles de l'Empereur, & pour les faire réuſſir il n'y avoit pas aſſez de liaiſon entre les deux Souverains.

Le *Roi des Romains* avoit une maitreſſe qui lui écrivoit aſſez vivement, & il montra une de ſes lettres à un confident, qui en rendit compte au Marquis *de Villars*. La lettre étoit hardie, & tout à fait dans le caractére de la Demoiſelle, avec laquelle le Marquis *de Villars* ſoupoit quelquefois. Elle s'appelloit *Dorothée de Thaun*; c'étoit une grande perſonne, aſſez bien faite, qui avoit paſſé ſa premiére jeuneſſe, & qui n'en avoit plus les charmes. Mais en récompenſe, elle avoit du courage & de l'expérience, qualités plus néceſſaires que la beauté, pour être la premiére maitreſſe d'un jeune Prince. Mais celui ci n'ayant pas grande part au gouvernement, le Marquis *de Villars* ne regardoit pas ce commerce comme important pour le ſervice de ſon Maitre.

Les principales occupations des Miniſtres étoient de conclure promtement la

la paix du Turc, & de prendre des me- 1698.
ſures ſur la ſucceſſion d'Eſpagne. Leur
premiére reſſource étoit dans les diſpo-
ſitions de la Reine, toute dévouée à la
Maiſon d'Autriche. Mais ils eurent
quelque inquiétude, ſur ce qu'on leur
manda de Madrid que le Marquis
d'Harcourt, pour gagner cette Princeſ-
ſe, lui offroit le mariage de Monſei-
gneur *le Dauphin*. Eux pour faire une
contrebatterie, parlérent de la marier
avec le *Roi des Romains*. La differen-
ce d'âge étoit grande, mais ceux qui
vouloient que l'on tentat cette voye de
retenir la Reine dans ſes bonnes diſpo-
ſitions pour l'Empereur, diſoient ſur
la diſproportion d'âge, que la Reine
n'avoit que trois ans plus que la Prin-
ceſſe *d'Hanovre*, dont le mariage avec
le *Roi des Romains* paroiſſoit réſolu. Ce-
pendant par cette raiſon, & par quel-
ques autres, le départ de la Princeſſe
d'Hanovre fut différé.

Quant à la paix du Turc, la Polo-
gne & la République de Veniſe, peu
ménagées par les Impériaux, portoient
les Ambaſſadeurs des deux Puiſſances à
y former des obſtacles. Mais l'Empe-
reur

1698. reur déterminé à la paix, auſſi bien que le Turc, comptoit en voir bientot la concluſion, malgré les difficultés. Les ennemis du Comte *de Kinski*, qui étoient en grand nombre à Vienne, ne laiſſoient pas de publier, au hazard de déplaire, qu'elle n'étoit pas ſi aſſurée.

Quelques Miniſtres de l'Empereur raiſonnant avec le Marquis *de Villars*, vouloient toujours que leur Maitre s'accommodat directement avec le Roi. Ils n'étoient pas dans le ſecret, & les eſpérances d'une plus longue vie du Roi d'Eſpagne engagérent *Kinski*, dans le fond porté à l'accommodement, à vouloir du moins attendre la paix du Turc, pour être plus favorablement écouté. La raiſon le vouloit ainſi, puiſque cette paix faite, l'Empereur pouvoit ſe trouver en état de ſoutenir ſes engagemens.

Cependant les Miniſtres de l'Empereur preſſoient vivement la reſtitution de Briſack. La démolition du pont ſur le Rhin étoit une condition préalable, & le Roi en étoit chargé. Il ſe pouvoit bien que ſes ordres pour l'accé-

célérer n'étoient pas exécutés auſſi promtement qu'ils auroient pu l'être, & l'on diſoit à Vienne qu'il y avoit une grande combinaiſon entre la deſtruction du pont & la mort du Roi d'Eſpagne. L'événement fit voir le contraire; le pont fut démoli, & Briſack rendu aux Impériaux, longtems avant la mort de ce Prince. Comme on ne doutoit pas alors qu'elle n'arrivat bientot, pluſieurs de ſes Sujets du Royaume de Naples voulurent ſe donner à la France. Le Prince *d'Aquaviva*, qui étoit à Vienne, fit diverſes propoſitions au Marquis *de Villars* pour les principaux Seigneurs, ne demandant ni graces ni récompenſes qu'après les ſervices qu'ils auroient rendus. 1698.

La Reine de Pologne arriva à Vienne en ce tems là avec toute ſa famille, c'eſt à dire avec les Princes *Alexandre* & *Conſtantin*. Le Prince *Jacques* arriva de ſon côté, avec la Princeſſe ſa femme ſœur de l'Impératrice.

Dans une longue converſation que la Reine de Pologne eut avec le Marquis *de Villars*, elle n'oublia rien pour le

1698. perſuader de ſon attachement ſolide pour le Roi. Elle lui dit qu'elle n'avoit jamais oublié qu'elle étoit née Françoiſe ; qu'elle étoit toujours vivement pénétrée des extrêmes obligations, que le feu Roi ſon Mari & elle en particulier avoient à Sa Majeſté ; qu'elle n'ignoroit pas qu'on avoit voulu lui rendre de mauvais offices en France, mais qu'il lui étoit facile de ſe juſtifier de ce qu'on lui imputoit.

Dans le même tems elle aſſuroit l'Empereur des mêmes ſentimens. L'Abbé *Scarlatj*, ſon Miniſtre de confiance, demanda un rendez vous au Marquis *de Villars* dans un couvent, afin de pouvoir cacher leur entretien aux Miniſtres de l'Empereur. Cet Abbé ne négligea rien, pour donner plus de force à tout ce que la Reine avoit dit ; ajoutant que l'on devoit s'attendre à un promt changement en Pologne, dont le Roi, diſoit-il, tenoit une conduite ſi odieuſe aux Polonois, qu'ils ne le laiſſeroient pas un an ſur le trône.

La Reine de Pologne deſiroit, en cas de changement, ménager la protection du Roi pour le Prince *Alexandre* ſon

ſon ſecond fils, & ce fut cette prédilection du cadet ſur l'ainé qui fit ſortir la Couronne de Pologne de la Maiſon de *Sobiesky*. En effet ſi les Partiſans de la Reine, & ceux du Prince *Jacques*, s'étoient réunis, ils l'auroient emporté en faveur du Prince *Jacques* ſur les autres prétendans. 1698.

Il eſt certain qu'il s'élevoit de grands troubles en Pologne, l'affaire d'Elbing les augmentoit, & le nouveau Roi n'étoit pas encore bien affermi ſur le trône. L'Evêque de Kiovie, Envoyé de Pologne à Vienne, demanda dans le même tems une conférence au Marquis *de Villars*. Elle fut de trois heures, mais d'un eſprit tout oppoſé à celui de la Reine de Pologne, & de l'Abbé *Scarlaty*. A entendre ce Prélat, tous les Polonois étoient inviolablement attachés à leur nouveau Roi, & l'opinion de ſa valeur jointe à ſes maniéres affables lui avoit gagné tous les cœurs. Il ajoutoit que le Roi & la République n'avoient pas de plus grands ennemis que la Cour de Vienne, qui n'oublioit rien pour exciter des troubles en Pologne, dans la crainte que cette Cou-

1698. ronne ne prît des liaiſons avec la France. Enfin il ſe dit fort autoriſé pour commencer une alliance avec le Roi, il croyoit même que lui & le Marquis *de Villars* pouvoient la conclure plus aiſément à Vienne, puiſqu'il n'y avoit aucun Miniſtre de France en Pologne, ni de Pologne en France.

Les bonnes intentions de l'Evêque de Kiovie furent ſuivies de pluſieurs avances du *Prince de Saxe-Zeits*, qui eſpéroit un chapeau de Cardinal, pour avoir contribué à rendre Catholique le Roi de Pologne, qui ne pouvoit parvenir à la Couronne ſans cette condition. Il convenoit à ce Prince de s'attirer la protection du Roi à Rome, & il paroiſſoit, pour y mieux réuſſir, vouloir travailler à former une liaiſon entre la France & la Pologne.

L'Envoyé de Brandebourg s'expliquoit auſſi de maniére, à faire entendre que ſon Maitre penſoit ſur cette liaiſon comme la Pologne, & qu'il y entreroit volontiers.

Cependant la paix avec le Turc s'avançoit, & l'on apprit enfin qu'il ſe relâchoit ſur la Tranſilvanie, ſeul article

cle qui eût pu rendre la négociation longue & difficile, ſi les Turcs s'étoient opiniâtrés : car les intérêts de l'Empereur une fois réglés, les Médiateurs n'étoient pas preſſés de faire obtenir une ſatisfaction entiére à la Pologne, aux Moſcovites, & aux Vénitiens. 1698.

Le mariage du *Roi des Romains* fut déclaré en même tems, & l'on prit les meſures pour en faire la cérémonie quinze jours avant la fin du carnaval, afin que tout ce tems ſe paſſat, comme il fit, en fêtes continuelles.

Le Comte *d'Harach* arriva à la Cour, & fut déclaré Grand-Maitre. Comme cette Charge lui donnoit la premiére place dans les Conſeils, le Comte *de Kinski*, regardé juſques là comme Premier-Miniſtre, ne croyoit pas que perſonne pût lui être préféré; mais une puiſſante cabale, que l'Impératrice favoriſoit ſecrétement, travailloit à l'éloigner des bonnes graces de l'Empereur. Le Comte témoigna reſpectueuſement à ce Prince qu'ayant été plus que tout autre honnoré de ſa confiance, & pouvant ſe flatter de l'avoir

1698. ſervi heureuſement, il n'avoit pas dû craindre la mortification qu'il recevoit. L'Empereur qui avoit beſoin *de Kinski*, & qui dans le fond l'eſtimoit beaucoup, lui fit eſpérer que le Comte *d'Harach* n'exerceroit la Charge de Grand-Maitre que comme faiſoit le feu Prince *de Dietrichtein*, que du reſte c'étoit un engagement pris depuis pluſieurs années avec un homme élevé avec lui, & qu'il aimoit dès ſon enfance. Il eſt certain en effet que l'Empereur fit entendre au Comte *d'Harach* qu'il ne pouvoit déplacer le Comte *de Kinski* de la Préſidence du Conſeil, nommé la Députation, établi depuis pluſieurs années; & il n'eſt pas moins conſtant que le Comte *d'Harach*, très bon homme, ſe ſeroit rendu au deſir de l'Empereur, ſi la cabale, & ſur tout ſa femme, très hautaine, ne l'en avoient diſſuadé. Elles lui repréſentérent qu'il n'avoit qu'à tenir bon, & à refuſer conſtamment la Charge de Grand-Maitre, ſi elle ne lui étoit donnée avec toutes ſes prérogatives. Il ſuivit ce conſeil, & il ne voulut pas même recevoir les complimens des Ambaſſadeurs,

deurs, lorſqu'ils allérent pour les lui faire. Pendant près de ſix ſemaines, l'incertitude continua ſur cet événement. A la fin l'Empereur ſe rendit, & donna au Comte *de Kinski* le dégout tout entier. Seulement il en diminua l'amertume par de belles paroles, & l'aſſura qu'il ſeroit toujours le premier dans ſa confiance. 1698.

Kinski travailloit ſeul avec l'Empereur, il dépêchoit & recevoit les couriers, & le Comte *de Marſilly* lui apporta la nouvelle de la paix de Hongrie, la plus magnifique & la plus heureuſe que la Maiſon d'Autriche ait jamais faite avec les Sultans. Dans l'inſtant même *Kinski* en porta la nouvelle à l'Empereur, qui tranſporté de joye lui dit en Latin *eſt opus manuum tuarum*. *Kinski* repliqua ſur le champ : *Nunc dimitte ſervum tuum, Domine.* Cette réponſe à laquelle l'Empereur ne s'attendoit pas, le ſurprit, & l'embaraſſa. *Kinski* preſſa pour ſe retirer, l'Empereur renouvella ſes marques d'amitié, & le retint. Effectivement il étoit difficile dans les conjonctures importantes où il ſe trouvoit, qu'il ſe paſſat

1698. d'un Miniſtre auſſi habile & auſſi expérimenté.

Le Roi d'Eſpagne s'affoibliſſoit de plus en plus, & ceux qui lui donnoient encore une année de vie, convenoient qu'elle pouvoit lui manquer d'un moment à l'autre.

Nous avons dit plus haut que *Kinski* avoit dit un mot au Marquis *de Villars*, qui marquoit un deſſein d'entrer en négociation avec lui. La raiſon vouloit que, pour l'entamer, il attendît que la paix fût faite avec le Turc, parcequ'elle donnoit une nouvelle force à l'Empereur, & le mettoit en état de ſoutenir ſes engagemens.

Stratman, Miniſtre fort accrédité auprès de l'Empereur, & qui avoit été penſionnaire du Roi lorſqu'il ſervoit l'Electeur Palatin de Neubourg, avoit formé le deſſein de réunir les forces & les Maiſons de France & d'Autriche. *Kinski* ſuivoit cette vue, & dans le fond il étoit irrité contre l'Angleterre & la Hollande, que l'on ſavoit travailler à un traité de partage de tous les Etats du Roi d'Epagne avant ſa mort, ſans même en conſulter l'Empereur. *Kins-*

Kinski parla donc un jour dans les antichambres de l'Empereur au Marquis *de Villars*, & lui dit. *Eſt ce que l'Empereur & le Roi ne ſont point aſſez puiſſans, pour ſe paſſer de tuteurs? Le Roi d'Eſpagne ſe porte bien, mais ſi Dieu nous l'enléve, de ſi grands Princes & ſi proches parens ne ſauroient ils s'entendre? Voila*, répondit *Villars, les premiéres ouvertures que vous me faites; je n'ai pas fait grand fond ſur celles de quelques uns de vos Miniſtres, lorſque celui que nous ſavons être le premier de tous ne me diſoit rien. Votre ſilence a porté le Roi à m'ordonner de le garder auſſi. Kinski* répondit: *l'Empereur conſerve toutes ſes troupes, il a cent trente mille hommes. Ses Généraux & ſes Armées ont de la réputation. Quelles Puiſſances dans l'Europe peuvent inquiéter nos Maitres bien unis? Qu'ils ſongent donc eux mêmes à leurs propres intérêts, & qu'ils ne partagent pas la Monarchie d'Eſpagne, conformement à ceux de l'Angleterre & de la Hollande.* 1698.

Peu de jours après cette converſation, arriva une grande nouvelle de Madrid. Elle portoit que le Roi d'Eſpagne avoit fait un teſtament, ſigné de tous les

1698. Conſeillers d'Etat, en faveur du *Prince Electoral de Baviére.* Ainſi toutes les Puiſſances intéreſſées formérent de nouveaux projets; les principales pour leurs intérêts particuliers, & les autres pour aſſurer une paix générale, qui paroiſſoit pouvoir être plus ſolide dans l'Europe, la Monarchie d'Eſpagne demeurant ſur une tête ſeule, que par un partage entre le Roi & l'Empereur.

Le *Prince de Saxe*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie, incertains du parti que prendroient le Roi & l'Empereur ſur la ſucceſſion d'Eſpagne, employérent tout pour engager le Roi à former quelque liaiſon avec leur Maître, & firent toutes les avances poſſibles pour y réuſſir. Le Marquis *de Villars* y répondit par ordre du Roi avec toutes les expreſſions qui, ſans engager Sa Majeſté, prouvoient ſeulement ſa reconnoiſſance, & les diſpoſitions favorables où elle étoit pour cette alliance. Quelques entretiens du Comte *de Kinsky* avec le Marquis *de Villars* portérent le Sr. *Hoop* à penſer que la Cour de Vienne ſongeroit enfin à traiter directement avec le Roi, ce que l'An-

l'Angleterre & la Hollande regardoient comme un grand malheur pour leurs Etats. Le Sr. *Hoop* vivoit très librement avec le Marquis *de Villars*, mais Miniſtre des Puiſſances maritimes, le ſéjour de celui-ci à Vienne lui paroiſſoit très dangereux pour ſes Maitres, & les apparences ſont qu'il eut grande part à ſuſciter une affaire, qui non ſeulement jetta le Marquis *de Villars* dans divers embarras, mais qui alloit même par la ſuite à faire rompre tout commerce entre les Cours de France & de Vienne. Comme cette affaire devint très difficile à terminer, il n'eſt pas inutile d'entrer un peu dans le détail de ce qui la cauſa. 1698.

Il y eut dans le Palais une ſérénade, ſuivie d'un bal. Dans tout le Palais de l'Empereur, le ſeul endroit propre à ce divertiſſement, & où d'ordinaire on le donne, eſt une très grande ſalle fort élevée dans l'appartement de l'Impératrice douairiére; & une partie de cet appartement eſt occupée par Mr. *l'Archiduc*. 1699.

L'uſage eſt que dans ces bals de la Cour de Vienne perſonne n'y entre que

1699. ceux qui les compoſent. Cependant pour faire voir celui ci aux Ambaſſadeurs, & aux Miniſtres étrangers, on avoit pratiqué ſept ou huit loges ſéparées de la Salle par une eſpéce de baluſtrade, & vis à vis une maniére de trône élevé pour l'Empereur & pour l'Impératrice. Dans ces loges furent placés le Nonce, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, celui de Veniſe, qui n'avoient pas vu M. *l'Archiduc*, celui de Savoye, & pluſieurs étrangers ſans nom. Le Marquis *de Villars* y alla avec M. *Hoop* Envoyé de Hollande. Un moment avant que le bal commençat, le Marquis *de Villars* s'approcha de l'Evêque de Raab, qui ſoupoit de la deſſerte de l'Empereur dans une de ces petites loges, ce qui marquoit que ce lieu là n'étoit pas fort reſervé. Le Prince *de Lichtenſtein*, Gouverneur de *l'Archiduc*, n'eut pas plutot apperçu le Marquis *de Villars*, qu'il vint à lui. Mr. *Hoop* étoit préciſément entre le Prince *de Lichtenſtein*, & le Marquis *de Villars*. Ce Prince dit au dernier d'un air très échauffé, *qu'il étoit bien extraordinaire que n'ayant point vu l'Archiduc, il voulût*

lût voir la fête, & qu'il le prioit de se retirer. Le Marquis *de Villars* lui répondit que *toutes les apparences étoient qu'il étoit chez l'Empereur, & dans un lieu de peu de cérémonie, puisqu'on y faisoit des petits soupers; que d'ailleurs plusieurs de ceux qui étoient placés pour voir le bal, n'avoient pas pris audiance de Mr. l'Archiduc, même Mr. l'Envoyé de Hollande. Auquel il auroit pu adresser la parole*, étant, comme on l'a dit, entre Mr. *de Lichtenstein*, & le Marquis *de Villars.* Celui ci après sa réponse sortit, mais l'Envoyé de Hollande demeura. 1699.

Cette avanture mit toute la Cour en mouvement, & surprit tous ceux qui l'apprirent. Premiérement, on ne pouvoit s'imaginer que la salle préparée pour le bal pût s'appeller l'appartement de l'*Archiduc*, dans le tems que l'Empereur y étoit. En second lieu, il paroissoit étrange que le Prince *de Lichtenstein* n'eût pas porté la parole à l'Envoyé de Hollande, qui n'avoit pas vu l'*Archiduc*, non plus que ceux de Suéde & de Dannemarc qui étoient à Vienne avant le Marquis *de Villars.*

1699. Celui ci fit de très ſérieuſes plaintes au Comte *de Kaunits*, qui lui promit ſeulement d'en rendre compte à l'Empereur.

Cependant le Marquis *de Villars* évita dans les Antichambres de l'Empereur les diſcours, auxquels l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui blâmoit un peu plus haut que les autres l'imprudence du Prince *de Lichtenſtein*, vouloit l'engager, auſſi bien que les autres Miniſtres étrangers. Le moment d'après le bruit ſe répandit que le Prince *de Lichtenſtein* étoit très chagrin de ſon procédé, & d'avoir ſuivi très imprudemment les mauvais conſeils que l'on lui avoit donnés.

Le lendemain le Marquis *de Villars* trouva dans l'Antichambre de l'Empereur le Comte *de Kinsky*, qui lui dit: *je ſuis très fâché de l'avanture qui eſt ſurvenue, mais elle n'empêchera pas notre commerce ſur ce que vous ſavez.* Au fond l'on pouvoit tirer un grand avantage de ce qui venoit de ſe paſſer, & ce démêlé donnant lieu à diverſes conférences avec le Premier-Miniſtre, & à envoyer pluſieurs couriers, c'étoit un pré-

prétexte fort naturel pour cacher une négociation que le Roi & l'Empereur vouloient tenir ſecréte ; parceque les Puiſſances maritimes avoient un grand intérêt de la troubler. 1699.

Le Marquis *de Villars* obſerva donc un profond ſilence ſur l'affaire du Prince *de Lichtenſtein*. Après avoir porté ſes plaintes au Comte *de Kaunits*, comme il ne pouvoit ſe diſpenſer de le faire, il attendit les ordres du Roi auquel il avoit dépêché un courier, ſe conduiſant de maniére qu'il dépendît entiérement de ſon Maitre de paroitre plus ou moins irrité, ſelon qu'il conviendroit à ſes intérêts.

Dans ce tems là on reçut à Vienne une nouvelle bien importante pour l'Europe entiére, mais ſurtout pour les Cours de France & de Vienne ; c'étoit la nouvelle de la mort du *Prince Electoral*, regardé comme l'héritier de la Monarchie d'Eſpagne. Ainſi cette Couronne n'avoit plus que deux Concurrens fondés en droits, mais animés par tout ce qui eſt le plus propre à exciter la gloire & l'ambition dans l'ame de deux grands Princes.

Sur

1699. Sur cette nouvelle le Comte *de Kinsky* dit un mot au Marquis *de Villars*, propre à faire connoitre qu'il n'étoit pas perſuadé qu'elle dût cauſer une auſſi cruelle guerre, que celle qui commença peu de tems après.

Le Comte *d'Harach* fut enfin déclaré Grand-Maitre, cérémonie qui ſe fait dans l'antichambre de l'Empereur par une harangue du Grand-Chambellan, à laquelle le Grand-Maitre répond enſuite.

Quoique le Comte *d'Harach* eût la premiére part dans l'amitié de l'Empereur, & que d'ailleurs il fût ſoutenu par une cabale puiſſante, *Kinski* étoit à proprement parler le Premier-Miniſtre à la tête du petit Conſeil nommé la *Députation*, & il étoit le ſeul qui en rapportat les délibérations à l'Empereur. Il fut même dit que ce Conſeil ſubſiſteroit, que le Comte *d'Harach* ne s'y trouveroit pas, qu'il préſideroit à tous les autres Conſeils, bien peu conſidérables en comparaiſon de celui là, & qu'il auroit d'ailleurs tous les honneurs & prérogatives de Grand-Maitre.

Cet

Cet expédient, le ſeul que l'Empereur pût trouver, n'ôta pas du cœur de *Kinsky* la noire impreſſion, que le refus de la Charge de Grand-Maître y avoit formée. Il avala la pillule mal dorée, mais il ne la digéra pas. Il tomba malade, & fut emporté en peu de jours. Durant ſa maladie l'Empereur l'envoya viſiter tous les jours par des perſonnes conſidérables, & ſouvent par le pére *Menegaty* Jéſuite ſon Confeſſeur. *Kinsky* lui dit : *l'Empereur honnore trop un ver de terre tel que je le ſuis, mais tout Empereur qu'il eſt, il eſt ver de terre comme moi.* Il eſt certain que le Comte *de Kinsky* mourut de chagrin, maladie dangereuſe aſſez ordinaire aux Premiers-Miniſtres ; & l'on peut rapporter à cette occaſion ce que le Comte *d'Harach* conta au Marquis *de Villars* d'un autre principal Miniſtre, que l'Empereur tua, mais en moins de tems. 1699.

Lorſque Vienne étant à la veille d'être priſe par les Ottomans, l'Armée Impériale marcha à ſon ſecours, ayant à ſa tête le *Roi de Pologne*, le *Duc de Lorraine*, pluſieurs Electeurs & Princes

1699. ces conſidérables de l'Empire, l'Empereur voulut y marcher auſſi. Mais la foibleſſe naturelle de ce Prince le fit délibérer avec ſes Miniſtres. Le Comte *de Sintzeindorff*, l'un des plus accrédités auprès de l'Empereur, s'oppoſa avec quelques autres Miniſtres au deſſein de ſon Maitre, peut-être dans le deſir de lui faire ſa cour. L'Empereur avoit au fond plus de fermeté qu'il n'en montroit dans les Conſeils, & il en fit voir dans pluſieurs occaſions. Dans celle-ci il s'abandonna au conſeil de moleſſe que lui donnérent ſes Miniſtres, & ſuivit ſon Armée dans un bateau ſur le Danube. Il comptoit bien que ſi ſes armes avoient un ſuccès heureux, il entreroit le premier dans ſa Capitale.

Il navigea toute la nuit, & le jour d'après la bataille il arriva à ſix heures du matin aux portes de Vienne. Dans le tems qu'il ſortoit de ſon bateau, il entendit les ſalves d'Artillerie & de mouſqueterie des remparts. Le *Roi de Pologne* étoit allé dès la pointe du jour faire chanter le *Te Deum* à la Cathédrale, honneur auquel

quel aſpiroit l'Empereur. Ce Prince demanda ce que ſignifioient ces ſalves, on lui répondit : *c'eſt le Roi de Pologne qui a fait chanter le Te Deum.* Sur le champ l'Empereur ſe tourna vers le Comte *de Sintzendorff*, qui étoit dans le bateau ; & lui dit avec colére : *la foibleſſe des conſeils où vous avez eu part, cauſe la honte que je reçois aujourd'hui.* Le Comte *d'Harach* dit que ces paroles donnérent un tremblement ſubit au Comte *de Sintzendorff*, & un ſaiſiſſement tel qu'il en mourut le lendemain. On a cru pouvoir rapporter en paſſant ce trait d'hiſtoire, raconté par le Comte *d'Harach* au Marquis *de Villars.* 1699.

La mort du Comte *de Kinsky*, ſeul Miniſtre qui eût entamé avec le Marquis *de Villars* un projet d'union entre les Maiſons de France & d'Autriche, ſuſpendit pour un tems aſſez conſidérable cette importante négociation. Elle fut repriſe dans la ſuite par les Comtes *d'Harach*, & *de Kaunits.*

La *Reine des Romains* fit ſon entrée le 24. de Février 1699. Ce que l'on

1699. y vit de magnifique roula ſur la Nobleſſe, & ſur les peuples. De la part de l'Empereur, il n'y eut d'extraordinaire qu'un caroſſe neuf pour la Reine, & ce fut le ſeul neuf qui parut à l'entrée. Les Dames de la Reine étoient dans trois autres des plus anciens. La Comteſſe *de Caraffa*, ſa Dame d'honneur, étoit ſeule avec elle, & dans cette cérémonie ce ne furent point des Princeſſes qui portérent la queue, la Dame d'honneur ne leur cédant pas. Les Princes ne parurent pas non plus à l'entrée, n'ayant aucune ſorte de rang. Les *Princes de Savoye*, *de Commercy*, *& de Vaudemont*, furent avertis la veille, ils demandérent ſi c'étoit par ordre de l'Empereur; le Fourier de la chambre dont la fonction eſt d'avertir de toutes les fêtes & cérémonies, leur dit qu'il avoit eu ordre de les avertir comme tous les autres Cavaliers. Ils allérent à l'explication, & il leur fut permis de ne ſe pas trouver à la cérémonie. Le Marquis *de Villars* vit paſſer le cortége, qui ne lui parut rien moins que ſuperbe. Les arcs de triomphe étoient beaux,

beaux, la diſpoſition du feu d'artifice étoit bien entendue, mais le reſte étoit médiocre. Les Cardinaux, & les Ambaſſadeurs ſoupérent avec l'Empereur. 1699.

L'entrée de la Reine fut précédée la veille d'un voyage que le *Roi des Romains* fit en poſte, pour aller voir cette Princeſſe à deux lieues de Vienne, où elle avoit ſéjourné. Ce voyage eſt réglé par les étiquettes. Ce Prince partit de Vienne à cheval, précédé de quarante poſtillons, ſonnant tous de leurs cornets, le Grand-Maitre des Poſtes à leur tête. A la ſuite du Roi étoient les Grands Officiers, & les Cavaliers qu'il voulut bien nommer par honneur. Tout le monde étoit aux balcons, & aux fenêtres ornées de tapis pour le retour du Prince, & il le fit par la rue où étoit ſa Maitreſſe; quoique ce ne fût pas le plus court chemin. En paſſant devant ſa porte, les poſtillons redoublérent le bruit des cornets & des coups de fouet, le *Roi des Romains* lui même encore plus que les autres faiſoit claquer le ſien. Le Marquis

de

1699. *de Villars* étoit alors dans la même maiſon que Mademoiſelle *de Thaun*, qui parut fort ſenſible à cette galanterie : mais l'Impératrice ne l'approuva pas.

Pour revenir aux affaires, le Prince *de Saxe-Zeits*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie Envoyé de Pologne, preſſoient tous les jours le Marquis *de Villars*, pour établir une intelligence parfaite entre le Roi & le Roi de Pologne leur Maitre. Le Roi répondit favorablement à leurs inſtances ; mais la mauvaiſe conduite que la ville de Dantzic avoit tenue par rapport à l'Ambaſſadeur de France, & à quelques uns de nos vaiſſeaux, porta Sa Majeſté à exiger des ſatisfactions convenables, avant que d'entrer dans aucun traité, ni d'envoyer aucun Miniſtre de ſa part. Les difficultés ſur cela, trainérent quelques mois.

Cependant le courier que le Marquis *de Villars* avoit envoyé au Roi, pour l'informer de l'affaire du Prince *de Lichtenſtein*, revint à Vienne. Sa Majeſté regarda comme une inſulte la conduite

duite de ce Prince, & preſcrivit au Marquis *de Villars* celle qu'il devoit tenir. Il eut donc ordre de ne demander aucune audiance à l'Empereur pour ſe plaindre, mais de parler une ſeule fois au Comte *de Kinsky*, & de lui dire qu'il avoit ordre de ne pas ſolliciter de réparation, le Roi étant perſuadé qu'elle auroit été faite dans le moment, & qu'il n'étoit pas de ſa dignité d'attendre qu'elle ſe fît ſur ſes repréſentations, puiſque l'inſulte avoit été faite en préſence de l'Empereur, & dans le même tems que ſon Premier-Miniſtre faiſoit des ouvertures conſidérables pour réunir les deux Maiſons : qu'au reſte ſes pouvoirs étoient ſuſpendus juſques après une ſatisfaction entiére, & qu'il avoit ordre de ne plus mettre le pied dans le Palais de l'Empereur, ni chez aucun Miniſtre. 1699.

La ſatisfaction que l'on demandoit, étoit que l'Empereur ordonnat au Prince *de Lichtenſtein* d'aller chez le Marquis *de Villars*, l'aſſurer du ſenſible déplaiſir qu'il avoit de ce qui s'étoit

1699. toit passé, & d'avoir manqué au respect dû à son caractére.

Le Marquis *de Villars* eut ordre aussi de s'expliquer au Comte *de Kinsky* sur les ouvertures qu'il lui avoit faites, & de lui dire les justes raisons que le Roi avoit de ne pas croire l'Empereur aussi bien intentionné que l'assuroit son Premier-Ministre ; que l'on étoit informé de toutes les démarches que la Cour de Vienne avoit faites immédiatement après la paix de Riswic, pour renouveller une Ligue contre la France, & pour donner de la défiance aux Etats Protestans ; qu'à la vérité ces démarches pouroient être desavouées, mais qu'il n'en étoit pas de même de ce qui se passoit sous les yeux de l'Empereur, par exemple de la harangue du Chancelier d'Autriche qui demandoit de nouveaux secours aux Etats, & qui par là les préparoit à une nouvelle guerre contre la France. Le Marquis *de Villars* devoit finir par l'affaire du Prince *de Lichtenstein*, & faire voir au Comte *de Kinsky* qu'il paroissoit au Roi qu'on se pré-

pa-

paroit moins à une union ſincére qu'à une nouvelle rupture. 1699.

Le Comte *de Kinsky* étoit mort, lorſque ces ordres arrivérent de la Cour. Ce Miniſtre avoit bien aſſuré que les derniers incidens n'interrompoient pas la négociation. Il n'avoit rien oublié pour perſuader au Marquis *de Villars* qu'il étoit véritablement affligé de ce qui étoit arrivé, & que ces avantures, tout embaraſſantes qu'elles étoient, ne pouvoient interrompre ce qu'ils auroient à traiter.

Il eſt certain que les Cours de Vienne & de France, élevées dans cette ancienne jalouſie qui excitoit entre elles des guerres preſque continuelles depuis Charlequint & François I., n'avoient pas eu pour premier objet de ſe réunir ſincérement dans la circonſtance de la mort prochaine du Roi d'Eſpagne. Chacun de ſon côté avoit cherché à ſe faire des alliances après la paix de Riſwic, & l'Angleterre & la Hollande étoient les premiéres auxquelles on s'étoit addreſſé. Ces Puiſſances avoient un ſi grand intérêt à ne ſouffrir jamais la réunion des deux

1699. Maiſons, qu'elles les flattoient également d'entrer dans leur parti. La Cour de Vienne, qui venoit de ſoutenir une longue guerre de concert & liguée avec elles, n'avoit pas obtenu dans la paix les conditions qu'elle deſiroit. Elle continua la guerre encore un an. Le ſujet qu'elle en avoit, étoit que ces deux Puiſſances avoient conclu une paix particuliére ; ce qui avoit déterminé le Comte *de Kinsky* au deſſein de réunir les Maiſons de France & d'Autriche. Projet déja formé par le Comte *de Stratman*, & qui auroit été auſſi glorieux qu'utile à ces deux grandes Maiſons, s'il avoit pu réuſſir. Mais elles avoient de ſi fortes raiſons de cacher ce deſſein, & le Sr. *Hoop* Miniſtre d'Angleterre & de Hollande étoit ſi attentif à le pénétrer, que l'on ne pouvoit tenir trop ſecrettes les plus légéres démarches. C'eſt auſſi ce qui fit trainer ſi longtems l'accommodement de l'affaire, qui éloignoit le Marquis *de Villars* du Palais de l'Empereur.

Le Roi, pour faire voir à l'Angleterre & à la Hollande qu'il ne ménageoit

geoit pas l'Empereur, demanda les plus fortes ſatisfactions. Il faut expliquer ce qui rendoit celle du Prince *de Lichtenſtein* ſi difficile. 1699.

Il étoit Gouverneur de l'*Archiduc*, ce que l'on appelle à Cour de Vienne, comme à celle de Madrid, *Hayo*. Or les *Hayos* ne quittent jamais le Prince qu'ils élévent, ils ne rendent aucune viſite, & ne ſortent du Palais qu'avec leur Prince. On demandoit que le Prince *de Lichtenſtein* vînt dans la maiſon du Marquis *de Villars*, & ce Prince publioit hautement qu'il perdroit la tête, plutot que de ſouffrir qu'il fût dit qu'un Prince *de Lichtenſtein* eût été le premier *Hayo* qui eût violé les étiquettes, c'eſt à dire les loix du Palais. Et à la vérité l'Empereur fit offrir au Marquis *de Villars* que le Comte *de Kaunits*, Vice-Chancelier de l'Empire & Miniſtre des affaires étrangéres, vînt chez lui de la part de l'Empereur témoigner le déplaiſir qu'avoit Sa Majeſté Impériale de ce qui s'étoit paſſé. Cette ſatisfaction paroiſſoit plus grande au Marquis *de Villars* que la premiére; mais

1699. ſes ordres étoient précis, & il ne dépendoit pas de lui de les changer. Le Sr. *Hoop* voulut s'entremettre de l'accommodement, mais avec de ſi foibles conditions, qu'il étoit aiſé de juger que ce Miniſtre ne deſiroit pas que ſa négociation eût un heureux ſuccès.

Le Nonce, tous les autres Ambaſſadeurs, voulurent s'employer de même, & firent des offres. Leur entremiſe étoit inutile, le Marquis *de Villars* étoit fixé à un point, & il falloit qu'il paſſat ſans aucune modification.

Durant tous ces mouvemens, la Cour de Vienne étoit fort embaraſſée, & ſa crainte étoit ſur tout de laiſſer penſer aux Puiſſances maritimes que, pour ne pas s'éloigner de la France, elle accordoit tout ce qu'elle demandoit. Ces diverſes raiſons firent différer la ſatisfaction demandée.

Cependant comme nous l'avons dit, le *Prince Electoral de Baviere* mourut à Bruxelles le 6. de Février. La nouvelle de ſa mort changeoit toutes les meſures déja priſes par les Puiſſances, qui

qui vouloient empêcher la guerre, ou pour mieux dire que toute la Monarchie d'Eſpagne ne tombat ſur une, ou ſur deux têtes. Car l'Angleterre & la Hollande craignoient encore plus un partage entre le Roi & l'Empereur, que de voir la Monarchie d'Eſpagne paſſer ſur la tête de l'Empereur : ce qui ne pouvoit jamais être, ces deux Puiſſances ſe joignant au Roi pour l'empêcher. 1699.

Le *Comte de Soiſſons* arriva à Vienne dans ce tems là, ſans être attendu de perſonne, pas même du *Prince de Savoye* ſon frére, chez lequel étoit le Marquis *de Villars*, quand on lui apprit que le *Comte de Soiſſons* arrivoit à pied.

A peu près dans le même tems, le Marquis *de Villars* reçut du Roi des ordres de partir de Vienne, ſi avant quinze jours le Prince *de Lichtenſtein* ne faiſoit pas la ſatisfaction entiére, & telle que le Roi l'avoit demandée. Il expliqua très ſimplement ſes ordres au Comte *d'Harach*, le Comte *de Kaunits* étant parti trois jours auparavant pour un voyage de quelques ſemaines.

1699. Sur cette déclaration du Marquis *de Villars*, on tint le jour d'après une conférence en préſence de l'Empereur, où furent appellés non ſeulement les plus privés Miniſtres, mais encore la plupart des Grands Officiers. Les opinions furent partagées ; les plus ſenſés n'héſitérent pas à ordonner la ſatisfaction telle que le Roi la deſiroit, mais le plus grand nombre regardant l'étiquette comme une loi inviolable, auroit préféré de manquer plutot à la Religion.

Cependant tous les Miniſtres étrangers étoient jour & nuit chez le Marquis *de Villars*, & jamais l'on n'a employé tant d'artifice, tant de manége, tant de raiſons ſpécieuſes, pour ébranler un homme.

Pour tout dire, on fit tant, qu'on laiſſa couler juſqu'au dernier moment. Le Marquis *de Villars* prêt à exécuter ſes ordres, envoya chercher des chevaux de poſte, & fit atteler ſa berline.

Sur les trois heures après midi, l'Ambaſſadeur de Savoye vint encore, diſant qu'il n'eſpéroit plus, & le Marquis

quis *de Villars* ne voyant rien finir, fit 1699.
ſortir de la Ville de Vienne ſa berline, & les gens qui devoient le ſuivre dans ſon voyage. Dans ces derniéres extrêmités, l'Ambaſſadeur de Savoye revint lui demander d'attendre encore un moment, & quoiqu'il n'eût aucune eſpérance, il le pria de lui accorder cette grace ſeulement juſqu'à ſon retour du Palais. Enfin l'Ambaſſadeur arriva, en lui donnant ſa parole d'honneur que tout ce qu'il avoit demandé ſeroit exécuté dans le moment. Sur cette parole, on fit revenir la berline, & tous les domeſtiques. Un aſſez grand peuple étoit aſſemblé devant la porte, & le Prince *de Lichtenſtein* attendoit pendant que l'Ambaſſadeur de Savoye faiſoit encore quelques tentatives, pour que ce Prince n'entrat pas dans la chambre où étoit le portrait du Roi. Mais ces petites difficultés ne ſervirent qu'à rendre la concluſion plus éclatante. Les Gentilshommes, les principaux Domeſtiques du Marquis *de Villars*, & quelques étrangers étoient dans ſa chambre. Les Pages & les Laquais allumérent

1699. leurs flambeaux, dès que le Prince *de Lichtenſtein* ſortit, après avoir fait ſur ſa conduite des excuſes au Marquis *de Villars*. Ainſi la ſatisfaction, telle que le Roi l'avoit demandée, fut remplie, & publique dans le même moment.

Comme cette affaire avoit paru à Vienne très importante depuis les commencemens, & que le Roi avoit exigé des choſes qui violoient les loix de l'étiquette, la concluſion fit honneur au Marquis *de Villars*.

Dès que ce différend fut terminé, le Comte *de Kaunits* reprit avec le Marquis *de Villars* les ouvertures du Comte *de Kinsky*. Celui-ci dans les derniers jours de ſa maladie avoit parlé au Comte *de Kaunits*, & lui avoit paru affligé de ce que l'imprudence du Prince *de Lichtenſtein* ſuſpendoit des matiéres auſſi importantes que celles dont il s'agiſſoit.

Le Marquis *de Villars* reçut des lettres du Roi, qui lui marquoit une entiére ſatisfaction de ſa conduite dans les affaires épineuſes qu'il venoit de terminer. Il eut ordre en même tems de di-

dire au Comte *de Kaunits* que Sa Majeſté deſiroit véritablement prendre des meſures ſolides avec l'Empereur, pour éviter la guerre en cas de mort du Roi d'Eſpagne, & qu'elle verroit avec plaiſir tous les projets que les Miniſtres de l'Empereur feroient ſur cela, en commandant au Marquis *de Villars* de les envoyer par un courier avec la plus grande diligence. 1699.

Comme le Marquis *de Villars* n'avoit pu aller depuis trois mois à la Cour de l'Empereur, il n'avoit pu auſſi faire les complimens du Roi à Sa Majeſté Impériale, au Roi & à la Reine des Romains ſur leur mariage. Mais ſitot que la fin du différend lui en redonna la liberté, il alla à Laxembourg. Il y fut très bien reçu de l'Empereur, & prit toutes ſes audiances dès le premier jour. L'Empereur, qui deſiroit ſincérement une réunion avec le Roi, parla à *Villars* dans ces ſentimens, & avec des maniéres aſſez éloignées du ſérieux des audiances.

Le Roi écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il avoit fait arrêter le Comte *de Boſelly*, ſur des avis qu'il avoit

1699. voulu attenter à la vie *Prince d'Orange* Roi d'Angleterre. Ce *Boſelly*, qui étoit véritablement un des plus méchans hommes du monde, & qui fut exécuté depuis pour une infinité de crimes, pouvoit raiſonnablement être ſoupçonné des plus grands, & ſe ſauva de la Baſtille.

Cependant le Prince *de Lichtenſtein* voulut affoiblir la ſatisfaction qu'il avoit faite. On prétendoit même que l'Ambaſſadeur de Savoye en écrivant à ſon Maitre, n'avoit pas rendu un compte bien fidéle de ce qui s'étoit paſſé. Le Marquis *de Villars* en étant informé, alla trouver cet Ambaſſadeur, lui demandant une déclaration ſignée de lui, & conforme à la vérité qui avoit été mandée au Roi.

Juſques là les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* avoient marqué un deſir aſſez ſincére de traiter avec le Marquis *de Villars* ſur la ſucceſſion d'Eſpagne, mais il eſt vraiſemblable qu'amuſés par le Sr. *Hoop*, qui leur donnoit des eſpérances flateuſes de la part de ſes deux Maitres, ils auroient ſouhaité que le Roi ſe fût expliqué davantage.

Le

Le Comte *de Kaunits* rompit enfin le ſilence, & dit au Marquis *de Villars* : *Vous devez être ſurpris de ce que depuis douze jours je ne vous ai pas entretenu de notre grande affaire. Je vous dirai ce qui s'eſt paſſé la premiére fois que j'ai traité cette matiére avec Sa Majeſté Impériale. Elle me parut, & par la joye que je vis dans ſes yeux, & par ſes diſcours, très ſatisfaite de pouvoir s'entendre avec le Roi, & me dit, ſongez à cela, & dites m'en votre penſée le plutot que vous pourrez. Quand je lui en parlai la ſeconde fois, il me dit : je me ſuis ouvert au Comte* d'Harach, *ainſi délibérez enſemble. C'eſt ce que nous faiſons, & l'Empereur nous a déclaré que nous aurions tous deux ſeuls ſa confiance dans cette importante négociation.* Le Comte *de Kaunits* ajouta : *voilà ce que je dois vous dire comme Miniſtre, mais comme Comte de Kaunits, je vous conjure que les lenteurs ne vous faſſent pas de peine, car je n'ai pas la préſomption de pouvoir eſpérer de les faire ceſſer.* Après quoi il demanda non ſeulement un profond ſecret, mais encore une extrême attention ſur les moindres démar- 1699.

1699. ches, parcequ'ils ſeroient épiés par les propres Miniſtres de l'Empereur.

Le Roi écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il étoit enfin convenu avec le Roi d'Angleterre d'un traité de partage ſur la ſucceſſion d'Eſpagne, que la Hollande y devoit entrer, & que le Sr. *Hoop* Miniſtre de ces deux Puiſſances devoit le déclarer à l'Empereur. Le Roi lui en manda les conditions, & lui ordonnoit en même tems de laiſſer agir le Sr. *Hoop* ſeul. Ce Miniſniſtre trouva l'Empereur très oppoſé au partage qu'il lui propoſoit.

La Cour de Madrid étoit dans la plus vive agitation, & ſon Ambaſſadeur à Vienne qui ne laiſſoit rien ignorer à *Villars*, lui dit ſouvent que tous les Eſpagnols ne demandoient pas mieux que de ſe donner à un des petits-fils du Roi; qu'ils auroient peut-être été plus diſpoſés en faveur de l'Archiduc, mais que comme ils ſavoient bien que l'Empereur n'avoit pas la force de les ſoutenir, le bruit d'un partage qui démembroit leur Monarchie les mettoit tous au deſeſpoir.

Le Marquis *de Villars* avoit ordre en

en général d'écouter tout ſans répon- 1699.
dre, & de dire ſeulement ce qui pouvoit exciter les autres à parler. Le Roi lui ordonna, ſur les diſcours de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, de lui demander quels ſeroient les Eſpagnols qui pour éviter un partage de leur Monarchie, auroient la réſolulion de prendre un parti aſſez ferme pour s'en garentir. Effectivement dire que la Nation ſe donneroit plutot à un petit-fils du Roi qu'à tout autre Prince, c'étoit prononcer des termes vagues qui ne donnoient aucune connoiſſance ſur laquelle on pût faire fond. Par conſéquent, pour ſe laiſſer aller à quelque penſée ſur cela, il importoit d'être plus informé des noms & des forces des bien-intentionnés pour la Nation. C'eſt auſſi ce que *Villars* repréſenta à l'Ambaſſadeur, qui peu de jours après parla du partage aſſez publiquement, & d'une maniére conforme à ce qu'il avoit dit. Il ſoutint que le Roi d'Eſpagne n'y conſentiroit jamais, & que ſon Maitre écriroit dans toutes les Cours de l'Europe ſur l'indignité avec laquelle il étoit traité par

1699. l'Angleterre & par la Hollande.

Ce même Ambaſſadeur prit audiance de l'Empereur, pour lui faire des plaintes très vives ſur cette négociation de Loo ; c'eſt le lieu où le Roi d'Angleterre & la Hollande faiſoient le traité de partage. La réponſe de l'Empereur fut qu'il n'entroit en rien dans tout ce qui ſe traitoit à Loo, qu'il pouvoit proteſter cette vérité, & qu'il ne conſentiroit jamais au démembrement de la Monarchie d'Eſpagne.

L'Ambaſſadeur ne faiſoit aucun miſtére au Marquis *de Villars* de ce qui ſe paſſoit entre l'Empereur & lui, ni même de ce qu'il apprenoit d'Eſpagne. En lui parlant des divers talens des Miniſtres du Roi ſon Maitre, il lui dit que le Comte *d'Aguilar* avoit plus de hardieſſe, mais auſſi moins de crédit que les autres ; que pour lui il étoit rebuté d'écrire à des Miniſtres ſans attention & ſans pouvoir ; que l'on ne connoiſſoit plus l'autorité du Roi, qu'à voir partir de tems en tems un petit billet qui chaſſoit tantot l'un tantot l'autre, ſouvent ſans raiſon, & jamais ſans eſpérance de voir un meilleur

leur Miniſtre ſuccéder à un autre; qu'enfin il étoit ſur le point de demander ſon congé. Au milieu de ſon dépit il pouſſa très vivement le Sr. *Hoop* ſur une entrepriſe, diſoit-il, auſſi injuſte & auſſi ſurprenante, que celle de partager la Monarchie d'un Roi d'Eſpagne vivant. 1699.

L'Empereur proteſtoit qu'il n'entroit en rien avec ces Puiſſances, cependant après toutes les ouvertures faites par les Comtes d'*Harach*, de *Kinsky*, & de *Kaunits*, on gardoit le ſilence avec le Marquis *de Villars*: ce qui perſuadoit, ou que la Cour de Vienne attendoit des traitemens plus favorables des Puiſſances qui avoient traité le partage, ou que le Roi approuvoit ce qui ſe paſſoit en Hollande.

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne, preſſé enfin par la continuation d'une négociation qu'il ne pouvoit plus ſoutenir, dit au Marquis *de Villars* qu'il avoit mandé au Roi ſon Maitre que s'il lui étoit indifférent de conſerver l'intégrité de ſa Monarchie, il étoit plus noble pour lui de la partager d'une maniére convenable entre l'Empereur & la France; mais

1699. mais que s'il vouloit la conſerver entiére, l'unique moyen étoit pour y réuſſir de déclarer pour ſon ſeul héritier un des petits-fils du Roi, s'engageant à n'en pas permettre le moindre démembrement.

Cet Ambaſſadeur dit encore au Marquis *de Villars* : „ conduiſez vous „ bien, ménagez ſans éclat la Cour de „ Madrid ; elle ſe conduit ſi mal auſſi „ bien que celle de Vienne, que tout „ concourra à mettre la Monarchie entiére ſur la tête d'un de vos Princes, „ même ſans que vous faſſiez aucun „ mouvement ".

Il ne ſera pas inutile de rapporter un trait, qui fera ſentir combien cet Ambaſſadeur étoit vif ſur la gloire de ſa Nation. Un jour entendant l'Envoyé d'Angleterre & de Hollande, c'étoit le Sr. *Hoop*, blâmer la conduite du Marquis *de Canales* Ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres, ſur ce qu'il avoit donné un Mémoire de plaintes à la Régence de Londres contre les bruits du partage, & dire qu'il étoit bien ſurprenant que l'on oſat donner des Mémoires à des Sujets ſur la conduite de

de leur Roi. L'Ambaſſadeur repliqua, 1699.
„ des Sujets qui détrônent leur Roi, &
„ s'en donnent un autre, qui même
„ en puniſſent un du dernier ſupplice
„ par leurs prétendues loix, & qui
„ tout récemment font une guerre con-
„ tre la volonté de leur Roi, qui pour
„ toute réponſe ſur ce qui ſe paſſe à
„ Darien, eſt réduit à dire qu'il ne
„ peut s'oppoſer à ce que le Parlement
„ d'Ecoſſe a ordonné; de tels Sujets
„ ne ſont point du tout regardés com-
„ me ceux du Roi Très Chrétien ".
Ce diſcours de l'Ambaſſadeur d'Eſpa-
gne, très offenſant pour un Miniſtre
d'Angleterre, le porta à de grands em-
portemens, que l'Ambaſſadeur mépriſa
par un ſouris mocqueur. Cette con-
verſation étoit aſſez amuſante pour un
tiers.

Cependant on fut informé bien poſi-
tivement que l'Empereur avoit refuſé
les propoſitions de partage, faites par
l'Angleterre & par la Hollande. Mais
ce Prince étant perſuadé que le Roi
agiſſoit de concert avec ces deux Puiſ-
ſances, tourna ſes vues du côté de
Madrid. Le Roi d'Eſpagne & la

Rei-

1699. Reine étoient entiérement pour l'Empereur, mais divers Miniſtres de cette Cour, perſuadés que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ne pouvoient rien ſeuls contre les forces unies de la France, de l'Angleterre, & de la Hollande, jointes à toutes les autres alliances que l'on avoit ménagées dans le Nord, panchoient à ſe jetter entre les mains du Roi en ſe donnant tout entiers à un de ſes petits-fils. Unique moyen d'éviter le traité de partage, qu'ils regardoient comme le plus grand malheur.

Le *Comte de Soiſſons* arrivé à Vienne, & ne ſachant plus à quoi ſe prendre, vint trouver le Marquis *de Villars*, auquel il conta ſes peines & ſes malheurs, ſur tout le chagrin qu'il avoit d'avoir déplu au Roi. Il dit que pour toute grace il demandoit d'expier ſes fautes, & que pour cela il ſupplioit Sa Majeſté d'ordonner qu'il fût reçu dans celle des priſons de France qu'il lui plairoit, pour y demeurer tout le tems que la pitié ou la punition l'exigeroit. Le Roi lui fit dire de continuer ſes ſervices aux Princes qu'il voudroit choiſir, ne voulant pas qu'il revînt en France.

La

La guerre très imprévue commencée 1699.
par le Roi de Pologne contre la Suéde, ſurprit alors preſque toutes les Cours de l'Europe. Ce Prince attaquoit la Livonie, il paroiſſoit que toute la Pologne concouroit à cette entrepriſe, & certainement l'Empereur ne pouvoit trouver convenable à ſes intérêts l'agrandiſſement de tels voiſins. Le début de la guerre fut heureux pour le Général *Flemming*, qui ſurprit un Fort très bon & très important, placé vis à vis Riga, & dont la perte facilitoit extrêmement celle de cette importante place, d'où dépend toute la Livonie, l'une des meilleures & des plus riches Provinces de la domination de Suéde.

La Cour de Vienne ne prit aucun parti. Mais on vit le Dannemark, ligué avec le Roi de Pologne, ſe préparer à attaquer la Suéde, & ce fut le commencement d'une guerre à peine terminée en 1719.

Le Marquis *de Villars* eut ordre de déclarer que le Roi avoit commandé de remettre Briſack à l'Empereur le 1. d'Avril 1700. Depuis longtems cette Cour étoit tranquille ſur la reſtitution

1699. tution de cette place, ayant bien reconnu qu'elle n'avoit été différée, que pour ſe conformer exactement au traité de Riſwic.

L'audiance que le Marquis *de Villars* n'avoit encore pu prendre de l'*Archiduc*, à cauſe d'une infinité de difficultés, faites même par la plupart des Miniſtres de l'Europe, fut enfin réglée ſuivant les intentions du Roi.

Le Marquis *de Villars* vit ce Prince, qui ſe découvrit toutes les fois que le Marquis *de Villars* prononçoit le nom du Roi, ou que le Prince lui même le nommoit. Cette affaire finie, le Comte *d'Harach* parla au Marquis *de Villars* ſur la même matiére, qui avoit été déja agitée par les Comtes *de Kinsky* & *de Kaunits*. Il falloit, diſoit il, établir une véritable & ſincére union entre le Roi & l'Empereur, & mépriſer les vues de ces Puiſſances, qui, ſous le prétexte d'établir le repos de l'Europe, ne vouloient qu'en procurer la ruine par dès guerres éternelles. Comme le Marquis *de Villars* avoit ordre de n'entrer en rien, il obſerva un ſilence qui fit taire le Comte *d'Harach*, & ce Mi-

Miniſtre finit l'entretien par ces paro- 1699.
les : Mr., *vous ſavez plus que vous ne voulez dire, & il ſeroit inutile de parler davantage d'une matiére, qui cependant mériteroit un peu plus les ſérieuſes réflexions du Roi votre maitre.*

Le Marquis *de Villars* rendit un compte exact de cette converſation, & prit la liberté de repréſenter au Roi par des raiſons fortes & convaincantes que le parti le plus ſûr, le plus avantageux, & le plus convenable aux deux grands Chefs des deux plus redoutables Maiſons, étoit de s'unir ; que le partage n'établiroit pas la paix ; que l'Empereur hazardant tout pour l'empêcher, les commencemens de la rupture pouvoient ne lui être pas favorables, mais que les ſuites ſeroient longues & difficiles ; au lieu que ſi le Roi s'entendoit avec Sa Majeſté Impériale, les forces que ces deux Puiſſances avoient actuellement ſur pied les mettroient en état de ſoutenir le partage le plus glorieux, & le plus utile au Roi & à l'Empereur.

Le Comte *d'Harach* dans un autre entretien n'oublia rien, pour prouver au Marquis *de Villars* que l'Angleterre

&

1699 & la Hollande ne ſongeoient qu'à leurs intérêts particuliers, que le partage propoſé ne convenoit qu'à ces deux Puiſſances, & que le ſeul glorieux & utile étoit celui qui réuniſſoit pour toujours, & ſans ombre de défiance pour l'avenir, les deux plus puiſſans Princes de l'Europe. Il a bien paru que le Marquis *de Villars* étoit fortement convaincu de cette vérité ; car il n'obmit rien pour en perſuader ſon Maitre, ſacrifiant ſouvent à ſon zéle la conduite & la politique du courtiſan. Il étoit même obligé ſouvent de ſupplier le Roi de lui pardonner, s'il s'expliquoit à lui avec trop de liberté. Mais les ordres qu'il recevoit étoient précis, & tels qu'il ne pouvoit faire entrevoir aux Miniſtres de l'Empereur aucune eſpérance de changer des meſures, qu'il ſoupçonnoit être déja priſes entre le Roi, l'Angleterre, & la Hollande.

Comme il arrive néanmoins que dans des affaires ſi importantes, les Puiſſances mêmes qui comptent avoir tout réglé, ne laiſſent pas de craindre ou d'entrevoir quelque révolution ; le Marquis *de Villars* croyoit pénétrer par les

les diſcours des Miniſtres de l'Empereur, qu'ils ſe flattoient de voir arriver quelques changemens dans le projet de partage qui paſſoit pour conſtant, bien qu'il ne fût pas public, & le Roi de ſon côté laiſſoit entendre à *Villars* qu'il lui envoyeroit des ordres inceſſamment. 1699.

La guerre commencée par le Roi de Pologne faiſoit de la peine à toutes les Puiſſances qui cherchoient la paix. Mais ces mêmes Puiſſances, qui dans un autre tems auroient impoſé un promt ſilence à l'Aggreſſeur, étoient retenues par de plus grands intérêts; & l'incertitude des mouvemens que produiroit la mort apparente du Roi d'Eſpagne, laiſſa une entiére liberté à la Pologne, au Dannemarc, à la Pruſſe, & au Czar de s'unir pour détruire la Suéde, ou du moins pour envahir les Etats de cette Couronne, qui étoient fort à la bienſéance de ces avides voiſins.

La ligue formée entre tant de Puiſſances, donna bientot lieu à l'intrépide valeur du Roi de Suéde de ſe faire une gloire, qui auroit effacé celle des plus

1699. plus grands Conquérans, ſi le mépris des périls, naturel en lui, & qui éclata dans ce jeune Héros au delà de tout exemple, avoit été accompagné de cette réflexion, ſi néceſſaire à tous les grands hommes mais ſurtout à un Roi, qu'il faut démêler les dangers convenables à ces premiéres têtes d'avec ceux qu'elles doivent éviter & mépriſer comme au deſſous d'elles.

Cette guerre commença donc dans le Nord, malgré la répugnance de preſque toute l'Europe : répugnance qui ne paroiſſoit que par des offices même aſſez légers. Et ce que l'on avoit cru un feu facile à éteindre, eſt encore allumé dans le tems qu'on écrit ces Mémoires, & cette guerre d'une partie de l'Europe a laiſſé un champ libre à toutes celles qui depuis ont ſi fort ébranlé les autres Monarchies, qu'il n'y en a pas eu une ſeule dont les Rois n'ayent été chaſſés de leurs Capitales, ou dont les Couronnes n'ayent été en quelque péril.

Revenons à ce qui ſe paſſoit à Vienne, où la négociation ſe trouva des plus importantes par les dépêches du Roi,

Roi, qu'un courier apporta au Mar- 1699.
quis *de Villars*, dattées du 6. de ——
Mai 1700.

Par ces lettres le Roi expliquoit au 1700.
Marquis *de Villars* les raiſons qu'il ——
avoit eues de ne lui permettre pas d'écouter les propoſitions, que lui avoient faites les Miniſtres de l'Empereur ſur un partage de la Monarchie d'Eſpagne. Ces raiſons étoient fondées ſur la juſte défiance, que Sa Majeſté avoit dû prendre des vaſtes deſſeins de l'Empereur, établis ſur la confiance qu'il prenoit dans les alliés qui l'avoient aidé à ſoutenir la derniére guerre, & ſur les eſpérances que lui donnoient ſes Ambaſſadeurs à Madrid. Enfin le Roi, perſuadé que l'Empereur comptoit recueillir la Monarchie d'Eſpagne toute entiére, ne crut pas devoir montrer aucune facilité à traiter avec ce Prince. Tout au contraire il regarda comme infiniment plus ſolides, pour conſerver la tranquilité de l'Europe, les meſures qu'il prendroit avec l'Angleterre & la Hollande, ces deux Puiſſances craignant également & le renouvellement de la guerre, & que la Monarchie

1700. d'Eſpagne ne tombat entiére ſur la tête du Roi, ou de l'Empereur.

Il parut donc néceſſaire de laiſſer à l'Empereur le tems de reconnoitre le peu de ſolidité de ſes projets, avant que d'entrer de la part du Roi dans aucune négociation avec ce Prince.

Après que la mort du *Prince Electoral de Baviére* eut changé tout le ſiſtême des négociations, le Sr. *Hoop* eut ordre de déclarer, de la part du Roi d'Angleterre & des Etats-Généraux, que ces deux Puiſſances ne trouvoient pas convenable au bien de l'Europe, ni à leurs propres intérêts, de s'engager dans une nouvelle guerre pour ceux de l'Empereur, & qu'enfin pour établir la tranquillité générale il ne convenoit pas qu'on laiſſat tous les Etats de la Couronne d'Eſpagne réunis, ou dans la Maiſon d'Autriche, ou dans celle de France.

Toutes ces diverſes repréſentations ne purent cependant ébranler l'Empereur, non plus que le peu de fondement qu'il pouvoit faire ſur les négociations de ſon Ambaſſadeur à Madrid, qui ne lui permettoit plus d'eſpérer que le

le crédit de la Reine d'Eſpagne fût 1700.
aſſez conſidérable, pour engager les
Eſpagnols à ſe donner entiers à la Mai-
ſon d'Autriche, au péril d'une nou-
velle & dangereuſe guerre.

Le Roi ne croyant pas pouvoir prendre une confiance entiére dans l'Empereur, ſe crut enfin dans l'obligation de conclure un traité au mois de Mars de la préſente année avec l'Angleterre & la Hollande, pour le partage de la Monarchie d'Eſpagne. Ce traité étant connu, on n'en inſére pas ici les articles.

Le Marquis *de Villars* eut donc ordre de parler à l'Empereur, & lui fit le diſcours ſuivant, par lequel il tâcha d'adoucir autant qu'il ſe pouvoit la dure nouvelle qu'il venoit lui apprendre.

„ SIRE,

„ En m'aquittant des ordres dont le
„ Roi mon Maitre me fait l'honneur
„ de me charger par ſes derniéres let-
„ tres, je prendrai la liberté d'aſſurer
„ V. M. I. que j'en ai toujours eu

1700. „ de très précis de lui faire connoitre
„ encore plus par ma conduite que par
„ mes diſcours, combien ſincérement
„ il deſire d'entretenir toujours avec
„ elle une parfaite intelligence. Le Roi
„ mon Maitre a été bien aiſe de lui en
„ donner des marques, auſſi bien dans
„ les occaſions moins importantes, que
„ dans celles où il a été queſtion de
„ faciliter un traité entre VOS MA-
„ JESTE'S.

„ Cette union a paru toujours eſſen-
„ tielle au bien de la Chrétienté, ainſi
„ le Roi ne peut regarder ſans peine
„ les événemens capables d'en troubler
„ le repos.

„ VOTRE MAJESTE' a ſu que
„ le Roi, ſouhaittant prévenir tant de
„ malheurs, acceptoit les propoſitions
„ faites l'année derniére par le Roi
„ d'Angleterre & par les Etats-Géné-
„ raux, pour empêcher, ſi Dieu diſ-
„ poſoit du Roi d'Eſpagne, que la
„ mort de ce Prince, dont la ſanté
„ fait tout craindre depuis quelques
„ années, ne produiſît de nouvelles
„ guerres.

„ Le Roi auroit appris avec un
„ plai-

„ plaiſir ſenſible que VOTRE MA- 1700.
„ JESTE' IMPE'RIALE, égale-
„ ment touchée & des avantages offerts
„ à Monſeigneur l'Archiduc par ce
„ projet, & du nouveau trouble où
„ tous les Etats ſe verroient expoſés ſi
„ elle refuſe d'y ſouſcrire, eût accepté
„ des conditions ſi raiſonnables.

„ Elles ont paru au Roi mon Mai-
„ tre ſi propres à maintenir la tran-
„ quillité générale, qu'il a pris enfin
„ la réſolution de conclure avec le Roi
„ de la Grande Bretagne & avec Mrs.
„ les Etats un traité conforme à ces
„ mêmes propoſitions. Le Roi m'a
„ ordonné d'en faire part à V. M. I.
„ Si elle veut y entrer, rien ne man-
„ quera plus aux meſures priſes pour
„ la conſervation de la paix.

„ L'ouverture à la ſucceſſion d'Eſ-
„ pagne eſt juſtement regardée comme
„ la ſource d'une longue guerre; mais
„ il n'y aura point de ſang verſé, ſi
„ cette querelle eſt terminée par un
„ juſte partage. Il n'y aura plus de
„ diſpute, & les peuples ſoumis pré-
„ ſentement à la domination d'Eſpagne
„ reconnoitront de nouveaux Souve-

1700. „ rains, ſans que ce changement attire des ſuites funeſtes qu'il ſeroit „ impoſſible d'éviter, ſi les armes „ décident de la ſucceſſion de tant „ d'Etats.

„ Le Roi ne peut croire que la prudence & la piété de V. M. I. permettent qu'elle préfére les événemens incertains d'une guerre, & les „ malheurs qui en ſont inſéparables, à „ des propoſitions ſi juſtes : ſurtout „ lorſqu'elle voit que, pour épargner „ ces malheurs à la Chrétienté, le Roi „ veut bien ſe déſiſter de ſoutenir ſes „ droits juſtes & légitimes, & ne pas „ employer pour cet effet des forces „ qu'il peut faire agir toutes les fois „ que la néceſſité le demandera.

„ Enfin, SIRE, je prendrai la liberté de repréſenter à V. M. I. que „ de pareilles réſolutions n'admettent „ point de grands délais, qu'elles doivent être priſes promtement, & qu'il „ eſt néceſſaire de faire voir que l'on „ tenteroit vainement de s'y oppoſer. „ Le Roi attend inceſſamment une réponſe, & m'ordonne de renvoyer le „ courier qu'il m'a dépêché, peu de „ jours

„ jours après que j'aurai eu l'honneur 1700.
„ d'informer V. M. I. des ordres qu'il
„ m'a apportés.

„ Voila, SIRE, la copie du traité
„ que j'aurai l'honneur de remettre à
„ V. M. I., ou à celui de ſes Miniſ-
„ tres qu'elle aura pour agréable de me
„ nommer ".

L'Empereur parut ſurpris de ce diſcours, & répondit ſeulement que perſonne ne deſiroit plus que lui le repos de l'Europe, & que lui Marquis *de Villars* pouvoit remettre le traité qu'il lui préſentoit au Comte *de Kaunits*.

En ſortant de chez l'Empereur, le Marquis *de Villars* porta le traité à ce Miniſtre, qui lui dit ſimplement en le recevant, & en regardant le ciel : *il y aura encore quelqu'un là haut qui ſe mêlera de partager les Monarchies du monde.*

La dépêche de Sa Majeſté informoit très au long le Marquis *de Villars* de tout ce qui s'étoit paſſé en Angleterre entre Mylord *Portland* & les Miniſtres de l'Empereur, à la Haye entre M. *Heinſius* & les mêmes Miniſtres, en France entre le Marquis *de Torcy* & le

1700. Comte *de Sintzendorff*. Ce dernier en liſant le traité avec Mr. *de Torcy*, fit diverſes remarques ſur les changemens que l'on pouvoit y faire, ſurtout par rapport au Milanez. Mr. *de Torcy* lui fit réponſe que ſi lui Comte *de Sintzendorff* faiſoit quelques propoſitions de la part de l'Empereur, le Roi les feroit examiner avec les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande.

Parmi les circonſtances dont le Roi informoit le Marquis *de Villars*, il lui manda que la Reine d'Eſpagne étoit entiérement brouillée avec le Comte *d'Harach* Ambaſſadeur de l'Empereur à Madrid, & dès là que ce Prince ne pouvoit plus attendre, comme il l'avoit toujours eſpéré, que l'Eſpagne ſe livrat à lui. En effet il y avoit à Madrid une puiſſante cabale, diſpoſée à ſe donner à un des fils du *Dauphin*, & les plus ſenſés conſeilloient l'Empereur de s'accommoder avec le Roi.

La plus grande difficulté de l'Empereur ſur le traité de partage regardoit le Milanez, qui devoit être remis au *Duc de Lorraine* en échange des Duchés de Lorraine & de Bar. Et il y avoit tout

tout lieu d'eſpérer que l'Empereur ſeroit ſatisfait de voir l'Etat de Milan remis entre les mains d'un neveu qu'il avoit élevé, & qui avoit tant de part à ſa tendreſſe. 1700.

Nonobſtant les déclarations autentiques que le Marquis *de Villars* devoit faire que le Roi n'admettroit aucune ſorte de changement au traité, il avoit ordre d'écouter les propoſitions que les Miniſtres de l'Empereur pouroient faire. Si elles conſiſtoient à offrir au Roi quelque partie des Indes, ou quelques Provinces dans les Pays-Bas, le Marquis *de Villars* étoit chargé de rejetter ces offres. Si pourtant l'une de ces Provinces des Pays-Bas étoit celle de Luxembourg, & qu'on voulût y joindre le Royaume de Navarre, le Roi ſe réſervoit d'examiner ſi ce partage lui convenoit, en laiſſant le Milanez uni à la Couronne d'Eſpagne. Enfin ſi l'Empereur abandonnant ſes prétentions ſur le Milanez, demandoit que les Royaumes de Naples & de Sicile ne fuſſent point ſéparés de la Monarchie d'Eſpagne, le Marquis *de Villars* avoit ordre d'écouter les propoſitions qui ſeroient

1700. faites pour conſerver ces Royaumes à l'Archiduc devenu Roi d'Eſpagne.

Il étoit preſcrit au Marquis *de Villars* d'informer diligemment le Roi ſur ces diverſes propoſitions de changemens, & de garder le ſecret à l'égard du Sr. *Hoop*; Sa Majeſté ſe réſervant d'en communiquer directement avec l'Angleterre & la Hollande.

Après que le Marquis *de Villars* eut remis le traité à l'Empereur, il écrivit au Roi, & l'on croit devoir inférer ici cette premiére dépêche qui prépare à une importante négociation.

„ SIRE,

„ J'ai eu l'honneur d'informer VOTRE MAJESTE' par ma derniére „ dépêche que j'avois pris audiance „ de l'Empereur le 18. au ſoir. Elle „ trouvera dans celle-ci un compte „ exact & fidéle de tout ce que j'ai „ fait depuis, en exécution de ſes or- „ dres. Je les ai étudiés avec l'atten- „ tion qu'ils méritent. Elle me per- „ mettra d'abord d'admirer dans les „ mo-

„ motifs qui ont réglé la conduite de 1706.
„ VOTRE MAJESTE', & dont
„ elle daigne m'inſtruire, ce génie ſu-
„ blime & cette profonde ſageſſe dont
„ le diſcernement démêle par des régles
„ infaillibles la vérité d'avec l'apparen-
„ ce, & montre la droite voye aux
„ Miniſtres qui ont l'honneur de la ſer-
„ vir; à tel point, SIRE, que leur
„ premier & preſque unique objet doit
„ être d'expoſer le plus nettement qu'il
„ leur eſt poſſible tout ce qu'ils voyent
„ & tout ce qu'ils entendent : bien
„ perſuadés que s'ils s'égarent dans
„ leurs préjugés, VOTRE MAJES-
„ TE' ne ſe trompera pas dans ſes
„ déciſions. Ainſi dans la matiére im-
„ portante qu'elle daigne me confier,
„ j'aurai l'honneur de lui rendre comp-
„ te, non ſeulement des paroles de
„ l'Empereur, & de ſes Miniſtres,
„ mais même, autant que je le pour-
„ rai, de l'air dont ils les ont pro-
„ noncées.

„ Je me ſuis ſervi des mêmes expreſ-
„ ſions que VOTRE MAJESTE'
„ m'a fait l'honneur de me preſcrire,
„ lorſque j'ai parlé en ſon nom à l'Em-

1700. „ pereur. Sa réponſe a été en termes
„ généraux, qu'il avoit intention d'en-
„ tretenir toujours une parfaite intelli-
„ gence avec VOTRE MAJESTE'
„ qu'il ſe ſouvenoit de tout ce qui a-
„ voit été propoſé & agité depuis un
„ an entre le Miniſtre de Hollande &
„ les ſiens, qu'il avoit cru montrer ſa
„ modération dans ce qui s'étoit paſſé,
„ & qu'il examineroit le traité que
„ VOTRE MAJESTE' m'ordon-
„ noit de lui communiquer. Sur la
„ concluſion de mon diſcours, qui
„ tendoit à preſſer une réſolution,
„ l'Empereur dit qu'une matiére ſi im-
„ portante exigeoit de longues délibé-
„ rations, qu'il verroit cependant ce
„ qu'on pourroit me dire avant le dé-
„ part de mon courier; & m'ordonna
„ de remettre le traité au Comte *de*
„ *Kaunits.*

„ Je trouvai ce Miniſtre dans l'an-
„ tichambre de l'Empereur, & lui
„ demandai quand je pourois l'entrete-
„ nir, après lui avoir dit en deux mots
„ que j'avois à lui remettre la copie
„ d'un traité dont je venois de rendre
„ compte à l'Empereur.

„ On

„ On en avoit des nouvelles avant 1700.
„ l'arrivée de vos couriers, & le
„ Comte *de Kaunits* me dit qu'il en ſa-
„ voit la ſignature du 25. de Mars.
„ L'Ambaſſadeur de Veniſe m'en a-
„ voit parlé de même, & m'avoit ex-
„ pliqué la plupart des articles du
„ traité.

„ Après cette premiére diligence
„ pour informer le Comte *de Kau-*
„ *nits*, je parlai à Mr. le Comte
„ *d'Harach* qui me parut aſſez ému,
„ & qui ſe plaignit fort des Alliés
„ de ſon Maitre. *Voila*, me dit-il,
„ *vos bons amis, mais eſt-ce que l'on*
„ *donne le bien des gens?* Il me parla
„ enſuite ſur diverſes particularités du
„ traité, en me diſant: *Je vous l'a-*
„ *vois déja bien fait obſerver, Mr,*
„ *que l'Angleterre & la Hollande ne*
„ *ſongeoient qu'à leurs intérêts. Ces*
„ *Puiſſances nous donnent une portion de*
„ *la Monarchie d'Eſpagne, qui ne peut*
„ *ſe ſoutenir. Que faire de la Flan-*
„ *dre? Comment conſerver les Indes*
„ *ſans Armée navale. Il faudra donc*
„ *que Monſieur l'Archiduc ſoit toujours*
„ *à la merci du Roi pour l'Eſpagne, &*

1700. „ *dans la dépendance de l'Angleterre &*
„ *de la Hollande pour les Indes. Mr.*,
„ lui répondis-je, *ſi vous conſidérez la*
„ *portion de la Monarchie d'Eſpagne*
„ *qui eſt deſtinée à Monſieur l'Archi-*
„ *duc par l'uſage qu'en font les Eſpa-*
„ *gnols, & que nous jugions de même*
„ *de celle qui nous regarde, vous m'a-*
„ *vouerez que la notre eſt la plus mé-*
„ *diocre. Vous ſavez, Mr., que les*
„ *Royaumes de Naples & de Sicile ſont*
„ *engagés de maniére, que le Roi d'Eſ-*
„ *pagne n'en retire preſque rien. Mais*
„ *lorſqu'un Prince auſſi bien élevé que*
„ *l'eſt Monſieur l'Archiduc, & qui*
„ *dans un âge peu avancé donne déja*
„ *de ſi grandes eſpérances, ſera le mai-*
„ *tre abſolu, vous trouverez alors,*
„ *Mr., que l'Empire des Indes & les*
„ *Eſpagnes bien gouvernées ſont un E-*
„ *tat très puiſſant. Je ſais ce que l'on*
„ *tire actuellement des deux Caſtilles,*
„ *& ſi la miſére du gouvernement ac-*
„ *tuel d'Eſpagne fait, pour ainſi dire,*
„ *fondre tout l'or des Indes entre les*
„ *mains des Eſpagnols, il ne faut qu'un*
„ *Prince un peu éclairé pour relever une*
„ *puiſſance plus accablée de ſon propre*
„ *poids*

„ *poids & par l'ignorance de ſes Mi-* 1700.
„ *niſtres, que de ſa foibleſſe naturelle.*
„ Enfin, SIRE, après quelques ſou-
„ pirs & des plaintes d'avoir été a-
„ bandonné par des Alliés, que l'Em-
„ pire avoit ſeul ſoutenus à la veille
„ de leur ruine totale, Mr. le Com-
„ te *d'Harach* eſt venu aux regrets
„ de n'avoir pas traité directement a-
„ vec moi. *N'étoit-il pas plus raiſon-*
„ *nable*, m'a-t-il dit, *que des Princes*
„ *ſi proches parens, & ſi remplis de re-*
„ *ligion & d'équité, convinſſent entre*
„ *eux? Il eſt aiſé de vous répondre*
„ *ſur cela*, lui ai-je dit, *& vous trou-*
„ *verez bon que je vous explique la con-*
„ *duite de* SA MAJESTE'.

„ *A peine la paix de Riſwick fut-el-*
„ *le conclue, que le Roi nomma Mrs.*
„ de Tallard, d'Harcourt, *& moi,*
„ *pour aller auprès de l'Empereur, du*
„ *Roi d'Eſpagne, & du Roi d'Angle-*
„ *terre. Je ſerois parti en même tems*
„ *que les deux premiers, ſi la mort de*
„ *mon pére qui ſurvint alors ne m'eût*
„ *fait ſupplier le Roi de m'accorder*
„ *quelques mois.* (J'ai cru, SIRE,
„ pouvoir employer cette raiſon,

„ quoi-

1700. „ quoiqu'elle ne m'ait pas retenu ;
„ comme VOTRE MAJESTE' le
„ ſait.) *J'arrivai ici il y a deux ans,*
„ *& vous ſavez, Mr. le Comte, que*
„ *l'Empereur n'a eu perſonne auprès du*
„ *Roi que plus de quinze mois après.*
„ *Je trouvai en arrivant une ſi gran-*
„ *de froideur à Vienne, & ſi differen-*
„ *te des maniéres que l'on avoit eues*
„ *pour moi à mon premier voyage, que*
„ *je ne pus m'empêcher d'en marquer*
„ *mon étonnement à Mr. le Comte* de
„ Kaunits, *& de lui en porter mes juſ-*
„ *tes plaintes. En effet je demeurai un*
„ *mois entier, ſans que perſonne mît*
„ *les pieds chez moi. Quelques uns mê-*
„ *me de mes anciens amis, qui avoient*
„ *envoyé me demander heure pour y*
„ *venir, s'en excuſérent. Vous ſavez*
„ *vous même, Mr., que les principa-*
„ *les perſonnes d'entre vous ne m'ont in-*
„ *vité chez eux, qu'après m'avoir fait*
„ *l'honneur de venir manger chez moi,*
„ *& honteux, pour ainſi dire, de ne*
„ *pas faire les honneurs de leur Cour*
„ *à un étranger. Deſorte que ſi j'ai*
„ *reçu des honnêtetés dans la ſuite,*
„ *j'oſe dire que ce n'a été qu'après me*
„ *les*

„ *les être attirées. Le feu Comte* de 1700.
„ Kinski, *& pluſieurs autres ne ſont*
„ *jamais venus chez moi. Des trai-*
„ *temens ſi différens de ceux que l'on*
„ *faiſoit autrefois aux Envoyés du Roi,*
„ *& dont je ne pouvois me diſpenſer*
„ *d'informer* SA MAJESTE', *com-*
„ *mencérent à la perſuader combien el-*
„ *le avoit peu à compter ſur la bonne*
„ *volonté de cette Cour. L'affaire qui*
„ *m'arriva chez Mr.* l'Archiduc, *a-*
„ *cheva d'en convaincre. Rappellez vous,*
„ *Mr., par quelles lenteurs & par quel-*
„ *les difficultés je paſſai, avant que*
„ *d'obtenir les juſtes ſatisfactions deman-*
„ *dées par le Roi. Encore ne furent-*
„ *elles accordées que par la crainte de*
„ *rompre un commerce, qui vous met-*
„ *toit à la merci de l'Angleterre & de*
„ *la Hollande, n'ayant plus aucune*
„ *voye de traiter directement avec* SA
„ MAJESTE'. *A toute cette conduite, pouvoit-on croire que l'Empereur*
„ *eût un deſir bien ſincére de ſe lier*
„ *d'intérêt avec le Roi? Je crois mê-*
„ *me pouvoir vous dire que l'on n'en a*
„ *fait les premiéres propoſitions, que lorſ-*
„ *qu'on me vit ſur le point de quitter*

„ *vo-*

1700. „ *votre Cour, par le refus de la ſa-*
„ *tisfaction que le Roi demandoit.*

„ Le Comte *d'Harach* m'interrom-
„ pit là-deſſus, & me dit : *Mr.*,
„ *ſi d'abord on n'a point eu de conféren-*
„ *ce avec vous, c'eſt premiérement,*
„ *parceque l'Empereur a toujours cru*
„ *être le ſeul & véritable héritier de la*
„ *Monarchie d'Eſpagne : en ſecond lieu,*
„ *c'eſt qu'avant votre arrivée ici, le*
„ *Roi étoit déja convenu avec le Roi*
„ *d'Angleterre & avec les Hollandois ſur*
„ *le Prince Electoral de Baviére.*

„ *Non, Mr.*, lui répondis-je, *je*
„ *crois pouvoir vous aſſurer qu'il n'y a-*
„ *voit rien de réglé avant mon arri-*
„ *vée. Que ſi depuis le Roi a conſenti*
„ *à quelque choſe en faveur du Prince*
„ *Electoral, ſa même modération pa-*
„ *roiſſoit toujours, & ce Prince étant*
„ *mort, vous deviez montrer plus d'ar-*
„ *deur que d'éloignement à traiter avec*
„ SA MAJESTE'.

„ *Mais quoi ? N'y a-t-il donc plus*
„ *rien à négocier*, reprit le Comte
„ *d'Harach, & tout eſt-il fini ?* Je lui
„ dis, *vous voyez un traité conclu.*
„ *Pour ce traité nous ne pouvons y con-*
„ *ſen-*

„ *ſentir*, repliqua le Comte. Je ré- 1700.
„ pondis : *le Roi m'ordonne de ren-*
„ *voyer mon courier dans huit jours au*
„ *plus tard. Il ſouhaite paſſionnément*
„ *que ces conditions, où ſa modération*
„ *paroit toute entiére, ſoyent au gré de*
„ *l'Empereur. Pour moi, Mr., je*
„ *verrai dans l'intervalle qui m'eſt fixé*
„ *ce que vous me ferez l'honneur de me*
„ *dire, & j'en rendrai un compte fidé-*
„ *le à* SA MAJESTE'. *Voilà*, SI-
„ RE, le précis de la premiére con-
„ verſation entre le Comte *d'Harach*
„ & moi.

„ J'allai de là chez le Comte *de*
„ *Kaunits*, que je trouvai très reſer-
„ vé, très ſilencieux, & étonné.
„ Comme il ne me répondoit qu'en
„ peu de paroles, je m'étendis moins
„ avec lui qu'avec le Comte *d'Ha-*
„ *rach.* Cependant après m'avoir é-
„ couté quelque tems, il me dit :
„ *Voila ce que Mrs.* de Bouflers *&* de
„ Portland *avoient négocié avant la*
„ *paix.* Je l'aſſurai du contraire, &
„ il me repliqua : *il y a quelqu'un là*
„ *haut*, en montrant le Ciel, *qui*
„ *travaillera à ces partages.* Je lui ré-

„ pon-

1700. „ pondis : *ce quelqu'un en approuvera*
„ *la juſtice. Cela eſt pourtant nouveau,*
„ me dit-il, *que le Roi d'Angleterre*
„ *& la Hollande partagent la Monar-*
„ *chie d'Eſpagne. Et ce tiers dont vous*
„ *nous menacez, où eſt-il? Je ne le*
„ *connois pas. Quoi, les Hollandois*
„ *donneront des Royaumes?* Comme il
„ s'en prenoit vivement au Roi d'An-
„ gleterre & aux Etats-Généraux,
„ je lui dis, *Mr. le Comte, trouvez*
„ *bon que je les excuſe auprès de vous.*
„ *Ces deux Puiſſances viennent tout ré-*
„ *cemment de ſoutenir une guerre qui*
„ *leur a couté beaucoup, & rien à*
„ *l'Empereur : car enfin vous n'avez*
„ *fait de dépenſe que contre les Turcs,*
„ *vous aviez quelques troupes en Italie,*
„ *& deux ſeuls Régimens de Houſſards*
„ *dans l'Empire qui n'étoient point à ſa*
„ *ſolde. L'Angleterre & la Hollande*
„ *ont donc ſoutenu ſeules tout le fardeau.*
„ *Croyez vous ces deux Nations bien*
„ *empreſſées à s'engager dans une nou-*
„ *velle guerre pour vos ſeuls intérêts,*
„ *quand le Roi marque par ſa modéra-*
„ *tion qu'il ne deſire que le bien & la*
„ *tranquillité de l'Europe?* Je lui re-
„ mis

„ mis le traité, & ainſi finit notre 1700.
„ entretien, dont j'ai rapporté l'eſſen-
„ tiel.

„ Le jour ſuivant le Comte *d'Ha-*
„ *rach* me pria à diner, il but à la
„ bonne union de VOTRE MA-
„ JESTE' & de l'Empereur. Il eſt
„ naturellement très poli, & il me le
„ parut encore plus ce jour là. Après
„ le repas il me dit : *Voilà le traité*
„ *que Mr.* Hoop *a remis à l'Empe-*
„ *reur. Vous voulez bien que je vous*
„ *faſſe voir qu'entre autres choſes il y en*
„ *a deux inſoutenables, ſur les Arti-*
„ *cles IV. & IX. Quoi ! obliger l'Em-*
„ *pereur de priver ſes ſucceſſeurs de la*
„ *réverſion légitime de leur bien ! Et*
„ *ſi le malheur vouloit*, continua-t-il,
„ *qu'il ne reſtat qu'un ſeul Prince de*
„ *toute la Maiſon d'Autriche, l'Em-*
„ *pereur pourroit-il conſentir à le pri-*
„ *ver de toute la ſucceſſion d'Eſpagne ?*
„ *Il faut donc faire la guerre, & tout*
„ *riſquer. D'ailleurs le Milanez eſt un*
„ *fief de l'Empire. Depuis quand le*
„ *Roi d'Angleterre & les Hollandois*
„ *veulent-ils être Empereurs ? Car c'eſt*
„ *à l'Empereur à diſpoſer de ce fief,*

„ *com-*

1700. „ *comme Charlequint en avoit disposé*
„ *pour son fils.*
„ *Si la seule difficulté étoit de le don-*
„ *ner*, lui repliquai-je, *pourvû que*
„ *l'Empereur ne le donnat pas à son fils,*
„ *ou que, pour mieux dire, il le don-*
„ *nat conformement aux articles du trai-*
„ *té, cela n'arrêteroit peut-être pas.*
„ *Mais je ne suis point surpris que des*
„ *Puissances occupées à conserver l'égali-*
„ *té, seul fondement du repos public,*
„ *ne consentent pas qu'un Empereur dont*
„ *les derniéres conquêtes augmentent con-*
„ *sidérablement la puissance, y puisse*
„ *joindre les Indes, les Espagnes, & la*
„ *Flandre. Mr.*, repliqua le Comte
„ *d'Harach, tout cela n'est rien, car*
„ *nous ne pouvons pas le soutenir. Nous*
„ *parlons ici comme honnêtes gens, &*
„ *pour moi je déclare que je le fais sans*
„ *aucun ordre de l'Empereur. Mais*
„ *prenez la portion que vous offrez à*
„ *Monsieur* l'Archiduc, *& laissez*
„ *nous le reste.* A cela je répondis :
„ *je ne me charge, Mr., que de man-*
„ *der ce que vous me direz ; après la*
„ *conclusion d'un traité, vous jugez bien*
„ *que mon pouvoir se borne là.* Le Com-

„ te

„ te *d'Harach* finit en me disant une 1700.
„ seconde fois, *Mr. je parle de moi mê-*
„ *me.* Voila le récit fidéle de cette
„ seconde conversation ".

Le reste de la dépêche du Marquis *de Villars* rouloit sur d'autres points indifférens à la négociation.

Cependant l'Empereur, ayant véritablement dessein de se lier d'intérêt avec le Roi, travailloit vivement avec ses Ministres à en trouver les moyens. Une matiére de cette importance méritoit de sérieuses délibérations, & les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* n'oubliérent rien, pour convaincre le Marquis *de Villars* que l'on ne vouloit rien moins que l'amuser, & qu'il seroit content des propositions qu'ils avoient à lui faire.

Dans la derniére conversation qu'il eut avec le Comte *d'Harach*, ce Ministre lui dit que le mémoire de ce qu'il devoit lui dire étoit fait, mais qu'une maladie du Comte *de Kaunits* l'empêchoit de pouvoir assister de deux jours à la lecture que ces deux Ministres devoient lui en faire; que lui Comte *d'Harach* ne vouloit point la fai-

1700. faire ſeul, parcequ'en matiére ſi grave il ne riſqueroit pas d'en prendre ſur lui ſeul les interprétations ni les réponſes. Le Marquis *de Villars* lui répondit que, puiſque deux Miniſtres ſi habiles prenoient la précaution de ne vouloir pas négocier ſéparément, il les aſſuroit d'avance qu'il n'en prendroit pas moins ; qu'il envoyeroit le mémoire, & qu'il écriroit en leur préſence ce qu'il croiroit pouvoir y être ajouté.

La maladie du Comte *de Kaunits* à Laxembourg différa de quelques jours la lecture du mémoire par le Comte *d'Harach*. Maisenfin ces deux Miniſtres s'étant rejoints à Vienne, ils donnérent rendez-vous au Marquis *de Villars*, & lui lurent deux mémoires : l'un dont il pouvoit faire part à Mr. *Hoop*, & l'autre dont ils demandérent que SA MAJESTE' ſeule eût connoiſſance.

Le premier contenoit des plaintes de l'Empereur. Premiérement, de ce que le Roi Catholique encore vivant, on avoit fait un traité de partage de la Monarchie d'Eſpagne, malgré tous

les

les égards qui ſe devoient à un ſi grand Roi, & aux héritiers reſpectables de cette grande Monarchie. En ſecond lieu, de ce qu'on n'obſervoit dans ce traité ni égalité ni décence, puiſqu'on y liſoit cette condition injurieuſe à l'Empereur, que s'il n'acceptoit le préſent traité dans l'eſpace de trois mois, lui Empereur premier héritier n'auroit aucune portion de cette Monarchie, quand la ſucceſſion en ſeroit ouverte. Qu'au ſurplus il étoit bien juſte que l'Empereur concertat avec le Roi ſur ces matiéres, mais qu'il ne feroit rien qu'après le retour d'un courier qu'il envoyoit en Eſpagne; la Religion, la probité, & la bienſéance exigeant que l'on ſût au moins ce que penſoit le Roi d'Eſpagne ſur le partage de ſes biens. 1700.

A l'égard du ſecond mémoire, les Miniſtres de l'Empereur déclarérent au Marquis *de Villars* qu'il étoit pour lui ſeul, & qu'il ne devoit pas être communiqué au Sr. *Hoop*.

Il contenoit premiérement, la ſurpriſe où étoit l'Empereur que le Roi eût voulu traiter de la ſucceſſion d'Eſ-

1700. pagne avec des Puiſſances étrangéres ; quoiqu'elles n'euſſent nul droit ſur aucune portion de cette Monarchie, dont le Roi & l'Empereur pouvoient ſeuls être héritiers.

Il portoit en ſecond lieu, que l'union étant entiérement rétablie entre ces deux Princes, ſeuls intéreſſés dans la ſucceſſion, l'Empereur ne ſouhaitoit rien tant que de s'entendre directement avec le Roi, ſans participation des médiateurs qui s'étoient introduits eux-mêmes.

Enfin que l'Empereur ayant trois mois pour ſe déterminer, il ſeroit facile de les employer à traiter avec le Roi, remettant à SA MAJESTE', ou de donner les pleins pouvoirs au Marquis *de Villars*, ou d'agréer que l'Empereur les envoyat au Comte *de Sintzendorff*.

Ce dernier mémoire ajoutoit que ſi le Roi vouloit faire un traité avec l'Empereur, on pouvoit laiſſer celui de partage tel qu'il étoit, & en faire un autre pour le garder ſecrèt juſqu'au tems de l'exécution ; que cependant l'Empereur accepteroit dans les formes

le

le traité déja fait, tandis que l'on feroit sous mains une négociation particuliére pour un nouvel arrangement. 1700.

Le Marquis *de Villars* écrivoit, & ces premiers diſcours ne paroiſſant ſuivis d'aucun autre, il en marqua ſon étonnement aux Miniſtres de l'Empereur, & leur dit qu'ayant déja mandé au Roi les premiéres paroles du Comte *d'Harach*, SA MAJESTE' feroit très ſurpriſe ſi ces mémoires ſi attendus ne contenoient que des propoſitions ſi générales.

A cela les Miniſtres répondirent : *avez vous des pouvoirs pour traiter ? Dans les préliminaires on ne s'explique pas fort amplement, & même ce ſeroit en vain.*

Mais, repliqua le Marquis *de Villars*, *vous ne dites rien ſur le traité.* Le Comte *d'Harach* reprit : *quand le Roi donne trois mois, c'eſt pour traiter. Autrement il n'y auroit qu'à dire oui ou non, à la fin du tems marqué. Voulez vous*, ajouta-t-il, *que l'on vous en diſe davantage ? L'Empereur n'admettra jamais le point de la ſucceſſion, puiſque ſi Dieu lui enlevoit l'un de ſes deux Prin-*

1700. *ces, jamais Sa Majeſté Impériale ne pourroit conſentir à voir ſortir de ſa Maiſon la Monarchie entiére. Elle hazardera tout plutot que de ſe relâcher ſur ce point, & elle ne deſeſpére pas de trouver des amis. Enfin elle ne pourra ſe réſoudre à abandonner le Milanez, mais elle cédera volontiers toutes les Indes.*

Quelle propoſition ! répondit le Marquis *de Villars. Les premiéres de Mr. le Comte* d'Harach *étoient de donner la portion entiére de Monſieur* l'Archiduc. *Vos derniéres paroles ſont ſi éloignées des premiéres, que je ne me chargerai jamais d'en informer le Roi, & l'on peut les lui faire ſavoir par le Comte* de Sintzendorff.

Le Comte *de Kaunits* prit la parole, & dit : *mais Mr., dites nous quelque choſe. Je n'ai jamais penſé que l'Empire des Indes offert d'abord fût un petit objet en échange des Royaumes de Naples & de Sicile. Si d'ailleurs le Roi a tant d'envie de la Lorraine, l'Empereur ſe chargera d'accommoder Mr. le Duc* de Lorraine.

Le Marquis *de Villars* fit voir ſur ce-

cela que le Roi ne pouvoit desirer la Lorraine que pour finir un procès; la situation de ce petit Etat ne pouvant jamais donner aucune inquiétude, que le revenu en étoit médiocre pendant la paix & pendant la guerre. Qu'enfin soit que le Souverain fût dans les intérêts du Roi, ou qu'il s'en éloignat, son pays ne pouvoit se dispenser de loger des troupes, & de donner des quartiers d'hiver. 1700.

Les Ministres de l'Empereur ne concluant rien de positif, le Marquis *de Villars* les pria de le faire, & ils lui répondirent que si le Roi vouloit traiter à Vienne, il n'y avoit qu'à envoyer des pouvoirs au Marquis *de Villars*, que si Sa Majesté au contraire vouloit traiter avec le Comte *de Sintzendorff*, ils lui en envoyeroient dès qu'elle leur auroit fait savoir sa volonté; qu'enfin le plus sûr pour abréger étoit de traiter à Vienne, parceque nos couriers font plus de diligence que ceux de l'Empereur.

Le Marquis *de Villars* repliqua que, pour accourcir une négociation, il falloit que les deux partis le voulussent,

1700. qu'il y avoit 23. jours qu'il attendoit une réponſe dont il étoit forcé d'avouer qu'il n'étoit pas ſatisfait ; ce qui lui faiſoit deſirer de n'être pas chargé de cette grande négociation. Premiérement, parceque le Roi ſeroit mieux ſervi par les Miniſtres qui étoient auprès de Sa Majeſté, que par lui. Et en ſecond lieu, parcequ'ayant eſpéré plus d'ouverture, il en trouveroit beaucoup moins qu'il n'avoit lieu d'en attendre. Qu'ainſi l'intérêt du Roi le porteroit à lui repréſenter celui que Sa Majeſté avoit en toute façon de voir décider ſous ſes yeux une matiére ſi grave. Cette réponſe fut accompagnée de toute la froideur imaginable.

Mais ne voit-on pas chez vous, dirent les Miniſtres, *que l'intérêt de Dieu & celui nos Maitres veut qu'ils ſoient unis ? Et quel fond la France peut-elle faire ſur des Puiſſances qui, après avoir été liées à l'Empereur par des traités, lui manquent néanmoins ſi ouvertement ? Attendez vous à la même conduite de leur part à la premiére occaſion. Quelque foible que ſoit la ſan-*

té.

té du Roi d'Eſpagne, on peut eſpérer encore qu'elle ira plus loin que celle du Roi Guillaume. En ce cas le Roi auroit la gloire de rétablir la Religion & le Roi d'Angleterre dans ſes Royaumes. On peut traiter ſecrettement & paroitre entrer dans le traité de partage, & le Roi d'Eſpagne mort, chacun pourroit prendre les portions qui conviendroient le mieux au Roi & à l'Empereur. On ne peut convenir que nous ne ſoyons les maitres de l'exécution. 1700.

Les deux Miniſtres ajoutérent que l'Italie entiére s'oppoſeroit à voir le Roi maitre d'Etats, qui lui ouvriroient la conquête aiſée de tout le reſte.

Le Marquis *de Villars* fit ſur cela la réponſe qui ſe préſentoit naturellement, ſavoir, que l'Italie craindroit encore plus l'Empereur, dont les droits certains ou ſuppoſés la ſoumettroient toute entiére.

Le Comte *de Kaunits* reprit : *les droits de Charlemagne, quoique très anciens, ſeront mieux ſoutenus par la France que les notres, ſans contredit meilleurs & plus modernes. Et l'on verroit bien-*

1700. *tot le Pape à Avignon, ſi les Royaumes de Naples & de Sicile appartenoient à un de vos Princes.*

Le Marquis *de Villars* répondit que le Pape, Rome, & toute l'Italie ſe croiroient plus tranquilles, le Milanez étant poſſédé par un Prince particulier, que quand ils verroient l'Empereur les environner de toutes parts; que c'étoit le ſentiment de Rome entiére, que la République de Veniſe aimeroit mieux Mr. *de Lorraine* à Milan que tout autre.

Mais quand vous aurez Naples & la Sicile, répondirent les deux Miniſtres, *quelle ſera leur reſſource pour ſe deffendre d'être entiérement dans votre dépendance, avec toutes vos forces maritimes capables d'aſſervir, ou d'intimider toute la Méditerranée* ? La conférence finit à ces paroles, qui n'allérent à rien plus.

Pendant cette négociation, le Marquis *de Villars* avoit ordre de veiller toujours à ce qui regardoit la guerre, commencée dans le Nord. Les Royaumes de Suéde, & de Dannemarck, la Pruſſe, la Pologne, & le Czar, ſai-

faiſoient des propoſitions pour s'unir à la France, ou à l'Empereur, & promettoient également à ces deux Puiſſances d'embraſſer leurs intérêts ſur la diviſion que cauſeroit apparemment la mort prochaine du Roi d'Eſpagne. Enfin toute l'Europe étoit ébranlée, & tout préparoit un embraſement général, qui ne pouvoit être étouffé que par une ſincére union du Roi avec l'Empereur. 1700.

Mr. le *Duc de Savoye* de ſon côté prenoit des meſures, & ſon Ambaſſadeur, qui étoit dans la plus vive agitation, avoit de fréquentes conférences avec les Miniſtres de l'Empereur, fort ſouvent auſſi avec le Marquis *de Villars*, & avec les Miniſtres des Puiſſances Maritimes. Mais à travers tous ſes diſcours, il étoit aiſé d'appercevoir que ſon Maitre cherchoit à ſe donner à qui lui feroit le meilleur parti.

Cependant le Marquis *de Villars* reçut une dépêche du Roi dattée du 16. de Juin. Elle marquoit une opinion formée que l'Empereur n'agiſſoit pas de bonne foi avec Sa Majeſté; que

1700. les propoſitions de traiter directement étoient plutot cauſées par une ſecrete vue d'éloigner le Roi des meſures priſes avec l'Angleterre & la Hollande, que par le deſir ſincére de partager la Monarchie d'Eſpagne avec le Roi; que l'intention de l'Empereur étoit de profiter de la réſolution qu'il croyoit priſe par le Roi d'Eſpagne de déclarer *l'Archiduc* ſon unique héritier, & qu'il ſongeoit à s'attacher le *Duc de Savoye*, dont les forces étoient néceſſaires pour faciliter l'exécution de ce deſſein.

Les retardemens des Miniſtres de l'Empereur, qui différoient toujours à s'expliquer, augmentoient encore les ſoupçons du Roi, & le fortifioient dans l'intention de s'en tenir au traité de partage.

Au fond le Roi n'avoit jamais compté que l'Empereur voulût de bonne foi partager avec lui la Monarchie d'Eſpagne, & l'Empereur penſant la même choſe de Sa Majeſté, chacun avoit commencé par prendre des meſures tout oppoſées à ce deſſein apparent. L'Empereur étoit perſua-

fuadé que ſes anciens alliés entreroient 1700.
plus vivement dans ſes intérêts, & le
Roi croyoit beaucoup faire de diviſer
une ligue, qui avoit cauſé une guerre
ſi longue & ſi cruelle.

Sa Majeſté avoit eu cette vue en traitant la paix de Riswick, & les premiéres inſtructions qui furent données au Marquis *de Villars*, lui preſcrivoient d'inſpirer aux diverſes Cours de l'Empire dont les Miniſtres étoient à Vienne, que leur intérêt devoit être uniquement de craindre la trop grande puiſſance de l'Empereur, la mort prochaine du Roi d'Eſpagne pouvant réunir de ſi grands Etats.

Il y avoit pluſieurs ſiécles que les Maiſons de France & d'Autriche étoient ennemies irréconciliables. La guerre finie n'avoit pas diſſipé les défiances, & ce furent ces inquiétudes mutuelles qui empêchérent la véritable union, qui pourtant, ſelon la penſée du Marquis *de Villars* étoit plus ſincérement deſirée par l'Empereur, que l'on ne vouloit ſe le perſuader en France.

Le Sr. *Hoop* Miniſtre d'Angleterre

1700. & de Hollande confia au Marquis *de Villars* le peu de ſatisfaction qu'il avoit du ſilence & des froideurs des Miniſtres de l'Empereur, ſans que ſes plaintes ſur cela puſſent faire penſer qu'il eût aucun ſoupçon d'une intelligence plus vive de leur part avec le Marquis *de Villars*.

Effectivement les Miniſtres de l'Empereur paroiſſoient fort piqués contre l'Angleterre & la Hollande, & le Marquis *de Villars* étoit extrêmement attentif à ne pas donner au Miniſtre de ces Puiſſances le moindre ſoupçon des deſſeins, que l'Empereur pouvoit avoir de ſe lier avec le Roi. Il étoit trop important dans la conjoncture préſente, & vû les meſures du traité de partage, que le Miniſtre du Roi parût n'avoir rien de reſervé pour le Sr. *Hoop*. Celui-ci ayant voulu, ſur le retour d'un courier de Madrid, preſſer le Comte *d'Harach* de s'expliquer plus clairement que la Cour de Madrid n'avoit encore fait, ce Miniſtre lui répondit froidement, & même avec hauteur : *dans la fin des trois mois l'Empereur fera déclarer ſes intentions.*

La

La Cour de Vienne n'oublioit rien cependant pour ſe faire de puiſſans amis dans l'Empire. Le plus conſidérable étoit *l'Electeur de Brandebourg*, qui voulant obtenir le titre de Roi, promettoit à tout événement des ſecours à l'Empereur, auquel le *Duc de Savoye* paroiſſoit encore vouloir ſe lier. 1700.

L'Ambaſſadeur de ce Prince à Vienne ſe donnoit un grand mouvement, qu'il prétextoit, parlant au Marquis *de Villars*, des difficultés qu'il trouvoit auprès des Miniſtres de l'Empereur pour l'acquiſition de divers fiefs, que ſon Maitre vouloit avoir. Mais tous les ſoins que cet Ambaſſadeur prenoit pour ſe cacher, ne découvroient que mieux ſes véritables deſſeins au Marquis *de Villars*.

Il revint alors un courier de Madrid à Vienne, envoyé ſur la nouvelle du traité de partage. Les Miniſtres de l'Empereur dirent ſeulement au Marquis *de Villars* que le Roi d'Eſpagne avoit appris une ſi dure nouvelle avec une grande fermeté, que ce Prince en écrivant quatre lignes de ſa main à

1700. l'Empereur, par leſquelles il lui mandoit que tous les Grands de ſon Royaume lui avoient témoigné leur indignation d'un pareil traité, & qu'ils l'avoient tous aſſuré que pour en empêcher l'exécution, ils étoient prêts à ſacrifier leurs biens & leurs vies.

Le Prince *de Schwartzenberg* n'étoit pas des conférences, mais il étoit très-bien avec l'Impératrice, & par conſéquent informé de ce qui s'y traitoit. Il dit au Marquis *de Villars* : *ſouvenez vous, Mr., des premiers diſcours que je vous ai tenus ; gens plus conſidérables que moi ont parlé, mais je vous répéte que rien ne ſera ſi avantageux à nos Maitres qu'une bonne intelligence, & un partage concerté entre eux, car pour celui qui eſt réglé par le traité, jamais il n'aura lieu.*

Mr. *de Torcy* envoya au Marquis *de Villars* une relation exacte de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Comte *de Sintzendorff*, ſur les ordres que celui-ci avoit reçus de l'Empereur, & tout aboutiſſoit à dire que ce Prince ne conſentiroit jamais à envoyer *l'Archiduc* ſon fils en Eſpagne.

Tou-

Toutes les conditions que propoſoit le Comte *de Sintzendorff* étoient inférieures à celles que les Miniſtres de l'Empereur avoient faites au Marquis *de Villars*, & ſur leſquelles ils avoient demandé un profond ſecret. Ainſi le fort de la négociation étoit à Vienne. 1700.

On fut porté à croire à la Cour de France que le Roi d'Eſpagne demandoit *l'Archiduc* auprès de lui. En effet la raiſon vouloit aſſez, vû l'infirmité du Roi, que ce jeune Prince fût à portée de recevoir la ſucceſſion de la Monarchie, dès qu'elle ſeroit ouverte. Ainſi le Marquis *de Villars* avoit grande attention à obſerver toutes les démarches de *l'Archiduc*, afin de pouvoir en informer le Roi avec une extrême diligence. Il auroit même pris la précaution de dépêcher un courier en droiture à Toulon, où il ſavoit qu'on armoit un grand nombre de vaiſſeaux, pour avertir les Commandans de la marine, en cas que *l'Archiduc* eût pris la route d'Italie, afin qu'à tout événement ſi nos Généraux de mer avoient ordre de traverſer le paſ-

1700. paſſage de ce Prince en Eſpagne, ils fuſſent promtement informés de ce deſſein.

Durant ce tems la guerre de Livonie commencée partageoit l'Empire. Les Princes oppoſés au neuviéme Electorat ſoutenoient le parti, qu'ils croyoient le moins attaché à la Cour de Vienne. D'une autre part, l'Empereur mal ſatisfait de l'Angleterre & de la Hollande, s'attachoit tous ceux qui étoient le moins liés avec ces deux Puiſſances, & comme on l'a déja dit, jamais l'on n'avoit vu tant de diſpoſition à un embraſement univerſel dans l'Europe.

La négociation à Vienne étoit d'autant plus délicate, que le Roi & l'Empereur avoient le même intérêt de la cacher aux Puiſſances maritimes.

L'Empereur obſervoit cependant moins d'égards, & ſe plaignoit aſſez vivement de leur conduite; tandis que ſes Miniſtres n'oublioient rien pour perſuader le Marquis *de Villars*, & pour prouver que l'unique intérêt de leurs Maitres étoit une liaiſon étroite entre eux. Ils alléguoient pour rai-

raiſons, que le crédit du Roi *Guillaume* étoit perdu en Angleterre, que ce Prince étoit brouillé avec les Parlemens d'Angleterre & d'Ecoſſe, que ſa ſanté n'étoit pas moins dangereuſement attaquée que celle du Roi d'Eſpagne, qu'enfin l'Europe n'étoit pas en état de s'oppoſer au partage légitime & convenable que le Roi & l'Empereur pourroient faire. Ils ajoutoient à ces raiſons les troubles commencés par la guerre du Nord, où ſe trouvoient intéreſſées la Suede, la Pologne, le Czar, & *l'Electeur de Brandebourg*; que *l'Electeur de Baviére* étoit dévoué au Roi, que l'Italie ne pouvoit ſe diſpenſer de ſouſcrire aux déciſions de Sa Majeſté & de l'Empereur. Pour tout dire, il ne fut obmis par les Impériaux aucune des raiſons ſpécieuſes & ſolides, qui pouvoient nous ébranler. 1700.

D'un autre côté le Marquis *de Villars* donnoit peu d'eſpérance que le Roi ne s'en tînt pas au traité de partage. Les difficultés paroiſſoient rouler principalement ſur le Milanez, que l'Empereur vouloit abſolument conſer-

1700. ſerver. Le point de la ſucceſſion étoit tel auſſi, que l'Empereur ne l'abandonneroit jamais.

Le Marquis *de Villars* mandoit au Roi que, ſi le Comte *de Sintzendorff* laiſſoit entendre que l'Empereur pouvoit enfin céder le Milanez, il étoit perſuadé que l'on trompoit ce Miniſtre, ſuivant la maxime aſſez établie dans le Miniſtére, que quand une Cour en veut tromper une autre, elle commence par tromper ſon Ambaſſadeur même. Enfin le Marquis *de Villars* aſſuroit le Roi qu'il ne devoit jamais attendre de l'Empereur une véritable & formelle renonciation au Milanez.

Il étoit bien vraiſemblable que les principaux Etats de l'Italie craignoient le voiſinage du Roi. Auſſi *Loredano* Ambaſſadeur de Veniſe à Vienne, & l'une des meilleures têtes du Senat, dit au Marquis *de Villars* : *l'Angleterre & la Hollande ne peuvent donner au Roi une plus grande marque de leur eſtime & de leur reſpect pour lui, qu'en deſirant qu'il n'ait pas la Flandre, & je crois toute l'Italie bien diſpoſée à donner*

ner au Roi votre maitre la preuve des mêmes ſentimens, en ne lui ſouhaitant pas le Milanez. 1700.

Le Sr. *Hoop* étoit perſuadé que les Vénitiens s'uniſſoient avec l'Empereur, & que le *Duc de Savoye* étoit dans les mêmes intentions. Le Marquis *de Villars* jugeoit de même par les démarches de cet Ambaſſadeur, qu'il travailloit à un traité ſecret avec l'Empereur.

Dans ces entrefaites on vint à croire que le Prince *de Vaudemont* Gouverneur du Milanez étoit dévoué à la France, & le bruit courut que le Roi d'Eſpagne l'avoit fait arrêter. Mais cette nouvelle fut bientot détruite, auſſi bien que les ſoupçons que l'on vouloit prendre contre le Prince *de Vaudemont* le fils, homme de beaucoup de mérite.

Cependant le Sr. *Hoop* reçut des ordres d'Angleterre & de Hollande de preſſer la Cour de Vienne. Il repréſenta que le tems étoit précieux, & que ſi l'Empereur vouloit le perdre, ſes Maitres étoient déterminés à n'en pas uſer de même. Toutes ces inſtan-

1700. tances n'attirérent des Miniſtres de l'Empereur que des réponſes froides & ambigues. Ils ſe contentérent de dire au Sr. *Hoop* qu'ils attendoient des nouvelles d'Eſpagne, ſans leſquelles l'Empereur ne pouvoit prendre aucun parti, & d'une autre part ils aſſuroient le Marquis *de Villars* que leur Maitre vouloit traiter avec lui. Cependant le Comte *de Sintzendorff* étoit perſuadé que la négociation ſe feroit en France, par conſéquent qu'il en ſeroit chargé, & le Marquis *de Villars* faiſoit ce qui étoit en ſon pouvoir pour que cela fût ainſi, perſuadé qu'il étoit de la dignité & de l'intérêt du Roi qu'un Traité ſi important ſe fît ſous ſes yeux.

Le Comte *de Sintzendorff* ayant fait de grandes inſtances, pour changer dans le traité de partage l'article IX. qui régloit la ſucceſſion, & qui portoit le choix d'un tiers, le Roi après avoir communiqué ces projets de changement au Roi d'Angleterre & au Penſionnaire *Heinſius*, manda au Marquis *de Villars* que, ſi l'Empereur déclaroit n'exiger d'autre changement que ce-

celui de l'article en queſtion, on pou- 1700.
voit y travailler & lui donner ſatisfac- ——
tion; mais qu'avant tout, il falloit être ſûr que cette difficulté ſeroit l'unique.

Le Roi apprenoit encore une grande nouvelle au Marquis *de Villars*, c'eſt que tous les Conſeillers d'Etat à Madrid, à l'exception d'un ſeul, avoient été d'avis de lui demander un de ſes petits-fils pour ſucceſſeur du Roi d'Eſpagne, regardant ce moyen comme le ſeul qui pût empêcher la diviſion de leur Monarchie.

Rien n'étoit plus propre que ces nouvelles à faire expliquer les Miniſtres de l'Empereur. Cependant comme le Marquis *de Villars* ne laiſſoit preſque point d'eſpérance que le Roi pût ſe déſiſter du traité de partage, le Comte *d'Harach* lui dit que ſon ſilence les engageoit à le garder auſſi, & que c'étoit à eux à chercher leurs convenances, dès que le Roi ne voudroit pas ſuivre ſes véritables intérêts, qui étoient certainement de s'entendre avec leur Maître.

Le Duc *de Molés*, Ambaſſadeur d'Eſ-

1700. d'Eſpagne, arriva à Vienne le 10. de Juillet, & eut d'abord audiance de l'Empereur. Il aporta l'Ordre de la Toiſon d'Or pour le Prince *de Vandemont* le fils, & apprit au Pére qu'il étoit confirmé pour trois ans encore dans ſes Gouvernemens de Milan. On dit auſſi que cet Ambaſſadeur apportoit un Teſtament du Roi d'Eſpagne en faveur de *l'Archiduc*. Enfin l'on répandoit quelquefois le bruit d'une ligue des Princes d'Italie avec l'Empereur, ce que le Marquis *de Villars* avoit grande attention de démêler. Cependant il crut toujours que ces bruits de ligue n'avoient aucun fondement réel, & l'événement fit bien voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

La Cour Impériale prit la réſolution d'aller paſſer le mois d'Aout à Neuſtat. L'Electeur Palatin & l'Electrice furent du voyage, & le Marquis *de Villars* ſuivit. Les Miniſtres de l'Empereur y apprirent la réſolution que les Conſeillers d'Etat à Madrid avoient priſe de donner la Monarchie entiére à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*, & dirent au Marquis *de Vil-*

Villars que cette nouvelle ne leur cau- 1700.
ſoit point d'inquiétude, parceque ſi le Roi refuſoit les offres qu'on lui faiſoit c'étoit ſuivre le traité de partage, beaucoup moins avantageux pour Sa Majeſté que ceux que l'on pouvoit faire avec l'Empereur; qu'au contraire ſi elle acceptoit, les mêmes Puiſſances qui vouloient le partage s'uniroient plus fortement que jamais avec l'Empereur.

Le Marquis *de Villars* leur répondit: *Si le Roi refuſe les offres de l'Eſpagne vous n'avez rien de meilleur à faire que de ſouſcrire au traité de partage, & ſi le Roi accepte la Monarchie entiére pour un des fils de Monſeigneur, nous n'aurons pas beaucoup de mal à craindre de toutes les Puiſſances qui n'ont pu nous nuire lorſqu'elles faiſoient agir tant d'Etats qui ſeront pour nous, & aſſurément mieux gouvernés quand ils voudront faire uſage de la ſageſſe & des conſeils d'un Roi, qui ne leur en donnera que pour les conſerver tranquilles & unis ſous un même Maitre. Ainſi, Mrs., après un mur examen, vous trouverez que rien ne vous convient mieux que d'en-*

1700. *d'entrer dans le traité, puiſque vous voyez quelque eſpérance de changement dans l'article qui vous faiſoit le plus de peine.*

Les nouvelles d'Eſpagne preſſoient fort la Cour de Vienne de ſe déterminer. Mais le Teſtament que le Duc *de Molés* faiſoit eſpérer en faveur de *l'Archiduc* retenoit les Miniſtres, qui dirent au Marquis *de Villars* qu'ils attendoient le retour d'un courier d'Eſpagne, & que dès qu'il ſeroit arrivé, ils lui parleroient plus poſitivement.

Cependant comme ils prévoyoient que de certains partis leur pouroient attirer la guerre, ils prirent la réſolution de remonter la Cavalerie, & de recruter toutes leurs troupes qu'ils avoient conſervées entiéres après la paix du Turc.

Le courier de Madrid ſi attendu arriva enfin. On voulut croire que les Miniſtres de l'Empereur avoient caché ſon retour pendant trois jours. Mais le Comte *d'Harach*, pour en diſſuadre le Marquis *de Villars*, lui montra une lettre du Comte *d'Harach* ſon fils, Am-

Ambaſſadeur à Madrid, dont la datte faiſoit voir qu'il n'y avoit pas eu de miſtére ſur l'arrivée de ce courier. Les conférences chez l'Empereur étoient fréquentes, & l'on vit ſenſiblement diminuer les apparences que l'Empereur pût ſouſcrire au traité de partage. Les trois mois donnés pour ſe déterminer finiſſoient au 18. d'Aout, ainſi il reſtoit peu de jours pour déclarer la derniére réſolution. 1709.

Le Roi s'attendoit bien, comme il le marquoit au Marquis *de Villars* par ſa dépêche du 5. d'Aout, que celles qui arriveroient de Madrid à Vienne, & les aſſurances que donnoit le Duc *de Molés* des diſpoſitions favorables du Roi & de la Reine d'Eſpagne pour l'Empereur, empêcheroient ce Prince de ſouſcrire au traité de partage, malgré les inſtances réitérées de l'Angleterre & de la Hollande. Ainſi l'on attendoit avec impatience à la Cour de France la réſolution de celle de Vienne, qui partit le 6. d'Aout pour Laxembourg, & le 7. pour Neuſtat.

Le Marquis *de Villars* demanda aux

1700. Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* s'ils vouloient attendre juſqu'au 18. à déclarer les intentions de l'Empereur. Ces Miniſtres répondirent qu'ils n'avoient pas d'ordre encore de le faire connoître. Cependant ils s'expliquérent plus clairement à quelques Miniſtres étrangers, & ne firent aucune difficulté de leur déclarer que l'Empereur ne ſouſcriroit jamais au traité.

Le Marquis *de Villars* étoit informé qu'ils ménageoient les Puiſſances d'Italie autant qu'il leur étoit poſſible, comptant aſſez ſur le *Duc de Savoye*, entiérement ſur celui de *Modéne*, & ſur le *Grand-Duc*. Il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que les Vénitiens ſe déclaraſſent, & l'Empereur ne ſe flattoit pas non plus de faire déclarer les Génois, ni le *Duc de Mantoue* pour ſes intérêts.

Quant aux Etats de l'Empire, la Cour de Vienne ſe croyoit aſſurée de *l'Electeur de Brandebourg*, de *l'Electeur de Saxe* Roi de Pologne, de la Maiſon *d'Hanover* dévouée à l'Empereur par le neuviéme Electorat, & par l'alliance du *Roi des Romains* avec

vec une Princeſſe de cette Maiſon. 1700.
Car il faut ſavoir que le neuviéme Electorat étant toujours attaqué par la plupart des Princes de l'Empire, il ne pouvoit être ſolidement établi que par la protection & par l'autorité de l'Empereur.

Les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits*, en partant pour Neuſtatt, dirent au Marquis *de Villars* qu'ils ne ſavoient pas ſi l'Empereur attendroit le dernier jour à faire connoitre ſes intentions. Mais que, quoi qu'ils euſſent à lui déclarer, le meilleur parti pour eux & pour nous ſeroit toujours une parfaite union entre nos Maitres.

On prétendoit que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé des ordres aux Vicerois & Gouverneurs de tous ſes Etats en Italie d'y recevoir les troupes de l'Empereur; auquel cas le Roi mandôit au Marquis *de Villars* qu'il feroit dire au Roi d'Eſpagne que, ſi cet ordre n'étoit révoqué, il feroit entrer en Eſpagne les troupes qui étoient ſur nos frontiéres de la Catalogne & de Biſcaye. Cependant comme le Marquis *de Villars* s'étoit ren-

1700. du à Neuſtatt, le Comte *d'Harach* lui donna le 18. la réponſe de l'Empereur, ſur la propoſition qui avoit été faite à ce Prince d'entrer dans le traité de partage.

Cette réponſe portoit que l'Empereur voyant le Roi d'Eſpagne éloigné des périls prochains que l'on publioit ſans fondement, étant d'ailleurs ſon oncle & ſon plus prochain héritier, il croiroit manquer à toutes les régles de la bienſéance, ſi durant la vie de ce Prince, & tandis qu'il pouvoit avoir des enfans, il entendoit à un partage de la ſucceſſion; qu'il eſpéroit que le Roi ne prendroit pas cette réſolution en mauvaiſe part; que cependant en cas d'ouverture à la ſucceſſion, il entreroit avec joye dans les expédiens qui pouroient maintenir la bonne intelligence qu'il vouloit toujours conſerver avec Sa Majeſté; que quant à la nomination d'un tiers, il ne croyoit pas qu'elle ſe pût faire, ni que le Roi la voulût, puiſqu'on ne pouvoit diſpoſer des Etats du Roi d'Eſpagne pendant ſa vie; que ſi néanmoins on vouloit avant ſa mort établir ce tiers, on étoit diſpoſé à tout

pour

pour l'empêcher d'entrer en poſſeſſion. 1700.
Telle fut la réponſe de l'Empereur.

Le Comte *d'Harach* ajouta dans la converſation que la menace de donner à un ſeul la ſucceſſion de la Monarchie, étoit la plus ſurprenante qu'on pût imaginer, que la liberté de donner des Monarchies ſeroit d'un terrible exemple dans le monde, & que le prétendu tiers ne pouroit être que le *Duc de Savoye*. Mais le Marquis *de Villars* crut démêler que les Miniſtres de la Cour de Vienne ne craignoient rien de la part de ce Prince, & il crut reconnoitre à leur tranquillité ſur cela que le *Duc de Savoye* étoit en quelque commerce avec l'Empereur.

Enfin, dit le Comte *d'Harach*, *laiſſons dormir cette affaire, & ce traité prématuré, puiſque le Roi d'Eſpagne jouit de la ſanté. Nos Maitres trouveront dans la ſuite que rien ne leur peut tant convenir que de s'entendre.*

Le Comte *de Kaunits* dans une converſation aſſez longue, qu'il eut avec le Marquis *de Villars*, lui rappella toutes les ouvertures que le Comte *de Kinski* lui avoit faites, dans les tems même

1700. où l'on ſavoit que la France vouloit prendre des meſures avec l'Angleterre & avec la Hollande. Il ajouta que le Comte *de Portland* avoit jetté les premiers fondemens de cette négociation, que ces deux Puiſſances les avoient trompés, & qu'ils étoient bien ſurs qu'elles nous tromperoient de même.

Le Marquis *de Villars*, convaincu par la réponſe de l'Empereur que le refus qu'il faiſoit d'entrer dans le partage obligeroit les Puiſſances qui l'avoient fait à ſuivre des meſures violentes, repréſenta encore au Roi combien il lui ſeroit avantageux d'entrer dans la premiére propoſition du Comte *d'Harach*. Il ne balança pas à s'étendre ſur toutes les raiſons qui pouvoient porter à prendre ce parti, ſans difficulté le plus glorieux & le plus utile. Enfin il ſupplioit Sa Majeſté de vouloir bien y faire de nouvelles réflexions, puiſque le refus de l'Empereur exigeoit de nouvelles délibérations.

L'on tint à Neuſtatt diverſes conférences avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, auxquelles le Préſident de guerre fut appellé; & l'on pouvoit juger par les diſ-

diſpoſitions de la Cour Impériale, auſſi bien que par ſa vivacité à traiter avec les Miniſtres étrangers, qu'elle ſe préparoit à la guerre, & à tout hazarder plutot que de ne pas ſuivre les prétentions qu'elle eſtimoit les plus légitimes & les plus juſtes à la ſucceſſion, d'autant plus que le Roi d'Eſpagne joignoit, diſoit on, aux offres qu'il faiſoit à l'Empereur, tous les ſecours qui étoient en ſon pouvoir pour le ſoutenir. 1700.

Il vint alors un courier du Comte *d'Harach*, Ambaſſadeur de l'Empereur à Madrid, dont les lettres confirmoient la nouvelle déja reçue d'une meilleure ſanté du Roi d'Eſpagne. Elles portoient auſſi que le Roi & la Reine d'Eſpagne avoient ramené à leur ſentiment la plupart des Conſeillers d'Etat, qui avoient été d'avis d'offrir la Monarchie d'Eſpagne à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*.

Toutes ces nouvelles fortifioient l'Empereur dans la réſolution, priſe de ne pas entrer dans le traité de partage. Il eſt vrai que le nombre de ſes troupes étoit aſſez conſidérable, mais le

1700. desordre dans ses finances étoit au plus haut point, & la foiblesse de l'Espagne se pouvoit comparer à l'état de la santé de son Roi. Les ressources n'étoient pas proportionnées à de tels inconvéniens. La principale étoit le miracle de la Maison d'Autriche : c'étoit un proverbe de la Cour de Vienne, & l'on y citoit une infinité d'exemples où cette puissante Maison prête à tomber, s'étoit relevée contre toute espérance. On attendoit le reste du bénéfice du tems & du chapitre des accidens, si souvent cité dans les Mémoires du Cardinal *de Retz*.

Le Roi donna ordre alors au Marquis *de Villars* de déclarer à l'Empereur que, s'il faisoit entrer des troupes dans l'Italie pour s'assurer des Etats du Roi d'Espagne de son vivant, on seroit obligé de s'y opposer. Le Sr. *Hoop* fit une semblable déclaration, de la part du Roi d'Angleterre & de la Hollande.

Les mêmes ordres furent envoyés au Sr. *de Blecour* à Madrid, & on le chargea de déclarer au Roi d'Espagne que, s'il donnoit entrée dans ses Etats aux trou-

troupes de l'Empereur, le Roi auſſi bien que les Puiſſances maritimes s'y oppoſeroient, & que pour conſerver la tranquillité de l'Europe, il étoit néceſſaire que l'Empereur s'engageat à ne faire aucun mouvement de troupes qui pût la troubler. 1700.

Pour dire la vérité, il n'y avoit aucun fondement réel au deſſein qu'on donnoit à l'Empereur de faire marcher des troupes en Italie. Il eſt bien certain qu'en pluſieurs conférences, où aſſiſtoient l'Ambaſſadeur d'Eſpagne & le Préſident de guerre, il avoit été agité quelles meſures on pouvoit prendre, ſi la France faiſoit marcher des troupes vers l'Italie, & dans ce cas l'Empereur prétendoit en faire entrer auſſi par le Tirol & par les Griſons. Mais il n'y avoit aucune apparence que la Cour de Vienne voulût prévenir par aucun mouvement.

Par toutes les nouvelles de Madrid, la ſanté du Roi d'Eſpagne paroiſſoit meilleure, & le Cardinal *Portocarrero* avoit réuni la plupart des Grands, des Miniſtres, & des Conſeillers d'Etat, pour empêcher la diviſion de la Mo-

1700. narchie. Tous ces différens particuliers offroient les appointemens de leurs Charges, & de taxer eux mêmes leurs propres biens, pour un deſſein ſi convenable à leur gloire & à leur utilité.

On prétendit même que le Roi d'Eſpagne achetoit des troupes des Princes de l'Empire, pour fortifier les garniſons du Milanez, & que l'*Electeur de Brandebourg* offroit huit mille hommes des ſiennes. Tout cela cependant ne paroiſſoit qu'à titre de précaution de la part du Roi d'Eſpagne, & l'Empereur ne ſembloit pas y prendre part.

La réponſe du Roi d'Eſpagne au mémoire du Sr. *de Blecour*, pour empêcher ce Prince d'envoyer des troupes en Italie, fut qu'il ne ſongeoit point à y faire entrer celles de l'Empereur, mais qu'il ne croyoit pas, quand les ſiennes propres avoient beſoin de recrues, qu'aucune Puiſſance pût deſaprouver qu'il leur en donnat, comme il ne ſe mêloit pas de l'entretien des troupes des autres Souverains.

Cependant le Marquis *de Villars* s'acquit-

quitta des ordres qu'il avoit reçus, & prit audiance de l'Empereur pour lui déclarer que le Roi desiroit toujours également la continuation de la tranquillité générale, & d'une parfaite intelligence avec Sa Majesté Impériale: mais que si elle faisoit passer de ses troupes en Italie, comme le bruit en étoit répandu, cette union seroit bientot altérée. 1700.

L'Empereur fit réponse qu'il avoit toujours souhaitté la paix, & une bonne intelligence avec le Roi, que ces bruits répandus sur la marche de ses troupes étoient sans fondement, & qu'il croyoit bien que le Roi n'entreprendroit rien sur les Etats de Sa Majesté Catholique.

Il est certain que l'Empereur desiroit que rien ne troublat la tranquillité présente. Comme il espéroit que le Roi d'Espagne vivroit quelques années au delà de ce qu'on avoit cru, il se flattoit que la vie de ce Prince lui donneroit des occasions plus favorables de dissiper les mesures que les Puissances maritimes avoient prises, pour leur seul intérêt & contre les siens. Effective-

1700. ment le leur étoit de voir l'Eſpagne très foible, & ſous l'autorité d'un Prince obligé à dépendre d'eux ; ſuppoſant avec raiſon qu'un fils de l'Empereur ſeroit plus diſpoſé à s'unir à l'Angleterre & à la Hollande, qu'au Roi de France.

L'eſprit de tranquillité établi par les mutuelles promeſſes que s'étoient faites le Roi & l'Empereur de ne la pas troubler par aucun mouvement de troupes durant la vie du Roi d'Eſpagne, n'empêchoit pas l'Empereur de vouloir que l'on s'expliquat ſur ce Prince auquel on prétendoit faire tomber les portions de la Monarchie d'Eſpagne, ſi l'Empereur auquel on les avoit offertes n'entroit pas dans le traité de partage.

Le Comte *de Sinzendorff* eut ordre de preſſer le Roi ſur cela, & la réponſe fut que le choix & la déclaration ne dépendoient ni du Roi ni des Puiſſances maritimes, & que les Contractans étoient convenus de le nommer à la premiére réquiſition qui en ſeroit faite par la France, ou par l'Angleterre, ſi l'Empereur refuſoit d'entrer dans le traité. Le Marquis *de Villars* eut ordre

dre de faire la même réponſe aux Mi- 1700.
niſtres de la Cour de Vienne, lorſqu'ils lui parleroient ſur ce ſujet.

Le Roi fit part au Marquis *de Villars* d'une lettre du Sr. *de Blecour* écrite de Madrid le 24. de Septembre, & elle portoit que le Roi d'Eſpagne étoit à l'extrêmité. Une ſeconde lettre du Sr. *de Blecour* dattée du 28. marquoit que ce Prince avoit reçu le Viatique, & le bruit de ſa mort commençoit à ſe répandre.

Cependant un courier du Comte *d'Harach*, parti de Madrid le 1. d'Octobre, apprit que le Roi d'Eſpagne ſe portoit un peu mieux, mais qu'à la vérité il y avoit peu d'eſpérance qu'il pût aller bien loin.

Le Marquis *de Villars* reçut un courier du Roi avec des dépêches du 6. d'Octobre, & des ordres de preſſer l'Empereur plus fortement que jamais de ſe déclarer ſur le traité de partage, l'état de la ſanté du Roi d'Eſpagne étant tel, que l'on ne pouvoit eſpérer de vie à ce Prince que pour très peu de jours.

Il étoit public à Madrid que la plu-

1700. part des Grands d'Eſpagne, voulant éviter le partage de la Monarchie d'Eſpagne, & ne pouvant ſe flatter de la conſerver entiére, qu'en demandant un des petits-fils du Roi, avoient réſolu de ſe mettre entre ſes mains. Les troupes de Sa Majeſté étoient diſpoſées ſur la frontiére d'Eſpagne, de maniére à pouvoir ſoutenir ſans peine & ſans péril le parti qui ſe déclaroit pour un de nos Princes; les Etats de l'Empire étoient fort diviſés, le Roi y avoit pluſieurs Princes dans ſes intérêts; & en un mot il paroiſſoit dangereux pour l'Empereur de n'entrer pas dans le traité de partage, qui, au refus de l'Empereur, nommoit un tiers pour la portion deſtinée à *l'Archiduc*.

Le Marquis *de Villars* prit donc audiance de l'Empereur, & preſſa ce Prince de s'expliquer en lui expoſant toutes les raiſons marquées ci deſſus. Toute la réponſe de S. M. I. fut que ſes Miniſtres feroient ſavoir ſes intentions au Marquis *de Villars*.

Deux couriers qui arrivérent de Madrid, donnérent alors quelques eſpérances de voir durer un peu plus que l'on

l'on ne l'avoit cru la vie du Roi d'Eſ- 1700.
pagne, pour retarder les réponſes qu'on demandoit, ou pour les rendre moins favorables aux inſtances des Puiſſances liguées. Elles vouloient premiérement que l'Empereur entrat dans le traité, du moins qu'il s'engageat à n'envoyer aucunes troupes dans les Etats d'Eſpagne ni dans l'Italie; en ſecond lieu qu'il ne ſe mît en poſſeſſion, ſous quelque prétexte ni de quelque maniére que ce fût, d'aucune partie de la Monarchie d'Eſpagne.

L'Empereur conſentit à n'envoyer aucunes troupes, hors les recrues qui ſeroient néceſſaires aux Régimens Allemans qu'il avoit au ſervice du Roi d'Eſpagne. Mais en même tems il déclara qu'il ſe réſervoit tous les droits ſur cette Monarchie, & qu'il n'entreroit en façon du monde dans le traité de partage; que d'ailleurs il ne pouvoit regarder qu'avec peine le tiers dont on le menaçoit; & qu'enfin il pouvoit ſe plaindre encore avec juſtice de toutes les voyes que l'on mettoit en uſage, pour faire entrer dans ce traité toutes les Puiſſances de l'Europe. Cette réponſe

1700. se n'expliquoit pas néanmoins bien clairement que l'Empereur, du vivant du Roi d'Espagne, ne se mettroit en possession d'aucun des Etats de ce Prince. Aussi le Marquis *de Villars* en fit ses représentations aux Comtes *d'Harach* & *de Kaunits*, & ils lui répondirent que cet article étoit compris dans l'engagement de n'envoyer aucunes troupes en Italie.

Le Marquis *de Villars* repliqua que cet envoi de troupes n'étoit pas indispensablement nécessaire pour se mettre en possession, que les Vicerois & Gouverneurs du Roi d'Espagne pouvoient, sur des ordres de leur Maitre, reconnoitre l'Empereur ou l'Archiduc pour Souverain. Ces remontrances ne firent rien changer à la réponse, & elle fut envoyée sans modification.

On reçut à Vienne deux couriers, dont l'un apprenoit l'extrêmité, & l'autre la mort du Pape arrivée la nuit du 27. au 28. de Septembre. La Cour de Vienne se flattoit que le nouveau Pontife qu'on éliroit lui seroit favorable, & que la crainte qu'auroit toute l'Italie de se voir entre les mains du Roi,

Roi, donneroit des amis & des alliés à la Maiſon d'Autriche. 1700.

Un ſecond courier de la part du Roi vint apprendre au Marquis *de Villars* qu'il en avoit paſſé un à Paris dépêché de Madrid, qui portoit à l'Electeur Palatin la nouvelle de la mort du Roi d'Eſpagne arrivée le 2. d'Octobre. Le Roi mandoit au Marquis *de Villars* que, bien qu'il n'eût pas encore reçu de lettre de ſon Miniſtre à Madrid, il ne pouvoit douter de la certitude de la nouvelle; qu'il lui donnoit ordre de prendre audiance de l'Empereur, & de lui déclarer une derniére fois que, s'il vouloit éviter la guerre, il falloit ſouſcrire au traité de partage; qu'il envoyoit le Marquis *d'Harcourt* à Bayonne commander les troupes de France, diſperſées le long de la frontiére d'Eſpagne; que le choix de ce tiers, auquel les Puiſſances liguées deſtinoient la portion de la Monarchie d'Eſpagne qui regardoit l'*Archiduc*, ſeroit fait inceſſamment, & que la Cour de Vienne n'avoit plus de tems à perdre pour prendre un parti.

Ces deux couriers furent ſuivis d'un troi-

1700. troiſiéme, qui détruiſoit la nouvelle de la mort du Roi d'Eſpagne. Ainſi le Marquis *de Villars* ſuſpendit l'audiance, qu'il avoit eu ordre de prendre.

La Cour de Vienne n'oublioit rien cependant, pour ſe ménager des amis. Le *Duc d'Hanover* lui étoit déja engagé par ſon neuviéme Electorat, & *l'Electeur de Brandebourg* ne l'étoit pas moins par l'eſpoir de la dignité Royale, que l'Empereur vouloit tenir ſecréte. Mais il ne fut plus permis d'en douter, quand on ſut que l'Electeur avoit déja fait faire une Couronne & tous les ornemens Royaux. Son traité avec l'Empereur ne fut pas même ignoré, quelque envie que l'on eût de le tenir caché; & l'on ſut qu'un des premiers articles étoit d'entretenir huit mille hommes payés, en cas de guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, de renoncer aux anciennes dettes de la Maiſon d'Autriche, à celles de Brandebourg, & au prêt de quelques millions de florins. Tout cela étoit caché avec le plus grand ſecret qu'il étoit poſſible.

Au reſte l'Empereur ne faiſoit point ap-

approcher ſes troupes du Tirol. Il ſavoit bien que celles de France arriveroient les premiéres dans le Milanez, étant placées ſur les frontiéres de Piémont, & qu'elles ſeroient en état de prévenir les ſiennes, dont les recrues ſe faiſoient lentement. 1700.

Ce Prince avoit un moyen ſûr de s'acquitter de tout ce qu'il devoit à ſes troupes. Il n'y avoit pas un ſeul Régiment auquel il ne fût dû des ſommes conſidérables, & tous les Officiers craignant une reforme conſentoient à renoncer à ce qui leur étoit dû, pourvû qu'on les aſſurat qu'ils ſeroient conſervés. L'Empereur étoit déterminé à ne rien caſſer, ainſi le profit étoit certain. Mais l'irréſolution ordinaire de la Cour, & l'avidité de ceux qui profitoient des payemens, empêchérent cette épargne conſidérable à l'Empereur, qui paya tout. Cependant les Régimens n'en reçurent pas le tiers, & les deux autres allérent au profit de ceux qui ſe chargeant des aſſignations trouvérent le moyen de ſe faire payer par leur crédit, & par les manéges ſi ordinaires dans les Cours.

De

1700. De toutes parts les nouvelles de Madrid arrivoient à Vienne, & toutes faiſoient entrevoir la mort du Roi d'Eſpagne ſi prochaine, que les Miniſtres de l'Empereur ne pouvoient être ſurpris que le Marquis *de Villars* les preſſat de s'expliquer. La nomination d'un tiers les irritoit toujours, & malgré le péril de leurs retardemens à prendre un parti, il leur étoit impoſſible de digérer une pareille menace. Ils s'aſſemblérent pluſieurs fois, ſur les derniéres inſtances du Marquis *de Villars*. Ceux qui étoient chargés d'examiner une matiére ſi importante, étoient les Comtes *d'Harach*, *de Kaunits*, & *de Mansfeld*, le Comte *de Valſtein* Grand-Chambellan, & le Chancelier de la Cour. Mais les deux premiers avoient la principale confiance de l'Empereur, & avoient même traité avec le Marquis *de Villars* ſur des points dont les autres n'avoient aucune connoiſſance.

Le Comte *de Kaunits* dit au Marquis *de Villars: on vous feroit des propoſitions que vous ne devriez ſans doute jamais refuſer. Mais ſi vous dépendez de l'Angleterre & de la Hollande, on ne ſait plus*

que

que vous dire. Après ces mots il aſſura le Marquis *de Villars* qu'il auroit une réponſe dans peu, & effectivement il l'auroit reçue le jour même, s'il n'étoit arrivé un courier parti de Madrid le 3. d'Octobre, & dont les lettres redonnoient quelque eſpérance ſur la vie du Roi d'Eſpagne. 1700.

Sur ces lenteurs de la Cour de Vienne, il ne ſera pas inutile de dire un mot de l'ordre des délibérations & des Conſeils qui s'y tenoient.

Les cinq Miniſtres qui avoient la commiſſion d'examiner tout ce qui avoit raport à l'affaire de la ſucceſſion & du traité, s'aſſembloient chez le plus ancien, avec un Référendaire ou Sécretaire qui écrivoit les diverſes opinions de ces Miniſtres, qui les mettoit au net, & qui enſuite en rapportoit l'extrait au Comte *d'Harach* : celui-ci en rendoit compte à l'Empereur, & recevoit ſon ordre déciſif, à moins que l'Empereur n'ordonnat que cette matiére dirigée par les cinq Miniſtres fût traitée encore devant lui avec tous les Miniſtres de la Conférence. Ainſi, outre leur penchant à la lenteur, leur façon

1700. façon particuliére de traiter en cauſoit encore de nouvelles.

Il ſe paſſoit peu de jours qu'il n'arrivat divers couriers à la Cour, ou en droiture de Madrid, ou par Barcelone, & par Génes, dont les uns confirmoient les apparences de la mort prochaine du Roi d'Eſpagne, & les autres redonnoient quelque eſpérance de voir ce Prince trainer encore.

Sur ces nouvelles oppoſées, le Comte *d'Harach*, qui avoit promis une réponſe poſitive au Marquis *de Villars* pour le 25. d'Octobre, lui dit qu'il ne pouvoit la lui donner encore, ni même lui marquer le jour qu'il pouvoit la recevoir.

Il y eut une conférence le même jour 25., où aſſiſta le *Roi des Romains* avec les Chefs des Conſeils, qui pour l'ordinaire n'étoient pas appellés à celles qui concernoient la matiére préſente. Elle dura plus de cinq heures, compoſée du Cardinal *Collonits*, du Prince *de Salm*, des Comtes *d'Harach*, *Valſtein*, *Mansfeld*, des Chanceliers de Bohéme & d'Autriche, du Préſident de guerre, des Comtes *Kierquer*, *Kannits*,

nits, du Vice-Préſident de la Cham- 1700.
bre, & de tous les Référendaires des Conſeils. Cette conférence fut une maniére de dernier Conſeil, où l'on vouloit apparemment le conſentement de tous les Etats, pour ſe fixer à une derniére réſolution.

Cette conférence chez l'Empereur fut ſuivie d'une autre le même jour chez le Comte *d'Harach*. Elle étoit compoſée des mêmes Miniſtres, & dura juſqu'à minuit. Le jour d'après le Préſident de guerre & le Chancelier de la Cour s'aſſemblérent chez le Comte *de Kaunits*. Ils y furent plus de cinq heures avec un ſeul Sécretaire, & l'on jugea que c'étoit pour régler des marches de troupes. On crut même que la réſolution étoit priſe d'en faire avancer un Corps conſidérable vers le Tirol & la frontiére de Frioul.

Il eſt certain que la Cour de Vienne, étonnée d'abord par la nouvelle qui arriva de la mort du Roi d'Eſpagne, & qui ſe trouva fauſſe, ne ſavoit à quel parti ſe déterminer. Son horreur pour le traité de partage auroit peut-être cédé à la néceſſité forcée de s'y ſoumettre,

1700. tre, mais la nouvelle s'étant trouvée fauſſe, on s'ouvrit à l'eſpérance de quelque conjoncture plus heureuſe dans la ſuite. La naiſſance d'un Archiduc releva les courages, & l'on ne douta plus de ce qui s'appelle le miracle de la Maiſon d'Autriche, c'eſt à dire de l'expérience de ſes reſſources imprévues dans les périls divers où elle ſe trouve expoſée.

Le Comte *de Kaunits* dit là deſſus au Marquis *de Villars*, qui le preſſoit toujours pour ſa réponſe : *pourquoi voulez vous troubler par des inſtances fâcheuſes la joye où nous ſommes de la naiſſance de l'Archiduc*? Le Marquis *de Villars* lui répondit : *c'eſt pour rendre votre joye ſolide, que je voudrois que par une bonne & ſage réſolution vous vouluſſiez bien vous ôter toute inquiétude pour l'avenir.*

Les diſcours des Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* marquoient toujours que leur parti ſeroit bientot pris, ſi le Roi vouloit ſuivre ſes véritables intérêts, qui n'étoient point du tout de s'unir à l'Angleterre & à la Hollande; qu'il ne falloit point s'étonner de leurs difficultés à donner une réponſe déciſive, ſur

la

la propoſition de ſouſcrire au traité de partage ; qu'ils en avoient eu horreur, dès les premiéres ouvertures qu'on leur en avoit faites ; & qu'ils n'avoient pu revenir de cet éloignement, pendant les trois mois qu'ils avoient pour délibérer. Cette réponſe fut enfin donnée par le Comte *d'Harach*, telle qu'on la rapporte ici, auſſi bien que celle qui regardoit les Princes oppoſans au neuviéme Electorat. Le Roi avoit intérêt de les ſoutenir, tant que dureroit l'incertitude de la paix ou de la guerre, & cette incertitude ne pouvoit finir que par un traité direct avec le Roi. L'Empereur le ſouhaitoit fort, ne voulant point abſolument conſentir au traité de partage, où il refuſa d'entrer pour la ſeconde fois : la premiére, quand le Marquis *de Villars* donna les premiéres nouvelles de ce traité ; & la ſeconde, après que les trois mois que l'on avoit donnés furent écoulés. 1700.

1700.

REPONSE.

De l'Empereur donnée le 5. de Novembre 1700. à la dernière instance faite sur l'extrêmité du Roi d'Espagne.

„ SM. I. nous a commandé de
„ S. vous dire qu'elle a déja fait
„ declarer une fois qu'elle croyoit in-
„ décent & injuſte de traiter, ou de
„ convenir de la ſucceſſion ou partage
„ de la Monarchie d'Eſpagne, pen-
„ dant la vie du Roi Catholique. Et
„ après les contradictions & proteſta-
„ tions qu'il a faites dans tous les en-
„ droits de l'Europe, notre très Au-
„ guſte Maitre eſt confirmé dans ſon
„ opinion, par l'eſpérance qu'il n'a
„ pas encore perdue que le bon Dieu
„ après la dangereuſe maladie de Sa-
„ dite Majeſté la remettra en pleine
„ ſanté.

„ Du reſte S. M. I. réitére les aſ-
„ ſurances données, qu'elle eſt tou-
„ jours dans la même intention & dans
„ le même deſir d'entretenir avec le

„ Roi

„ Roi Très-Chrétien une paix con- 1700.
„ ſtante & une amitié ſincére, comme
„ auſſi d'obſerver religieuſement du vi-
„ vant du Roi Catholique, (pourvû
„ que la France faſſe la même choſe)
„ les déclarations faites en dernier lieu.

RE'PONSE.

De l'Empereur ſur ce qui regarde les Princes correſpondans.

„ SA M. I. m'a ordonné de dire
„ à M. le Marquis *de Villars* que,
„ quand il a été queſtion d'ériger le
„ neuviéme Electorat, ç'a été avec
„ connoiſſance du Collége des Elec-
„ teurs ; que quand les Princes ont
„ fait leurs premiéres plaintes, on leur
„ a déclaré, & réitéré la même décla-
„ ration lorſque les Deputés de Nu-
„ remberg ont été à Vienne ; ſavoir
„ que l'introduction de l'Electeur ne
„ ſe feroit point, que l'on ne ſe fût
„ entendu avec les Princes : & on a
„ donné pour cela la commiſſion à l'E-
„ lecteur de Mayence. En même tems
„ on s'eſt offert que ſi les expédiens pro-

1700. „ posés par ledit Electeur de Mayence
„ ne les satisfaisoient pas, ces Princes n'a-
„ voient qu'à proposer eux mêmes les
„ autres expédiens qui seroient prati-
„ quables, & que l'Empereur y ap-
„ porteroit toute facilité. Desorte que
„ Sa M. I. ne croit pas qu'ils ayent
„ aucun sujet d'appeller des garenties
„ étrangéres, d'autant moins qu'il n'est
„ pas dit un mot, ni dans les traités de
„ Westphalie, ni dans la Bulle d'or,
„ ni dans les traités suivans qui deffen-
„ dent l'érection d'aucun Electorat.

„ De plus l'Empereur croit que l'ex-
„ plication de l'Instrument de la paix
„ n'appartient pas à ce nombre de Prin-
„ ces seuls, & que cela regarderoit les
„ autres Princes Compascissans, &
„ l'Empire en général. Desorte que
„ l'Empereur se promet de Sa Majesté
„ très Chrétienne, qu'elle voudra bien
„ insinuer à ces Princes de ne pas
„ troubler le repos de l'Empire, puis-
„ que le Roi sans doute sera persuadé
„ qu'il n'y a personne qui puisse, ni
„ qui doive avoir plus de soin de leurs
„ droits que l'Empereur même, puis-
„ qu'il est de son intérêt que l'Empire

„ de-

„ demeure tranquille, & qu'il croit 1700
„ bien que le Roi ne ſe ſervira jamais
„ de cette occaſion pour y cauſer quel-
„ que trouble ".

Cependant le Marquis *de Villars* deſiroit, pour ſes affaires particuliéres, pouvoir revenir en France pour quelques jours. Il écrivoit même au Marquis *de Torcy* qu'il lui envoyeroit une copie de la route qu'il ſuivroit poſte par poſte, afin que ſi le Roi d'Eſpagne venoit à mourir pendant ſon voyage on ſût où le prendre, & qu'il pût retourner à Vienne des portes mêmes de Paris, ſans y entrer ſi le ſervice du Roi l'exigeoit.

Les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits*, inſtruits de ce projet de départ, dirent au Marquis *de Villars*; *ſi vous retournez en France, & que cependant le Roi d'Eſpagne vienne à mourir, revenez ici. On termine quelquefois les plus grandes affaires en peu de momens.* Mais le Marquis *de Villars* avoit aſſez connu, & fait connoitre les intentions de l'Empereur, pour que le Roi fût certain que ce Prince deſiroit véritablement un traité direct avec Sa Majeſté.

1700. Elle perſiſtoit néanmoins à s'en tenir au traité de partage, & le Marquis *de Villars* eut ordre par une lettre du Roi du 7. de Novembre de déclarer à l'Empereur que ſes troupes s'étendoient le long des frontiéres d'Eſpagne, qu'elles occupoient le Dauphiné pour être en état de ſoutenir ſes projets, & le Prince que les Contractans ſubſtituoient à l'Archiduc, ſi l'Empereur demeuroit ferme dans le refus de ſouſcrire au traité de partage.

Au milieu de ces conjonctures, le Conſeil de l'Empereur étoit extrêmement partagé, & le Comte *de Jerguer*, homme franc & ſincére, ſortant d'une très longue conférence, où la matiére préſente avoit été agitée, dit ces paroles au Marquis *de Villars* : *Quand on me vient dire que le Roi d'Eſpagne ſe porte bien, & que l'on veut même ſe flatter qu'il pourroit encore avoir des Enfans, j'éclate de rire au nez des gens, & je leur répons que j'ai grande foi aux miracles paſſez, mais que pour les préſens je ſuis moins diſpoſé à y croire : que pour moi je regarde le Roi d'Eſ-*

d'Eſpagne comme mort, & que l'on devroit agir comme ſi l'on en devoit recevoir la nouvelle demain. Le Marquis *de Villars* lui demanda, ce cas ſuppoſé, quelle étoit ſon opinion. Il lui répondit : *je ne vous dirai ni les ſentimens des autres, ni les deſſeins du Maître ; mais pour les miens, je ne vous en ferai aucun miſtére. Je ne parle pas des droits de l'Empereur, ni de ceux de votre Maître, il n'eſt pas queſtion d'en diſputer. Mais ceux de votre grand Roi, le plus grand qui ait jamais été, ſont ſoutenus de ſa bonne conduite & de ſa ſage prévoyance. Ils ſont véritablement les plus forts, puiſqu'il les accompagne de la force de ſes armes & de ſes alliances. Mais enfin l'Empereur en a que nous devons croire les meilleurs, & vous ne voulez pas que ce Prince n'ait rien, lorſque vous joignez des Royaumes ſi importans à votre Couronne. Vous nous offrez un partage pour l'Archiduc, & ſur ce partage tel qu'il eſt, j'ai dit à l'Empereur que Monſieur l'Archiduc ſeroit plus heureux Duc de Carniole, que Roi en cage. Ma penſée eſt donc qu'il faut ſe préparer à la* 1700.

1700. *guerre, & arracher de la ſucceſſion ce que nous pourrons.*

Sur cela le Marquis *de Villars* lui demanda ce qu'il eſpéroit gagner par la guerre, puiſqu'il convenoit lui même que l'on ne pouvoit réſiſter à un Roi, qui joignoit aux grandes forces qu'il avoit de ſes propres Etats, celles qu'il tiroit encore de ſes Alliés. Le Comte *de Ferguer* répondit à cela : *votre partie eſt fort bien faite, mais nous ne ſommes pas ſans reſſource. J'ai fait voir à l'Empereur qu'il peut entretenir cent-mille hommes de bonnes troupes, ſans compter ce qu'il tirera des Hongrois à fort bas prix. Nous ne commencerons pas la guerre aſſurément avec des eſpérances ſi bien fondées que les votres, mais quand une fois la guerre eſt commencée, les événemens ſont incertains. Et en un mot dans le parti que je ſoutiens il y a tout enſemble de la dignité & de la reſſource, au lieu qu'en acceptant le traité, la honte, la perte, & la ruine de l'Empereur ſont certaines. Enfin je ſuis pour la guerre.*

Le Comte *de Mansfeld* ſuivoit cette opinion, & le Comte *de Kaunits* ne

ne s'en éloignoit pas ; le Comte *de Valſtein* ſe repoſoit ſur le miracle de la Maiſon d'Autriche ; le Préſident de guerre n'étoit plus un homme par l'affoibliſſement de ſa ſanté qui lui permettoit à peine de ſe faire porter au Conſeil ; les autres Miniſtres inclinoient moins à la guerre, & dans cette diverſité d'opinions on n'arrivoit à aucune réſolution décidée. 1700.

Les Princes *de Savoye*, *de Commerci*, & *de Vaudemont*, dont le premier auroit dû entrer dans les Conſeils, voyoient avec plaiſir que la guerre devenoit comme inévitable, & paroiſſoient très ſurpris que l'on ne s'y préparoit pas davantage. Sur tout cela le Marquis *de Villars* penſoit & mandoit au Roi qu'il ne s'agiſſoit plus de preſſer la Cour de Vienne, mais d'attendre le moment critique, qu'alors elle ſeroit forcée de prendre un parti, & qu'en ſon particulier il étoit convaincu que ce ſeroit le moment le plus favorable pour conclure ſur le champ avec elle, & pour le faire avantageuſement.

Dans une conjoncture où l'Empe-

1700. reur avoit ſi grand beſoin de bons ſerviteurs, les ennemis du Prince *de Bade* n'oubliérent rien pour le perdre: tant il eſt vrai que les cabales de Cour peu occupées des intérêts du Maitre prévalent toujours ſur ce qui eſt le plus important. Perſonne ne l'a tant éprouvé que le Marquis *de Villars*, comme on le verra dans la ſuite de ces Mémoires, puiſqu'il lui eſt arrivé quatre ou cinq fois dans la derniére guerre qu'à peine il avoit tiré l'Etat des plus extrêmes périls, que l'on affoibliſſoit ſon Armée, & que même on donnoit à d'autres les plus importans emplois.

Le Prince *de Salm* ſoutenoit le Prince *de Bade*, & même le Comte *de Kaunits* faiſoit avertir celui ci qu'il devoit un peu diminuer certaine hauteur, qui ôtoit à ſes amis tout moyen de le ſervir, & qui donnoit aux Miniſtres réſolus à ſa perte de fréquentes occaſions de l'avancer.

Cependant on commença à ſonger plus vivement aux moyens de faire des fonds. Et par la levée du centiéme denier accordé pat tous les Etats

tats de l'Empereur, & par un ſecours de l'Electeur Palatin, on trouva que l'on pouvoit compter ſur ſept millions de florins d'Allemagne, faiſant quatorze millions de France. 1700.

Tandis que les Courtiſans murmuroient de l'indolence de l'Empereur & de ſes Miniſtres dans une conjoncture ſi importante, il arriva que l'on fit la repréſentation d'un Opéra, où l'Auteur blâmoit cette molleſſe avec aſſez de liberté. Les perſonnages du Poëme étoient la vertu, l'honneur, la vivacité, l'inquiétude, la pareſſe, le vice, l'indolence, la confiance. A la fin la vertu, abandonnée de la vivacité & de la ſollicitude, ayant pour compagnes la confiance & l'indolence, ſe trouvoient enchaînées, & ſur cela la vivacité & l'inquiétude tenoient des diſcours très forts ſur les Miniſtres, & dont le Maitre même pouvoit s'appliquer quelque choſe. Comme le Roi avoit fait l'honneur autrefois au Marquis *de Villars* de lui parler avec bonté ſur ce qui lui revenoit de ſon eſprit inquiet, celui-ci ne fut pas fâché de voir dans ce petit

1700. Opéra combien l'inquiétude eſt néceſſaire à la vertu. Il prit la liberté de parler au Roi de cette Tragédie dans les lettres qu'il lui écrivoit, & il oſa repréſenter qu'une certaine inquiétude ne devoit pas toujours être regardée comme un défaut ; ajoutant que ſi Sa Majeſté entendoit raiſonner les Généraux Allemans ſur les périls qu'ils avoient courus dans les derniéres guerres, elle trouveroit que l'inquiétude d'un Lieutenant-Général qui vouloit que l'on profitat de certaines occaſions, méritoit moins d'être blamée de préſomption, que louée d'un zéle ardent fondé en raiſonnemens ſolides, mais toujours ſoumis & reſpectueux pour ſon Général.

Le 18. de Novembre le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roi, qui lui apprenoit la mort du Roi d'Eſpagne. Cette nouvelle fut auſſi apportée à l'Empereur par un courier du Comte *de Sintzendorff* ; un autre arrivé deux jours auparavant y préparoit. L'Empereur ne vit perſonne pendant deux jours, mais il écri-

crivit un mot au Préſident de guerre, qui raſſembla ſur le champ les Felds-Maréchaux qui ſe trouvoient alors à la Cour, ſavoir, *Caprara*, les Princes *Eugéne*, & *Commerci*. 1700.

Il y eut le 19. un Conſeil chez l'Empereur, qui dura plus de quatre heures. Le Prince *de Lichtenſtein* Ayo de l'Archiduc y fut admis, ce qui fit penſer qu'apparemment il étoit queſtion de quelque voyage pour ce Prince.

Le jour d'après, on délivra l'argent pour les remontes & recrues de toutes les troupes. L'Empereur donnoit 42. liv. pour l'homme de Cavalerie ou d'Infanterie, & 135. liv. pour un cheval. Cependant on n'envoya aucun ordre pour ébranler les troupes.

Dans ce dernier Conſeil l'Empereur parla avec une fermeté & avec une déciſion qui ne lui étoit pas ordinaire, taxant mêmes ſes Miniſtres d'une irréſolution dont cependant, s'il falloit les en croire, il devoit être plus ſoupçonné qu'eux.

Ils paſſérent ces deux jours, & la plus

1700. plus grande partie de la nuit, en conférences. Le Marquis *de Villars* dit en deux mots aux Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* : *Voilà le moment fatal arrivé, voulez vous prévenir les malheurs qui menacent l'Empire?* Le Comte *d'Harach* répondit seulement : *on vous parlera, mais il n'eſt pas encore tems.*

Le jours d'après la nouvelle arriva que le Roi d'Eſpagne avoit fait un teſtament en faveur du *Duc d'Anjou*, qu'il inſtituoit ſon héritier univerſel. Le Marquis *de Villars* fut informé en même tems que le Roi avoit fait part à l'Angleterre & à la Hollande de l'acceptation qu'il faiſoit du teſtament, & il eut ordre de le déclarer à la Cour de Vienne, même que Mr. le *Duc d'Anjou* avoit déja été traité comme Roi d'Eſpagne, & qu'il devoit partir le 1. de Décembre pour aller prendre poſſeſſion de ſes Royaumes.

Dans ces premiers momens on prit à Vienne la réſolution d'envoyer 30. mille hommes des meilleures troupes en Italie, & 20. mille hommes ſur le Rhin. Et pour rendre complets les Ré-

Régimens qui devoient marcher, on tira de ceux d'Infanterie qui ne marchoient pas quatre Compagnies, pour mettre ce qui étoit détaché à ſeize Compagnies de 150. hommes chacune & un Capitaine de Grenadiers, ce qui faiſoit 2540. hommes ſur le pied complet. 1700.

On parla d'envoyer *l'Archiduc* à Inſpruch, & même il y a lieu de croire que la réſolution en étoit priſe, le Prince *de Lichtenſtein* ſon Gouverneur ayant aſſiſté aux derniéres conférences. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que l'Empereur, ne voulant pas conſentir au traité de partage, n'avoit pas de meilleur parti à prendre que d'envoyer d'abord un Corps d'Armée dans le Milanez, où ſans doute le Roi d'Eſpagne auroit donné les ordres néceſſaires pour l'y recevoir. Mais les menaces que fit le Roi d'agir ſur le champ, d'entrer en Eſpagne & en Italie, dès que l'on feroit la premiére démarche du côté de l'Empereur, rompirent un deſſein que pluſieurs conſeilloient vivement.

Le Prince *Eugéne* fut déclaré Général

1700. néral de l'Armée deſtinée à entrer en Italie, & les Princes de *Commerci*, *Vaudemont*, & le Comte *Guido Staremberg* furent les premiers Officiers Généraux deſtinés à ſervir dans cette Armée.

Le 24. de Novembre le Marquis *de Villars* envoya demander un ordre au Comte *de Kaunits* pour faire partir un courier. Celui qui alla chez le Comte *de Kaunits* vit bien qu'il étoit chez lui, mais on lui dit qu'il étoit ſorti par une porte de derriére pour aller chez l'Empereur. Le ſoir le Comte *de Kaunits* fit dire au Marquis *de Villars* qu'il voudroit bien lui dire un mot le lendemain à la Cour, & il lui apprit que l'Empereur ayant réſolu de faire parler au Marquis *de Villars*, il croyoit qu'il aimeroit autant ſuſpendre encore un jour le départ de ſon courier.

Les Comtes *d'Harach* & *de Kaunits* parlérent en effet au Marquis *de Villars* dans le Palais, & lui dirent qu'il étoit arrivé tant de couriers, qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir de diſpoſer d'une heure dans la journée pour l'en-

l'entretenir ; que d'ailleurs il pouvoit bien comprendre lui même que, quoique les diverſes nouvelles qu'ils recevoient ne puſſent pas apporter de grands changemens dans ce qu'ils avoient à lui dire, l'Empereur étoit bien aiſe pourtant d'être informé de ce qu'elles portoient ; qu'un de ces couriers étoit dépêché de Madrid à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Vienne, & que c'étoit le premier qu'on eût reçu depuis la mort du Roi d'Eſpagne. 1700.

Le Marquis *de Villars* leur répondit qu'il n'avoit rien de fort important à mander au Roi, mais qu'en trois jours il étoit arrivé quatre de leurs couriers à Vienne, & que le moins étoit qu'il en pût dépêcher un, pour apprendre ſeulement que l'on ne lui diſoit rien.

Le 27. de Novembre ſe paſſa ſans que les Miniſtres de l'Empereur parlaſſent au Marquis *de Villars*, & le bruit qui commença à ſe répandre que le Roi avoit accepté la Monarchie d'Eſpagne, deſtinée au *Duc d'Anjou* ſon petit-fils, ne lui permettoit pas de

1700. de s'attendre à de grandes ouvertures de la part de l'Empereur.

On choiſit alors le Comte *de Vratiſlau* pour aller en Angleterre. C'étoit l'homme de la Cour le plus capable des grandes négociations, & ce choix de l'Empereur fit juger que l'on ſongeoit à porter le Roi *Guillaume* & la Hollande à des meſures, bien différentes de celles qui avoient occupé ces deux Puiſſances depuis la paix de Riſwick.

Le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roi, qui lui apprit que le *Prince de Vaudemont* Gouverneur du Milanez avoit déja fait aſſurer le nouveau Roi de ſon obéiſſance, que les Gouverneurs des Pays-Bas avoient fait la même choſe, & qu'ainſi les apparences étoient que tout le reſte de la Monarchie ſe ſoumettroit également aux derniéres volontés du feu Roi.

L'abattement de la Cour de Vienne fut conforme à l'événement, & les Généraux qui, dès la nouvelle du traité de partage, avoient été d'avis d'envoyer une Armée en Italie, diſoient avec beaucoup d'apparence de rai-

raiſon que, ſi les Miniſtres du feu Roi d'Eſpagne qui l'avoient déterminé à priver de ſa ſucceſſion entiére les Princes de ſa Maiſon, avoient vu une partie de la Monarchie entre les mains de l'Empereur, ils auroient peut-être eu de la peine à faire donner l'autre à un Prince de France; & que même l'eſpérance de conſerver la Monarchie ſur une ſeule tête étant perdue, jamais le Roi d'Eſpagne n'auroit fait un pareil teſtament. Tel étoit leur raiſonnement, & il paroiſſoit ſolide. Mais le Prince *Eugéne* n'étoit conſulté en rien, & l'Empereur prit la réſolution d'envoyer un courier au Prince *de Bade*, pour le faire venir à Vienne en toute diligence. 1700.

Le 4. de Décembre on apprit par un courier du Cardinal *de Lambert* l'exaltation du Cardinal *Albani* à la Papauté. Depuis longtems les Cardinaux n'avoient fait d'élection, dans des circonſtances où l'Egliſe eût un plus grand beſoin de chercher dans ſon Chef des qualités, bien différentes de celles qui élévent pour l'ordinai-

1700. naire à cette haute dignité. Le Cardinal *Albani* n'avoit pas cinquante ans, & paroiſſoit jouir d'une forte ſanté. Ses larmes, répandues à la premiére nouvelle de ſon exaltation, marquoient, ou le caractére d'un Comédien aſſez naturel à ſa Nation, ou une foibleſſe bien éloignée du courage de *Sixte-quint*. Celui-ci appuyé ſur un bâton, & la tête courbée avant le Scrutin, ſurprit tout le Conclave, quand le Scrutin ſe trouva favorable; il leva la tête, & entonna le *Te Deum* avec une voix ferme. On lui demanda par quel miracle il étoit devenu ſi droit, & il répondit qu'auparavant il ſe baiſſoit pour chercher les Clefs de St. Pierre, mais qu'après les avoir trouvées il pouvoit marcher la tête haute.

Le Marquis *de Villars* fit alors de nouvelles inſtances pour ſon congé, piqué, & avec raiſon, de voir Mrs. *d'Harcourt* & *de Tallard* magnifiquement récompenſés, tandis qu'on ne faiſoit rien pour lui. Il pouvoit ſe flatter que, ſi le Roi avoit été ſatisfait du traité de partage, ce traité étoit

toit dû à la crainte qu'avoient l'Angleterre & la Hollande des offres magnifiques que l'Empereur avoit fait faire au Roi par le Marquis *de Villars*. Et quant au Teſtament qui donnoit la Monarchie entiére à un des fils de Monſeigneur *le Dauphin*, il pouvoit penſer auſſi que l'adreſſe avec laquelle il avoit empêché que l'Empereur ne fît occuper le Milanez, lorſque le Roi d'Eſpagne avoit bien voulu y recevoir ſes troupes, avoit déterminé les Miniſtres d'Eſpagne, qui craignoient ſur tout le partage de la Monarchie, à la faire deſtiner entiére à un des petits-fils du Roi. 1700.

Il ſe plaignit fortement à Mr. *de Torci* d'un oubli auquel il ne devoit pas s'attendre. Mais enfin le Roi voulut qu'il demeurat auprès de l'Empereur, juſqu'à ce que l'on vît quel parti prendroit ce Prince. Sa réſolution dépendoit des reſſources, qu'il pouvoit attendre des Puiſſances Maritimes & des Princes de l'Empire, dont les plus puiſſans tels qu'étoient les *Electeurs de Brandebourg & d'Ha-*

1700. *noure* vouloient embraſſer ſa querelle. Les premiéres penſées avoient été de faire marcher une Armée en Italie, & nous avons vu que les Généraux avoient déja été nommés. Mais quand l'Empereur fut informé que le Prince *de Vaudemont*, Gouverneur du Milanez, s'étoit ſoumis aux ordres de la Régence d'Eſpagne avec les Vicerois de Naples, de Sicile, & de Sardaigne, & que généralement tout ce qui dépendoit de cette Monarchie dans les diverſes parties de l'Europe, reconnoiſſoit le Teſtament; il prit le parti de ſe préparer ſolidement à la guerre. Guerre funeſte, qui ébranla les deux grandes Maiſons de France & d'Autriche, & qui pouvoit être pour l'une ou pour l'autre la ſource des plus grands malheurs.

FIN.

A 22 115228